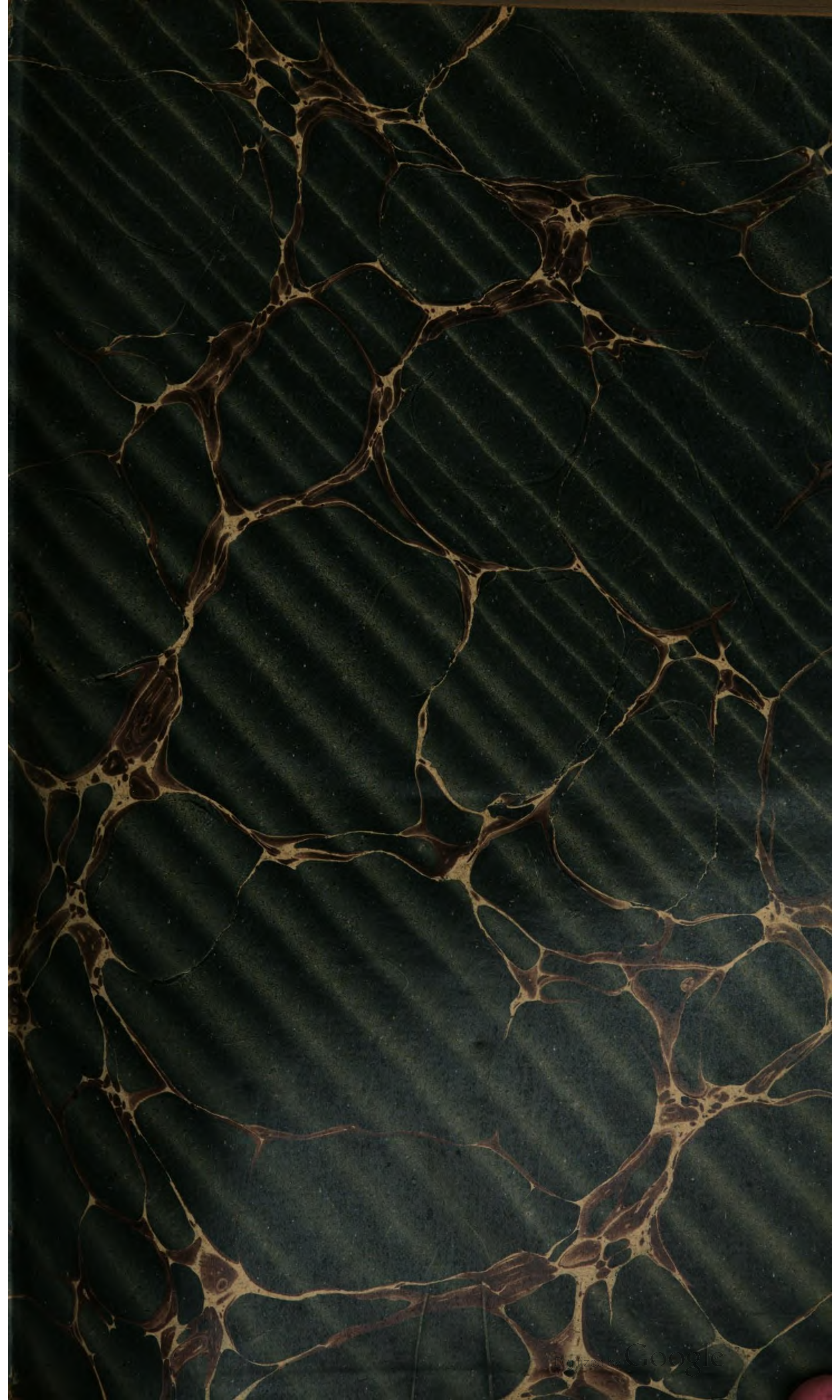

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



DE LA [illegible]

ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME IV.

ÉLOGES.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME IV.



A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

ÉLOGE

DE CHARLES V,

ROI DE FRANCE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1767.

Vim temperatam dî quoque provehunt
In majus. (HORAT.)

On a prostitué la louange. C'est une des usurpations du vice et de la médiocrité sur le talent et la vertu. La louange, pour avoir été prodiguée, est devenue suspecte; elle cesse de l'être, quand elle est le tribut de la postérité reconnaissante; il lui faut le sceau des âges pour la consacrer. Les mauvais princes ne sont loués après leur mort, que dans le moment des cérémonies funèbres. C'est à la vaine dignité de leurs cendres que s'adressent les derniers mensonges de la flatterie, qui s'éloigne ensuite de leur tombeau pour aller tromper leur successeur; et, si les hommages qu'ils ont reçus s'étaient jamais étendus plus loin, je n'aurais pas la force de commencer l'éloge d'un grand roi.

Un corps respectable qui a rappelé l'éloquence à l'une de ses plus nobles fonctions, celle de célébrer les hommes supérieurs, après avoir honoré la mémoire de deux guerriers illustres dans un genre différent, d'un vrai magistrat, d'un grand ministre, d'un philosophe, propose enfin l'éloge d'un monarque. C'est peut-être nous faire entendre, que le monarque doit réunir, du moins en partie, tous ces talents divers dont dépend le sort des nations; qu'il doit rassembler sous ses regards la guerre et les lois, l'administration intérieure et étrangère, et qu'il doit avoir surtout ces vues générales et bienfaisantes qui sont la philosophie du trône. C'est à ces titres que Charles V a mérité l'hommage public qu'on lui décerne aujourd'hui.

Cet honneur ne peut pas sans doute émouvoir une cendre insensible. La faible voix de l'orateur ne pénétrera pas dans la tombe où repose depuis tant d'années ce roi toujours cher à la France; mais ne peut-on louer le mérite que pour lui-même? Il en a si peu besoin. Ah! c'est pour ceux qui savent le chérir ou l'imiter. Et quelle est l'ame froide qui entend sans émotion l'éloge du grand homme? Quel est le cœur dur qui n'écoute pas avec avidité l'histoire des bienfaits? Quel est le prince dont l'orgueil dédaignerait la reconnaissance des peuples, et ne désirerait pas d'en recevoir de pareils témoignages plusieurs siècles après sa mort?

Charles V se présente à nous sous le double aspect de restaurateur de la France, et de législateur. Il soutint et remplit également ces deux titres. Son nom seul suffit pour intéresser quiconque est né Français; mais j'ajouterai qu'il n'est aucun citoyen d'un état policé dont je n'attirasse l'attention, si je lui disais : Je vais vous parler d'un homme qui fut nommé sage, et ce sage était roi.

PREMIÈRE PARTIE.

Les premiers regards qu'il nous faut jeter sur la France, avant de parler du prince qui sut la rétablir, sont des regards de douleur. La naissance et la jeunesse de Charles furent placées dans les orages, entre deux époques fatales à la nation, les journées de Crécy et de Poitiers. Il fut témoin de la seconde qui rouvrit les plaies sanglantes qu'avait laissées la première, et qui parut les rendre mortelles. L'infortuné Jean II, qui n'eut que l'héroïsme d'un chevalier, au lieu des qualités d'un roi, est emmené captif à Londres, où ses ennemis admirent sa constance, en profitant de ses fautes. La moitié du royaume est envahie par cet heureux Édouard, pour qui le prince de Galles avait vaincu. La France démembrée a dans son sein un ennemi puissant et implacable tout prêt d'en dévorer les restes. Les fléaux domestiques se joignent à tant de désastres. Les habitants des campagnes, accablés par la guerre et par les

exactions qu'elle entraîne, enhardis par les malheurs publics qui leur font espérer l'impunité, se soulèvent contre la noblesse avec toute l'insolence des esclaves et toute la férocité de ces siècles.

Les provinces déja désolées par l'étranger, sont livrées à de nouveaux ravages et à une destruction plus affreuse. La terre, qui n'a plus ni moissons ni cultivateurs, est par-tout arrosée de sang et couverte de cadavres. Par-tout on repousse la force par la force, et le meurtre par le meurtre, et l'on ne peut lire qu'avec des larmes l'histoire de ces temps malheureux, où ce royaume, devenu depuis si florissant, n'offrait dans toute son étendue qu'un vaste théâtre de brigandages, où l'on ne voit aucune borne ni aux calamités du plus faible, ni aux barbaries du plus fort.

C'est dans de telles conjonctures que Charles, en l'absence de son père, est déclaré régent à vingt et un ans. C'est au plus fort de la tempête qu'il est appelé à conduire le vaisseau de l'état. Entouré d'ennemis au-dehors, il en rencontre un dans sa famille, plus dangereux peut-être que tous les autres. C'était un de ces hommes, qui, nés sans aucune vertu, sans amour pour la gloire, et sans titres pour l'obtenir, sont d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent hasarder tout sans rougir de rien; un caractère vil et faux, qui, dépourvu du talent de s'agrandir, se servait de ses vices pour nuire et pour tromper; un esprit

fécond en expédients, parce que les plus affreux lui étaient familiers ; moins adroit qu'audacieux dans ses artifices, entreprenant tout sans rien combiner; prodigue de serments, de parjures, de bassesses et de trahisons; abhorré plutôt que craint de ses ennemis, et méprisé de ses complices. Tel était ce fameux Navarrois, nommé si justement *le Mauvais*, qui sera toujours en horreur à ceux qui craindraient de déshonorer la politique, en la confondant avec l'art des forfaits.

Il haïssait d'autant plus le dauphin, qu'il n'avait pu ni le tromper ni le séduire. Il avait essayé vainement de le détacher de son père, et s'était vu enveloppé dans ses propres piéges. Ses vues chimériques se portaient jusqu'au trône. Il fomentait les troubles de la capitale, livrée à des magistrats pervers et à des citoyens factieux, qui paraissaient ne sentir les disgrâces publiques que pour en augmenter l'amertume et en éloigner les remèdes.

C'est une chose remarquable, que la ressemblance qui se trouve, du moins dans les premières années de leur gouvernement, entre Charles V qui arracha la France aux Anglais, Henri IV qui la sauva des Espagnols et des ligueurs, et Louis XIV qui la porta au plus haut point de splendeur et de gloire; tous trois nés dans des temps d'égarement et de discorde, forcés d'abandonner leur capitale et de l'assiéger, pour y rentrer ensuite en triomphe, ne reçurent

d'abord que des outrages de ce même peuple dont ils furent adorés depuis, et se virent obligés de le combattre avant de faire son bonheur.

Je me hâte de parcourir rapidement cette régence orageuse, où Charles, revêtu d'un pouvoir précaire, lutte pendant quatre ans contre la fortune des Anglais, contre les perfidies du roi de Navarre, contre un scélérat nommé Marcel, dont on connaît l'audace et la punition. Je ne m'arrête point à cette irruption d'Édouard, que Charles rendit inutile, et qui prépara le traité de Brétigny. Je ne rappelle même qu'à regret ce traité honteux et funeste dont il fallut racheter la liberté du roi de France, que Charles rejeta d'abord par amour pour son pays, et qu'ensuite il accepta par amour pour son père. La rançon du roi Jean, qui ne fut pas payée tout entière, achève d'épuiser le royaume. Observateur trop scrupuleux peut-être d'un traité que l'Anglais n'exécutait pas, le monarque français alla mourir à Londres, avec la réputation que l'infortune ne peut ôter à la vertu, et la sagesse se plaça sur un trône qu'avait ébranlé l'imprudence.

L'école du malheur est faite pour les ames fortes. C'est une éducation pénible et violente qui accable un tempérament faible, et qui affermit un corps robuste. La France, au moment où Charles en devint le maître, n'avait plus de ressources que celles que le génie sait découvrir ou créer. Mais son roi, nourri dans l'adversité

et dans le péril, avait acquis cette fermeté tranquille, qui laisse à l'ame toute sa force et à l'esprit toutes ses lumières. Combattu sans cesse par les hommes et par les événements, il avait appris à les mettre également à profit. L'habitude d'une réflexion profonde lui avait fait apercevoir l'origine des fautes et des malheurs du gouvernement, et les moyens de les réparer. Enfin l'amour de la patrie, et cette commisération si naturelle pour un peuple accablé et indigent, (car pourquoi ne croirions-nous pas que les sentiments vertueux entrent dans les projets du génie et encouragent ses efforts?) l'amour, dis-je, de son peuple et de sa patrie se fit sentir à cette ame courageuse, autant que l'intérêt de sa propre grandeur. Il vit toute l'étendue de ses devoirs, et il en accepta le fardeau; et avec une santé faible et altérée, qui ne lui laissait pas entrevoir une longue carrière, il entreprit le grand ouvrage du rétablissement de la France, qu'à peine pouvait-il espérer d'accomplir.

Son premier soin est d'ordonner une diminution de subsides, sans laquelle le peuple ne met point de différence entre la guerre et la paix. Le commerce et l'agriculture également abandonnés, se raniment sous une administration sage et bienfaisante. Il sentit que le royaume pourrait bientôt réparer ses pertes, si l'on mettait en œuvre les mains qui savent le rendre fertile; qu'il fallait sur-tout prévenir ce découragement que produit

la misère et qui la perpétue; et qu'il importait, après de si terribles disgrâces, de rassurer une nation abattue et intimidée, en lui persuadant qu'elle pouvait encore retrouver la gloire, puisqu'elle retrouvait le bonheur.

Mais comment amener ce changement si heureux et si difficile? Comment repousser loin de la France désolée et languissante, un ennemi si puissant et si long-temps victorieux? Comment soulever ce poids d'infortunes accumulées pendant deux règnes? Tout moyen violent, tout effort extraordinaire aurait porté les derniers coups au royaume, et aurait achevé sa ruine. Il fallait pour son salut que Charles eût précisément le caractère et les talents qu'exigeait une situation si périlleuse, et dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avait donné l'exemple. Il fallait cette politique tranquille et circonspecte, qui sait attendre du temps, ce que la force ne peut donner, qui ne pouvant heurter de front son ennemi, amasse et multiplie autour de lui les piéges où il pourra tomber; qui observe toutes les fautes, et qui n'en commet point; qui emploie à reprendre ses forces le temps que l'ennemi perd en négligeant les siennes. Tel fut l'art de Charles V: art qui le mit fort au-dessus des deux Édouard plus habiles à vaincre qu'à gouverner.

Le monarque anglais comptait trop sur la faiblesse de la France, et n'en voyait pas assez les ressources. Il méprisait un ennemi qu'il fallait

connaître, et qu'il ne sut pas prévenir; il s'endormait dans la mollesse, tandis que Charles veillait en épiant la vengeance. D'un autre côté, le vainqueur de Poitiers accablait la Guienne du poids des impôts, aliénait des cœurs qu'il aurait dû ménager, violait les priviléges de ses barons, qu'il était dangereux d'irriter, dans un temps où ils étaient la force ou la terreur du suzerain. Il rejètait leurs plaintes en maître dur et superbe. Charles les reçut en roi et en politique; il exerça avec grandeur les droits de la souveraineté, tandis qu'il s'assurait les moyens de la soutenir.

Enfin l'instant arrive où il doit recueillir le fruit de quatre ans de soins et de prudence. Le prince de Galles est cité au tribunal du roi de France, la guerre est déclarée dans Londres à l'orgueilleux Édouard; et, pendant qu'il s'étonne de cette audace qu'il croit téméraire et impuissante, le comté de Ponthieu est saisi par le brave Châtillon, et réuni à la couronne. La Guienne, confisquée par un arrêt, est envahie par les armes. Soixante places sont forcées ou rendues. Les princes du sang de France soutenant l'honneur de ce grand nom, s'emparent du Limosin et de l'Angoumois. Le prince noir ne se croit pas en sûreté dans Angoulême, et fuit pour la première fois devant les drapeaux français. Jamais révolution ne fut plus prompte et plus imprévue. Tous les ressorts de la politique de Charles étaient prêts depuis long-temps, et ne furent aperçus

qu'au moment de leur effet; et Édouard, qui ne les concevait pas encore, ne se consola de tant de pertes qu'en affectant le vain titre de roi de France, lorsqu'il y perdait ses conquêtes.

On devait s'attendre que l'Anglais, d'autant plus humilié de ses disgrâces qu'il les avait moins prévues, allait faire les plus grands efforts pour ressaisir sa gloire et ses avantages qui lui échappaient à-la-fois. Une armée nombreuse avait traversé la mer et se répandait dans la France: il est vrai qu'elle n'avait pas pour chef le héros de l'Angleterre. Londres voyait alors expirer à la fleur de son âge cet illustre fils d'Édouard, dont Charles V admira les vertus aimables qu'il savait égaler, et les talents rares qu'il combattit avec succès; qui vit détruire à ses derniers moments l'ouvrage de ses victoires; qui avait effacé la gloire de son père et parut emporter au tombeau la fortune de son pays.

Charles voit sans s'alarmer le terrible appareil de la vengeance des Anglais. Accablé de maladies continuelles, il ne pouvait être à-la-fois l'ame et le bras de la France; il fallait que l'œil du monarque rencontrât l'homme qui pouvait la défendre. C'est ici que Charles apprend à tous les souverains avec quelle circonspection, j'oserais dire avec quelle frayeur religieuse, ils doivent user du droit de donner ces grandes places, émanations si importantes de la souveraineté. Qu'ils sont heureux quand ils ont souscrit au choix de la patrie et de

la renommée! Qu'ils sont à plaindre quand ils l'ont trompé! Ne doivent-ils arrêter leurs yeux que sur ce qui les environne? Le mérite est-il toujours si près d'eux? Ne peut-il habiter que dans l'enceinte de leurs palais? S'il n'a pour lui ni les avantages du hasard, ni les ressources de l'intrigue, ô rois! il n'attend que vos regards, et vos regards ne le chercheraient pas! vous avez dans vos mains le grand ressort des ames, l'émulation, et vous négligeriez de vous en servir! est-ce donc à ceux qui commandent aux hommes, d'ignorer l'art de les employer! Quel est le prince dont le règne sera glorieux? C'est celui qui, comme Charles V, aura dit à l'homme supérieur: Viens, achevons l'ouvrage de la nature; elle t'a donné des talents, je vais te donner ta place.

Il avait reconnu le général dans celui qui, pour le vulgaire, n'eût été qu'un guerrier courageux. Il l'avait d'abord opposé au roi de Navarre. Affermi dans son choix par le succès, il l'oppose à toutes les forces de l'Angleterre; il le préfère même aux princes de son sang, quoique distingués par leurs exploits. Ce n'est qu'à du Guesclin qu'il veut confier la patrie.

Un choix si glorieux à ce guerrier, ne fut pas contredit par ceux-mêmes qui pouvaient être ses concurrents. Le temps des dangers et des malheurs est vraiment le règne du génie: à force d'être nécessaire, il cesse d'être méconnu; l'intérêt d'être juste est alors le seul qu'on écoute;

et l'envie qui n'est point consultée, attend en silence le jour de l'ingratitude. Mais le roi que nous louons, n'avait pas besoin pour être équitable, d'être averti par le péril. Les grands talents et les grands rois se recherchent et s'attirent. Il aimait du Guesclin; il lui destinait la première dignité militaire. C'est dans ces mains victorieuses, qui venaient de couronner en Castille Henri de Transtamare, qu'il voulait remettre l'épée de connétable. Un simple gentilhomme fut élevé à ce rang qu'avaient illustré les Châtillons, les de Nesles, les Briennes et les Montmorencis. Il le refusa d'abord en guerrier modeste, il le reçut en sujet soumis, et l'exerça en héros.

Nous sera-t-il permis d'observer que la science d'évaluer les hommes est peut-être plus rare dans les grandes monarchies, que dans cet ancien gouvernement féodal qui joignait quelques avantages à beaucoup d'inconvénients? Les puissances plus multipliées, plus faibles et moins riches, payaient moins de troupes et recherchaient plus avidement le mérite qui peut y suppléer. L'adresse d'attirer dans son parti les talents connus, faisait une grande partie de la politique de ces siècles. Des dangers plus fréquents et des mœurs plus simples rendaient les princes plus attentifs et plus sensibles aux services, et la majesté fastueuse des cours n'avait pas mis tant d'intervalle entre le souverain qu'on trompe, et le mérite qu'on éloigne. Aujourd'hui que la consti-

tution des états est plus affermie et plus robuste, il semble qu'on sente moins les fautes de la médiocrité et le besoin du génie; il est confondu dans l'immensité d'un vaste empire, étouffé par la foule, avili par le luxe; il s'arrête las et abattu dans une route semée d'obstacles et de dégoûts; et ce ne sont pas le plus souvent les talents et les hommes qui manquent au choix du maître, c'est le choix du maître qui manque aux hommes et aux talents.

Le connétable attendu par la nation et redouté de l'Angleterre, ne trompa ni les craintes de l'une, ni les espérances de l'autre. Idole des Français, chéri de ceux-mêmes de ses ennemis qui avaient assez de mérite pour sentir le sien; né pour commander une armée, comme Charles pour gouverner un empire, il joignait à la valeur, à la franchise, vertus chevaleresques de son temps, des talents qui n'en étaient pas. Il sut le premier en France assujétir à des combinaisons savantes et à des principes certains, les opérations militaires, livrées jusque alors à une audace aveugle et ignorante. Il donna peu de batailles et il connut la science d'une campagne; illustre en ce que la gloire de ses actions fut au-dessus de ses dignités; heureux en ce qu'il vécut sous un prince qui sut le connaître et le récompenser; remarquable en ce qu'il mit un roi sur le trône, et qu'il servit le sien sans que l'un ni l'autre fût ingrat.

Charles, instruit par l'expérience et les réflexions, lui avait recommandé sur-tout d'éviter une action générale et décisive qui pouvait exposer l'état. Crécy et Poitiers lui avaient appris à ne pas confier le sort du royaume à la seule valeur de cette gendarmerie brillante et indisciplinée, qui savait mieux combattre qu'elle ne savait vaincre. La bravoure impétueuse du connétable se soumit aux grandes vues de Charles. Le génie du général fut d'accord avec la sagesse du roi, et c'est l'éloge de ce dernier.

Nous ne suivrons point le cours des exploits de du Guesclin, qui, dans un siècle d'ignorance et dans l'enfance de l'art, donne le modèle de cette campagne savante et célèbre, le chef-d'œuvre du plus grand de nos généraux dans un siècle de lumières. L'ascendant des Français ne se dément plus; le soldat qui se fie à son général et à lui-même, est bien près d'être vainqueur. Les nouveaux efforts des Anglais ne font que leur préparer de nouveaux affronts. Par-tout ils sont dissipés ou détruits. Le Poitou, la Saintonge et l'Aunis, qui portaient à regret le joug de la domination étrangère, reçoivent avec transport l'heureux guerrier qui les rend à la France. Charles désarme cet infatigable Navarrois qu'il avait trop épargné, saisit ses places et ses trésors en Normandie, et reçoit son hommage et son serment en méprisant l'un et l'autre.

Mais il méditait contre l'Anglais une vengeance

plus éclatante, et qu'il ne dut qu'à son génie. Ses regards s'étendaient sur tout. Il vit la marine languissante et négligée depuis saint Louis, et il se proposa de la tirer de ses ruines. L'empire de la mer n'avait pas alors sans doute cette influence si puissante qu'il dut avoir ensuite, depuis que le nouveau monde est devenu l'ambition et la richesse de l'ancien; que la balance du commerce est en quelque sorte celle des états; que l'on calcule la possibilité des succès par les dépenses qu'ils doivent coûter, et qu'il faut des amas d'or pour renverser avec le fer les murailles et les bataillons. Mais Charles s'indignait avec justice que les Anglais tentassent de continuelles invasions dans la France, et que la France ne reportât pas à son tour la terreur et les ravages chez ses implacables ennemis. Il voulut régner sur les deux éléments, il voulut avoir une flotte puissante qui garantît nos côtes, en menaçant celles de l'étranger, et il l'eut. Les obstacles et les dépenses n'effrayèrent point son activité, et son économie habile et prévoyante lui avait préparé des ressources. Bientôt les ports de la Normandie retentissent des apprêts de cet armement. Les bienfaits et les récompenses du prince encouragent les travaux et l'émulation. Ses lumières président à la construction des vaisseaux. L'Angleterre voit ses préparatifs effrayants et n'a pas le temps de les prévenir. La flotte française se porte successivement dans le comté de Kent, à l'île de Wigth, à Plymouth, semblable à

ces orages qui parcourent rapidement un horizon immense, et multiplient de tous côtés les traces de la dévastation et de la terreur. Les Français exercent ces tristes vengeances que le droit de la victoire semblait autoriser contre des ennemis qui avaient tant de fois abusé de leurs avantages. Les Anglais s'arment en foule pour arrêter la destruction et défendre leurs foyers. Mais malheureux par-tout, ils tombent sous le glaive ou dans les chaînes, et l'Angleterre épouvantée croit voir dans ces désastres un présage sinistre pour le règne de son nouveau monarque. C'est dans ce moment qu'elle venait de perdre cet Édouard III, qu'elle a compté parmi ses plus grands rois, qui connut les faveurs de la fortune et ses retours, qui avait commencé par accabler la France et fini par la redouter; qui, après avoir vécu dans la gloire, vieillit dans l'avilissement et les faiblesses, et mourut dans l'abandon.

A quel point Charles V avait changé la face du royaume! il l'avait vu épuisé de défenseurs et de trésors; et cinq corps d'armée répandus dans les provinces poursuivaient de tous côtés nos ennemis, leur enlevaient leurs possessions et assuraient les nôtres. Les richesses qui suffisaient à l'entretien de tant de troupes et à celui des forces navales, n'étaient dues qu'à ce talent si rare et si nécessaire dans un prince, d'éclairer l'administration des finances, et non pas à des exactions odieuses. Son épargne était le fruit de

ses soins et non la dépouille de l'indigence. Le traité de Brétigny avait livré le tiers de la France aux Anglais, et douze ans après ils n'y possédaient plus que Calais et Bordeaux. Ils avaient même perdu cette belle province d'Aquitaine, l'héritage de leurs rois. La réputation qui suit les succès et qui les fait naître, avait relevé le nom Français dans l'Europe, et le rendait formidable à ses ennemis. Une flotte victorieuse dominait sur les mers, protégeait notre commerce et défendait nos ports; et depuis les extrémités de la Navarre jusqu'aux îles qui bordent l'Angleterre, tout avait plié devant les Français qui avaient un général et un roi. Si quelques hommes trop frappés de la gloire militaire, regrettaient que Charles n'ait pas joint ce titre brillant à tant de titres qui l'honorent, qu'ils se souviennent que deux rois guerriers avaient perdu le royaume, et qu'un roi sage l'a sauvé. Que serait-il arrivé, si ce prince s'était aveuglément soumis aux préjugés de son temps, qui ne distinguant point assez les rois des anciens chefs de barbares, faisaient consister leur principal mérite à s'exposer comme un soldat à la tête d'une armée? Que devenait la France, si son souverain avait eu le caractère de Jean II, et la destinée qui en fut la suite? Les braves de son siècle l'auraient loué sans doute, mais la postérité aurait-elle honoré en lui le restaurateur d'une nation?

Quand il n'aurait fait que tirer la France de

l'état d'abaissement où elle était; quand au milieu de tant de dangers et du tumulte de la guerre, il n'eût pas trouvé les moyens et les moments d'extirper les abus destructeurs, qui, comme un poison secret, dévorent la substance des états, il aurait encore des droits à notre reconnaissance, et un rang distingué parmi les rois. Mais nous n'avons vu que la moitié de son ouvrage. Son caractère distinctif, (et c'est celui des hommes rares,) était cette intelligence vaste et rapide qui voit par-tout ce qui manque et ce qui pourrait être suppléé, et qui suffit à-la-fois au travail de produire et à celui de perfectionner. Parmi les fonctions royales, il en est dont la gloire doit être nécessairement partagée; il en est dont l'honneur appartient tout entier au prince qui sait penser et vouloir. C'est dans cette belle partie des devoirs du trône que nous allons suivre Charles V, et il s'offre à nous un grand spectacle, l'ame d'un monarque méditant le bonheur des hommes.

SECONDE PARTIE.

Si les peuples ne prononcent pas le nom de leurs rois sans être frappés de respect, le philosophe ne peut contempler leurs devoirs sans être frappé de terreur. Quand cette grande pensée a saisi son ame, elle le remplit et l'agite long-temps, et l'humanité entière paraît devant lui. Il voit une foule immense d'hommes qui vivent sous le

regard d'un seul, et qui attendent de lui le bonheur qu'ils méritent en échange de leurs droits qu'ils ont abandonnés. Ils se sont tous soumis à lui; il s'est donné tout entier à eux, et l'on ne saurait trop dire de quel côté est le plus grand fardeau. C'est à lui que s'adressent tous les hommages; mais c'est à lui que s'adressent toutes les plaintes publiques et secrettes. L'honneur de ce qui s'est fait de glorieux sous ses ordres lui appartient; mais le blâme du mal qu'il n'a pas empêché tombe sur lui. Aucune de ses actions, aucune de ses paroles n'est indifférente. Il ne peut être injuste sans être parjure, car il a promis la justice; et s'il lui arrive comme à tous les hommes de se tromper, son erreur s'étend et se multiplie dans les siècles.

Le temps où a vécu Charles, est tel qu'on doit lui savoir gré des fautes qu'il n'a pas commises, autant que du bien qu'il a fait. Des coutumes grossières établies jadis par des conquérants barbares, et non encore rédigées, mêlées de quelques notions du droit romain mal interprété, formaient une jurisprudence bizarre, où rien n'était clair et décidé, que la tyrannie des nobles et l'oppression du peuple. L'ignorance générale qui s'étendait jusques aux ministres des lois, jetait encore des ténèbres sur leur administration. Les droits de l'humanité étaient par-tout méconnus, les droits de la guerre étaient affreux. Tout ce qui distinguait une certaine classe d'hommes,

c'est cet esprit de chevalerie qui élevait l'ame et mettait du moins dans les mœurs une sorte de noblesse, au lieu de cette douceur qui est le fruit des arts et des lumières. Cet héroïsme des chevaliers faisait une loi de la clémence et de la générosité envers l'ennemi, et un crime de la mauvaise foi; et c'est être voisin de la vertu que d'avoir senti la honte de tromper, et l'honneur d'être humain et bienfaisant.

Les passions sont ingénieuses même dans les temps d'ignorance et l'intérêt est le trait de ressemblance où se reconnaît l'esprit humain dans tous les siècles. Quelque informe que fût la justice que l'on rendait alors au peuple, l'avidité avait pourtant trouvé les moyens de la rendre dispendieuse, et l'art de faire payer la chicane était déja fort avancé. Un des premiers actes d'autorité de Charles V fut de réprimer ces vexations aussi injurieuses à la dignité des tribunaux, qu'odieuses aux citoyens. Nous avons encore l'ordonnance où il met des bornes à la longueur et aux frais des procédures, et restreint cette multitude dont tout l'emploi est de les prolonger et de les embarrasser. Il veut sur-tout que la justice soit prompte et gratuite pour l'indigent qu'elle doit protéger, et qu'elle achève d'accabler, si elle est lente et coûteuse. Il fixe le salaire des gens de loi; car il a toujours manqué à l'humanité l'établissement qui lui ferait le plus d'honneur; celui d'un certain nombre d'hommes, qui, avec une

fortune médiocre et un grand courage, consacreraient leur étude et leur travail à défendre la fortune, l'honneur et la vie de leurs concitoyens, sans autre salaire que la reconnaissance publique, et les regrets du pauvre après leur mort.

Les soins de Charles se portaient en même temps sur un autre abus non moins funeste, je veux dire l'altération de ces signes arbitraires, qui, représentant tous les biens et portant le nom du prince, doivent être aussi invariables, que sa parole est sacrée. Il les approcha de leur première valeur qu'on avait rabaissée beaucoup dans les besoins de l'état. Il sentit combien il était dangereux d'employer un pareil remède qui détruit cette confiance, le fondement nécessaire de toute société. Il fut d'autant plus empressé à guérir ce mal toujours contagieux, que le commerce était un des objets sur lesquels il exerça le plus l'esprit réformateur qui caractérise son gouvernement. Ce n'est pas que cet échange des denrées et des productions de tous les climats, si utile et si fructueux pour tous, lorsqu'il est bien entendu, eût alors des moyens aussi vastes et aussi multipliés qu'il les eut depuis, lorsqu'on eut acquis un nouveau monde. Ce grand arbre du commerce qui ombrage aujourd'hui et enrichit tant de peuples, n'avait pas étendu ses rameaux aussi loin et ne portait pas d'aussi beaux fruits; mais le sage monarque ne l'en cultiva pas avec moins d'attention. Il pensait que l'encouragement le plus

solide qu'on pût donner aux commerçants, c'était la liberté. Persuadé qu'il fallait mettre sous les yeux de ses sujets les exemples et les avantages de l'industrie, il appelait les étrangers dans ses ports par toute sorte de franchises et d'exemptions. Il crut avec raison que la circulation plus abondante et l'émulation qu'ils produisaient, étaient pour le prince d'un prix plus réel, que les impositions qui les gênaient auparavant, et dont le royaume souffrait, sans que le trésor public en fût accru. C'est dans le même principe qu'il augmenta les priviléges de tous les négociants français. L'estime qu'il témoigna pour leurs travaux, les leur rendait plus doux et plus chers, et ses bienfaits les rendaient plus faciles.

Mais s'il eut jamais besoin de toute la pénétration d'un législateur et de toute la vigilance d'un roi, ce fut sur-tout lorsqu'il entreprit de réformer la perception des deniers publics. Rien ne fait mieux voir les inconvénients presque inévitables attachés à un grand empire, que ce cri de douleur et de reproche que les peuples ont élevé dans tous les temps contre les abus cruels qui leur rendent la levée des tributs insupportable. On peut croire ces plaintes exagérées; mais en les réduisant beaucoup, il en reste assez pour gémir. Et comment, en jetant les yeux sur tant de millions d'hommes contribuables, ne pas croire que l'exacteur peut impunément trouver sa proie par-tout où le prince demande un subside? Com-

bien de fois la voix de l'opprimé doit se perdre et être repoussée avant d'arriver jusqu'au trône? Par combien de moyens que la fraude invente et que la sagesse du maître ne peut deviner, l'or, qui doit être porté au dépôt de l'état, s'arrête-t-il souvent dans les canaux par où il passe? L'intérêt d'éclairer tant d'abus peut-il être égal à l'intérêt d'en profiter? Et l'art de la finance compliqué pendant des siècles, n'est-il pas comparable à la langue hiéroglyphique qui cachait au peuple les mystères des prêtres égyptiens? Sully, le grand Sully, avouait qu'il ne le connaissait pas tout entier, et l'histoire nous le représente déja comme une science inextricable dès le règne de Charles V. Les calamités publiques avaient encore augmenté le désordre; car c'est toujours lorsque l'indigence est au comble, que les déprédations ont plus de prétextes et de moyens. Le monarque eut le courage de contenir et réprimer les administrateurs des finances au moment où il en avait le plus de besoin. Dans les extrémités les plus pressantes, où tant d'autres princes auraient vendu leurs peuples à l'avidité des traitants, pour avoir de quoi repousser l'ennemi, il dédaigna ces honteuses ressources, et en chercha dans son génie qui s'accordassent avec son amour pour ses sujets. Il porta le flambeau dans ce dédale d'iniquités; il en punit plusieurs, en prévint d'autres, et coupa une des racines du mal, en écartant de ce ministère des hommes à qui leur rang

et leurs fonctions semblaient en interdire l'approche, et qui par un traité infâme s'étaient rendus protecteurs des coupables, en partageant le profit de leurs crimes. Il se fit rendre un compte exact de ceux qui devaient être chargés de la collection des impôts; il observa leur conduite, et la régla par les plus sages ordonnances. Il ne détruisit pas tous les maux sans doute; et qui l'aurait pu? mais c'était beaucoup de les adoucir; et la reconnaissance de son peuple fut à-la-fois la preuve et le prix de ses soins. Il ne trouva pas ce système aujourd'hui tant cherché, qui, en réduisant à des opérations simples et lumineuses la perception des revenus du prince, augmenterait les richesses publiques, et diminuerait les charges des particuliers. Ce serait là le chef-d'œuvre de l'administration. Mais si Charles V n'a pas été jusques-là, avons-nous le droit de le lui reprocher?

Il luttait contre les obstacles en tout genre, et son règne n'est qu'un combat perpétuel contre l'étranger qui menaçait ses états, et contre les fléaux qui les désolaient. La barbarie de ces siècles avait trouvé le secret funeste de rendre la paix plus affreuse que la guerre. La discipline sévère de ces nombreuses armées toujours subsistantes, qui défendent et fatiguent un royaume, n'avait pas encore été établie pour ces troupes passagères levées dans le besoin, et congédiées dès qu'elles étaient inutiles. Ces soldats devenus

brigands, accoutumés à la licence et au pillage, rassemblés sous les ordres des plus hardis d'entre eux, se déclaraient les ennemis de toutes les nations au moment où elles n'en avaient plus. Nourris de rapines et de sang, payés par les peuples qui achetaient à prix d'argent uue sûreté précaire, quelquefois exterminés, ils avaient toujours des successeurs moins effrayés de leur punition, qu'avides de dépouilles et de brigandages. Nous rougissons en voyant ce qu'ont été nos ancêtres, en voyant ces mœurs féroces, dignes des hordes les plus sauvages et des Arabes du désert. Souvenons-nous que c'est à quelques hommes tels que Charles V, que nous devons ce que nous sommes aujourd'hui, et apprenons à respecter l'ouvrage du génie.

Charles aperçut la source de ces horribles désordres qui empoisonnaient les douceurs de la paix, dans ceux que l'on tolérait pendant la guerre pour flatter l'humeur avide et indépendante de la soldatesque, et sur-tout dans le privilége que s'arrogeait le premier aventurier courageux de se faire chef d'une compagnie qu'il cherchait ensuite à enrichir par des crimes. Il jugea qu'on ne pouvait trop assujétir aux lois ces hommes armés du glaive qui peut en rompre le joug; et la police militaire fut le fruit de ses réflexions. Il défendit qu'on levât des compagnies sans une permission expresse du prince, et cette permission devait être le prix des services. Il vou-

lut que les chefs nommés par lui, fussent responsables de la conduite de leurs soldats, et il contint les uns et les autres par des réglements sévères qui mirent le peuple à l'abri des violences. Cet ordre introduit pour la première fois dans nos armées, et l'une des principales causes des prospérités de son règne, fut perfectionné dans la suite sur le modèle qu'il en avait tracé. Toute législation demande à être affermie et achevée par le temps, et c'est sur-tout en ce genre que le grand homme travaille pour les siècles.

Nous ne devons pas oublier une coutume constante dont Charles ne s'écarta jamais, et qui peint son caractère. Voulait-il statuer quelque chose sur la jurisprudence, il assemblait les magistrats. S'agissait-il de commerce, il appelait les négocians. Était-il question d'ordonnances militaires, il consultait les guerriers. Il s'éclairait toujours des lumières des autres, et décidait par les siennes. Il n'est peut-être point de marque plus sûre de supériorité; car l'homme faible craint toujours de paraître gouverné par autrui, et les pensées d'autrui sont stériles pour l'homme médiocre qui ne pense point.

Mais sa propre expérience lui tint lieu de tous les conseils, lorsqu'il porta cette fameuse loi devenue fondamentale, qui avançait de sept années la majorité des rois, fixée auparavant à vingt-un ans. C'est un des monuments de sa prudence encore subsistant. Il connaissait le danger de laisser

trop long-temps dans un royaume une autorité passagère, qui n'a pas toujours les intérêts de l'autorité permanente; et il savait que le mal que peuvent faire les rois, est toujours moindre que celui qu'on peut faire en leur nom.

En préparant à ses successeurs une puissance plus assurée et plus tranquille, il sut défendre la sienne propre et celle des lois, contre des usurpations d'autant plus dangereuses, qu'elles avaient un prétexte sacré. Des ministres de l'église poussés par un esprit d'intérêt et d'ambition qu'elle désavoue, évoquaient souvent à leur tribunal des causes qui, n'intéressant que la fortune ou la vie des citoyens, et non pas leur conscience, appartenaient aux magistrats séculiers. Ces appels éternisaient les procès, et faisaient naître des exactions et des injustices. Charles, plein de zèle pour une religion sainte, ne voulut pas qu'elle devînt un objet de plainte et de scandale pour le peuple, qui ne doit que la bénir et la respecter. Il resserra dans de justes bornes (1) la jurisdiction du sacerdoce si digne de vénération, lorsqu'il n'exerce que le règne de Dieu, mais qui semble avertir les hommes de la juger, lorsqu'il affecte un autre empire.

---

(1) D'Alembert (lettre à Voltaire du 4 auguste 1767) nous apprend que les censeurs, au lieu de *dans de justes bornes* (qu'on lit ici) avaient exigé que l'auteur mît, *dans ses justes bornes.*

Toute oppression était odieuse à ce roi qui aimait son peuple. Il étendit les effets de sa bonté jusque sur cette nation, qui paraît, en détestant toutes les autres, leur avoir donné le droit de la rejeter de leur sein; qui a été cruelle, et qui a souffert des cruautés; qui a puisé dans la proscription et dans la misère les leçons de l'industrie, et qui a fini par s'enrichir au milieu des peuples qui la maudissent. Quelques Juifs, qui semblaient n'avoir embrassé notre religion que pour la déshonorer, croyaient se rendre agréables à leurs nouveaux frères en devenant les persécuteurs de leurs compatriotes. Ils élevaient tous les jours contre ces malheureux de nouvelles accusations, toujours reçues avec avidité par le peuple qui ne juge point, et adoptées légèrement par des juges qui étaient peuple. Le monarque, qui doit la justice à tous, la rendit à ces infortunés. Il ordonna, et cette loi suffirait pour faire connaître l'esprit qui régnait alors, que les Juifs ne fussent pas condamnés sans preuve. Ce n'est pas sans demander pardon à l'humanité, que je loue un roi d'avoir défendu qu'on fût injuste, et d'avoir rempli le premier de ses devoirs; mais les devoirs changent de forme et d'espèce avec les temps. Le philosophe voit le grand homme placé dans son siècle entre les lumières et les ténèbres, et il le juge sur ce qu'il a ôté aux unes et ajouté aux autres. Si nous étions portés à nous enorgueillir de nos progrès; si, nous félicitant du chemin que nous

avons fait dans la carrière de la raison, nous ne regardions pas avec assez de respect les hommes courageux qui nous en ont ouvert l'entrée, en arrachant les ronces qui la fermaient; c'est alors que le philosophe aurait droit de nous dire : « Eh! « d'où naît donc votre orgueil? Pourquoi vous « regardez-vous avec tant de complaisance dans « la route que l'on vous a tracée, au lieu de son- « ger à la poursuivre? Pensez-vous donc avoir « tout fait? Charles avançait son siècle, et vous « retardez le vôtre. Charles, dans un règne trop « court, et dans des temps trop grossiers, a donné « des lois sages, lorsqu'à peine on connaissait « des lois. Et vous, quatre-cents ans après lui, « entourés de lumières et de secours, avez-vous « perfectionné votre législation? C'est en vain que « la raison vous crie, qu'en empruntant une ju- « risprudence étrangère, il fallait pour vous la « rendre propre, ou la concilier avec vos tradi- « tions locales et vos coutumes antiques, ou les « lui sacrifier; que le code d'un peuple éclairé « doit former un tout aussi parfait que peut l'être « l'ouvrage des hommes, que l'on ne doit y trouver « ni interprétations arbitraires, ni contradictions « absurdes : voilà le vœu général de vos meilleurs « citoyens. L'avez-vous rempli? Songez-vous à le « remplir? Et que vous sert que votre langue soit « la langue de l'Europe, et que vos chefs-d'œuvre « fassent ses plaisirs? Que vous servent tant de « connaissances, si ce n'est pas à porter au plus

« haut degré de perfection ce qui rend une na-
« tion heureuse et respectable, les lois? »

Il est doux pour ces esprits paisibles, occupés dans la retraite des arts qui élèvent l'ame et embellissent la vie, de trouver dans l'histoire leur goût justifié par l'exemple des hommes célèbres. Charles aimait les lettres. Il encouragea le petit nombre de ceux que l'on appelait alors savants, c'est-à-dire qui avaient l'amour de la science, et n'en avaient pas l'idée, et qui, dans des temps plus heureux, auraient su la connaître et l'acquérir. Les prospérités de son règne permirent à la nation de développer dans quelques poésies encore informes la gaieté qui fait son caractère, et qui dicta les ouvrages de nos premiers écrivains. Il rassembla plus de livres qu'aucun de ses prédécesseurs n'en avait eu; et on le regarde comme le fondateur de cet immense dépôt des productions de l'esprit humain, que le travail augmentera d'un côté, tandis que la raison en retranchera de l'autre, et dans lequel on peut se représenter l'erreur et le mauvais goût entourés de monuments innombrables, et la vérité et le génie qu'on distingue à peine, appuyés sur quelques chefs-d'œuvre. On doit rappeler ici, pour l'honneur des lettres, ce mot si connu de Charles V, que la France doit être heureuse et florissante tant que la science y sera en honneur. On oppose avec plaisir ce sentiment d'un monarque illustre aux déclamateurs chagrins qui

pensent ou feignent de penser que les lettres ont corrompu les peuples, parce qu'elles n'ont pu guérir tous leurs maux. On l'oppose encore aux hommes orgueilleux et jaloux, qui, blessés en secret d'une gloire qu'on ne peut acheter, et dont on n'hérite pas, voudraient anéantir le règne de l'éloquence et de la raison.

La vie d'un grand roi appartient tout entière au genre humain. S'il a commis une faute, si cette faute a été éclatante, sur-tout si elle a été réparée, c'est une instruction pour la postérité : elle doit à ce titre entrer dans son éloge. L'adulation la dissimulerait; mais ce n'est pas à elle à sentir ni à louer ce qui est grand. Oui, ne craignons pas de le dire, Charles fut injuste une fois; mais il reconnut et corrigea son injustice, et ce trait est digne d'achever le tableau de sa gloire.

Du Guesclin, au moment où il fut nommé connétable, avait demandé pour toute grace, que, quelques discours qu'on pût tenir contre lui, le prince, avant de rien décider, daignât du moins l'entendre lui-même. Cette prière est un pressentiment remarquable; elle montre que le grand homme aperçoit l'envie d'aussi loin qu'il en est aperçu. Charles, sur la fin de son règne, irrité contre le duc de Bretagne dont le penchant pour les Anglais n'était que trop manifeste, avait résolu de confisquer son duché : et nous n'entreprendrons point de juger cette démarche condamnée par plusieurs historiens, et justifiée par

d'autres. Toutes ces discussions de la politique et de la jurisdiction féodale, le plus souvent obscurcies à dessein par les apologistes des deux partis, trompent notre curiosité et nos jugements. Quoi qu'il en soit, le connétable, chargé de cette guerre entreprise contre son souverain, ne l'approuva pas en effet; mais dans le conseil où le roi demanda les avis, il ne s'expliqua que par un silence respectueux. La calomnie qui ne pouvait lui reprocher ses paroles, interpréta son silence. On feignit de craindre que du Guesclin ne fût d'intelligence avec le duc de Bretagne, et ne sacrifiât le roi de France. La malignité qui sait si bien ressembler au zèle, fit voir le royaume en danger, et la trahison prête à éclater. Le roi fut ému, entraîné, et la disgrace de du Guesclin décidée. Elle ne fut pas longue. L'impulsion étrangère que Charles avait suivie, céda aux réflexions de sa sagesse et aux mouvements de sa générosité. Le guerrier vertueux, outragé par un reproche de perfidie qu'il avait si peu mérité, avait renvoyé sur le champ les marques de sa dignité au maître dont il était méconnu. Deux princes du sang royal vont de la part du monarque les reporter à du Guesclin. Ils lui rendent cette épée de connétable, ennoblie dans ses mains, et si terrible aux ennemis. Ils avouent que le roi a été trompé et qu'il lui rend justice. Le héros se défend quelque temps, il craint un second effort de la calomnie. Les princes insistent et l'intérêt de

l'état l'emporte. Le monarque a fléchi son sujet. Qui des deux était le plus grand? O majesté des rois! combien tu t'élèves en t'abaissant devant la vertu!

Pourquoi faut-il que nous mêlions des regrets et des larmes au plaisir de l'admiration? Pourquoi faut-il que la mort d'un bon roi ait encore des droits à nos louanges? Quelles sont tristes et amères! la carrière de Charles fut trop tôt bornée. Le ciel, qui lui prodigua ses dons, ne lui assigna que peu de jours pour en jouir. Une langueur secrette attribuée à un poison lent, et qui du moins en eut les effets funestes, l'avertissait à chaque instant d'une fin prochaine, et marqua le terme de ses années dans l'âge où les hommes ont toute la force de la maturité. Les germes du trépas qui se développaient dans son sein, n'ôtèrent rien de son courage. Plus il sentait défaillir sa vie, plus il se hâtait de la remplir de grandes actions, et d'en consacrer les restes à son peuple.

Lorsqu'il vit approcher la mort, il avait déja recueilli toute sa prudence pour rassurer le royaume qui allait être abandonné à un enfant. La régence était réglée et restreinte, et la forme du gouvernement fixée. Prêt à se séparer de ses sujets qui lui avaient toujours été si chers, il voulut leur laisser une dernière marque de son amour, en abolissant une partie des tributs qu'il n'avait jamais imposés qu'à regret, et qu'ils avaient toujours payés sans murmure. Il signa cet édit

quelques heures avant d'expirer. Ses dernières paroles furent des vœux pour son peuple, et son dernier instant fut un bienfait.

Une idée accablante et terrible s'offre à moi, et doit s'offrir sans doute à tous les esprits. Nous avons vu Charles V travailler vingt ans au bonheur de la France. Hélas! quel en fut le fruit? O inévitables révolutions des choses humaines! O destinées des hommes, déposées dans les mains d'un homme! Charles meurt, et tout est changé. Il meurt; et ce que la sagesse, la constance et la modération avaient fait, la démence, l'ambition, la férocité, l'ont détruit. Ah! s'il eût été donné à ce prince de lire dans l'avenir; si dans l'instant de sa mort, où il se consolait sans doute d'être sitôt enlevé à son peuple, par la pensée du bien qu'il avait fait, il eût pu prévoir les malheurs affreux qui allaient accabler la France! Si cette scène effrayante de désastres et d'horreurs s'était ouverte devant ses yeux prêts à se fermer!.... Mais détournons les nôtres du tableau de ces infortunes qu'un autre Charles sut réparer. La machine des grands états ne s'affermit et ne se fixe dans un sûr équilibre qu'après de violentes secousses, et sous les coups de l'adversité. O mes concitoyens! quelques disgraces passagères n'ébranleront point votre courage. Vous ne perdrez jamais cette fierté nationale, le principe de l'héroïsme et du succès; vous entendrez l'ombre de Charles V qui vous crie : « Français, si vous n'a-

« vez pas été invincibles, vos ennemis le sont-ils ?
« Quelle nation doit avoir plus de fermeté dans
« les revers, que celle qui se connaît tant de res-
« sources ? Quel peuple doit être moins effrayé
« de ses défaites, que celui qui fut tant de fois
« vainqueur ? Avez-vous éprouvé plus de maux que
« ceux qui m'ont précédé et qui m'ont suivi ? Ve-
« nez, descendez dans ces tombes augustes où
« mon brave connétable est placé à côté du roi
« qui fut son ami, où j'ai vu descendre Turenne,
« où j'attendais Villars. Venez jurer à tous ces
« héros, à moi, de ne jamais vous défier de votre
« courage ni de votre fortune ; et que ces grands
« noms et le mien, répétés sans cesse parmi
« vous, soient l'aiguillon de votre valeur, le pré-
« sage de vos prospérités, et le signal de vos vic-
« toires. »

FIN DE L'ÉLOGE DE CHARLES V.

ÉLOGE

DE HENRI IV,

ROI DE FRANCE,

Envoyé au concours de l'Académie de la Rochelle, qui décerna le prix, en 1768, à Gaillard.

Fruiturque famâ sui.... (TAC.)

En commençant l'éloge du meilleur des rois, osons dire même du meilleur des hommes, de Henri IV; la première idée qui se présente à l'esprit, c'est que tout semble épuisé sur ce sujet; qu'on ne peut dire sur ce prince que ce qu'ont dit nos pères, et ce que répéteront nos enfants. Eh! quelle ame, en effet, n'a pas été cent fois émue au récit de ses actions? Quel Français n'a pas tressailli d'attendrissement au seul nom de Henri IV? Ce nom est dans toutes les bouches. Il nous a rendu plus précieux un monument (1) que lui a consacré le génie. Nos livres, nos entretiens, nos cœurs sont pleins de lui. Ses pa-

(1) *La Henriade* de Voltaire.

roles ont été recueillies; elles ont retenti souvent aux oreilles de notre enfance, et l'amour qu'on a pour lui en a fait des proverbes populaires qui sont la leçon des rois.

On ne peut donc rien ajouter à sa gloire, non sans doute; et tout l'art de l'éloquence, cet art qui peut embellir le portrait d'un héros, est au-dessous de l'ame d'un bon roi. Il est des termes de l'admiration, ils manquent au sentiment et à l'amour. O Henri! l'on t'aime plus qu'on ne te louera jamais. Je raconterai ta vie : je ne connais point d'autre manière de louer ce qui est grand. J'aurai le plaisir de mêler aussi mon hommage aux adorations publiques. Autant il est inutile pour ta mémoire, autant il est cher à mon ame; et si l'œil de la raison trouve à retrancher dans tous les panégyriques, tous les cœurs ajouteront au tien.

PREMIÈRE PARTIE.

On a dit qu'il n'y avait point d'éducation pour le génie. De cette vérité générale, il faut excepter les rois, dont ordinairement le plus difficile ouvrage est de résister à leur éducation. Il semble que la manière dont on élève leur enfance soit faite pour servir d'excuse à leur vie. Henri était né loin du trône qu'il devait illustrer, loin de la pompe et de la mollesse des cours; et c'est aux princes à observer que celui qu'on leur propose pour modèle ne fut pas élevé comme eux.

Les montagnes du Béarn furent son berceau; sa nourriture fut grossière. Celui qui voulut dans la suite remplacer (1) le pain noir que mange le pauvre, par de meilleurs aliments, avait mangé lui-même de ce pain noir dans ses premières années. Ses jeux étaient des exercices violents qui fortifiaient son corps et son courage. Il n'était distingué des autres enfants ses compagnons, que par sa force et son agilité. Il bravait les saisons et voyait de près l'indigence. Enfin lorsqu'une paix trompeuse et funeste l'attira à la cour de Charles IX, il avait étudié l'art militaire sous des héros tels que Condé et Coligny, et profité de leurs leçons, de leurs malheurs et de leurs fautes. Il n'avait vu autour de lui que des mœurs sévères, des dangers, des combats, des guerriers vertueux, tels que la Noue et Mornay, et pas un flatteur.

Qu'un spectacle bien différent frappa ses yeux au Louvre et dans Paris! Quelle cour! Un roi faible et furieux; une reine impérieuse et cruelle, qui tourmentait sa vie et la France pour conserver un pouvoir qu'elle déshonorait; des princes du sang aigris et aliénés; les finesses de la plus profonde politique mêlées à la grossièreté des

(1) *Je veux*, disait-il, *que le moindre paysan mette une poule dans son pot le dimanche.* Il n'est point sorti de plus belle parole de la bouche d'un roi, et cette parole vaut mieux que tous nos panégyriques.

vices les plus bas; le délire de la superstition et l'excès de la débauche; l'amour esclave de l'intérêt et de l'ambition; la religion prétexte des vengeances et des haines; les empoisonnements et les meurtres médités dans les fêtes et dans les plaisirs; les artifices du caractère italien remplaçant la loyauté française; de tous côtés de grandes passions, de grands talents et de grands crimes : voilà ce que le jeune Bourbon vit dans cette cour, d'où la vertu venait de sortir avec le chancelier de l'Hôpital.

La réforme changeait alors la face de l'Europe; elle régnait en Angleterre, où elle avait tour-à-tour souffert et exercé la persécution; elle était reçue dans une partie du Nord; elle partageait l'Allemagne; la moitié de ce grand corps germanique l'avait embrassée comme un bouclier contre l'avidité des pontifes et l'ambition des empereurs; plusieurs cantons suisses l'avaient adoptée, parce que la maison d'Autriche l'avait proscrite. Dans les Provinces-Unies, où l'avarice et la tyrannie espagnoles insultaient à l'humanité et à la raison, elle avait paru faite pour venger l'une et l'autre; le bras de l'impitoyable duc d'Albe, étendu insolemment sur Anvers; le nom de l'inquisition, et ses bûchers allumés dans les deux mondes, avaient armé cent mille bras en faveur des dogmes condamnés, et le trône du despotisme chancelait dans le sang versé autour de lui. Le feu sombre et dévorant du fanatisme religieux s'était mêlé

au feu sacré de la liberté. La race des Nassau attisait l'un et l'autre; et les combats acharnés du désespoir contre la puissance, et de la pauvreté contre l'or, préparaient la naissance de cette étonnante république, qui n'a dû sa liberté qu'à son courage, et ses richesses qu'à son travail, et qui s'est défendue d'un bras contre la mer et de l'autre contre ses tyrans.

En France le calvinisme tour-à-tour combattu avec trop de rigueur et ménagé avec trop de faiblesse, s'était enhardi par l'une et l'autre. Les défaites avaient redoublé sa constance, et les traités avaient accru son pouvoir. Henri, élevé dans le sein de la réforme (1), mais toujours plein d'amour pour la France, avait accepté avec joie une paix qui soulageait les maux publics, et une alliance qui l'approchait du trône. Hélas! il ignorait les trames de Médicis. O jour marqué en traits de sang dans nos annales, et que nos larmes ne peuvent effacer! Faut-il que de perfides étrangers aient eu le pouvoir funeste d'armer le Français contre le

---

(1) L'auteur nous pardonnera d'avoir substitué le mot de *réforme* à celui d'*hérésie* dont il s'était servi; mot dur et barbare que le siècle de la philosophie ne connaît plus, et dont celui de *réforme* est précisément le contraire. D'ailleurs, nous n'avons pu prendre sur nous de qualifier d'*hérésie* la religion dans laquelle Henri avait été élevé, et qui est celle que nous professons. Nous avons déja justifié M. D. L. H**** sur ces expressions dans une note de l'éloge de Fénélon. (*Note des anciens éditeurs.*)

Français (1)! Faut-il que nous placions les images du crime à côté du tableau de la vertu! Faut-il rappeler cette nuit épouvantable où le meurtre fut ordonné par un roi, commis par des prêtres, et offert à Dieu; où les signes de la religion portés dans les mêmes mains avec les instruments de la mort; le nom du Tout-Puissant invoqué à-la-fois par les assassins et par les mourants; les cris de la rage et de la terreur; la fureur imbécille et superstitieuse s'acharnant sur des cadavres et trempant ses mains dans le sang, si elle n'avait pu encore en répandre; enfin, où toutes les scènes de carnage, de cruauté et de démence, variées et reproduites de toutes parts, formaient un spectacle digne de l'enfer, dont le seul récit nous fait frémir, et dont ne frémit pas alors cette cour abominable qui l'ordonna, et qui en rassasia ses regards.

Ange de la France, ange qui présidez aux fortunes des rois: ah! tandis que le sang de ce malheureux peuple coule sous vos yeux, veillez sur le héros naissant qui doit un jour fermer ses plaies: la nation n'est pas perdue, si vous le lui conservez. Que le glaive des meurtriers erre autour de lui sans l'atteindre. Hélas! il l'atteindra trop tôt.

---

(1) Médicis, Birague, et les Italiens qui avaient suivi la reine, furent les conseillers et les auteurs de la Saint-Barthélemi.

Échappé à la mort, mais la voyant sans cesse à ses côtés, captif dans une cour où il n'aurait dû paraître qu'en prince, c'est alors que Bourbon, à peine encore dans sa vingtième année, commence à faire connaître à ses ennemis tout le courage et le génie qu'ils auront un jour à combattre, et qu'ils sont dès ce moment obligés de respecter. Combien sa situation était pénible et délicate! Il fallait conserver la dignité de son rang et sur-tout celle de son ame, devant Charles et Médicis, tous deux occupés sans cesse des moyens de l'affliger et de l'abaisser; éviter leurs piéges sans paraître les apercevoir; refuser des soumissions à la tyrannie et des prétextes à la haine. Mais rien n'est difficile à la vraie grandeur; son ascendant naturel la sert mieux que l'étude et l'artifice ne peuvent servir les autres hommes. Sa marche est fière et rapide, et la politique qui ne peut la suivre, s'arrête et s'embarrasse dans des détours. Un jeune prince plein de franchise et d'honneur élude tous les efforts d'une cour consommée dans l'art de tromper. On ne l'engage pas dans une faute, on ne lui surprend pas un instant de faiblesse, il résiste même à la contagion des mauvaises mœurs. La sensibilité de son ame, en l'entraînant vers les passions, le défendait contre les vices. Dans le cahos des intrigues, et parmi les dangers qui le menaçaient, parmi toutes ces ames faibles ou coupables, qui redoutaient le crime ou le méditaient, il gardait

cette gaieté vive, qualité d'une ame libre et pure. Des rapports de grandeur qui ne pouvaient tromper ses regards, l'avaient lié avec le célèbre Guise, cet homme si extraordinaire qui commanda ses généraux et qui gouverna ses rois, qui ne pouvait pas obéir et qui aurait su régner; que son caractère aurait rendu le bienfaiteur des peuples, si sa destinée n'en avait pas fait un chef de parti; enfin qui était né avec une de ces ames ardentes et inquiètes qui menacent le genre humain, et que la fortune place à côté des trônes qu'elle veut renverser.

Cependant les orages grondent et se multiplient autour de Henri. L'audacieux Guise a déja enfanté cette ligue funeste, chef-d'œuvre de sa politique, qui formait un état dans l'état, et qui lui élevait un trône au-dessus du trône de son roi. L'indolent et malheureux Valois se trouve enchaîné lui-même à un parti qui menace sa puissance, et qu'il n'ose ni ne peut combattre. Il voit son sujet marcher à grands pas vers le pouvoir suprême; et ce sujet l'entraîne comme par la main et le force à le suivre contre le seul vengeur de la France et des Bourbons. Le tyran de l'Espagne fournit encore des aliments à l'incendie. Ce despote atrabilaire qu'on a cru politique et qui n'était que faux, cet hypocrite sombre et féroce, dévoré de fiel et nourri de sang, dont le silence et les paroles faisaient également trembler, dont le boureau était le premier ministre,

qui n'eût en partage que l'opprobre de la méchanceté, et qui n'en eut ni le succès ni le génie, qui ordonnait des cruautés et qui fuyait les batailles, dont la mort fut aussi affreuse que la vie; cet odieux Philippe II fut l'ennemi le plus constant et le plus acharné du héros dont j'honore ici la mémoire, et je crois venger Henri IV et le genre humain, en gravant la sentence de la postérité sur la tombe d'un mauvais roi.

Environné de dangers, Henri recueille ses forces et son courage. Il repousse les insultes et les anathêmes de ce fier pontife, qui méprisait ses alliés et qui estimait ses ennemis. Il défie Guise au combat, il poursuit Joyeuse. Plaines de Coutras, vous fûtes les témoins de ses premiers triomphes, vous le vîtes arrêter le carnage, de ce même bras dont il avait décidé la victoire; vous vîtes le plus aimable des vainqueurs entouré sur le champ de bataille de ses officiers et de ses captifs, que déja l'on ne distinguait plus. Il va jouir d'une gloire encore plus pure : Valois qui aurait dû disposer des forces de toute la France, ne trouve de ressource que chez un prince pauvre et proscrit; mais ce proscrit c'était Bourbon. Ce nom déja grand dans l'Europe change la destinée. Les bons Français se rassemblent en foule autour du héros protecteur d'un roi. Les villes ouvrent leurs portes, et la ligue tremblante qui voit les drapeaux des deux princes devant les murs de Paris, ne peut arrêter tant de progrès que par un crime.

Valois tombe sous les coups d'un traître, et la France reste désolée et sanglante entre Henri qui veut la recevoir dans ses bras, et les tyrans avides qui se disputent ses débris.

Que d'écueils s'élèvent entre lui et le trône! Peut-être n'est-on pas assez étonné qu'il ait pu les franchir. Qu'on se reporte dans le siècle où il vivait, qu'on se représente de quel œil les peuples devaient voir un prince frappé des foudres de l'église, l'ennemi d'une religion aussi ancienne que la monarchie, et affermie par une longue suite de rois qui en avaient été les soutiens; qu'on se persuade bien que les hommes les plus vertueux du royaume, un Jeannin, un Villeroy, et tant d'autres, ne pouvaient ni concevoir, ni souffrir qu'un roi de France ne fût pas enfant de l'Église, et l'on verra que quand il n'aurait eu que ce seul obstacle à vaincre, cet obstacle était terrible. Mais combien s'en présentait-il d'autres!

La moitié de la France dans les mains de la ligue avec les trésors de l'Espagne; Mayenne aussi habile en intrigues que lent dans la guerre, suscitant sans cesse à l'héritier du trône de nouveaux ennemis et de nouveaux dangers; ce prince dénué d'argent et manquant quelquefois du nécessaire, obligé de subsister de contributions qui répugnaient à son ame; observé par la méfiance des protestants et obsédé par les instances des catholiques, rassurant à tous moments les uns sur un changement qu'il fallait faire espérer aux

autres; exposé au choc continuel de leurs jalousies réciproques, de leurs prétentions, de leurs complots et de leurs haines; entouré d'armées nombreuses et d'assassins aux gages de la ligue; tel était l'état de Henri; telle était la carrière où la fortune l'avait engagé. Rien ne le rebute, rien ne l'effraie. Il soutient la majesté du trône contre ceux même dont il avait besoin pour s'y maintenir. Il refuse aux grands assemblés, des priviléges injurieux à la couronne et nuisibles à l'état: mais sa fermeté est mêlée de douceur; il semble que les refus perdent dans sa bouche ce qu'ils ont de dur et d'affligeant; il sait tourner à son gré ces esprits fiers et indociles; et les prétentions de l'orgueil et de l'avidité cèdent à la voix de la raison. Un autre, en de pareilles circonstances, eût cru devoir tout promettre pour ne rien tenir, et se serait avili d'abord par la faiblesse, ensuite par l'infidélité; mais à ce prix Bourbon croirait acheter la couronne trop cher: il ne veut point la déshonorer pour l'obtenir.

Dans la foule des traits extraordinaires qui caractérisent sa vie, j'en remarque un qui paraîtra plus surprenant à mesure qu'il sera plus médité. Il ne pouvait payer ses soldats. Ses officiers sacrifiaient les besoins du luxe à l'honneur de le servir; ils lui demandent au moins d'aller recueillir les fruits de leurs terres, et lui promettent de revoler sous ses enseignes lorsqu'ils auront assuré leur subsistance; il ne doute point de leur

parole, comme ils n'ont jamais douté de la sienne; ils le quittent avec regret, et le rejoignent avec allégresse. Quelle armée! et quel roi!

Un pouvoir qui n'a point de plus grand appui, semble devoir n'être qu'un pouvoir précaire. Il est absolu, il est sacré dans la personne de Henri. La pauvreté, l'obéissance et la discipline règnent dans son camp. Le faste, le désordre et la division règnent dans celui de Mayenne. Henri ne donne rien à ses soldats, mais il est toujours à leur tête dans la mêlée. Il est le premier à cheval et le dernier dans sa tente; il les aime comme ses enfants; il fait panser leurs blessures devant lui; il partage avec eux le peu qu'il possède; ils savent que le Béarnais est pauvre, mais ils sentent qu'il est bon. Il ne veut vivre que pour leur bonheur, ils mourront pour sa défense. Quelle multitude pouvait l'emporter sur un petit nombre de pareils guerriers? C'est en vain que Mayenne suivi de toutes ses forces, l'investit dans Arques; c'est en vain qu'il se vante de le précipiter dans la mer avec cette poignée d'hommes attachés à sa fortune. Bourbon s'élance sur la foule qui l'assiége, et je la vois dispersée sous ses coups. Il soumet la Normandie aussi rapidement qu'il avait vaincu. Le bruit de tant d'exploits arrache enfin Mayenne des murs de Paris, où il cachait la honte de sa défaite; il va malgré lui exposer le sort de la ligue et le sien au hasard d'une journée, et les destins de la France l'entraînent dans les plaines d'Ivri.

Français, quand vous lisez dans nos histoires ces événements à jamais célèbres dans la mémoire des hommes, de quel intérêt pressant ils vous affectent encore! Quels vœux ardents vous formez en secret et sans y songer pour Henri IV et pour les siens! Comme il est présent à vos yeux! Comme on admire sa valeur impétueuse! Comme on tremble qu'elle ne lui soit funeste! Vous le suivez dans le combat; vous voyez flotter ce panache blanc, signal de ralliement pour ses guerriers et gage certain de leur triomphe; vous l'entendez crier, *Épargnez les Français*. Dans ces instants terribles, où la confusion, le bruit et le carnage, la vue de la mort et des blessures plus affreuses qu'elle, inspirent à l'ame une fureur involontaire et une ivresse de sang; où le cri de la victoire étouffe si aisément le cri de l'humanité; où l'on aime à se venger sur les vaincus du péril qu'on vient de courir, et à donner le trépas que l'on vient d'éviter; c'est dans ces instants qu'il ne sort de la bouche de Henri que des paroles de grâce et de clémence; plus ses ennemis sont acharnés à le perdre, plus il s'obstine à leur pardonner; ils se débattent en vain, ils n'échapperont ni à son bras ni à sa bonté.

Il vole vers Paris. Les enfants de Calvin, la mémoire encore pleine des massacres ordonnés par Médicis, brûlaient de venger le meurtre par le meurtre, et leurs cris demandaient l'assaut. C'est dans l'enceinte de ces murs qu'habitent ses

plus cruels ennemis; c'est là que s'est retiré Mayenne, qui ose y usurper le rang d'un souverain; c'est là que la rage insolente des Seize traîne au supplice les ministres des lois; que l'orgueilleux Espagnol fait entendre les ordres de Philippe; que le légat de Rome fait retentir toutes les chaires des anathêmes lancés contre le légitime successeur des Valois. Paris est le seul asyle de tous ces soutiens de la ligue armés contre Bourbon: sa vengeance peut les y atteindre et les frapper; mais son peuple est autour d'eux, il s'arrête; il sait que rien ne résiste aux besoins de la nature; c'est par-là qu'il croit dompter cette ville rebelle; il n'attend que le moment où le repentir lui tendra des bras suppliants, les siens sont prêts à s'ouvrir. Tu te trompes, Henri, tu ne connais pas le fanatisme, il est trop loin de ton ame; tu vas voir ces malheureux citoyens préférer les tourments d'une mort lente et cruelle à la vie qu'ils recevraient de toi; tu vas voir cet imbécille troupeau, conduit par des tigres, se nourrir de l'herbe des champs et chercher dans les tombeaux les restes des morts. Tu n'avais pas prévu cette démence forcenée. Ton ame est déchirée au récit de tant d'horreurs. Tu pleures, ô Bourbon! tu pleures, et les monstres qui gouvernent cette multitude aveugle et déplorable s'applaudissent de leur funeste triomphe. Ils comptent les victimes qu'ils immolent; ils égorgent ce que tu voudrais sauver. Voilà leur victoire; elle

est digne d'eux. Va, ce peuple ne te hait pas. S'il pouvait te connaître, te voir, t'entendre, il serait à tes genoux; mais il ne connaît, ne voit, n'entend que les séducteurs hypocrites qui l'exhortent à supporter des maux qu'ils ne partagent point; et tandis que tu t'attendris sur le sort de ces infortunés, ils meurent convaincus que c'est sur toi que le ciel vengera leur trépas.

Mais Henri a résolu de les arracher à leur perte. Ils ne veulent pas céder à sa bonté, il va céder à leur fureur; il ne peut les soumettre, il va les nourrir. Il ne songe plus à être leur maître, il lui suffit d'être leur sauveur. La politique cruelle combat la pitié généreuse. On lui fait sentir tout le danger où il s'expose, s'il ne profite pas de cet instant décisif, s'il laisse respirer les assiégés: Farnèse, le redoutable Farnèse peut s'avancer enfin avec les troupes espagnoles et ranimer la ligue expirante : la guerre va se prolonger encore, et l'on peut perdre le fruit de tant de fatigues, de combats et de travaux. Ces raisons sont frappantes, Henri en connaît toute la force; mais son cœur les détruit toutes, c'est son cœur qui le décide. Ce n'est plus la voix de ses conseillers qu'il entend, c'est le cri lamentable que poussent ces malheureux que la faim dévore; ce cri soulève ses entrailles. Répétons ici, redisons cent fois, et que la dernière postérité redise encore après nous, les paroles sublimes que la pitié lui arrache. L'art des historiens ne les a point

inventées, ne les a point ornées comme tant d'autres que l'imagination et la flatterie prêtent aux rois. Elles sont sorties de son ame, et l'admiration les a recueillies; elles sont sacrées comme les paroles que prononcerait l'Éternel, s'il daignait se faire entendre aux hommes. « Ah! disait-« il, je ne m'étonne pas que les chefs de la ligue, « que les Espagnols aient si peu de compassion « de ces pauvres gens-là; ils n'en sont que les « tyrans : mais moi je suis leur père et leur roi, « je veux leur tendre les bras. »

C'est ici que je le trouve plus grand que dans Coutras et dans Ivry. C'est ici qu'il se montre supérieur à tous les héros. Il annonce dès cette heure tous les prodiges de son règne. Que ne fera-t-il point pour ses sujets fidèles, après ce qu'il vient de faire pour ses sujets révoltés! Que Farnèse lui arrache à-présent une conquête qu'il a voulu perdre; qu'avec des troupes fraîches et nombreuses, il force une armée faible et consumée par un long siége à s'éloigner de ces murs qu'elle a pu foudroyer; qu'on admire la marche et les opérations savantes de ce fameux Espagnol : c'est Henri que j'admire. Qu'il se console du revers qu'il vient d'éprouver. Paris lui échappe, il est vrai; mais la gloire immortelle de l'avoir sauvé, ne lui peut échapper jamais; il ne s'est pas rendu maître des murs, mais il l'est de tous les cœurs; il y a détruit le noir levain de la ligue, et n'y a laissé que le sentiment de ses bienfaits;

et j'aime mieux voir dans ces murailles cette multitude qui ne doit le jour qu'à lui, que de voir des remparts écrasés, fumants encore de sa foudre ou des flots du sang qu'il aurait versés.

Tant de vertu doit à la fin commander à la fortune. Les ennemis de Bourbon le servent par leurs divisions et leurs querelles; et de grands capitaines formés sous lui le servent par leurs exploits. Turenne, Biron, Lesdiguières, lui soumettent une partie de la France. Lui-même voit fuir enfin ce superbe Espagnol qui lui avait enlevé Paris; et la retraite mémorable de Farnèse, en illustrant les talents du vaincu, est encore un hommage de plus à ceux du vainqueur. Philippe, Mayenne, Nemours, les Seize, le pontife ne s'accordent en rien que dans leur haine pour Henri; et cette haine devient bientôt impuissante. Un fantôme de roi qu'on a voulu lui opposer, a disparu comme une ombre. L'Église elle-même ouvre son sein au grand Henri. C'est dans ses mains qu'il jure d'être fidèle et orthodoxe. Il avait juré à Dieu d'être le père de la France. Les Seize sont punis. L'Espagnol confondu pleure la perte de son or et ses vains artifices. Mayenne reçoit son pardon. La ligue s'évanouit, et le grand homme est roi.

SECONDE PARTIE.

Le plus beau présent que le ciel puisse faire aux hommes, c'est d'unir sous le diadême le gé-

nie et la vertu. Henri jette un coup-d'œil sur les maux innombrables dont la France est accablée. Il les sent et il en voit le remède; mais, avant de les guérir, il faut d'abord écarter l'étranger qui envenime et déchire les blessures du royaume.

L'infatigable Espagnol est le fléau qu'il faut détruire. Il vient de redoubler ses efforts, ses armées inondent nos provinces, et la trahison lui livre nos places. Henri vole au-devant des ennemis, sa valeur l'emporte jusque dans leurs rangs. Il oublie un moment qu'il est roi pour n'être encore que soldat; mais dix-huit mille hommes fuyant devant quinze cents, nos frontières délivrées, nos villes reprises, justifient cette héroïque imprudence, et peut-être ne faut-il pas moins, pour qu'on puisse pardonner à Henri IV d'avoir exposé ses jours.

Nous avons assez admiré le guerrier; je me hâte de considérer le monarque; et dans mon impatience je passe une foule d'événements. Je passe Amiens arraché l'épée à la main, sous les yeux d'une armée ennemie, aux Espagnols, qui ne le devaient qu'à la fraude et à la surprise; Mercœur et les Bretons humiliés et soumis; le duc de Savoie forcé de contenir son avidité inquiète dans l'enceinte de ses montagnes; et enfin le traité glorieux de Vervins, époque du bonheur de la France. La paix, objet des vœux de l'Europe fatiguée, est affermie de toutes parts, Henri IV est tout entier à ses sujets.

L'indigence publique qui naît du désordre et qui le reproduit à son tour, l'indigence qui ne devrait être que la punition de l'oisiveté et qui est trop souvent la triste compagne du travail, l'indigence est le plus horrible des maux dans l'ordre politique, comme l'esclavage dans l'ordre naturel. La pauvreté du peuple accuse le souverain, et si les hommes rassemblés avaient encore une voix, s'ils pouvaient faire entendre leurs plaintes, je ne sais comment la puissance pourrait se justifier devant le malheur. Mais s'il est permis de lire au cœur des infortunés, si l'humanité respectable daignait adopter pour interprète celui qui en sent le plus vivement tous les maux; n'est-ce pas ainsi que cet homme parlerait à ses maîtres. « J'ai remis en vos mains tous « mes droits originels; vous devez au moins m'as« surer mon existence. Vous m'avez désarmé, « c'est à vous à me nourrir. Je dois tenir de votre « justice ce que je ne peux plus devoir à la force. « Dans l'égalité primitive le sillon que j'avais fer« tilisé, l'arbre que j'avais fait croître, la proie « qu'avaient percée mes flèches, étaient à moi. « Aujourd'hui le fruit de mon travail vous appar« tient. Ma subsistance en doit être le salaire. Si « elle est étroite, vous êtes dur; si elle est in« certaine, vous êtes injuste. Ma plainte peut être « repoussée, je le sais trop; on peut la renfer« mer dans mon ame, mais elle y reste; elle n'est « point anéantie, et le ciel m'entend quand je « me tais. »

C'est pour l'intérêt de son peuple que Henri avait hâté la paix, et désarmé son bras au milieu de ses conquêtes; exemple qui n'a été suivi qu'une fois par un de ses successeurs, qui a mérité de lui ressembler. A peine le traité est-il signé, que l'exemption des charges publiques pour cette année, est annoncée dans tout le royaume: et cet édit de bienfaisance, le premier de cette espèce qui depuis long-temps fût émané du Louvre, parut expier tous ces édits de rapines et ces ordres de barbarie, fruits exécrables de l'ambition de Médicis et de l'avarice des favoris.

Ce n'était là que le prélude de ce grand ouvrage d'une réforme universelle, devenue si nécessaire à l'état, et dont le dessein agitait dès long-temps l'ame vraiment royale de Henri. Tous les abus, tous les maux découlaient d'une source unique, du désordre des finances. L'avidité des traitants et des receveurs se dérobait sous tant d'artifices, et prenait tant de formes diverses, qu'il semblait impossible d'enchaîner ce Protée, et de lui arracher son secret. Les malheureux qui en étaient les victimes, se sentaient frappés d'un glaive invisible. Comment percer un impénétrable nuage formé et grossi par les longues tempêtes qui avaient ébranlé le royaume? Il fallait un ministre qui ne fût ni corrompu, ni corruptible; qui préférât la France à lui-même, et qui aimât mieux des ennemis que des complices. Un tel homme devait se trouver auprès de Henri IV.

Sully était né avec un amour invincible de l'ordre et de l'équité, et avec cette passion du bien public, le tourment des ames vertueuses; le courage d'esprit était porté dans lui au degré où il ressemble à l'opiniâtreté; mais il ne s'obstinait que pour la justice. Chez lui nul pervers ne pouvait espérer de pitié; mais nul honnête homme ne devait craindre l'oppression. Son administration sévère avait rendu ses mœurs dures. Accoutumé à juger les hommes, il n'en caressait aucun, pas même son maître. Le travail, le devoir, l'exactitude, l'intégrité, tout lui était facile, excepté le talent de plaire. Toujours armé de la vérité, il la présentait au-devant de lui comme l'égide de Minerve; elle inspirait la terreur. Il démentit la maxime générale, qu'il faut se rendre agréable aux hommes pour obtenir le droit de leur être utile. Sa fortune est plus étonnante encore que son génie. De tous les rois du monde, il n'y avait peut-être que Henri IV qui pût employer Sully.

Mais en choisissant un ministre, il ne se crut pas dispensé d'être roi. Ses travaux le rendirent capable de juger, ou même d'éclairer ceux qui le servaient. Son esprit ardent et élevé, occupé des affaires de l'Europe, ne dédaignait pas les moindres détails. Persuadé que rien n'est plus honteux pour un souverain que de pouvoir être aisément trompé, il voulait être instruit de tout, et il l'était. Il avait sans cesse devant les yeux un

état de ses finances attaché aux murs de son cabinet; il y reportait plus souvent ses regards, que sur les tableaux de ses exploits et de sa gloire; rien n'échappait à son coup-d'œil. L'amour qu'il avait pour son peuple, lui rendait également faciles tous les travaux et tous les sacrifices. La magnificence dispendieuse de sa cour lui parut une insulte à la misère publique; il sentit que c'était à lui de donner l'exemple. Toutes les superfluités furent retranchées. Sa table était frugale avec dignité. Son habillement était simple; et c'est ainsi qu'il combattait le luxe, cet enfant de l'orgueil qui ne devrait habiter qu'avec l'opulence, et qui souvent pour lui ressembler, souffre en secret la pauvreté. Il renvoyait dans leurs terres tous ceux de sa cour qu'aucun service n'y attachait, et qui consumaient leur fortune en attendant des grâces. Le meilleur moyen pour en obtenir de lui, était de se rendre utile à ses vassaux, et d'améliorer son héritage. Jaloux du plus beau droit de la couronne, il ne permit jamais que ses ministres disposassent de ses dons : il voulait les dispenser lui-même. Il ne voulait pas qu'il y eût rien d'intermédiaire entre le maître qui récompense, et le sujet qui reçoit. Il croyait ne pouvoir trop serrer ce lien de bienfaits et de reconnaissance qui honore le citoyen, et qui ajoute à la grandeur du prince. Il avait applani le chemin du trône, et le règne des favoris était passé; Sully lui-même, sûr d'avoir son aveu sur

les opérations du ministère, n'eut pas osé le prévenir. L'amitié de Henri était tendre, mais jamais faible; et l'une de ses qualités distinctives était cette volonté ferme qui manque à tant d'hommes, et qui ne peut être suppléée dans ceux qui gouvernent. Ouvrez l'histoire : la plupart des rois ont passé leur vie à jouir, à accorder, à croire; presque tous ont oublié les deux principales fonctions du trône, vouloir et juger.

O! moment plus doux peut-être pour Henri, que celui où il se vit possesseur de son royaume! Moment bien mérité où son ame paternelle fut remplie tout entière du plaisir de voir ses sujets heureux, et heureux par lui! où il arracha à ses ennemis un aveu aussi flatteur pour lui, que désespérant pour eux! Ces mêmes Espagnols qui avaient tant désolé la France, y promènent leurs regards, et avouent devant lui qu'ils ne la reconnaissent plus. Par-tout la confusion et l'indigence ont disparu; l'ordre et l'aisance les ont remplacées. Les travaux sont libres et tranquilles; nulle crainte ne les ralentit, nulle vexation ne les décourage. La terre est riche et cultivée, les campagnes sont riantes, et l'on voit la douce sérénité sur le front hâlé du laboureur. Il paie gaiement au prince qui assure sa félicité, un impôt dont il ne se sent point surchargé, et qu'il sait devoir être porté par une voie sûre jusqu'au trésor de l'état. Il est aussi satisfait de contribuer au bien public, qu'il serait indigné de voir

des exacteurs s'enrichir de ses dépouilles. La perception des tributs n'est plus ni compliquée, ni onéreuse; elle est l'ouvrage de Sully. Toutes les grandes machines sont simples. Les yeux perçants du ministre veillent du fond de la capitale jusque sur le dernier village; l'industrie se ranime et les manufactures s'élèvent. Henri lui-même parcourt ses provinces; la justice et la bonté sont avec lui. Il réprime l'usure qui feint de secourir le malheur pour le rendre irrémédiable. Les grands chemins sont réparés par ses soins, et la sûreté y est rétablie; il purge la surface de son royaume d'une foule d'hommes oisifs et vagabonds; il les arrache à l'oisiveté, qui dans un état est presque aussi funeste que les crimes; il ne veut point qu'il y ait dans le sien des bras inutiles. Enfin, riche de l'opulence de ses sujets, toutes les dettes publiques acquittées, il se voit à portée d'entreprendre ces grands travaux (1) dont nous jouissons aujourd'hui, et qui subsistent pour la postérité; il joint par des canaux ces rivières bienfaisantes qui portent d'une province à l'autre les richesses du sol et les productions des arts, et qui les multiplient par les avantages réciproques du commerce et de l'industrie.

Au milieu de ces occupations renfermées dans l'intérieur de ses états, il soutient chez l'étran-

(1) Le canal de Briare.

ger les droits de sa grandeur; il rend à sa couronne le lustre que cinquante ans de malheurs et de discordes semblaient avoir obscurci. Arbitre des peuples, il termine les différends entre Venise et Rome. Cette cour orgueilleuse, accoutumée depuis si long-temps à juger les souverains, prend elle-même pour juge celui qu'elle avait eu la hardiesse de condamner, et le bonheur de pouvoir absoudre. Il dicte des lois à l'artificieux duc de Savoie, qui, à force de délais et de soumissions trompeuses, croyait éluder le traité de Vervins; il le force de consentir à un échange (1) dont les avantages semblent assurés pour toujours, et qui a reculé de trente lieues les frontières de la France. Il protége ces Hollandais intrépides, qui avaient combattu pour leur liberté, comme lui pour son royaume; il se déclare leur allié, et cette démarche éclatante établit enfin leur indépendance absolue, que l'Espagnol reconnaît en frémissant, et qui donne à Henri le double plaisir de servir l'opprimé en se vengeant d'un ennemi. Il prétend plus, et les trésors de l'état arrachés aux brigands publics qui osaient les ravir, et accumulés par les mains économes de Sully, sont dans celles du monarque des armes puissantes capables de porter un coup mortel à ce grand corps de la monarchie espagnole, déja

(1) Celui du marquisat de Saluces contre la Bresse, le Bugey, le Val-Romey, les pays de Gex, etc.

démembré, dénué de substance, affaibli par ses accroissements comme par ses pertes, et dont rien ne déguisait la langueur, qu'un orgueil qui n'avait plus de titres, et les restes d'un grand nom.

Mais des ennemis plus à craindre que l'Espagnol, s'unissent contre lui; ces courtisans avides, qui, sous le règne précédent, ne regardaient le prince que comme une idole faite pour enrichir ceux qui l'encensent; ces dangereux calculateurs dont les talents ruineux et funestes étaient devenus inutiles; tous ces hommes qui, répandus autour du trône, ne s'occupaient qu'à détourner et tarir ce fleuve d'or qui, de toutes les parties du royaume, coule vers le palais des rois, voyaient avec douleur l'union constante d'un prince et d'un ministre dont il n'y avait rien à espérer qu'en se rendant utile, ce qui n'est pas si aisé que d'être ambitieux. La France était heureuse, et ces hommes frémissaient de rage : dans une société bien gouvernée, il n'y a de malheureux que les méchants. Leurs efforts pour perdre Sully avaient échoué vingt fois; mais la haine et l'intérêt ne se rebutent point; à force de manœuvres et d'artifices ils parviennent à couvrir leurs imputations d'une couleur de vraisemblance. On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité : il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup; sans cela il ne serait pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il était aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé.

Le soupçon se glisse dans son cœur, le soupçon, cette plaie de l'ame que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, et qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix et dans son amitié; il souffre, il travaille toujours avec son ministre, mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout et se tait; la cour observe et attend les événements. On voit sur quelques visages le sourire de l'envie qui espère; sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit; sur tous la curiosité et l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point; sa retraite, que ses ennemis auraient appelée sa disgrâce, et qui n'eût été que celle de la France, semblait assurée, il ne faisait rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation; la majesté royale rompit le silence, quand la vertu le gardait encore. Ce n'est point un juge qui interroge; c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien que celui de ces deux grandes ames que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, et qui se reconnaissent toutes deux à leur premier sentiment! Henri IV avait douté de Sully; mais Sully n'a jamais douté de son roi. La sécurité et peut-être la fierté d'un cœur pur avaient fermé sa bouche; la reconnaissance le précipite aux genoux du prince à la vue des courtisans. Mais ce transport si noble peut ressem-

bler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint qu'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez-vous*, s'écrie-t-il, *relevez-vous; ils vont croire que je vous pardonne.*

Mais si les ennemis de Sully étaient confondus, tous ceux de Henri n'étaient pas désarmés. Il semble que l'esprit de rebellion, de complots et d'intrigues, soit une fièvre obstinée, une fureur épidémique, qui ne s'appaise qu'après de fréquents accès! Le fanatisme fermentait encore dans quelques ames faibles et atroces; et l'ambition née des guerres civiles, égarait des esprits inquiets, pleins d'illusions, de projets et d'espérances. Henri, parmi tant de conspirations qu'il avait étouffées, n'avait puni qu'une fois, encore après avoir pressé le coupable de mériter sa grâce, avec autant d'instances que ce même coupable en aurait pu employer pour l'obtenir. En butte à tout moment au glaive des assassins, il leur avait échappé. Mais tant d'attentats contre sa personne avaient frappé profondément son ame. Tant d'ingratitude et de perfidie le pénétrait d'une horreur involontaire : *Mon ami*, disait-il à Sully, *ils me tueront.* Quel mot! Ah! qu'un monstre, qu'un Néron arrêtant ses regards sur lui et sur les hommes, se dise : *Ils me tueront;* que sa conscience lui répète : *Ils te tueront;* et que ce mot terrible retentisse autour de son ame, lorsqu'il sort de son lit avec le projet du crime, lorsqu'il y rentre avec les remords,

rien n'est plus juste, et l'humanité est vengée. Mais c'est Henri qui a prononcé ce mot; Henri qui ajoutait: *Que deviendra ce pauvre peuple?* Hélas! parmi ce même peuple devait se trouver le monstre qui le ravit à la France. Et cette vie glorieuse et si chère! illustrée par tant de victoires, consacrée par tant de bienfaits, fut la proie du plus vil des humains. O Français qu'il a tant aimés! Vieillards qui avez été les témoins de son règne! Enfants qui auriez vécu ses sujets! Habitants des campagnes, vous qu'il se plaisait à entretenir sous vos cabanes; et vous qui l'approchant de plus près, avez dû le chérir davantage, pleurez le bon roi; mais en le pleurant, songez que c'est le fanatisme qui l'a frappé; c'est le plus grand de ses forfaits, faut-il que ce ne soit pas le dernier!

Et que pourrait-on reprocher à sa mémoire? que pourrait dire contre lui cette voix redoutable qu'on ne distingue pas, au bruit des éloges, des applaudissements, des acclamations de la cour; mais qui se fait entendre dans l'étendue des âges et dans le long silence des tombeaux? Osera-t-on lui faire un crime d'avoir ouvert son cœur aux impressions de la tendresse et au pouvoir de la beauté? Mais si jamais le plaisir n'a pu l'arracher à son devoir; si jamais un regard de l'amour n'a balancé la voix de la justice; s'il a su résister à la séduction en cédant à la sensibilité, osez-vous l'accuser encore? Quand les faiblesses ne

ternissent pas les grandes actions, les grandes actions font oublier les faiblesses.

O Henri! si de la demeure des bons rois, tu jettes quelques regards sur ces humains si difficiles à conduire, et si aisés à égarer; si les sentiments de nos ames peuvent encore affecter la tienne, combien n'as-tu pas dû jouir de cet hommage universel que l'on vient de rendre à ta mémoire? Elles s'ouvrent ces tombes augustes (1) où reposent tant de princes et de souverains, et le peuple court en foule contempler ce qui reste de ses maîtres : il passe près de ces grandeurs détruites; mais un cri général, un transport unanime le rassemble autour de toi : hommes de toute condition, de tout âge, tous n'ont qu'un sentiment et qu'une parole; *Où est Henri IV?* Et ce nom répété par toutes les bouches, roule dans ces profondeurs ténébreuses. Le temps a dévoré les vains ornements qui couvraient ta cendre; mais c'est elle que l'on révère, que l'on s'empresse de toucher; il semble que ton esprit l'anime encore. Ce cercueil défiguré est couvert de baisers et de larmes; on dirait que toutes ces ombres royales ont disparu devant toi, et que la tienne seule remplit cet asyle de la mort; c'est que l'on juge la gloire et qu'on aime la bonté. Rois, conquérants, héros, voyez les pleurs d'attendrissement qui coulent sur cette tombe; celui qu'elle

(1) Le tombeau de Saint-Denis.

renferme n'en a jamais fait verser d'autres; déposez à ses pieds vos palmes et vos trophées! Philosophes, législateurs, venez y déposer vos ouvrages; son exemple peut bien plus que vous! Hommes de toutes les nations, pleurez de ne l'avoir pas eu pour maître! Si les vôtres lui ressemblent, ils voudront mériter de telles larmes; s'ils ne lui ressemblent pas, ils ne sauront pas même si vous pleurez.

FIN DE L'ÉLOGE DE HENRI IV.

ÉLOGE

DE FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNÉLON,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI,

PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE.

Discours qui a remporté le prix de l'Académie Française en 1771.

Non illum Pallas, non illum carpere livor possit.
(Ovid.)

PARMI les noms célèbres qui ont des droits aux éloges publics et aux hommages des peuples, il en est que l'admiration a consacrés, qu'il faut honorer sous peine d'être injustes, et qui se présentent devant la postérité, environnés d'une pompe imposante et des attributs de la grandeur; il en est de plus heureux, qui réveillent dans les cœurs un sentiment plus flatteur et plus cher, celui de l'amour; qu'on ne prononce point sans attendrissement, qu'on n'ou-

blierait pas sans ingratitude; que l'on exalte à l'envi, non pas tant pour remplir le devoir de l'équité, que pour se livrer au plaisir de la reconnaissance; et qui, loin de rien perdre en passant à travers les âges, recueillent sur leur route de nouveaux honneurs, et arriveront à la dernière postérité, précédés des acclamations de tous les peuples et chargés des tributs de tous les siècles.

Tels sont les caractères de gloire qui appartiennent aux vertus aimables et bienfaisantes, et aux talents qui les inspirent. Tels sont ceux du grand homme que la nation célèbre aujourd'hui par la voix de ses orateurs et sous les auspices de sa première académie. Fénélon est parmi les gens de lettres ce que Henri IV est parmi les rois. Sa réputation est un dépôt conservé par notre amour, et son panégyriste, quel qu'il soit, est surpassé d'avance par la sensibilité de ceux qui l'écoutent. Il n'est peut-être aucune classe d'hommes à qui l'on ne puisse offrir son éloge, et qui ne doive s'y intéresser. Je dirai aux littérateurs, il eut l'éloquence de l'ame et le naturel des anciens; aux ministres de l'église, il fut le père et le modèle de son peuple; aux controversistes, il fut tolérant, il fut docile; aux courtisans, il ne rechercha point la faveur, et fut heureux dans la disgrâce; aux instituteurs des rois, la nation attendait son bonheur du prince qu'il avait élevé; à tous les hommes, il fut vertueux, il fut aimé.

Ses ouvrages furent des leçons données par un génie ami de l'humanité à l'héritier d'un grand empire. Ainsi je rapprocherai l'histoire de ses écrits de l'auguste éducation qui en fut l'objet. Je le suivrai de la gloire à la disgrâce, de la cour à Cambrai, sur le théâtre de ses vertus épiscopales et domestiques; et je puis remarquer d'avance, comme un trait rare et peut-être unique, que l'honneur d'être compté parmi nos premiers écrivains, qui suffit à l'ambition des plus beaux génies, est le moindre de Fénélon.

PREMIÈRE PARTIE.

Entre les avantages que Fénélon dut à la nature ou à la fortune, à peine faut-il compter celui de la naissance. Un homme tel que lui devait répandre sur ses ancêtres plus d'illustration qu'il n'en pouvait recevoir. Un hasard plus heureux peut-être, c'était d'être né dans un siècle où il pût prendre sa place. Cette ame douce et tendre, toute remplie de l'idée du bonheur que peuvent procurer aux nations policées les vertus sociales et les sacrifices de l'intérêt et des passions, se serait trouvée trop étrangère dans ces temps d'ignorance et de barbarie, où l'on ne connaissait de prééminence que la force qui opprime, ou la politique qui trompe. Sa voix se fût perdue parmi les clameurs d'une multitude grossière et dans le tumulte d'une cour orageuse. Ses talents

eussent été méconnus ou ensevelis. Mais la nature le plaça dans un temps de lumière et de splendeur. Lorsque après des études distinguées qui annonçaient déja tout ce qu'il serait un jour, après les épreuves nécessaires pour être admis aux honneurs du sacerdoce, il parut à la cour de Louis XIV, la France était à son époque la plus brillante. Le trône s'élevait sur des trophées et ne foulait point les peuples. Le monarque entouré de tous les arts, était digne de leurs hommages, et leur offrait son règne pour objet de leurs travaux. L'activité inquiète et bouillante du caractère français, long-temps nourrie de troubles et de discordes, semblait n'avoir plus pour aliment que le désir de plaire au héros couronné, qui daignait encore être aimable. L'ivresse de ses succès et les agréments de sa cour avaient subjugué cette nation sensible, qui ne résiste ni aux grâces ni à la gloire. Les sentiments qu'il inspirait étaient portés jusqu'à un excès d'idolâtrie dont l'Europe même donnait l'excuse et l'exemple. Tout était soumis et se glorifiait de l'être. Il n'y avait plus de grandeur qu'au pied du trône, et l'adulation même avait pris l'air de la vérité et le langage du génie.

Fénélon apportant au milieu de la cour la plus polie de l'univers des talents supérieurs, des mœurs douces, des vertus indulgentes, devait être accueilli par tout ce qui avait assez de mérite pour sentir le sien, et attirer les regards

d'un maître à qui nulle espèce de mérite n'échappait. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'était essayé dans le ministère de la parole évangélique, et avait réussi après Bossuet et Bourdaloue. Ses succès même avaient été si brillants, que son oncle, le marquis de Fénélon, homme de mœurs sévères, et d'une probité respectée, craignit que le jeune apôtre ne se livrât trop aux impressions d'une gloire mondaine, et l'obligea de se renfermer dans les fonctions les plus obscures d'un état dont tous les devoirs sont également sacrés. Il fallut, dans l'âge où l'on est avide de succès et plein du sentiment de ses forces, que ce génie naissant ralentît son essor et descendît de sa hauteur. Cette première épreuve qui était pénible, parut cependant ne pas coûter beaucoup à sa docilité naturelle. Il étudia tous les exercices de la religion et de la piété sous la conduite du supérieur de Saint-Sulpice. Mais ceux qui le voyaient obéir le jugèrent bientôt digne de commander. On crut pouvoir confier à sa jeunesse une place qui semblait demander de la maturité, celle de supérieur des *Nouvelles-Catholiques*. C'étaient pour la plupart de jeunes personnes arrachées à l'hérésie, et qu'il fallait affermir dans une croyance qui n'était pas celle de leurs pères. Pour cet emploi sans doute on ne pouvait mieux choisir. Personne n'était plus capable que lui de tempérer l'austérité de sa mission en faveur d'un sexe délicat et sensible,

près de qui le don de persuader ne peut guère être séparé de celui de plaire, et à qui le législateur de l'évangile n'a jamais adressé que des paroles de grâce, de clémence et de paix. Là commencèrent à se développer les qualités apostoliques de Fénélon. C'est alors qu'il composa le traité *de l'Éducation des Filles*, et celui *du Ministère des Pasteurs*, premières productions de sa plume. Le bruit de ses travaux vint jusqu'aux oreilles de Louis XIV, d'autant plus flatté de ce genre de succès, qu'il croyait sa gloire intéressée à effacer jusqu'aux derniers vestiges du calvinisme. C'est à regret, c'est en gémissant, que pour ne pas trahir la mémoire de Fénélon, je rappelle ici des violences odieuses exercées contre des sujets paisibles, qu'on pouvait ramener par la tolérance, ou du moins contenir par l'autorité. Je ne recherche point le triste plaisir d'accuser les mânes d'un monarque illustre. En déplorant ces abus horribles, dont je suis forcé de parler, je ne les impute ni au prince qui fut séduit, ni à la religion qui les désavoue, ni à la nation qui les déteste. Mais je ne dois pas omettre l'un des plus beaux traits de la vie de Fénélon, celui qui décela le premier toute la bonté de son ame et la supériorité de ses lumières. Le roi le charge d'une mission dans la Saintonge et dans l'Aunis; mission, il faut bien le dire, qui devait comme les autres être soutenue par les armes et escortée de soldats. Qu'il ait eu hor-

reur de cet affreux ministère, ce n'est pas là ce que j'admire. Était-il donc le seul qui éprouvât un sentiment si juste et si naturel? Ferons-nous cette injure à une nation telle que la nôtre, de croire que lui seul connût alors l'humanité? Non, mais lui seul la défendit. Hélas! il est si commun d'être humain par caractère et cruel par principe! On ne connaît que trop cette pitié stérile et barbare qui plaint les malheureux qu'elle immole. Ce n'était pas celle de Fénélon. Une sensibilité profonde et éclairée, qui, lorsqu'il s'agit de morale, devient une raison sublime, l'élevait alors au-dessus de son siècle, et lui faisait voir les suites funestes de ce système d'oppression. Il déclare qu'il ne se chargera point de porter la parole divine, si on lui donne des soutiens qui la deshonorent, et qu'il ne parlera au nom de Dieu et du roi, que pour faire aimer l'un et l'autre. Ce courage de la vérité en imposa aux préjugés et au pouvoir. Deux provinces, grâces à ses soins, furent préservées du fléau de la persécution qui en accablait tant d'autres. Lui seul offrit à la religion des conquêtes dignes d'elle et de lui. D'autres se contentèrent de gémir en exécutant des ordres rigoureux; d'autres eurent des remords; lui seul eut de la vertu.

S'il est pour l'homme vertueux une récompense qui puisse le toucher après le témoignage de son propre cœur, c'est l'amitié de ceux qui lui ressemblent, et c'est le tribut que recueillit

Fénélon en reparaissant à Versailles. Les Beauvilliers, les Chevreuse, les Langeron, parurent s'honorer du titre de ses amis. Les belles ames se jugent, s'entendent et se recherchent. Ces hommes rares se faisaient respecter par une conduite irréprochable et des connaissances étendues, dans une cour où les principes de l'honneur et l'élévation du caractère entraient au moins pour quelque chose dans les talents de plaire et les moyens de s'agrandir. Content de leurs suffrages, heureux dans leur société, Fénélon négligeait d'ailleurs tout ce qui pouvait l'avancer dans la carrière des dignités ecclésiastiques. Il les méritait trop pour les briguer. Il est bien rare que les distributeurs des grâces, même en reconnaissant le mérite, aillent au-devant de lui. La vanité veut des clients, et l'intérêt veut des créatures. Fénélon recommandé par la voix publique, allait pourtant être nommé à l'évêché de Poitiers; il était même inscrit sur la feuille. Mais ses concurrents mirent plus d'art à le traverser qu'il n'en mit à se maintenir. Il fut rayé, et déja s'ouvrait devant lui un autre champ de gloire et de travaux. L'éducation du petit-fils de Louis XIV devenait un objet de rivalité entre tout ce que la cour avait de plus éminent en mérite. Beauvilliers, gouverneur du jeune prince, devait desirer un associé tel que Fénélon. Louis XIV crut Beauvilliers et la renommée, et Fénélon fut chargé de former un roi.

L'orgueil peut être flatté d'un pareil choix; l'ambition peut s'en applaudir. Combien les sentiments qu'éprouve Fénélon sont plus nobles et plus purs! Cette ame enflammée de l'amour des hommes va donc travailler pour leur bonheur! Elle pourra faire passer dans l'ame d'un prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, et qui semblable au feu de Vesta qui assurait jadis les destins de Rome, tant qu'il brûlait sur les autels, assurerait de même le bonheur des empires, s'il brûlait toujours dans le cœur des souverains! Combien Fénélon se croit heureux! Ses pensées ne seront point vaines, et ses vœux ne seront point stériles. Tout ce qu'il a conçu et désiré en faveur du genre humain, va germer dans le sein de son auguste élève, pour porter un jour des fruits de gloire et de prospérité. Il va se faire entendre à cette ame neuve et flexible; il la nourrira de vérités et de vertus. Il y imprimera les traits de sa ressemblance. Voilà le bonheur dont il jouit. Telle était, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle était la pensée du créateur, quand il dit : *Faisons l'homme à notre image.*

Plein de ces grandes espérances, il embrasse avec transport les laborieuses fonctions qui vont occuper sa vie. Cesser d'être à soi, et n'être plus qu'à son élève; ne plus se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un exemple; concilier le respect dû à l'enfant qui sera roi, avec le joug qu'il doit porter pour

apprendre à l'être; l'avertir de sa grandeur pour lui en tracer les devoirs, et pour en détruire l'orgueil; combattre des penchants que la flatterie encourage, des vices que la séduction fortifie; en imposer par la fermeté et par les mœurs au sentiment de l'indépendance si naturel dans un prince; diriger sa sensibilité et l'éloigner de la faiblesse; le blâmer souvent sans perdre sa confiance; le punir quelquefois sans perdre son amitié; ajouter sans cesse à l'idée de ce qu'il doit, et restreindre l'idée de ce qu'il peut; enfin, ne tromper jamais ni son disciple, ni l'état, ni sa conscience : tels sont les devoirs que s'impose un homme à qui le monarque a dit, Je vous donne mon fils; et à qui les peuples Disent, donnez-nous un père.

A ces difficultés générales se joignaient des obstacles particuliers qui appartenaient au caractère du jeune prince. Avec des qualités heureuses, il avait tous les défauts qui résistent le plus au frein de la discipline; un naturel hautain, qui s'offensait des remontrances et s'indignait des contradictions; une humeur violente et inégale, qui se manifestait tantôt par l'emportement, tantôt par le caprice; une disposition secrète à mépriser les hommes, qui perçait à tout moment : voilà ce que l'instituteur eut à combattre, et ce que lui seul peut-être pouvait surmonter. Il y avait deux écueils également à craindre pour lui, et où viennent échouer pres-

que tous ceux qui se condamnent à élever la jeunesse; c'était ou de céder par lassitude et par faiblesse à des penchants si difficiles à rompre, ou d'aigrir et de révolter sans retour une ame si prompte et si fière, en la heurtant avec trop peu de ménagement. Mais Fénélon ne pouvait pas être dur, et il sut n'être pas faible. Il n'ignorait pas que dans tous les caractères il y a une impulsion irrésistible dont on ne peut briser le ressort, mais que l'on peut tromper et détourner par degrés en la dirigeant vers un but. Le duc de Bourgogne avait l'ame impérieuse et pleine de tous les désirs de la domination. Son maître sut tourner cette disposition dangereuse au profit de l'humanité et de la vertu. Sans trop blâmer son élève de se croire fait pour commander aux hommes, il lui fit sentir combien son orgueil se proposait peu de chose en ne voulant d'autre empire que celui dont il recueillerait l'héritage, comme on hérite du patrimoine de ses pères, au lieu d'ambitionner cet autre empire fait pour les ames vraiment privilégiées, et fondé sur les talents qu'on admire et sur les vertus qu'on adore. Il s'emparait ainsi de cette ame dont la sensibilité impétueuse ne demandait qu'un aliment. Il l'enivrait du plaisir si touchant que l'on goûte à être aimé, du pouvoir si noble que l'on exerce en faisant du bien, de la gloire si rare que l'on obtient en se commandant à soi-même. Lorsque le prince tombait dans ces em-

portements dont il n'était que trop susceptible, on laissait passer ce moment d'orage où la raison n'aurait pas été entendue. Mais dès ce moment tout ce qui l'approchait avait ordre de le servir en silence et de lui montrer un visage morne. Ses exercices même étaient suspendus; il semblait que personne n'osât plus communiquer avec lui, et qu'on ne le crût plus digne d'aucune occupation raisonnable. Bientôt le jeune homme épouvanté de sa solitude, troublé de l'effroi qu'il inspirait, ne pouvant plus vivre avec lui ni avec les autres, venait demander grace et prier qu'on le réconciliât avec lui-même. C'est alors que l'habile maître, profitant de ses avantages, faisait sentir au prince toute la honte de ses fureurs, lui montrait combien il est triste de se faire craindre et de s'entourer de la consternation. Sa voix paternelle pénétrait dans un cœur ouvert à la vérité et au repentir, et les larmes de son élève arrosaient ses mains. Ainsi c'était toujours dans l'ame du prince qu'il prenait les armes dont il combattait ses défauts : il ne l'éclairait que par le témoignage de sa conscience, et ne le punissait qu'en le faisant rougir de lui-même. Cette espèce de châtiment est sans doute la plus salutaire. Car l'humiliation qui nous vient d'autrui est un outrage; celle qui vient de nous est une leçon.

Il n'opposait pas un art moins heureux à la légèreté de l'esprit et aux inégalités de l'humeur. La jeunesse est avide d'apprendre, mais se lasse

aisément de l'étude : un travail suivi lui coûte, il coûte même à la maturité. Fénélon, pour fixer l'inconstance naturelle de son disciple, semblait toujours consulter ses goûts, que pourtant il faisait naître. Une conversation qui paraissait amenée sans dessein, mais qui toujours en avait un, réveillait la curiosité ordinaire à cet âge, et donnait à une étude nécessaire l'air d'une découverte agréable. Ainsi passaient successivement sous ses yeux toutes les connaissances qu'il devait acquérir, et qu'on faisait ressembler à des graces qu'on lui accordait, dont le refus même devenait une punition. L'adresse du maître mettait de l'ordre et de la suite dans ce travail, en paraissant n'y mettre que de la variété. Le prince s'accoutumait à l'application, et sentait le prix du savoir. Un des secrets de l'instituteur était de paraître toujours le traiter en homme et jamais en enfant. On gagne beaucoup à donner à la jeunesse une haute opinion de ce qu'elle peut faire. Elle vous croit aisément quand vous lui montrez de l'estime. Cet âge n'a que la candeur de l'amour-propre, et n'en a pas les défiances.

A des soins si sagement ménagés et si constamment suivis, que l'on joigne la douceur attirante et affectueuse de Fénélon, sa patience inaltérable, la flexibilité de son zèle et ses inépuisables ressources quand il s'agissait d'être utile, et l'on ne sera pas surpris du prodigieux changement qu'on remarqua dans le jeune prince, devenu depuis

l'idole de la cour et de la nation. Oh! si nous pouvions réveiller du sommeil de la tombe les générations ensevelies, ce serait à elles de prendre la parole, de tracer le portrait de ce prince, qui serait vraiment l'éloge de Fénélon. « C'est lui, « diraient-elles, dont l'enfance nous avait donné « des alarmes, dont la jeunesse nous rendit l'es- « pérance, dont la maturité nous transporta d'ad- « miration, dont la mort trop prompte nous a « coûté tant de larmes. C'est lui que nous avons « vu si affable et si accessible dans sa cour, si « compatissant pour les malheureux, adoré dans « l'intérieur de sa maison, ami de l'ordre, de la « paix et des lois. C'est lui qui, lorsqu'il com- « manda les armées, était le père des soldats, les « consolait dans leurs fatigues, les visitait dans « leurs maladies; c'est lui dont l'ame était ou- « verte à l'attrait des beaux arts, aux lumières « de la philosophie, lui qui fût le bienfaiteur de « la Fontaine; c'est lui que nous avons vu ver- « ser sur les misères publiques des pleurs qui « nous promettaient de les réparer un jour. Hélas! « les nôtres ont coulé trop tôt sur ses cendres; « et quand le grand Louis fut frappé dans sa « postérité de tant de coups à-la-fois, nous avons « vu descendre dans le cercueil l'espoir de la « France et l'ouvrage de Fénélon. »

Ce qui peut achever l'éloge du maître et du disciple, c'est le tendre attachement qui les liait l'un à l'autre, et qui ne finit qu'avec leur vie.

Le duc de Bourgogne voulut toujours avoir pour ami et pour père son respectable instituteur. On ne lit point sans attendrissement les lettres qu'ils s'écrivaient. Plus capable de réflexion, à mesure qu'il avançait en âge, le prince se pénétrait des principes de gouvernement que son éducation lui avait inspirés, et l'on croit que s'il eût régné, la morale de Fénélon eût été la politique du trône. Ce prince pensait (du moins il est permis de le croire en lisant les écrits faits pour l'instruire) il pensait que les hommes, depuis qu'ils ont secoué le joug de l'ignorance et de la superstition, sont dignes de ne plus porter que celui des lois dont les rois justes sont les vivantes images; que les monarques ayant dans leurs mains les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or et le fer, et redevables au progrès des lumières du progrès de l'obéissance, en doivent d'autant plus respecter les droits naturels des peuples qui ont mis sous la protection du trône tout ce qu'ils ne peuvent plus défendre; que l'autorité qui n'a plus rien à faire pour elle-même, est comptable de de tout ce qu'elle ne fait pas pour l'état; qu'on ne peut alléguer aucune excuse à des peuples qui souffrent et qui obéissent; que les plaintes de la soumission sont sacrées, et que les cris du malheur, s'ils sont repoussés par le prince, montent au trône de Dieu; qu'il n'est jamais permis de tromper ni ses sujets, ni ses ennemis, et qu'il faut, s'il est possible, ne faire sentir aux uns et

aux autres ni trop de faiblesse ni trop de puissance ; que toutes les nations étant fixées dans leurs limites, et ne pouvant plus craindre ni méditer ces grandes émigrations qui jadis ont changé la face de l'univers, la fureur de la guerre est une maladie des rois et des ministres, dont les peuples ne devraient ressentir ni les accès ni les fléaux ; qu'enfin, excepté ces moments de calamité où l'air est infecté de vapeurs mortelles et où la terre refuse le tribut de ses moissons, excepté ces jours de désastre marqués par les rigueurs de la nature, dans tout autre temps, lorsque les hommes sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables.

Telles sont les maximes répandues en substance dans les *Dialogues des Morts*, ouvrage rempli des notions les plus saines sur l'histoire, et des vues les plus pures sur l'administration ; dans *les Directions pour la conscience d'un Roi*, que l'on peut appeler l'abrégé de la sagesse et le catéchisme des princes, mais sur-tout dans le *Télémaque*, chef-d'œuvre de son génie, l'un des ouvrages originaux du dernier siècle, l'un de ceux qui ont le plus honoré et embelli notre langue, et celui qui plaça Fénélon parmi nos plus grands écrivains.

Son succès fut prodigieux, et la célébrité qu'il eut n'avait pas besoin de ces applications malignes qui le firent rechercher encore avec plus d'avidité, et laissèrent dans l'ame de Louis XIV

des impressions qui ne s'effacèrent point. La France le reçut avec enthousiasme, et les étrangers s'empressèrent de le traduire. Quoiqu'il semble écrit pour la jeunesse, et particulièrement pour un prince, c'est pourtant le livre de tous les âges et de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité et des trésors de l'imagination. Jamais la vertu n'emprunta pour parler aux hommes un langage plus enchanteur, et n'eut plus de droits à notre amour. Là se fait sentir davantage ce genre d'éloquence qui est propre à Fénélon; cette onction pénétrante; cette élocution persuasive; cette abondance de sentiment qui se répand de l'ame de l'auteur, et qui passe dans la nôtre; cette aménité de style qui flatte toujours l'oreille et ne la fatigue jamais; ces tournures nombreuses où se développent tous les secrets de l'harmonie périodique, et qui pourtant ne semblent être que les mouvements naturels de sa phrase et les accents de sa pensée; cette diction toujours élégante et pure qui s'élève sans effort, qui se passionne sans affectation et sans recherche; ces formes antiques qui sembleraient ne pas appartenir à notre langue, et qui l'enrichissent sans la dénaturer; enfin cette facilité charmante, l'un des plus beaux caractères du génie, qui produit de grandes choses sans travail, et qui s'épanche sans s'épuiser.

Quel genre de beautés ne se trouve pas dans

le *Télémaque?* L'intérêt de la fable, l'art de la distribution, le choix des épisodes, la vérité des caractères, les scènes dramatiques et attendrissantes, les descriptions riches et pittoresques, et ces traits sublimes, qui, toujours placés à propos et jamais appelés de loin, transportent l'ame et ne l'étonnent pas.

Il avait formé son goût sur celui des anciens, c'est-à-dire que la trempe de son esprit se trouvait analogue à celle des meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome; car l'étude et la méthode ne servent qu'à mettre nos sentiments en principes; et c'est toujours notre caractère qui anime notre style, et qui lui donne son empreinte. En observant de près quel est ce caractère dans l'auteur du *Télémaque* et dans ses illustres modèles, on trouvera que c'est une sensibilité exquise du cœur et des organes. Il ne faut pas se méprendre à ce mot. Ce n'est point cette chaleur apprêtée qui couvre d'expressions vives et de figures violentes des idées communes ou fausses, comme un acteur médiocre gesticule avec force et pousse de grands cris, sans être ému et sans émouvoir. La sensibilité dont je parle résulte à-la-fois d'une ame prompte à s'affecter et d'un esprit prompt à apercevoir; c'est celle qui ne résistant point à l'impression des objets, les rend comme elle les a reçus, sans songer à leur ajouter rien, mais aussi sans leur rien ôter; qui gardant des traces fidèles de ce qu'elle a éprouvé, se trouve tou-

jours d'accord avec ce qu'ont éprouvé les autres, et leur raconte leurs sensations; c'est elle qui laisse tomber une larme au moindre cri, au moindre accent de la nature, mais qui demeure l'œil sec à toutes les contorsions de l'art; qui dans ce qu'elle compose donne aux lecteurs plus de plaisir qu'ils ne lui supposent de mérite, leur inspire plus d'intérêt que d'admiration, et se rapprochant toujours d'eux, les attache toujours davantage; c'est elle qui faisait les vers de Racine, qui prête tant de charmes aux tendresses de Tibulle, et même à la négligence de Chaulieu; c'est elle enfin qui répandit sur les écrits de Fénélon des couleurs si douces et si aimables, et qui nous y rappelle sans cesse, comme nous sommes rappelés vers une société qui nous charme, ou vers l'ami qui nous console.

Le discours qu'il prononça dans l'académie lorsqu'elle le reçut parmi ses membres, la lettre qu'il lui adressa sur la poésie, *les Dialogues sur l'Éloquence*, sont autant de monuments de la plus belle littérature et de la critique la plus lumineuse. Il est impossible en les lisant de ne pas aimer les anciens, la poésie, les arts, et sur-tout de ne pas l'aimer lui-même. Mais cet amour qu'il inspire à ses lecteurs n'a-t-il pas un peu égaré ceux qui ont voulu regarder le *Télémaque* comme un poëme épique? C'est dans l'éloge même de Fénélon, c'est en invoquant ce nom cher et vénérable qui rappelle les principes de la vérité et

du goût, qu'il faut repousser une erreur que sans doute il condamnerait lui-même. Ne confondons point les limites des arts, et ressouvenons-nous que la prose n'est jamais la langue du poëte. Il suffit pour la gloire de Fénélon qu'elle puisse être celle du génie.

Le *Télémaque* dérobé à la modestie de l'auteur, comme tous ses autres écrits, lui donnait une renommée qu'il ne cherchait pas; l'archevêché de Cambrai qu'il n'avait pas demandé, le mettait au rang des princes de l'église, et l'éducation du duc de Bourgogne achevée, au rang des bienfaiteurs de l'état, lorsqu'une déplorable querelle, que son nom seul pouvait rendre fameuse, vint troubler son heureuse et brillante carrière, et versa les chagrins dans son cœur et l'amertume sur ses jours.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans ces tristes détails, et considérons le sort de l'humanité. Comment cet homme si aimé et si digne de l'être trouva-t-il des persécuteurs? Oh! que désormais nul mortel ne se flatte d'échapper à la haine et à l'envie; la haine et l'envie n'ont pas épargné Fénélon. Mais quoi! oublions-nous que la disgrâce est le moment du grand homme? Ne nous hâtons pas de le plaindre. Quand nous le verrons aux prises avec le malheur, nous ne pourrons que l'admirer.

SECONDE PARTIE.

L'enthousiasme (1) de religion considéré en lui-même, indépendamment des diverses croyances, est le plus puissant de tous et le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il est sans bornes comme elle. Il s'élance au-delà des temps et habite dans l'éternité. Il ne change pas les caractères qu'en général rien ne change; mais il porte toutes les qualités morales au plus haut point d'activité. Il ajoute aux terreurs d'une

(1) Quelques lignes de ce morceau ayant été mal interprétées, l'auteur a trouvé plus court et plus facile de les supprimer que d'accorder la précision et l'énergie oratoires avec l'exactitude théologique dans des matières délicates. (*Note de la Harpe.*)

Nous suivons ici le texte de l'auteur, d'après l'édition originale de cet éloge, 1771, et d'après l'édition de ses œuvres, Iverdun, 1777. Voici ce morceau tel que la Harpe le fit imprimer ensuite dans la collection de ses ouvrages, Paris, 1778.

« L'enthousiasme de religion est le plus puissant de tous et le plus exalté. Comme il appartient tout entier à l'imagination, il est sans bornes comme elle. Il s'élance au-delà des temps et habite dans l'éternité. Il ajoute aux terreurs d'une ame craintive, et le solitaire vit immobile, l'œil attaché sur les menaces de l'autre vie et sur les profondeurs des enfers; il transporte une ame impétueuse, et l'ardent missionnaire vole aux extrémités du monde pour y porter les dogmes révélés, et y chercher le trépas; enfin donnant toujours à tous les caractères une nouvelle énergie, il dut embraser l'ame pure et tendre de Fénélon de l'amour de l'ordre, de la vérité et de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu. » (*Note de l'éditeur* 1820.)

ame craintive, et le solitaire vit immobile, l'œil attaché sur les menaces de l'autre vie et sur les profondeurs des enfers; il transporte une ame impétueuse, et l'ardent missionnaire vole aux extrémités du monde pour y porter ses opinions et y chercher le trépas; il agite une ame inquiète et ambitieuse, et le sectaire veut régner sur les esprits, et se dit envoyé de Dieu pour troubler le monde; il tourmente une ame mélancolique et sombre, et le bonze et le fakir exercent leur rage contre eux-mêmes, et offrent leur sang, leurs blessures et leurs supplices au ciel qui les épouvante; il aigrit une ame dure et cruelle, et alors le nom de Dieu est profané, et l'intolérance tire le glaive; enfin il a dû produire également le zèle courageux de Xavier et les extases de sainte Thérèse, le fanatisme héroïque des Croisades, et les emportements de Luther; et il dut embraser l'ame pure et tendre de Fénélon de l'amour de l'ordre, de la vérité et de la paix, réunis dans l'idée d'un Dieu.

Puisque Fénélon était destiné à l'erreur, cette erreur au moins ne pouvait être qu'un excès d'amour. C'était l'essence de son caractère. L'amitié, toute sublime qu'elle est quand elle est jointe à la vertu, ne suffisait pas à cette intarissable sensibilité. Il lui fallait un objet immortel, et l'on conçoit sans peine qu'il fut vivement frappé de l'idée d'aimer toujours, et d'aimer sans intérêt et sans crainte. Sa religion n'était qu'a-

mour. Toutes ses pensées étaient célestes. Il suffit de lire dans son *Télémaque* la description de l'Élysée, pour voir combien il se transportait facilement dans un autre ordre de choses. Ce morceau est le chef-d'œuvre d'une imagination passionnée : toutes les expressions semblent au-dessus de l'humain. C'est la peinture d'un bonheur qui n'appartient pas à l'homme terrestre, et qui ne peut être conçu et senti que par une substance immortelle. En le lisant, on est enlevé dans les cieux, et l'on respire en quelque sorte l'air de l'immortalité. Ceux qui ont observé que l'on a toujours réussi à peindre l'enfer et jamais le paradis, n'ont qu'à jeter les yeux sur l'Élysée du *Télémaque*, et ils feront du moins une exception.

Plus susceptible qu'aucun autre d'affections extrêmes et de jouissances spéculatives, Fénélon parut avoir porté trop loin le plaisir d'aimer Dieu. Il n'est point de mon devoir de discuter cette controverse théologique, ni même d'examiner comment l'amour de Dieu a pu être l'objet d'une controverse. Je ne retracerai point non plus l'histoire de cette secte appelée Quiétisme, et j'écarte de Fénélon cet odieux nom de secte qui semble si peu fait pour lui. J'en crois ses protestations renouvelées tant de fois pendant sa vie et au moment de sa mort, contre l'abus qu'on pourrait faire de ses expressions pour les tourner en hérésie, et je ne saurais croire que la secte de Fénélon ait pu jamais être autre chose que

cette grande et respectable société d'hommes vertueux répandus sur la terre et éclairés par ses écrits. Ce qui intéresse sa mémoire et notre admiration, c'est le contraste de sa conduite avec celle de ses adversaires. Ce n'est pas qu'on veuille obscurcir du moindre nuage la victoire décernée à leur doctrine; mais on ne peut se dissimuler tout ce que mêlèrent les intérêts humains à ces combats d'opinions et de dogmes. En parcourant les mémoires du siècle, on voit les athlètes de Port-Royal fatigués de cette longue et pénible lutte où ils triomphaient par écrit, tandis qu'on les accablait par le pouvoir, se retirer de la lice avec adresse, et alarmer la religion et la cour sur une hérésie naissante. On arme la jalousie secrète de tous ceux qu'avait blessés l'élévation de l'archevêque de Cambray. Desmarets, l'évêque de Chartres, plus ardent que les autres, entraîne madame de Maintenon qu'il dirigeait. Cette adroite favorite née avec un esprit délicat et un caractère faible, qui avait plus de vanité que d'ambition, et plus d'ambition que de sensibilité, qui ne pouvait ni être heureuse à la cour, ni la quitter; plus jalouse de gouverner le roi que l'état, et sur-tout plus savante à gouverner l'un que l'autre; cette femme qui eut une destinée singulière, sans laisser une réputation éclatante, avait aimé Fénélon comme elle aima Racine, et les abandonna tous les deux. Elle fit plus, elle se joignit à ceux qui sollicitaient à Rome la condamnation

de l'archevêque, soit qu'elle fût blessée, comme on l'a dit, de n'avoir pas obtenu sur son esprit et sur ses opinions tout l'ascendant qu'elle prétendait, soit qu'elle n'eût jamais la force de résister à Louis XIV, alors conduit par Bossuet. A ce nom justement respecté, à ce nom qu'on ne peut pas confondre dans la foule des ennemis de Fénélon, étouffons, s'il est possible, les idées peu favorables qui s'élèvent dans tous les esprits! Ne voyons dans la violence de ses écrits et de ses démarches que la dureté naturelle à un esprit nourri de controverse, et le zèle inflexible d'un théologien qui craint pour la saine doctrine. Il n'est pas en moi de fouiller dans le cœur d'un grand homme pour y chercher des sentiments peu propres à faire chérir sa mémoire! Il est triste de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet, qui avait vu s'élever la jeunesse de Fénélon et naître sa fortune et sa gloire, qui même avait voulu lui imprimer de ses mains le caractère de la dignité épiscopale, ne le vit pas avec les yeux d'un concurrent, après l'avoir vu si long-temps avec les yeux d'un père; qu'il était vraiment effrayé des erreurs de Fénélon, et non pas de ses succès et de sa renommée; qu'il poursuivit sa condamnation avec la vivacité d'un apôtre plutôt qu'avec l'animosité d'un rival, et qu'en demandant pardon à Louis XIV de ne lui avoir pas révélé plutôt une hérésie plus dangereuse encore que le calvinisme, il n'était agité

que des saintes terreurs d'un chrétien et d'un évêque, et non pas animé de l'ambition d'un courtisan qui voulait se rendre de plus en plus considérable, et qui flattait les dispositions secrètes du monarque, moins blessé peut-être des *Maximes des Saints* que des maximes du *Télémaque*.

Mais s'il est possible de contester sur les reproches qu'on a faits à Bossuet, on ne peut pas se refuser aux éloges que mérita Fénélon. Jamais on n'a su mieux accorder cette fermeté qui naît de l'intime persuasion et du témoignage de la conscience, avec l'inaltérable modération que les violences et les outrages ne peuvent ni vaincre, ni fatiguer. En même temps qu'il persévère à désavouer les conséquences que l'on tire de ses principes, en même temps qu'il persiste dans le refus d'une rétractation qui pouvait prévenir sa disgrace, il déclare que s'il ne croit pas devoir céder à ses adversaires qui interprètent mal ses pensées, il ne résistera jamais à l'autorité du saint-siége qui a le droit de les juger. Il attend ce jugement avec une soumission profonde; il ne se plaint ni des déclamations injurieuses qu'on se permet contre lui, ni des manœuvres qu'on emploie pour le perdre; lui-même il couvre d'un voile tous ces ressorts odieux que font jouer les passions humaines; il défend à son agent à la cour de Rome de se prévaloir des découvertes qu'il a pu faire sur les intrigues de ses ennemis, et sur-tout de se servir des mêmes armes. Il écrit

à Bossuet qui le traite de blasphémateur : *Je prie Dieu qu'il vous enflamme de ce feu céleste que vous voulez éteindre.* Il écrit à Beauvilliers : *Si le pape me condamne, je serai détrompé; s'il ne me condamne pas, je tâcherai par mon silence et mon respect d'appaiser ceux de mes confrères qui sont animés contre moi.* Enfin Louis XIV laisse éclater sa colère. Les services de Fénélon sont oubliés. Il reçoit l'ordre de quitter la cour et de se retirer à Cambrai. Ses amis sont exilés, ses parents privés de leurs emplois. On presse à Rome l'arrêt de sa condamnation, que l'on arrache avec peine, et que les juges donnent à regret, et même avec des réserves assez obligeantes, pour que l'inexorable évêque de Meaux se plaigne que Rome n'en a pas fait asssez. Ses ennemis semblent ne pas trouver leur triomphe assez complet. Ils ne savaient pas alors qu'ils lui en préparaient un bien plus digne d'envie, et auquel rien n'a manqué que des imitateurs. Dans le temps même où l'esprit de discorde et de résistance semblait répandu dans l'église, où l'on voyait de tous côtés l'exemple de la révolte, et nulle part celui de l'obéissance, Fénélon monte en chaire, annonce qu'il est condamné et qu'il se soumet, invite tous les peuples de son diocèse et tous les chrétiens à se soumettre comme lui; s'oppose au zèle des écrivains de Port-Royal, qui ne voient plus alors que la gloire de le défendre et le plaisir d'attaquer Rome; enfin il publie ce mande-

ment qui nous a été conservé comme un modèle de l'éloquence la plus touchante et de la simplicité évangélique. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *qu'il soit jamais parlé de nous, que pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi soumis que le dernier de son troupeau!* Cet acte de résignation écrit en peu de mots et contenu dans une page, a mérité d'échapper à l'oubli où sont plongés ces innombrables volumes, monuments de dispute et de démence, qui ont fait à la religion tout le mal qu'ils pouvaient lui faire, sans produire jamais aucun bien; au lieu qu'il est vrai de dire que si Dieu voulait faire un miracle pour amener à la foi tout le reste de la terre, il n'en pourrait choisir un plus grand et plus efficace, que de renouveler souvent l'exemple et les vertus de Fénélon.

Qui croirait que cet effort de docilité et de patience ne désarma pas ses ennemis? La haine alla plus loin que Rome, et voulut joindre les humiliations de l'auteur à la proscription de l'ouvrage. Ses propres suffragants assemblés pour recevoir le bref qui le condamne, osent lui reprocher que son mandement ne marque pas un *acquiescement total*, et laisse encore un prétexte à la *résistance intérieure*. Ils décident, contre l'avis du saint-siége, et malgré les réclamations de Fénélon, que tous ses écrits apologétiques sont proscrits avec son livre; et cet avis passe en sa présence à la pluralité. Ainsi l'on accumulait outrage sur outrage; ainsi, au moment même de son

abaissement, on se vengeait de sa faveur passée, de sa dignité même qui joignait les honneurs de la principauté à ceux de la prélature; on se vengeait de la gloire qu'il avait acquise en se soumettant; on se vengeait de sa renommée et du Télémaque. Qu'on ne dise point qu'il est des moyens d'adoucir l'envie. On peut quelquefois terrasser ce monstre, mais on ne l'apprivoise jamais. Il s'indigne également et qu'on lui résiste, et qu'on lui cède. Il vous poursuit sans relâche, si vous le combattez; et si vous lui demandez grace, il vous déchire et vous foule aux pieds.

Bossuet, après sa victoire, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques; Fénélon après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes. Bossuet continua de se faire admirer à la cour; Fénélon se fit adorer à Cambrai et dans l'Europe. Peut-être serait-ce ici le lieu de comparer les talents et la réputation de ces deux hommes également célèbres, également immortels. On pourrait dire que tous deux eurent un génie supérieur; mais que l'un avait plus de cette grandeur qui nous élève, de cette force qui nous terrasse; l'autre, plus de cette douceur qui nous pénètre et de ce charme qui nous attache. L'un fut l'oracle du dogme, l'autre celui de la morale; mais il paraît que Bossuet, en faisant des conquêtes pour la foi, en foudroyant l'hérésie, n'était pas moins occupé de ses propres triomphes que de ceux du christia-

nisme; il semble au contraire que Fénélon parlait de la vertu comme on parle de ce qu'on aime, en l'embellissant sans le vouloir, et s'oubliant toujours sans croire même faire un sacrifice. Leurs travaux furent aussi différents que leurs caractères. Bossuet, né pour les luttes de l'esprit et les victoires du raisonnement, garda même dans les écrits étrangers à ce genre cette tournure mâle et nerveuse, cette vigueur de raison, cette rapidité d'idées, ces figures hardies et pressantes, qui sont les armes de la parole. Fénélon, fait pour aimer la paix et pour l'inspirer, conserva sa douceur même dans la dispute, mit de l'onction jusques dans la controverse, et parut avoir rassemblé dans son style tous les secrets de la persuasion. Les titres de Bossuet dans la postérité sont sur-tout ses oraisons funèbres et son discours sur l'histoire; mais Bossuet, historien et orateur, peut rencontrer des rivaux (1). Le Télémaque est un ouvrage unique, dont nous ne pouvons rien rapprocher. Au livre des *Variations*, aux combats contre les Hérétiques, on peut opposer le livre sur l'*Existence de Dieu*, et les combats contre l'athéisme, doctrine funeste et destructive, qui dessèche l'âme et l'endurcit, qui tarit une des sources de la sensibilité, et brise le plus grand appui de la morale, arrache

(1) Les discours de Fleury sur l'histoire de l'église, les ouvrages de Massillon, etc.

au malheur sa consolation, à la vertu son immortalité, glace le cœur du juste en lui ôtant un témoin et un ami, et ne rend justice qu'au méchant qu'elle anéantit.

Cet ouvrage sur l'*Existence de Dieu*, en réunit toutes les preuves; mais la meilleure, c'était l'auteur lui-même. Une ame telle que la sienne prouve qu'il est quelque chose digne d'exister éternellement. C'est sur-tout lorsqu'il se vit fixé dans son diocèse, c'est pendant son séjour à Cambrai, (que par habitude on appelait son exil, comme si l'on pouvait jamais être exilé là où notre devoir nous a placés) c'est dans ce temps qu'il signala davantage toutes ses qualités personnelles, qui le rendaient vraiment digne de ce nom de pasteur des peuples qu'autrefois on donnait aux rois. On a prétendu qu'il regrettait la cour. N'est-ce point vouloir trop lire dans le cœur des hommes? Il se peut que, attaché tendrement à la personne du jeune prince, peut-être même à celle de Louis XIV, qu'il était difficile de ne pas aimer, attaché sur-tout à des amis tels qu'il savait les choisir et les mériter, il regrettât quelquefois et les charmes de leur commerce, et la vue de l'enfant auguste et chéri qu'il avait élevé pour la France, et qu'il portait toujours dans son cœur. Mais quel censeur assez sévère, quel homme assez dur pourrait lui reprocher ces sentiments si justes et si naturels? Qu'ils sont loin de cette dégradation trop honteuse et trop or-

dinaire aux courtisans dépouillés, qui, du moment où ils n'ont plus ni théâtre ni spectateurs, tombent aussitôt accablés du poids d'eux-mêmes, et ne se relèvent plus! Fénélon avait perdu quelque chose sans doute; on tient à ses premières affections, à ses liens habituels; on tient à ses travaux et à ses espérances. On peut même croire que les vertus qui lui restaient à pratiquer, seules consolations d'un homme tel que lui, pouvaient être d'un plus difficile usage que celles qui l'avaient distingué jusques alors. Les grands objets appellent les grands efforts, et les épreuves violentes avertissent l'ame de rassembler ses forces. Il est des sacrifices plus pénibles, parce qu'ils sont plus durables, qui demandent un courage de tous les moments et un dévouement continuel. On pouvait, occupant une place à la cour, s'être montré vigilant et irréprochable, et s'endormir dans la mollesse et l'oisiveté sur le siége épiscopal. Pour se refuser à cette facilité encouragée par l'exemple, de remettre ses fonctions à des mains subalternes, pour échapper aux séductions inséparables de l'autorité, pour résister aux douceurs d'un repos qui semble permis après des occupations laborieuses et des succès brillants, pour se dérober même à l'attrait si noble des arts et de l'étude, enfin pour s'oublier soi-même et appartenir tout entier aux autres, il fallait avoir un trésor inépuisable d'amour pour l'humanité, et ne plus rien voir dans la nature que le plaisir

de faire du bien. il y a peu d'hommes assez corrompus pour n'avoir pas connu quelquefois cette espèce de plaisir; mais il est au moins aussi rare de n'en pas connaître d'autre. Ce fut le seul de Fénélon, dès qu'il fut rendu à ses diocésains; et il ne paraît pas en lisant les historiens de sa vie, qu'il pût y avoir dans sa journée des moments dérobés aux fonctions de son ministère. Veiller lui-même sur les exercices d'un séminaire qu'il rapprocha de sa résidence pour s'en occuper de plus près; instruire et former toute cette jeunesse qui doit fournir des soutiens à l'église, et aux fidèles des pasteurs; parcourir sans cesse les villes et les campagnes pour y présider au maintien de la discipline et au soulagement des peuples; ne croire aucune fonction du sacerdoce indigne de l'épiscopat; un tel plan de conduite ne laisse aucun accès à la dissipation, et permet à peine le délassement. Je ne trace point ici un modèle imaginaire. Je n'use point du droit des panégyristes, d'écrire quelquefois ce qu'on a dû faire, plutôt que ce qu'on a fait. L'éloge doit être fidèle comme l'histoire; et l'éloquence, soit qu'elle loue, soit qu'elle raconte, a toujours à perdre en se séparant de la vérité. C'est cette vérité même, c'est Fénélon, c'est la foule des monuments historiques, c'est cet amas d'autorités que j'atteste ici. Je croirais affaiblir leur témoignage, si j'avais eu la vaine prétention d'y ajouter. Oui, c'est lui, c'est cet écrivain si riche

et si sublime, cet esprit si brillant et si délicat qui descendait jusqu'aux moindres détails de l'administration ecclésiastique, si pourtant on peut descendre en remplissant ses devoirs. Il prêchait dans une église de village aussi volontiers que dans la chapelle de Versailles. Cette voix qui avait charmé la cour de Louis XIV, ce génie qui avait éclairé l'Europe, se faisait entendre à des pâtres et à des artisans, et nul langage ne lui était étranger, dès qu'il s'agissait d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. Il se mettait sans peine à la portée de ces esprits simples et grossiers. Il ne préparait point ses discours. C'était un père qui parlait à ses enfants, et qui leur parlait d'eux-mêmes. Il était sûr d'être inspiré par son cœur, et il sentait que lorsqu'il n'aurait rien à leur dire, c'est qu'il cesserait de les aimer. Il ne combattait point les incrédules en parlant à des laboureurs. Il savait que s'il est des esprits infortunés et superbes qui ne connaissent la religion que par des abus, le peuple ne doit la connaître que par des bienfaits.

Les siens se répandaient autour de lui avec abondance et avec choix. Son bien était vraiment le bien des pauvres. Le désintéressement lui était naturel, et quand le roi lui donna l'archevêché de Cambrai, il résigna l'abbaye de Saint-Valery, disant qu'il avait assez et même trop d'un seul bénéfice. Il eût été à souhaiter qu'il pût en administrer plusieurs. La bienfaisance n'a jamais

trop à donner. Ses revenus étaient distribués entre des ecclésiastiques qui, s'acquittant des devoirs de leur état, n'en recevaient pas assez de secours, et ces maisons de retraite où le sexe, en se mettant à l'abri de la séduction, n'est pas toujours à l'abri de la pauvreté, et ces asyles consacrés au soulagement de l'humanité où quelquefois elle manque du nécessaire, et ces malheureux qui souffrent en secret plutôt que de s'exposer à rougir, et qui souvent périraient dans l'obscurité, s'il n'y avait pas quelques ames divines qui cherchent les besoins qui se cachent. Mais que dis-je? il ne s'agit plus d'infortunes secrètes ou particulières. Une plus vaste scène de malheur s'offre à la sensibilité de Fénélon. Elle n'est point effacée de notre mémoire cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Louis XIV, où il semblait que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent, devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent; et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples accablés à-la-fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir, est porté à un prix qui effraie l'indigence, et qui pèse même à la richesse. Une

armée, alors la seule défense de l'état, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénélon donne l'exemple de la générosité; il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres, et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suite inévitable de la misère, désolent bientôt et l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitants épouvantés fuient dans les villes. Les asyles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénélon fit voir que les cœurs sensibles à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais est ouvert aux malades, aux blessés, aux pauvres, sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne saurait recevoir. Il leur rend les soins les plus charitables, il veille sur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souffrante. Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh! comment se défendre de quelque attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel

qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, et donner les plus touchants exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons!

Hélas! la classe la plus nombreuse des humains est dans presque tous les états réduite à un tel degré d'impuissance et de misère, tellement dévouée à l'oppression et à la pauvreté, que plus d'un pays serait devenu peut-être une solitude, si des vertus souvent ignorées ne combattaient sans cesse les crimes ou les erreurs de la politique. Plus d'un homme public, plus d'un particulier même a renouvelé ces traits d'une bonté compâtissante et généreuse. Mais leurs belles actions ont obtenu moins d'éloges, parce que leur nom avait moins d'éclat. Celui de Fénélon était en vénération dans l'Europe; et sa personne était chère aux étrangers, et même à nos ennemis. Eugéne et Marlborough qui accablaient alors la France, lui prodiguèrent toujours ces déférences et ces hommages que la victoire et l'héroïsme accordent volontiers aux talents paisibles et aux vertus désarmées. Des détachements étaient commandés pour garder ses terres, et l'on escortait ses grains jusqu'aux portes de sa métropole. Tout ce qui lui appartenait était sacré. Le respect et l'amour que l'on avait pour son nom avaient subjugué même cette espèce de soldats qui semblent devoir être plus féroces

que les autres, puisqu'ils se sont réservé ce que la guerre a de plus cruel, la dévastation et le pillage. Leurs chefs lui écrivaient qu'il était libre de voyager dans son diocèse sans danger et sans crainte, qu'il pouvait se dispenser de demander des escortes françaises, et qu'ils le priaient de permettre qu'eux-mêmes lui servissent de gardes. Ils lui tenaient parole, et l'on vit plus d'une fois l'archevêque Fénélon conduit par des hussards autrichiens. Il doit être bien doux d'obtenir un pareil empire; il l'est même de le raconter.

S'il avait cet ascendant sur ceux qui ne le connaissaient que par la renommée, combien devait-il être adoré de ceux qui l'approchaient! On croit aisément, en lisant ses écrits et ses lettres, tout ce que ses contemporains rapportent des charmes de sa société. Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son ministère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume. Sa table était ouverte pendant la guerre à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai. Il trouvait encore des moments à leur donner au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui. Son seul délassement était la promenade, encore trouvait-

il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénélon.

Vers ses dernières années, il se trouva engagé dans une sorte de correspondance philosophique avec le duc d'Orléans, depuis régent de France, sur ces grandes questions qui tourmentent la curiosité humaine, et auxquelles la révélation seule peut répondre. C'est ce commerce qui produisit les *Lettres sur la Religion*. C'est vers ce temps que l'on crut qu'il désirait de revenir à la cour. On prétendait qu'il ne s'était déclaré contre le jansénisme que pour flatter les opinions de Louis XIV, et pour se venger du cardinal de Noailles qui avait condamné le quiétisme. Mais Fénélon connaissait-il la vengeance? N'était-il pas fait pour aimer le pieux Noailles, quoiqu'il ne pensât pas comme lui? N'avait-il pas été toujours opposé à la doctrine de Port-Royal? Enfin est-ce dans la retraite et dans la vieillesse que cet homme incorruptible qui n'avait jamais flatté, même à la cour, aurait appris l'art des souplesses et de la dissimulation? Nous avons des

lettres originales où il proteste de la pureté de ses intentions, et ne parle du cardinal de Noailles que pour le plaindre et pour l'estimer. Gardons-nous de récuser ce témoignage. Quelle ame mérita mieux que la sienne de n'être pas légèrement soupçonnée? Il me semble que dans tous les cas, le parti qui coûte le plus à prendre, c'est de croire que Fénélon a pu tromper.

Sa vie qui n'excéda pas le terme le plus ordinaire des jours de l'homme, puisqu'elle ne s'étendit guère au-delà de soixante ans, éprouva cependant l'amertume qui semble réservée aux longues carrières. Il vit mourir tout ce qu'il aimait. Il pleura Beauvilliers et Chevreuse; il pleura le duc de Bourgogne, cet objet de ses affections paternelles, qui naturellement devait lui survivre. C'est alors qu'il s'écria, *Tous mes liens sont rompus.* Il suivit de près son élève. Une maladie violente et douloureuse l'emporta en six jours. Il souffrit avec constance, et mourut avec la tranquillité d'un cœur pur, qui ne voit dans la mort que l'instant où la vertu se rapproche de l'Être-Suprême dont elle est l'ouvrage. Ses dernières paroles furent des expressions de respect et d'amour pour le roi qui l'avait disgracié, et pour l'église qui le condamna. Il ne s'était jamais plaint ni de l'un ni de l'autre.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie, celui de faire aimer la religion. Ah! si elle eût toujours été annoncée par des ministres

tels que lui, quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour les humains! Quel honnête homme refusera d'être de la religion de Fénélon?

Grand Dieu! car il semble que l'hommage que je viens de rendre à l'un de tes plus dignes adorateurs soit un titre pour t'implorer; confirme nos vœux et nos espérances. Fais que les vertus de tes ministres imposent silence aux détracteurs de leur foi; que les maximes de Fénélon qu'un grand roi trouva *chimériques*, soient réalisées par de bons princes qui seront plus grands que lui; qu'au lieu de ces prétendus secrets de la politique, qui ne sont que l'art facile et méprisable de l'intrigue et du mensonge, on apprenne de Fénélon qu'il n'est qu'un seul secret vraiment rare, vraiment beau, celui de rendre les peuples heureux; que tous les hommes soient convaincus que leur vraie gloire est d'être bons, parce que leur nature est d'être faibles; que cette gloire soit la seule qu'ambitionnent les souverains, la seule dont leurs sujets leur tiennent compte; que l'on songe que dix années du règne de Henri IV font disparaître devant lui comme la poussière toute cette foule de héros imaginaires, qui n'ont su que détruire ou tromper; qu'enfin toutes les puissances de la terre qui se glorifient d'être émanées de toi, ne s'en ressouviennent que pour songer à te ressembler.

FIN DE L'ÉLOGE DE FÉNÉLON.

AVIS.

Quand cet ouvrage fut envoyé, en 1772, à l'académie de Marseille, qui en avait proposé le sujet, le concours était fermé. L'académie ne donna point le prix.

ÉLOGE
DE RACINE.

Omne tulit punctum. (HORACE.)

QUAND Sophocle produisait sur la scène ces chefs-d'œuvre qui ont survécu aux empires et résisté aux siècles, la Grèce entière assemblée dans Athènes applaudissait à sa gloire; la voix d'un hérault le proclamait vainqueur dans un immense amphithéâtre qui retentissait d'acclamations; sa tête était couronnée de lauriers à la vue de cette innombrable multitude; son nom et son triomphe, déposés dans les annales, se perpétuaient avec les destinées de l'état; et les Phidias et les Praxitèles reproduisaient ses traits sur l'airain et le marbre, de la même main dont ils élevaient les statues des dieux.

Quand cette même Athènes voulait témoigner sa reconnaissance à l'orateur qui avait servi l'état et charmé ses concitoyens, elle décernait à Démosthène une couronne d'or; et si quelque rival ou quelque ennemi, usant du privilége de la liberté, réclamait contre cet honneur, les nations accouraient de toutes les contrées de la

8.

Grèce pour assister à ce combat des talents contre l'envie, et honorer la victoire d'un grand homme.

Sans doute les républiques sont la patrie de la gloire et le temple des talents. Ces dieux, ailleurs honorés avec froideur, ou blasphémés avec audace, ont là des autels et des adorateurs. L'homme libre qui ne voit rien au-dessus de lui que les lois, qui n'est point accoutumé à prostituer les hommages, à des conventions et à des titres, ne les accorde qu'au mérite qui les lui arrache, et son admiration est toujours près de l'enthousiasme.

Il n'en est pas de même dans les gouvernements absolus, où rien ne doit être grand que le pouvoir, où le comble des honneurs est d'obtenir la protection, où la gloire du génie est d'amuser la puissance. Là nulle pompe (1), nul appareil : toutes les récompenses sont des graces; toutes sont des bontés d'un maître qui encourage un sujet. Rien n'annonce la dignité qui élève l'homme, ni la majesté de la chose publique.

L'académie française a seule trouvé le moyen d'honorer les grands hommes au nom de toute la nation. Elle s'en est rendue l'organe, en décernant des éloges publics à tous les genres de talents supérieurs. L'homme de lettres, placé entre un héros et un monarque, a reçu de la patrie les mêmes témoignages de reconnaissance; des plumes éloquentes en ont augmenté l'éclat et garanti la durée; mais cet honneur n'a rien

encore qui doive alarmer l'envie; il n'existe que pour les morts.

Les compagnies littéraires des provinces ont imité celle de la capitale, et lui ont enlevé plus d'un éloge, que sans doute elle n'aurait pas oublié. Tel est celui du grand Racine, de l'écrivain le plus parfait qu'aient produit tous les siècles dans le plus difficile et le plus beau de tous les arts.

O Racine! il y a long-temps que ton éloge était dans mon cœur. C'est une admiration vraie et sentie qui m'amène après tant d'autres, non pas aux pieds de ta statue, (car tu n'en as pas encore); mais sur la tombe où t'ont conduit la disgrace et l'injustice. Je viens déposer sur tes cendres les tributs de la postérité. Une autre main peut-être devrait te les présenter. Je ne me flatte pas d'avoir embrassé toute l'étendue de tes talents: l'homme de génie n'est bien jugé que par ses égaux. Ce serait à l'auteur de Zaïre à louer l'auteur de Phèdre; mais on pardonne à l'élève qui étudie les tableaux de Raphaël, de croire en sentir le mérite, et de céder à l'impression que font sur lui les chefs-d'œuvre qu'il ne saurait égaler.

L'éloge d'un grand homme est presque toujours un combat contre les préjugés. Mais si jamais cette vérité fut incontestable, c'est sur-tout à l'égard de Racine. Il ne fut pas apprécié par son siècle, et il n'y a pas long-temps qu'il l'est par le nôtre. Il eut beaucoup d'ennemis pendant

sa vie; il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons et les preuves : je les trouverai dans l'amour-propre et les intérêts de la médiocrité; dans cet esprit (2) des sectes littéraires, qui, comme toutes les autres, ont leur politique et leur secret; enfin dans le petit nombre des hommes doués de ce sens exquis qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie, je ne le serai pas à demi : je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive, il ne faut pas du moins qu'elle soit timide.

La première de ces erreurs et la plus spécieuse, sur laquelle s'appuient d'abord ceux qui veulent déprécier Racine, c'est qu'il a été créé par Corneille.

Pour mieux dissiper cet injuste préjugé, remontons à l'origine de la tragédie, et voyons ce qu'elle était avant Racine, et ce qu'elle a été dans ses mains.

Ce serait sans doute un homme très-extraordinaire, un génie de la plus éminente supériorité, que celui qui aurait conçu tout l'art de la tragédie, telle qu'elle parut dans les beaux jours d'Athènes, et qui en aurait tracé à-la-fois le premier plan et le premier modèle. Mais de si beaux efforts ne sont point donnés à l'humanité : elle n'a pas des conceptions si vastes. Chacun des arts de l'esprit a été imaginé par degrés, et développé

successivement. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme; un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle : et c'est ainsi qu'en joignant et perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence, a jeté dans l'étendue des âges la chaîne de ses connaissances et de ses travaux, qui doit atteindre aux bornes de la durée.

L'invention du dialogue a sans doute été le premier pas de l'art dramatique. Celui qui imagina d'y joindre une action, fit un second pas bien important. Cette action se modifia par degrés, devint plus ou moins attachante, plus ou moins vraisemblable. La musique et la danse vinrent embellir cette imitation. On connut l'illusion et la pompe théâtrales. Le premier qui, de la combinaison de tous ces arts réunis, fit sortir de grands effets et des beautés pathétiques, mérita d'être appelé le père de la tragédie. Ce nom était dû à Eschyle; mais Eschyle apprit à Euripide, à Sophocle à le surpasser, et l'art fut porté à sa perfection dans la Grèce.

Cette perfection était pourtant relative, et en quelque sorte nationale. En effet, s'il y a dans les ouvrages des anciens dramatiques des beautés de tous les temps et de tous les lieux, il n'en est pas moins vrai qu'une bonne tragédie grecque, fidèlement transportée sur notre théâtre, ne serait pas une bonne tragédie française (3). Nous

avons à fournir une tâche plus longue et plus pénible. Melpomène chez les Grecs paraissait sur la scène entourée des attributs de Terpsichore et de Polymnie : chez nous elle est seule, et sans autre secours que son art, sans autres appuis que la terreur et la pitié. Les chants et la grande poésie des chœurs relevaient l'extrême simplicité des sujets grecs, et ne laissaient apercevoir aucun vide dans la représentation : ici, pour remplir la carrière de cinq actes, il nous faut mettre en œuvre les ressorts d'une intrigue toujours attachante, et les mouvements d'une éloquence toujours passionnée. L'harmonie des vers grecs enchantait les oreilles avides et sensibles d'un peuple poëte : ici, le mérite de la diction, si important à la lecture, si décisif pour la réputation, ne peut sur la scène ni excuser les fautes, ni remplir les vides, ni suppléer à l'intérêt, devant une assemblée d'hommes où il y a peu de juges du style. Enfin, chez les Athéniens, les spectacles donnés par les magistrats en certains temps de l'année, étaient des fêtes pompeuses et magnifiques où se signalait la brillante rivalité de tous les arts, et où les sens séduits de toutes les manières, rendaient l'esprit des juges moins sévère et moins difficile : ici, la satiété, qui naît d'une jouissance de tous les jours, doit ajouter beaucoup à la sévérité du spectateur, lui donner un besoin plus impérieux d'émotions fortes et nouvelles : et de toutes ces considérations on peut

conclure que l'art des Corneille et des Racine devait être plus étendu, plus varié et plus difficile, que l'art des Euripide et des Sophocle.

Ces derniers avaient encore un avantage que n'ont pas eu parmi nous leurs imitateurs et leurs rivaux. Ils offraient à leurs concitoyens les grands événements de leur histoire, les triomphes de leurs héros, les malheurs de leurs ennemis, les crimes de leurs dieux. Ils réveillaient des idées imposantes, ou des souvenirs chers et flatteurs, et parlaient à-la-fois à l'homme et au citoyen.

La tragédie, soumise comme tout le reste au caractère patriotique, fut donc chez les Grecs leur histoire en action. Corneille, dominé par son génie, et n'empruntant aux anciens que les préceptes de l'art sans prendre leur manière pour modèle, fit de la tragédie une école d'héroïsme et de vertu. Racine, plus profond dans la connaissance de l'art, s'ouvrit une route nouvelle, et la tragédie fut alors l'histoire des passions et le tableau du cœur humain.

Je suis loin de vouloir affaiblir ce juste sentiment de reconnaissance et d'admiration qui consacre parmi nous le nom de Corneille. Si j'étais assez malheureux pour pouvoir jamais être le détracteur d'un grand homme, oserais-je louer Racine?

Corneille, s'élevant tout-à-coup au-dessus des déclamateurs barbares qui n'avaient encore pris aux Grecs que la règle des trois unités, jeta le

premier de longs sillons de lumière dans la nuit qui couvrait la France. Le premier il mit de la noblesse dans notre versification : il éleva notre langue à la hauteur de ses idées; il l'enrichit des tournures mâles et vigoureuses qui n'étaient que l'expression de sa propre force. Le premier il connut le langage de la vraie grandeur, l'art de lier les scènes, l'art de l'exposition et du dialogue. Il purgea le théâtre des jeux de mots et des pointes ridicules, qui sont l'éloquence des temps de barbarie. C'est à lui que l'on dut la première tragédie intéressante qui commença la gloire du théâtre français, et prépara sa supériorité. Il eut dans *Cinna* le mérite unique jusques alors de remplir l'étendue du drame avec une action majestueuse et simple. Il puisa dans son génie les beautés tragiques des *Horaces*, les détails imposants de *Pompée* et de *Sertorius*, le cinquième acte de *Rodogune*, l'un des plus grands tableaux qu'on ait jamais montrés sur la scène. Il traça des caractères énergiques, tels que dom Diègue et le vieil Horace, Émilie et Cornélie; des caractères nobles et vertueux, tels que les deux frères dans *Rodogune*, Sévère et Pauline dans *Polyeucte*. Tous ces différents mérites étaient inconnus avant lui, et il y a joint des traits d'une éloquence frappante, et ces mots sublimes qui, s'échappant d'une ame fortement émue, ébranlent fortement la nôtre, lui donnent une plus grande idée d'elle-même, et y laissent un profond souvenir de

l'homme rare à qui elle a dû cette puissante émotion.

Voilà ce qu'avait fait Corneille. Mais, combien il restait encore à faire! combien l'art de la tragédie, qui doit être le résultat de tant de mérites différents, était loin de les réunir! combien y avait-il encore, je ne dis pas à perfectionner, mais à créer! car l'assemblage de tant de beautés vraiment tragiques qui étincelèrent dans le premier chef-d'œuvre de Racine, dans *Andromaque*, n'est-il pas une véritable création?

O Racine! un homme tel que toi ne pouvait être formé que par la nature; ton excellente organisation fut entièrement son ouvrage, et portait un caractère original indépendant de toute imitation. C'est de la nature, que tu reçus cette sensibilité prompte qui réfléchit tous les objets qui l'ont frappée, ce tact délicat, ces vues justes et fines, ce discernement si sûr, ce sentiment des convenances, ce goût, enfin, cultivé par les leçons de Port-Royal, nourri par le commerce assidu des anciens, fortifié par les conseils de Boileau; ce goût, qualité rare et précieuse, qui peut-être est au génie, ce que la raison est à l'instinct, s'il est vrai que l'instinct soit le mobile de nos actions et que la raison en soit le guide; ce goût qui attache aux productions vraiment belles le sceau d'une admiration éclairée et durable; qui sépare, par un intervalle immense, les Virgile, les Cicéron, les Horace, des Lucain,

des Stace et des Sénèque; qui seul enfin élève les ouvrages de l'homme à ce degré de perfection qui semblait au-dessus de sa faiblesse.

Peu content de ce qu'il avait produit jusques alors, (car le talent sait juger ce qu'il a fait, parce qu'il sent ce qu'il peut faire), ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l'aliment que cherchait son ame, Racine s'interrogea dans le silence de la réflexion. Il vit que des conversations politiques n'étaient pas la tragédie. Averti par son propre cœur, il vit qu'il fallait la puiser dans le cœur humain, et dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand besoin qu'apportent les spectateurs au théâtre, le plus grand plaisir qu'ils puissent y goûter, est de se retrouver dans ce qu'ils voient; que si l'homme aime à être élevé, il aime encore mieux être attendri, peut-être parce qu'il est plus sûr de sa faiblesse que de sa vertu; que le sentiment de l'admiration s'émousse et s'affaiblit aisément; que les larmes douces qu'elle fait répandre quelquefois sont en un moment séchées, au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur, y porte une émotion qui croît sans cesse et que l'on aime à nourrir, fait couler des larmes délicieuses que l'on ne se lasse point de répandre, et dont l'auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source, quand une fois il l'a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette ame si sensible et si féconde, qui, en descen-

dant en elle-même, y trouvait les mouvements de toutes nos passions, les secrets de tous nos penchants. Combien un seul principe lumineux embrassé par le génie, avance en peu de temps sa marche vers la perfection!

Le Cid avait été la première époque de la gloire du théâtre français, et cette époque était brillante. *Andromaque* fut la seconde, et n'eut pas moins d'éclat : ce fut une espèce de révolution. On s'aperçut que c'étaient là des beautés absolument neuves; mais Corneille et Racine n'en avaient pas encore appris assez à la nation, pour qu'elle pût saisir tout ce qu'un pareil ouvrage avait d'étonnant. Racine était dès-lors trop au-dessus de son siècle et de ses juges. Il faut plus d'une génération pour que les connaissances, s'étendant de proche en proche, répandent un grand jour sur les monuments du génie. Il est bien plus prompt à créer, que nous ne le sommes à le connaître.

Instruits par cent ans d'expérience et de réflexions, nous sentons aujourd'hui quel homme ce serait que Racine, quand même il n'aurait fait qu'*Andromaque*. Cette marche si claire et si distincte dans une intrigue qui semblait double, cet art d'entrelacer et de conduire ensemble les deux branches principales de l'action, de manière qu'elles semblent n'en faire qu'une; cette science profonde, ce mérite de la difficulté vaincue, où se trouvaient-ils avant Racine?

Héraclius et *Rodogune* sont les pièces de Corneille où devait sur-tout se déployer le talent de l'intrigue (4). Avouons que ce ne sont pas là des modèles : avouons que Racine a donné ce modèle qui n'existait pas avant lui ; que dans *Andromaque* les grands crimes sont produits par les grandes passions, les intérêts clairement développés, habilement opposés l'un à l'autre sans se nuire et sans se confondre, expliqués par les personnages et jamais par le poëte ; que les moyens que l'auteur emploie ne sont jamais ni trop vils ni trop odieux ; que les ressorts sont toujours naturels sans être prévus, les événements toujours fondés sur les caractères : et convenons que Racine est le premier qui ait su assembler avec tant d'art les ressorts d'une intrigue tragique.

Et cette autre partie du drame non moins importante, cet art des mœurs et des convenances, qui enseigne à faire parler chaque personnage selon son caractère et sa situation, et à mettre dans ses discours cette vérité soutenue qui fonde l'illusion du spectateur, qui l'avait appris à Racine ? Est-ce Corneille, qui pêche à tout moment contre cet art, même dans ses scènes les plus heureuses ; qui fait raisonner l'amour avec une subtilité sophistique, et déclamer la douleur avec emphase, et qui mêle sans cesse la familiarité populaire au ton de l'héroïsme ? Non sans doute, ce n'était pas dans les ouvrages de Corneille, que Racine avait étudié les convenances. Un es-

prit juste, et une imagination souple et flexible, naturellement disposée à repousser tout ce qui était faux et affecté, à se mettre à la place de chaque personnage; voilà ce qui lui apprit à prêter à Andromaque, à Hermione, à Pyrrhus, à Oreste un langage si vrai, si caractérisé, qui semble toujours appartenir à leurs passions, et jamais à l'esprit du poëte. Alors pour la première fois on entendit une tragédie où chacun des acteurs était continuellement ce qu'il devait être, et disait toujours ce qu'il devait dire. Quelle modestie noble et douce dans le caractère d'Andromaque! quelle tendresse de mère! quelle douleur à-la-fois majestueuse et ingénue, et digne de la veuve d'Hector! Comme ses regrets sont touchants et ne sont jamais fastueux! comme dans ses reproches à Pyrrhus elle garde cette modération et cette retenue qui sied si bien au sexe (5) et au malheur! que tout ce rôle est plein de nuances délicates que personne n'avait connues jusques alors, plein d'un pathétique pénétrant dont il n'y avait aucun exemple! Qui est-ce qui n'est pas délicieusement ému de ces vers si simples qui descendent si avant dans le cœur, et qu'il est impossible de ne pas retenir dès qu'on les a entendus?

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

....

Hélas! il mourra donc; il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence.

. . . .

O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!

. . . .

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste;
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste.

. . . .

Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.

Quelle magie! quelle perfection!

Si nous passons aux autres personnages, quelle bouillante activité dans le fils d'Achille! quelle alternative de soumission et de menaces! quelle franchise jeune et confiante! quel oubli de tous les intérêts et de tous les dangers!

Oreste pouvait-il être mieux peint? Il semble être poursuivi par une fatalité terrible : il paraît pressentir les crimes auxquels il est réservé : sa passion sombre et forcenée ne voit et n'imagine rien qui ne soit funeste : il est tourmenté par son amour comme par une implacable Euménide.

Mais Hermione! ah! c'est ici la plus étonnante création de Racine. C'est ici le triomphe d'un art sublime et nouveau. Parlez, vous qui refusez à l'auteur d'*Andromaque* le titre de créateur; dites, où est le modèle d'Hermione? Qu'y a-t-il dans Corneille ou dans aucun des auteurs anciens et modernes qui ressemble même de loin à cet admirable rôle? Où avait-on vu avant Racine ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et reflux si continuel et si orageux de toutes les passions qui

peuvent bouleverser une ame, ces mouvements rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage subit des imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence et du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes et en reproches; cette rage tantôt sourde et concentrée, et méditant tout bas toutes les horreurs des vengeances, tantôt forcenée et jetant des éclats terribles? Et ce fameux *Qui te l'a dit?* quelle création que ce mot, le plus beau peut-être que la passion ait jamais prononcé! Serait-il permis de le comparer au *Qu'il mourût?* Celui-ci est une saillie impétueuse d'une ame vivement frappée; l'autre, faisant partie de la catastrophe, commençant la punition d'Oreste, et achevant le caractère d'Hermione, est nécessairement le résultat d'une connaissance approfondie des révolutions du cœur humain.

Où Racine avait-il pris tant de beautés si étonnantes et d'un si grand effet? Où existait ce genre de tragique? Les anciens avaient connu les grands tableaux, les situations, le naturel du dialogue. L'*Andromaque* d'Euripide a des morceaux d'une simplicité touchante. Sophocle a déployé dans *Philoctète* l'éloquence du malheur et de la vengeance. Mais les combats du cœur et les orages des passions, où Racine les avait-il trouvés? dans la nature et dans lui-même.

Ne nous obstinons point à nous faire illusion;

n'attribuons point tous les mérites à-la-fois au grand Corneille, qui a sans doute assez des siens. Ne cherchons point dans Corneille le germe de Racine : il n'y est point. Je m'attends à tout ce qu'on pourra dire. Je sais qu'on dira que l'éloge de Racine ne devait point être la satire de Corneille. Non sans doute; mais la justice, la vérité est-elle une satire? mais pour faire sentir tout ce que Racine n'a dû qu'à lui-même, et tout ce que nous ne devons qu'à Racine, ne suis-je pas forcé de rappeler tout ce qui a manqué à Corneille? Oui, je suis obligé de le dire, Corneille n'a presque jamais été le peintre (6) des passions : il était né avec beaucoup plus de force dans l'esprit, que de sensibilité dans l'ame. C'est cette dernière qualité qui paraît prédominante dans Racine, et qui caractérise son talent. C'est chez lui que l'on trouve ce jugement sûr d'une ame éclairée par le sentiment. C'est lui qui sut marquer par des nuances sensibles cette différence de langage qui tient à la différence des sexes : il n'ôte jamais aux femmes cette décence, cette modestie, cette délicatesse, cette douceur touchante qui distinguent et embellissent l'expression de tous leurs sentiments, qui donnent tant d'intérêt à leurs plaintes, tant de grace à leurs douleurs, tant de pouvoir à leurs reproches, et qui ne doivent jamais les abandonner, même dans les moments où elles semblent le plus s'oublier. Chez lui, le courage d'une

femme n'est jamais fastueux, sa colère n'est jamais indécemment emportée, sa grandeur n'est jamais trop mâle. Voyez Monime : combien elle garde de mesures avec Mithridate, lors même qu'elle refuse absolument de s'unir à lui, et qu'elle s'expose à la vengeance d'un homme qui n'a jamais su pardonner! Voyez Iphigénie éclatant en reproches contre une rivale qu'elle croit préférée : comme elle est loin de profiter de tous les avantages qu'elle a d'ailleurs sur Ériphile! comme elle se garde même de l'avilir en l'accusant! et combien cette générosité, qui n'échappe pas au spectateur, la rend plus attendrissante!

Corneille paraît avoir ignoré ces nuances. Il a peu connu les femmes et la passion qu'elles connaissent le mieux, l'amour. Son caractère ne l'y portait pas. *Le Cid*, la seule de ses pièces où l'amour produise quelque effet, bien plus par la situation que par les détails, *le Cid*, qui fut le premier fondement de sa réputation, il l'avait pris aux Espagnols (7). Racine n'avait pris *Andromaque* à personne; et quand il étala sur la scène des peintures si savantes et si expressives de cette inépuisable passion de l'amour, il ouvrit une source nouvelle et abondante pour la tragédie française. Cet art que Corneille avait établi sur l'étonnement et l'admiration, et sur une nature souvent idéale, il le fonda sur une nature vraie et sur la connaissance du cœur humain. Il fut créateur à son tour, comme Corneille l'avait été,

avec cette différence, que l'édifice qu'avait élevé l'un, frappait les yeux par des beautés irrégulières et une pompe informe, au lieu que l'autre attachait les regards par ces belles proportions et ces formes gracieuses que le goût sait joindre à la majesté du génie.

Nous voici parvenus à la dernière espèce de création qui caractérise le talent original de Racine, et dont *Andromaque* fut encore l'époque; à celle qui lui est peut-être encore plus particulière que toutes les autres, celle au moins que ne lui disputent point ses plus aveugles détracteurs et les plus ardents enthousiastes de son rival. Il créa l'art du style tragique. Il en fut parmi nous le premier modèle, et le porta au dernier degré de perfection. Il ouvrit la carrière, et posa la limite. C'est un genre de gloire bien rare.

Corneille ne paraît pas avoir eu une juste idée de tout le travail que demandent les vers. On voit que ses plus beaux ne lui ont pas coûté beaucoup de peine; mais on voit aussi qu'il n'en a pris aucune pour embellir par la tournure ce qui ne peut pas briller par la pensée. Il a de grands traits, mais il ne connaît pas les nuances; et c'est par les nuances qu'on excelle dans tous les arts d'imitation.

Racine eut le premier la science du mot propre, sans laquelle il n'y a point d'écrivain. Son expression est toujours si heureuse et si naturelle, qu'il ne paraît pas qu'on ait pu en trouver

une autre; et chaque mot de sa phrase est placé de manière qu'il ne paraît pas qu'on ait pu le placer autrement.

Le tissu de sa diction est tel, qu'on n'y peut rien déplacer, rien ajouter, rien retrancher. C'est un tout qui semble éternel. Ses inexactitudes même, et il en a bien peu, sont presque toujours, lorsqu'on les considère de près, des sacrifices faits par le bon goût. Rien ne serait si difficile que de refaire un vers de Racine.

Nul n'a enrichi notre langue d'un plus grand nombre de tournures; nul n'est hardi avec plus de bonheur et de prudence, ni métaphorique avec plus de grace et de justesse. Nul n'a manié avec plus d'empire un idiôme souvent rebelle, ni avec plus de dextérité un instrument toujours difficile. Nul n'a mieux connu la mollesse du style, qui dérobe au lecteur la fatigue du travail et les ressorts de la composition. Nul n'a mieux entendu la période poétique, la variété des césures, les ressources du rhythme, l'enchaînement et la filiation des idées. Enfin, si l'on considère que sa perfection peut être opposée à la perfection de Virgile, et si l'on se souvient qu'il parlait une langue moins flexible, moins poétique et moins harmonieuse, on croira volontiers que Racine est celui de tous les hommes à qui la nature avait donné le plus grand talent pour les vers.

Soyons donc justes, et rendons gloire à la vé-

rité et au génie. Andromaque est le premier chef-d'œuvre qui ait paru sur la scène française. On avait vu de belles scènes : on vit enfin une belle tragédie. Eh ! quel homme prodigieux que celui qui à vingt-sept ans a pu fixer une époque si glorieuse pour la France et pour lui.

Que le génie est brillant dans sa naissance ! Quel éclat jettent ses premiers rayons ! C'est l'astre du jour, qui, partant des bornes de l'horizon, inonde d'un jet de lumière toute l'étendue des cieux. Quel œil n'en est pas ébloui, et ne s'abaisse pas comme accablé de la clarté qui l'assaillit ? Quel homme, témoin de ce grand réveil de la nature, n'est pas saisi de respect et d'enthousiasme ? Tel est le premier effet du génie. Mais cette impression si vive et si prompte s'affaiblit par degrés. L'homme, revenu de son premier étonnement, relève la vue, et ose fixer d'un regard attentif ce que d'abord il n'avait admiré qu'en se prosternant. Bientôt il s'accoutume et se familiarise avec l'objet de son respect. Il en vient jusqu'à y chercher des défauts, jusqu'à en supposer même. Il semble qu'il ait à se venger d'une surprise faite à son jugement, ou d'une injure faite à son amour-propre ; et le génie a tout le temps d'expier par de longs outrages ce moment de gloire et de triomphe que ne peut lui refuser l'humanité qu'il subjugue en se montrant.

Ainsi fut traité l'auteur d'Andromaque. On l'opposa d'abord à Corneille ; et c'était beaucoup,

si l'on songe à cette admiration si juste et si profonde qu'avait dû inspirer l'auteur du Cid, des Horaces et de Cinna, demeuré jusque alors sans rival, maître de la carrière et entouré de ses trophées.

Sans doute même les ennemis de ce grand homme virent avec plaisir s'élever un jeune poëte qui allait partager la France et la renommée. Mais aussi combien une supériorité si décidée et si éclatante dut jeter d'effroi parmi tous les aspirants à la palme tragique! Combien un succès si rare à cet âge dut exciter de jalousie, et humilier tout ce qui prétendait à la gloire! A ce parti si nombreux des écrivains médiocres, qui, sans s'aimer d'ailleurs et sans être d'accord sur le reste, se réunissent toujours comme par un instinct contre le talent qui les menace, se joignait cette espèce d'enthousiastes qui avaient déclaré qu'on n'égalerait pas Corneille, et qui étaient bien résolus à ne pas souffrir que Racine osât les démentir. Ajoutez à tous ces intérêts qui lui étaient contraires, cette disposition secrète qui même au fond n'est pas tout-à-fait injuste, et qui nous porte à proportionner la sévérité de notre jugement au mérite de l'homme qu'il faut juger. Voilà quels étaient les obstacles qui attendaient Racine après Andromaque; et quand Britannicus parut, l'envie était sous les armes.

L'envie, cette passion si odieuse qu'on ne la plaint pas, toute malheureuse qu'elle est, ne se

déchaîne nulle part avec plus de fureur que dans la lice du théâtre. C'est là qu'elle rencontre le talent dans tout l'éclat de sa gloire, et c'est là sur-tout qu'elle aime à le combattre. C'est là qu'elle l'attaque avec d'autant plus d'avantage, qu'elle peut cacher la main qui porte les coups. Confondue dans une foule tumultueuse, elle est dispensée de rougir : elle a d'ailleurs si peu de chose à faire; l'illusion théâtrale est si frêle et si facile à troubler; les jugements des hommes rassemblés sont dépendants de tant de circonstances, et tiennent quelquefois à des ressorts si faibles; l'impression exagérée d'un défaut se répand si aisément sur les beautés qui le suivent, que toutes les fois qu'il y a eu un parti contre un ouvrage de théâtre, le succès en a été troublé ou retardé. Les exemples ne me manqueraient pas sans doute; mais quand je n'aurais à citer que Britannicus, n'en serait-ce pas assez?

Un des caractères du vrai talent, et sur-tout du talent dramatique, est de passer d'un genre à un autre sans s'y trouver étranger, et d'être toujours le même sans se ressembler jamais. Britannicus offrait un ordre de beautés qui n'était pas dans Andromaque. Boileau, et ce petit nombre d'hommes de goût qui juge et se tait quand la multitude crie et se trompe, aperçurent un progrès dans ce nouvel ouvrage. En effet, dans Andromaque, quelque admirable qu'elle soit, il y avait encore quelques traces de jeunesse. Mais

ici tout portait l'empreinte de la maturité, tout était mâle, tout était fini : c'était une conception forte et profonde, une exécution sûre et sans aucune tache. Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque, avaient dit que l'auteur savait en effet traiter l'amour; mais que c'était là tout son talent; que d'ailleurs il ne saurait jamais dessiner des caractères fiers et vigoureux, tels que ceux de Corneille, ni traiter comme lui la politique des cours. Car telle est la marche constante des préjugés : on se venge du talent qu'a signalé un écrivain, en lui refusant celui qu'il n'a pas encore essayé. Burrhus, Agrippine, Narcisse, et sur-tout Néron, étaient une terrible réponse à ces préventions injustes; mais cette réponse ne fut pas d'abord entendue. Britannicus, qui réunissait l'art de Tacite et celui de Virgile, était fait pour trop peu de spectateurs (8). Quel homme que Burrhus, qui ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, mais qui lui prête un langage assez touchant, pour en faire sentir tous les charmes, même à Néron! Et ce Néron! quelle effrayante vérité dans la peinture de ce monstre naissant! Il n'y a pas un trait, pas un coup de pinceau, qui ne soit d'un maître. C'est une des productions les plus frappantes du génie de Racine, et une de celles qui prouvent que ce grand homme pouvait tout faire.

Esprits éclairés, connaisseurs sensibles, pardonnez si je m'étends un peu trop, peut-être, sur

ces beautés que vous connaissez aussi-bien que moi. Je n'ai sans doute rien à vous apprendre; mais mon admiration m'entraîne, et vous l'excuserez sans peine, parce qu'elle est égale à la vôtre. Mais comment des beautés si vraies furent-elles d'abord si peu senties! Indépendamment des inimitiés personnelles qui avaient pu nuire à l'auteur, ne pourrait-on pas trouver dans la nature même de l'ouvrage, les raisons de ce succès tardif que le temps seul a pu établir? Cette recherche n'est point étrangère à la gloire de Racine, ni aux objets qui doivent nous occuper dans son éloge.

Il y a dans les ouvrages de l'esprit deux sortes de beautés. Les unes, tenant de plus près à la nature, et réveillant en nous ces premiers sentiments qu'elle nous a donnés, ont un effet aussi infaillible qu'universel, parce qu'il dépend ou de cette pitié naturelle placée dans le cœur humain pour l'adoucir et le rendre meilleur, ou bien de ce sentiment de grandeur qui l'élève à ses propres yeux, et le soumet par l'admiration au pouvoir de la vertu : telles sont les plus heureuses productions de l'art, celles qui par la force du sujet réussiraient même dans la main d'un homme médiocre; et quand l'exécution en est digne, ce sont les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Telle est cette première espèce de beautés dont tous les ouvrages de l'art ne sont pas également susceptibles. Les autres sont moins aimables, d'un

effet moins sûr et moins étendu, beaucoup plus dépendantes du mérite de l'exécution, des combinaisons de l'art, et de la sagacité des juges : tels sont les ouvrages dont l'objet est plus éloigné de la classe la plus nombreuse des spectateurs, dont le but est plus détourné et plus réfléchi, dont l'intérêt nous est moins cher et nous attache sans nous transporter; dont la morale développant de grandes et utiles vérités, et supposant des vues profondes, parle moins à la multitude, mais frappe les yeux des connaisseurs et les esprits distingués. Cette seconde espèce de beautés demande plus de temps pour être aperçue et sentie, et diffère sur-tout de la première, en ce que celle-ci est embrassée par le sentiment, au lieu que l'autre est admirée par la réflexion.

Britannicus était de ce dernier genre. Le crime et la vertu, représentés, l'un par Narcisse, l'autre par Burrhus, et se disputant l'ame de Néron, formaient un tableau sublime, mais qui devait d'abord échapper aux regards de la foule. Ce n'est qu'avec le temps qu'on a compris tout ce qu'il y avait d'admirable dans cette grande leçon dramatique donnée à tous les souverains. Les ames douces et tendres, (et c'est le plus grand nombre, car la faiblesse est l'attribut le plus général de l'humanité), préféreront les peintures de l'amour. Les esprits sages, les ames élevées aiment mieux le quatrième acte de Britannicus que des tragédies passionnées, parce qu'elles préfèrent ce qui

élève et agrandit l'homme, à ce qui le charme et l'amollit.

Mais si Britannicus était du nombre de ces ouvrages dont les beautés sévères ne sont appréciées qu'avec le temps, Bérénice, qui le suivit, se recommandait d'elle-même par celui de tous les mérites dramatiques qui est le plus difficilement contesté, dont le triomphe est le plus prompt et le plus sûr, le don de faire verser des larmes. Où sont ceux qui répètent sans connaissance et sans réflexion, que le ton de Racine est toujours le même (9); que tous ses sujets ont les mêmes couleurs et les mêmes traits? Qu'ils nous disent ce qu'il y a de ressemblance entre Britannicus et Bérénice! Quelle distance de l'entretien de Néron avec Narcisse, aux adieux de Bérénice et de son amant! Et qui pourra décider dans laquelle de ces deux compositions si différentes, Racine est le plus admirable. Comment peut-on, sans injustice, méconnaître dans Andromaque, dans Britannicus, dans Bérénice, la variété de vues, de tons et de caractères? Dira-t-on que l'amour règne dans Bérénice comme il règne dans Andromaque? Ah! c'est ici qu'il faut reconnaître le grand art où excellait l'auteur, de saisir toutes les nuances qui rendent la passion si différente d'elle-même. Hermione et Bérénice aiment toutes deux, toutes deux sont abandonnées. Mais que l'amour de Bérénice est loin de l'amour d'Hermione! Racine avait déployé dans celle-ci tout ce

que la passion a de plus violent, de plus funeste, de plus terrible : il développe dans l'autre tout ce que cette même passion a de plus tendre, de plus délicat, de plus pénétrant. Dans Hermione il fait frémir, dans Bérénice il fait pleurer. Est-ce là se ressembler? Oui, sans doute, Racine a dans toutes ses tragédies un trait de ressemblance, une manière qui le caractérise; et cette manière, c'est la perfection.

Je ne considère pas ici la prodigieuse difficulté de tirer cinq actes d'un sujet qui n'offrait qu'une scène; de faire une tragédie de ce qui paraissait devoir n'être qu'une élégie. Mais comment parler de Bérénice sans admirer encore cette éloquence si touchante et si inépuisable, cette diction si flexible et si mélodieuse, qui exerçe tant d'empire sur les cœurs et sur les sens? Combien la cour de Louis XIV, cette cour polie, brillante et voluptueuse, devait goûter ce langage enchanteur qu'on n'avait point encore entendu! Beautés à jamais célèbres, dont les noms sont placés dans notre mémoire à côté des héros de ce siècle fameux, combien vous deviez aimer Racine! combien vous deviez chérir l'écrivain qui paraissait avoir étudié son art dans votre cœur, qui semblait être dans le secret de vos faiblesses; qui vous entretenait de vos penchants, de vos douleurs, de vos plaisirs, en vers aussi doux que la voix de la beauté quand elle prononce l'aveu de la tendresse! Ames sensibles et presque toujours

malheureuses, qui avez un besoin continuel d'émotion et d'attendrissement, c'est Racine qui est votre poëte, et qui le sera toujours : c'est lui qui reproduit en vous toutes les impressions dont vous aimez à vous nourrir; c'est lui dont l'imagination répond toujours à la vôtre, qui peut en suivre l'activité et les mouvements, en remplir l'avidité insatiable; c'est avec lui que vous aimerez à pleurer; c'est à vous qu'il a confié le dépôt de sa gloire; et vous la défendrez sans doute pour prix des larmes qu'il vous fait répandre.

Loin de moi cet odieux dessein d'établir le triomphe d'un grand homme sur l'abaissement de son rival, ni de faire souvenir qu'il existe une autre Bérénice que celle de l'inimitable Racine. Que ne puis-je le faire oublier! Mettre ici les deux rivaux en concurrence, ce serait faire injure à tous les deux. Oublions que Corneille ait pu méconnoître à ce point le caractère de son talent. Pourquoi faut-il que le génie transmette ses fautes aux générations futures? Que ces fautes soient, si l'on veut, pendant qu'il existe parmi nous, l'aliment de la jalousie et le tribut de l'humanité. Mais que la mort en le frappant, emporte avec lui tout ce qui doit mourir; qu'elle ne lui laisse que ce qui doit vivre; et que, sortant de ses cendres, il paraisse devant la postérité, comme Hercule, s'élevant de son bûcher, parut dans l'Olympe, ayant dépouillé tout ce qu'il avait de mortel.

Racine avait lutté dans Bérénice contre un sujet qu'il n'avait pas choisi, et il était sorti triomphant de cette épreuve si dangereuse pour le talent qui veut toujours être libre dans sa marche, et se tracer à lui-même la route qu'il doit tenir. Bajazet fut un ouvrage de son choix. Les mœurs nouvelles pour nous d'une nation avec qui nous avions eu long-temps aussi peu de commerce, que si la nature l'eût placée à l'extrémité du globe; la politique sanglante du serrail, la servile existence d'un peuple innombrable enfermé dans cette prison du despotisme; les passions des sultanes qui s'expliquent le poignard à la main, et qui sont toujours près du crime et du meurtre, parce qu'elles sont toujours près du danger; le caractère et les intérêts des visirs qui se hâtent d'être les instruments d'une révolution, de peur d'en être les victimes; l'inconstance ordinaire des Orientaux, et cette servitude menaçante qui rampe aux pieds d'un despote, et s'élève tout-à-coup des marches du trône pour le frapper et le renverser: voilà le tableau absolument neuf qui s'offrait au pinceau de Racine; à ce même pinceau, qui avait si supérieurement crayonné la cour de Néron; qui dans Monime et dans Iphigénie traça depuis avec tant de vérité la modestie, la retenue, le respect filial que l'éducation inspirait aux filles grecques; qui dans Athalie nous montra les effets de la théocratie sur ce peuple fanatique, toujours conduit par des prodiges, ou égaré par des super-

stitions. C'est là sans doute posséder la science des couleurs locales, et l'art de marquer tous les sujets d'une teinte particulière, qui avertit toujours le spectateur du lieu où le transporte l'illusion dramatique (10).

Qu'y a-t-il, par exemple, dans le rôle d'Acomat, que ce visir n'ait pu dire dans le serrail? Que l'empreinte de ce rôle est mâle et vigoureuse! qu'on y reconnaît le vieux guerrier, qui voudrait, s'il était possible, n'employer que des armes pour la révolution qu'il médite; mais qui, réduit à descendre jusqu'à l'intrigue, se sert habilement des passions mêmes qu'il méprise! Qu'il était beau d'oser introduire un pareil personnage, parlant de l'amour avec le plus grand dédain, à côté de cette Roxane qui en a toutes les fureurs! Acomat ne peut-il pas être opposé aux plus grands caractères de Corneille? Quel style! que d'énergie sans morgue et sans roideur! que d'élévation sans emphase! que de vraie politique sans affectation de politique! Et dans Mithridate, quel art d'ennoblir les faiblesses d'une grande ame, et de répandre de l'intérêt sur un vieillard malheureux, occupé de vengeance et de haine, allant malgré lui chercher des consolations dans l'amour qui met le comble à tous ses maux!

Osons cependant l'avouer, (car la vérité, qui est toujours sacrée, doit l'être sur-tout dans l'éloge d'un grand homme; elle tient de si près à sa gloire, qu'on ne peut altérer l'une sans blesser

l'autre), avouons-le; soit que le succès des ouvrages de théâtre dépende essentiellement du choix des sujets; soit que le premier élan du génie soit quelquefois si rapide et si élevé, que lui-même ait ensuite beaucoup de peine, de la hauteur où il est parvenu d'abord, à prendre encore un vol plus haut et plus hardi; quoi qu'il en soit, depuis Andromaque, Racine offrant dans chacun de ses drames une création nouvelle et de nouvelles beautés, n'avait encore rien produit qui fût, dans son ensemble, supérieur à cet heureux coup d'essai. Il était dans cet âge où l'homme joint au feu de la jeunesse, qui n'est pas encore amorti, toute la force de la maturité, les avantages de la réflexion, et les richesses de l'expérience. Un ami sévère à contenter, des ennemis à confondre, des envieux à punir, étaient autant d'aiguillons qui animaient son courage et ses travaux. Le moment des grands efforts était venu, et l'on vit éclore successivement deux chefs-d'œuvre, qui en élevant Racine au-dessus de lui-même, devaient achever sa gloire, la défaite de l'envie, et le triomphe de la scène française. L'un était Iphigénie, le modèle de l'action dramatique la plus belle dans sa contexture et dans toutes ses parties; l'autre était Phèdre, le plus éloquent morceau de passion que les modernes puissent opposer à la Didon de l'inimitable Virgile.

Comment louer de pareils ouvrages, sans redire faiblement ce qui a été si bien senti par

tous les esprits éclairés? Quel tribut stérile! quel faible retour que les louanges, pour toutes ces impressions si vives, si variées, ces frémissements, ces transports qu'excitent en nous ces productions du premier des arts! Pour en voir tous les effets, c'est au théâtre qu'il faut se transporter; c'est là qu'il faut voir les tendres pleurs d'Iphigénie, les larmes jalouses d'Eriphile, et les combats d'Agamemnon; c'est là qu'il faut entendre les cris si douloureux et si déchirants des entrailles maternelles de Clytemnestre; c'est là qu'il faut contempler d'un côté le roi des rois, de l'autre Achille, ces deux grandeurs en présence, prêtes à se heurter, le fer prêt à étinceler dans les mains du guerrier, et la majesté royale sur le front du souverain : et quand vous aurez vu la foule immobile et en silence, attentive à ce grand spectacle, suspendue à tous les ressorts que l'art fait mouvoir sur la scène; quand vous aurez entendu de ce silence universel sortir tout-à-coup les sanglots de l'attendrissement, ou les cris de la terreur; alors, si vous vous méfiez des surprises faites à vos sens et à votre ame par le prestige de l'optique théâtrale, revenez à vous-même dans la solitude du cabinet; interrogez votre raison et votre goût, demandez-leur s'ils peuvent appeler des impressions que vous avez éprouvées, si la réflexion condamne ce qui a ému votre imagination, si retournant au même spectacle vous y porteriez des objections et des scrupules, et vous

verrez que tout ce que vous avez senti n'était pas de ces illusions passagères qu'un talent médiocre peut produire avec une situation heureuse et la pantomime des acteurs, mais un effet nécessaire et infaillible, fondé sur une étude réfléchie de la nature et du cœur humain; effet qui doit être à jamais le même, et qui loin de s'affaiblir augmentera en vous à mesure que vous le considérerez de plus près. Vous vous écrierez alors dans votre juste admiration : Quel art que celui qui me domine si impérieusement que je ne puis y résister sans démentir mon propre cœur; qui force ma raison même d'approuver des fictions qui m'arrachent à elle; qui avec des douleurs feintes, exprimées dans un langage harmonieux et cadencé, m'émeut autant que les gémissements d'un malheur réel; qui fait couler, pour des infortunes imaginaires, ces larmes que la nature m'avait données pour des infortunes véritables, et me procure une si douce épreuve de cette sensibilité dont l'exercice est souvent si amer et si cruel!

Mais plus cet art a d'éclat et de supériorité, plus il doit avoir de jaloux et de détracteurs. L'envie ne hait que ce qui est aimable. Furieuse, sur-tout lorsqu'elle est impuissante, elle avait vu le grand succès de Bérénice, sans pouvoir le troubler que par des sarcasmes méprisés et des satires inutiles. Celui d'Iphigénie avait mis le comble à ses douleurs. Tant de fois vaincue, elle

rassembla toutes ses forces pour écraser la tragédie de Phèdre.

On aurait honte de rappeler ici les ressorts odieux que l'on fit jouer, les manœuvres abjectes que l'on employa. L'histoire des bassesses est dégoûtante (11); elle répugne à la main qui trace l'histoire du génie. Et ne suffit-il pas qu'on se souvienne que pendant un moment Pradon parut triompher de Racine? Ce moment fut court : mais qu'il dut être cruel pour le grand homme que l'on outrageait! et qu'il était honteux pour la nation que l'on rendait complice de cet outrage! Que la haine était habile d'appeler la médiocrité pour l'opposer au talent! qu'elle savait bien que de tous les affronts, le plus sensible pour un homme supérieur, est de le faire rougir d'un indigne rival! Triomphez, barbares, vous avez vaincu. Il est vrai que vous n'avez pas pu aveugler long-temps les hommes sur leurs plaisirs; les deux Phèdres n'ont pu long-temps être en concurrence : toutes deux sont bientôt à leur place. Mais la blessure que vous avez faite au cœur de l'écrivain sensible, n'en est pas moins douloureuse; la trace en est profonde et sanglante. Triomphez, vous dis-je, hommes lâches et cruels : votre victoire est plus grande que vous ne l'avez cru; vous ne vouliez peut-être qu'humilier le talent, et vous l'avez découragé, vous l'avez abattu. Il sort vainqueur de la lice, mais il n'y rentrera plus; il vous cède, vous n'entendrez plus sa voix. Sa voix qui

enchantait la France, ne blessera plus vos oreilles par de nouveaux accents; et peut-être allez-vous lui pardonner sa gloire, quand il cessera de l'augmenter.

Sa gloire! est-il bien possible qu'il l'oublie? Quoi! ce sentiment si cher et si noble peut-il s'éteindre dans son ame? Cet esprit agissant et créateur peut-il se commander le repos? Hélas! il est trop vrai, et cet exemple ne le prouve que trop. Oui, sans doute, dût cet aveu donner à la médiocrité jalouse des espérances consolantes, oui, le génie peut quelquefois s'arrêter au milieu de sa course. Il est des moments où l'ame la plus courageuse peut être fatiguée d'un combat qui ne laisse aucun espoir de paix que dans la poussière du tombeau : quoique sûre de ses forces, elle peut être lasse de les exercer : elle s'indigne de l'injustice; elle est révoltée des injures atroces de la calomnie, des menaces de la persécution, et de l'insolence de la haine. Alors, sans doute, elle peut se retourner vers le repos qui lui tend les bras : elle peut se laisser séduire par le bonheur qu'il promet..... Ne t'y livre pas, ô grand homme! n'en crois pas un dépit qui te trompe et ne te venge pas. Ne laisse pas le champ libre à tes ennemis. Ne vois-tu pas qu'ils sont tourmentés du sentiment de ta force et de celui de leur faiblesse? qu'ils s'obstinent en vain à nier le talent qui les accable et les désespère, comme les stoïciens niaient la douleur qui leur donnait des con-

vulsions? Ne vois-tu pas que les serpents que l'envie jette sur ton passage, expirent à chaque pas que tu fais, tandis que ceux qu'elle porte dans son sein la rongent éternellement? Avance sans rien craindre; et si ta route est semée d'obstacles, songe qu'il n'en est point d'autre pour toi. Songe que la prédilection marquée de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodiguer ses plus beaux dons, sans les leur faire acheter. Accepte ses présents et ton fardeau, et garde que la postérité ne te reproche d'être resté au-dessous de tes destinées.

Mais serait-ce donc à Racine qu'il faut adresser des reproches? N'est-ce pas plutôt à ses implacables ennemis? Ne doit-on pas le plaindre plutôt que le condamner? Que dis-je? c'est nous surtout qu'il faut plaindre. Il avait assez fait pour sa gloire, mais que ne pouvait-il pas faire encore pour nos plaisirs? Neuf ans lui avaient suffi pour produire tant de chefs-d'œuvre. Il en passa douze dans l'inaction. Quelle perte pour les lettres, pour le théâtre, pour la nation, pour les ames sensibles! Voilà ce qu'a fait l'envie; et on l'encourage!

Qui retirera le grand Racine de l'oisiveté où il s'endort? Qui lui fera reprendre la plume, comme Achille reprit autrefois ses armes? Sont-ce les conseils et les exhortations de Despréaux? Sera-ce l'impérieux besoin d'une imagination active, qui

se consume elle-même, et qui cherche à se répandre au-dehors? ou ce retour secret, cette invincible pente qui ramène toujours vers la gloire ceux qui l'ont une fois connue? Non, c'est pour complaire à la protectrice de Saint-Cyr qui veut amuser des enfants, que Racine va couronner ses travaux par l'ouvrage le plus parfait dont se glorifie l'esprit humain, et dont s'honore la langue française.

On voit bien que je veux parler d'Athalie: car je ne dis rien d'Esther, dont le sujet trompa Racine et fit illusion à la cour, mais que la postérité, en admirant les détails du style, a retranchée du nombre des tragédies. O fragilité des jugements! ô néant de la gloire et de la renommée! Esther enchante la cour de Louis XIV, cette cour si éclairée et si judicieuse: et Athalie!.... et Athalie!.... Eh! quoi? l'éloge du talent n'est-il donc jamais que le récit des injustices? Nous nous plaignions tout-à-l'heure du sort de Phèdre; faut-il encore déplorer une injure plus cruelle et plus durable? Hélas! il ne la vit pas réparée: il vit le plus beau de ses ouvrages en butte au mépris et au ridicule, et il n'a pas vu l'admiration que ce même ouvrage inspire aujourd'hui; et quand il s'est endormi dans le silence de la tombe, alors s'est élevée l'inutile voix de la vérité qu'il n'entend plus.

Il y a quarante ans que le successeur et le véritable rival de Racine a nommé Athalie le chef-

d'œuvre de la scène (12). Qu'ajouter à cet éloge généralement adopté ? Qui est-ce qui ne rend pas justice à ce grand effort de l'art dramatique ? Qui peut méconnaître cette création majestueuse, cette simplicité touchante et sublime, cette diction céleste qui semble inspirée par la divinité ? C'est là qu'à l'exemple de Sophocle, qui se montra dans les chœurs l'égale de Pindare, Racine passe avec tant de facilité et de bonheur à un genre de composition, qui dans notre langue sur-tout est infiniment éloigné du style de la scène ; c'est dans les chœurs d'Athalie, ainsi que dans ceux d'Esther, qu'il donne à notre idiôme poétique plus de pompe, d'harmonie, d'onction, de douceur et de variété qu'il n'en eut jamais ; et que, fait pour être en tout un modèle, il nous laisse les monuments les plus beaux de la vraie poésie lyrique (13).

Ainsi cet excellent esprit semblait né pour tout ce qu'il voulait faire. Sa comédie des Plaideurs obtint le suffrage de Molière, et en était digne. Ses épigrammes, (car il en fit, quoiqu'il fût honnête et vertueux ; et l'on peut se moquer des sots, quand ils sont méchants, précisément parce que l'on n'est ni l'un ni l'autre), ses épigrammes, pleines de sel et de finesse, sont encore remarquables par l'élégance et la pureté de style, dans un genre où l'on a cru souvent pouvoir s'en dispenser. Ses lettres contre Port-Royal peuvent être mises à côté des meilleures Provinciales. Nous

avons perdu ce qu'il avait écrit sur l'histoire; mais il a prouvé dans un discours académique qu'il aurait pu exceller dans la prose.

Tant de talents, en blessant les yeux de l'envie, attirèrent ceux d'un roi qui ne la croyait pas. Racine reçut de Louis XIV et de son digne ministre Colbert, des récompenses et des honneurs. Il dut à la libéralité de ce monarque, une aisance qu'il est plus beau peut-être de ne devoir qu'à son travail, mais qu'il est doux d'obtenir de la renommée, de ses talents et de la bienveillance d'un grand prince. Historiographe de France et gentilhomme ordinaire, ces deux charges qui l'approchaient du roi, lui valurent des distinctions personnelles, plus flatteuses que les présents et les titres. L'entretien de Louis XIV n'était pas pour un sujet la moindre des récompenses; et tant d'avantages devaient consoler Racine, si quelque chose peut consoler un écrivain du malheur de voir ses plus beaux ouvrages méconnus.

Il éprouva de bien des manières le danger d'être sensible. Il n'avait pu résister à l'impression que faisait sur lui l'injustice de ses détracteurs, et il condamna son génie au silence. Il n'avait pu résister à la pitié que lui inspirait la misère des peuples; et quand il en eut tracé le tableau qui affligea Louis XIV, il ne résista pas non plus au chagrin de la disgrace. On croit qu'elle hâta la fin de ses jours. Ainsi le talent et la vertu trou-

blèrent sa vie, et en avancèrent les derniers moments. Tel est souvent l'effet de l'un et de l'autre; et cependant qui pourrait se résoudre à ne pas aimer le talent et la vertu!

On l'accuse de faiblesse, pour s'être montré sensible aux critiques injustes et au mécontentement de son maître. Mais quant au premier reproche, on ne songe pas assez combien il est dur, après les sacrifices que la culture des lettres exige de l'homme né pour elles et qui les préfère à tout, de ne pas trouver dans toutes les ames la récompense qu'il trouve dans la sienne. Quant au second reproche, que l'on se souvienne que Louis XIV, qui mettait tant de graces dans ses actions et dans ses paroles, avait le précieux talent de se faire aimer de ceux qu'il obligeait; que l'on songe qu'il est bien naturel de chérir son bienfaiteur, quoique cé bienfaiteur soit un roi; et l'on sentira que la douleur de lui avoir déplu était d'autant plus louable dans un sujet, que c'était le monarque qui avait tort.

L'ame de Racine était douce et tendre comme ses écrits, ouverte et noble comme sa physionomie. On lui a reproché cette vivacité dans la dispute qui tient à une humeur franche et à une conception prompte, et cette sévérité de jugement qui est la suite d'un goût exquis. Courtisan délicat sans être vil, il était mieux à la cour que Boileau, parce qu'il avait de la flexibilité et des graces, que Boileau n'avait pas. Bon

père et bon mari, le commerce et les caresses des grands ne le dégoûtèrent jamais des douceurs de la société domestique toujours chères à une ame bien née. Il s'occupait de l'éducation de ses enfants en homme qui connaît ses devoirs et qui les aime; et avec quel plaisir on voit dans ses lettres l'auteur de Phèdre et d'Athalie descendre aux derniers détails de la sollicitude paternelle!

Incapable de jalousie, (et de qui aurait-il été jaloux?) on ne peut lui reprocher aucun mot satirique contre le mérite reconnu; éloge que l'on voudrait pouvoir faire de Despréaux. Il jeta quelquefois du ridicule sur les écrivains qu'on lui opposait; mais s'il les combattait avec des plaisanteries, il leur laissait les cabales et les intrigues. Il rendait justice au mérite de Corneille sans lui porter envie. Corneille ne rendait pas justice au sien. Corneille était-il jaloux?

On les a tant de fois comparés, et ce parallèle est si fécond, que peut-être l'attend-on du panégyriste de Racine. Mais si je n'avais pas mis le lecteur à portée de le faire lui-même, j'aurais bien mal réussi. Ce parallèle doit être le résultat des idées que j'ai développées. Corneille dut avoir pour lui la voix de son siècle dont il était le créateur; Racine doit avoir celle de la postérité dont il est à jamais le modèle (14). Les ouvrages de l'un ont dû perdre beaucoup avec le temps, sans que sa gloire personnelle doive en souffrir; le mérite des ouvrages du second doit croître

et s'agrandir dans les siècles avec sa renommée et nos lumières. Peut-être les uns et les autres ne doivent point être mis dans la balance : un mélange de beautés et de défauts ne peut entrer en comparaison avec des productions achevées qui réunissent tous les genres de beautés dans le plus éminent degré, sans autres défauts que ces taches légères qui avertissent que l'auteur était homme. Quant au mérite personnel, la différence des époques peut le rapprocher malgré la différence des ouvrages ; et si l'imagination veut s'amuser à chercher des titres de préférence pour l'un ou pour l'autre, que l'on examine lequel vaut le mieux, d'avoir été le premier génie qui ait brillé après la longue nuit des siècles barbares, ou d'avoir été le plus beau génie du siècle le plus éclairé de tous les siècles.

Le dirai-je? Corneille me paraît ressembler à ces Titans audacieux qui tombent sous les montagnes qu'ils ont entassées. Racine me paraît le véritable Prométhée qui a ravi le feu des cieux (15).

Mais pourquoi des esprits si distingués, les Sévigné, les Deshoulières, les Saint-Évremond, les Nevers, répétaient-ils sans cesse qu'il fallait bien se garder de rien comparer à Corneille? C'est qu'on ne veut point revenir sur ses pas; qu'on tient à ses erreurs par amour-propre; qu'après avoir décidé qu'un auteur a seul atteint les bornes de son art, il en coûte d'avouer qu'un autre les a reculées bien plus loin; que c'est bien

assez d'avoir un grand homme à admirer, et qu'il paraît un peu pénible d'en admirer encore un autre sur lequel on n'a pas compté; qu'en général dans tous les arts on adopte d'abord un maître, à qui l'on veut bien prodiguer toutes les louanges, pourvu qu'on soit dispensé d'en accorder aucune à tous les autres : c'est qu'il est beaucoup de juges de certains traits de force et de grandeur, et qu'il en est peu de la perfection; que les beautés étincellent davantage dans une multitude de défauts, sont plus vivement senties et plus aisément pardonnées; au lieu que la perfection continue, procurant un plaisir égal, paraît naturelle et simple, charme sans étonner, et a pour ennemis secrets ceux qui, pouvant l'apprécier mieux que les autres, ont plus d'intérêt à la rabaisser.

Pourquoi enfin aujourd'hui existe-t-il une secte de littérateurs qui font profession de regarder Racine comme un écrivain élégant, mais non pas comme un homme de génie? C'est qu'ils sont à-peu-près sûrs de ne pas écrire comme lui, parce que l'examen du style peut être porté à un certain degré d'évidence; au lieu qu'ils n'ont pas renoncé au génie que chacun définit à sa manière, et auquel tout le monde a des prétentions. Pourquoi ces mêmes hommes affectent-ils pour Corneille un enthousiasme qu'ils ne sentent pas? pourquoi les entend-on crier au blasphême dès qu'on relève ses défauts? Ce n'est pas que sa

gloire leur soit infiniment chère, mais ses défauts leur sont précieux : ses défauts les rapprochent de lui. Par où se rapprocher de Racine? Quand on a lu une belle page de Corneille, la page suivante peut consoler. Comment se consoler de Racine? comment pardonner cette désespérante perfection? Et qu'on doit avoir d'ennemis quand il est si difficile d'avoir des rivaux!

O mes concitoyens! ne vous opposez point à votre gloire, en vous opposant à celle de Racine. L'éloge de ce grand homme doit vous être cher, et peut-être n'est-il pas inutile. Les barbares approchent, l'invasion vous menace : songez que les déclamateurs (16) en vers et en prose ont succédé jadis chez les Latins aux poëtes et aux orateurs. Retardez du moins parmi vous, s'il est possible, cette inévitable révolution. Joignez-vous aux disciples du bon siècle pour arrêter le torrent : encouragez l'étude des anciens, qui seule peut conserver parmi vous le feu sacré prêt à s'éteindre. N'en croyez pas sur-tout ces esprits impérieux et exaltés, qui trouvent la littérature du dernier siècle timide et pusillanime; qui, sous prétexte de nous délivrer de ces utiles entraves qui ne donnent que plus de ressort aux talents et plus de mérite aux beaux-arts, ne songent qu'à se délivrer eux-mêmes des règles du bon sens qui les importunent. Ne les croyez pas, ceux qui veulent être poëtes sans faire des vers, et grands hommes sans savoir écrire : ne voyez-vous pas

que leur esprit n'est qu'impuissance, et qu'ils voudraient mettre les systêmes à la place des talents? Ne les croyez pas, ceux qui vantent sans cesse la nature brute; ils portent envie à la nature perfectionnée: ceux qui regrettent les beautés du chaos; vous avez sous vos yeux les beautés de la création: ceux qui préfèrent un mot sublime de Shakespéare aux vers de Phèdre et de Mérope. Shakespéare est le poëte du peuple; Phèdre et Mérope sont les délices des hommes instruits: ne les croyez pas ceux qui relèvent avec enthousiasme le mérite médiocre de faire verser quelques larmes dans un roman; il est un peu plus beau d'en faire couler à la première scène d'*Iphigénie*: ceux qui justifient l'invraisemblable, l'outré, le gigantesque, sous prétexte qu'ils ont produit quelquefois un effet passager, et qu'ils peuvent étonner un moment; malheur à qui ne cherche qu'à étonner, car on n'étonne pas deux fois. O mes concitoyens! je vous en conjure encore, méfiez-vous de ces législateurs enthousiastes; opposez-leur toujours les anciens et Racine; opposez-leur ce grand axiôme de son digne ami, ce principe qui paraît si simple et qui est si fécond, RIEN N'EST BEAU QUE LE VRAI. Et si vous voulez avoir sans cesse sous les yeux des exemples de ce *beau* et de ce *vrai*, relisez sans cesse Racine..

Hélas! la colonne de ce siècle, celle sur laquelle il s'appuyait pour regarder avec assurance le

siècle précédent, ne peut pas toujours résister aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une si éclatante justice, parce qu'il était le seul qui dût n'en être pas épouvanté; ce grand tragique, qui, à ce titre, sera seul mis dans la balance avec Racine, et que tant de titres de gloire, que lui seul a réunis, mettront d'ailleurs hors de toute comparaison; cet homme à qui l'on refusa si long-temps sa place, parce qu'il mettait les autres à la leur, et qui n'a dû qu'à ses longues années cet avantage que n'eût pas Racine, de se voir enfin à son rang; Voltaire préside encore au goût et aux beaux-arts. Qui en sera l'arbitre et la lumière après lui? Vous avez élevé un trophée à sa gloire: faites plus, élevez à ses côtés le trophée de Racine. Réunissez dans les mêmes honneurs ces deux hommes trop grands pour que la nature ait pu les réunir dans un même siècle; et mettez sur leurs statues cette inscription qui les caractérise, et qui sera la leçon de tous les âges, le BEAU et le VRAI.

FIN DE L'ÉLOGE DE RACINE.

NOTES

SUR L'ÉLOGE DE RACINE.

(1) L'ACADÉMIE française et le théâtre sont les deux seuls endroits où les écrivains reçoivent des honneurs publics. Mais il s'en faut bien que ces deux scènes de gloire soient en ce genre ce qu'elles pourraient être. Les assemblées de l'académie dans une très-petite salle, où la plupart des assistants sont debout et mal à leur aise, ne sont, à proprement parler, qu'un rendez-vous de gens de lettres et d'amateurs, qui ne peuvent pas représenter la nation; et la nation devrait être juge et spectatrice des honneurs rendus au génie. On a couronné à l'académie française, sur-tout depuis dix ou douze ans, des ouvrages qui auraient mérité plus de concours et d'appareil. Je sais bien que ce n'est pas la peine d'assembler toute la France pour entendre une pièce de deux cents vers, souvent médiocre. Mais les sujets d'éloquence sont des morceaux plus importants : et qui empêche que ceux de poésie ne le deviennent? Pourquoi ne couronnerait-on pas des ouvrages beaucoup plus étendus et plus intéressants? Il faudrait sans doute proportionner la récompense au travail; il faudrait que le prix ne fût pas une chétive fondation d'un particulier, mais un présent digne de la magnificence du souverain. Alors, peut-être imaginerait-on d'élever un lycée pour les assemblées de la littérature, qui pût contenir les trois ou quatre mille personnes qui s'en occupent dans la capitale; et les arts auraient un hôtel, comme la monnaie, les fermes, etc.

Quant au théâtre (arène qui doit être encore plus brillante), tant que du milieu d'une poignée d'hommes indé-

cemment entassés les uns sur les autres, il pourra s'élever une douzaine de voix, qui appellent avec des cris impérieux un auteur dont on veut s'amuser un moment, pour se dédommager d'avoir écouté sa pièce; tant qu'on fera venir sur le bord du théâtre, par forme de plaisanterie, un homme dont l'ouvrage disparaîtra pour jamais au bout de huit jours, les lettres seront bien plus avilies au théâtre qu'elles n'y seront honorées.

Les représentations dramatiques n'auront de la décence et de la dignité, les jugements publics n'auront une expression marquée et incontestable, que quand tous les spectateurs seront assis. Cette vérité est si évidente, qu'on ne peut s'y refuser que par des intérêts particuliers qui servent encore à la démontrer. Il est certain que les cabales et les partis se cachent aisément dans une foule qui se tient debout et en tumulte, et seraient à découvert dans une assemblée tranquille d'hommes assis. Alors, chaque personne est en vue à toutes les autres, et craint de déshonorer son caractère et son jugement. Alors, le parterre ne serait plus un champ de bataille où chaque parti se distribue par pelotons! et l'on ne dirait plus à ceux qui arrivent (comme M. de Voltaire l'a imprimé en dernier lieu) : *Venez-vous pour applaudir? mettez-vous là. Venez-vous pour siffler? mettez-vous ici.* On ne dirait plus : nous ferons tomber celui-ci; nous ferons réussir celui-là. Si les spectateurs avaient été assis, on n'aurait pas fait tomber la *Phèdre* de Racine, et Racine n'aurait pas été perdu pour la France et pour le théâtre pendant dix-huit ans. On n'aurait pas fait tomber *Adélaïde*, cette même *Adélaïde* applaudie avec transport trente ans après, sans qu'on y ait changé un vers.

On parle de bâtir une nouvelle salle pour la comédie française. Sans doute on fera disparaître ce reste de barbarie qui déshonore le théâtre et la nation. On cédera aux vœux et aux réflexions de tous les hommes qui pensent. Alors, pour obtenir même un succès passager, il faudra du moins

avoir ce degré de mérite qui, joint à la nouveauté, peut soutenir un ouvrage quelque temps; et l'on ne sera pas à-peu-près sûr avec cinquante billets de vingt sols distribués à la jeunesse des cafés, et cette bienveillance générale accordée à la médiocrité qui n'a point d'ennemis, de faire jouer sept ou huit fois de méprisables rapsodies, qu'un certain nombre de personnes qui se succèdent va voir pendant quinze jours, parce qu'on entend dire que cela n'est pas tombé, et qu'on a demandé l'auteur.

(2) Cet esprit de secte est si bien établi et si connu, que lorsqu'il paraît quelque ouvrage de marque, on pourrait, sans crainte d'erreur, dresser une liste de tous ceux qui en diront du mal; on pourrait annoncer d'avance dans quelles maisons, dans quels journaux il sera déchiré. Ce n'est pas en ce point, comme on voit, que consiste ce secret des sectes dont je parle; c'est dans le choix des écrivains morts qu'il faut louer, des principes qu'il faut adopter, des modèles qu'il faut préférer. Ce secret-là n'est connu que des initiés, et il se rapporte toujours à quelque intérêt commun auquel tout est subordonné. Par exemple, ce parti si puissant autrefois, et aujourd'hui si faible, qui s'était réuni contre M. de Voltaire, parce qu'on se réunit toujours contre une puissance; ce parti avait son plan et sa marche, dont il ne s'écartait pas. J'ai été à portée de le connaître dans ma première jeunesse, parce que le hasard m'y avait jeté, et je me souviens très-bien des discours que j'y entendais. Ils étaient édifiants, quoiqu'ils ne m'aient pas converti. C'était une aversion singulière pour ce qu'on appelle l'art d'écrire, *art subalterne*, disait-on, *dont le génie peut se passer, et qui n'est nécessaire qu'aux hommes médiocres: un mépris profond pour le goût, maître scrupuleux et pusillanime qui étouffe les grandes beautés, et fait valoir les petites; qui s'occupe d'élégance, de justesse, d'harmonie et autres misères semblables, tandis qu'il néglige la force; la force qui,*

comme on sait, ne peut jamais se trouver qu'avec l'incorrection et l'aspérité d'un style hardi et inégal; la force enfin à laquelle il faut sacrifier la raison, parce que la raison est toujours faible. La force était le grand mot de ralliement, et on louait avec enthousiasme non pas les beautés, mais les déclamations de Corneille et de M. de Crébillon, parce qu'il y avait de *la force;* et quant à Racine et à M. de Voltaire, c'était du *bel esprit*, *du talent* même, si l'on voulait, mais ni *force*, ni *génie*. La *force* et le *génie* appartenaient exclusivement à Corneille et à M. de Crébillon. Y trouver des défauts, du moins ne pas convenir que leurs défauts même avaient quelque chose d'admirable, c'était audace, aveuglement, témérité, indécence.

Que l'on se rappelle les ridicules clameurs qu'excita le commentaire de Corneille. Cette époque est remarquable : elle montre comment il faut apprécier les jugements des hommes, et ce qu'il faut attendre d'eux; elle fait voir quel est, dans certaines époques, l'insurmontable pouvoir des conventions et des préjugés. L'ouvrage était condamné d'avance, et personne ne criait plus fort que ceux qui ne l'avaient pas lu. On avait beau leur dire · « Eh! messieurs, « de grace; montrez-nous les erreurs de ce commentaire. « Vous parlez si éloquemment! prenez la plume, écrivez les « belles choses que vous dites. Défendez la gloire de Cor« neille qui n'est pas attaquée; justifiez ses fautes et démon« trez celles du commentateur; criez moins, et raisonnez un « peu davantage. Vous avez tant de journaux à vos ordres. « Allons, courage, réfutez M. de Voltaire. Vous avez beau « jeu : on ne demande pas mieux que de vous donner rai« son. De grace, instruisez-nous. »

Que répondaient-ils? Pas un mot de discussion. Il a manqué de respect à Corneille, disait-on. — Non, messieurs, on ne peut le louer davantage, ni même le louer mieux; car on n'a loué que ce qu'il y avait de louable. — Mais il relève cent défauts pour une beauté. — C'est qu il fallait

relever ces cent défauts, que toutes les jeunes têtes sont tentées de prendre pour des beautés. Ces défauts existent-ils, ou n'existent-ils pas? — N'importe, quand même il dirait la vérité, il ne fallait pas la dire.

Ce dernier raisonnement, qui paraît inconcevable, était pourtant celui des personnes les plus modérées, et celui qu'on faisait le plus souvent; j'avoue que je ne saurais ni le comprendre, ni m'y accoutumer. Il faudrait une bonne fois s'expliquer, et dire ce qu'on prétend. Y a-t-il des mystères en littérature? Y a-t-il des traditions à-la-fois erronées et respectables qu'il faille conserver sous un voile que personne ne peut déchirer sans être sacrilége? Quoi! les opinions de l'esprit sur les arts de l'esprit ne sont pas libres! Je conçois que les vérités qui peuvent blesser les vivants, soient délicates et dangereuses; mais nous défendra-t-on même celles qui ne regardent que les morts? Jusqu'à quand la médiocrité, qui a besoin de préjugés et d'erreurs, exercera-t-elle cette ridicule et révoltante tyrannie sur la raison et le goût? Jusqu'à quand sera-t-on exposé aux clameurs, aux invectives et aux libelles, dès qu'on osera énoncer un avis qui n'est pas celui de la multitude? Jusqu'à quand, dans les disputes purement littéraires, où il semble que le seul danger doit être d'avoir tort, le plus grand danger sera-t-il d'avoir raison?

On ne saurait trop le répéter : il n'y a dans toutes ces matières qu'un seul examen à faire; celui de la question; et c'est le seul qu'on ne fasse jamais. Qu'importent les noms de Racine et de Corneille? Voyons quel est celui des deux qui a fait de plus belles tragédies, qui a fait de plus beaux vers, qui a le mieux connu les principes de la nature et ceux de l'art, qui parle mieux au cœur et à l'oreille. Voilà ce qu'il faut examiner sans humeur, sans passion, sans querelle. Dans cette discussion, il faut de toute nécessité relever les défauts et les beautés. Pourquoi les enthousiastes de Corneille jettent-ils des cris de fureur, dès qu'on articule ce qu'il a

de répréhensible? Son nom doit être sacré, disent-ils. Oui, sans doute, son nom, mais non pas ses défauts : ce ne sont pas ses défauts qui ont consacré son nom. Plus les beautés qui l'ont fait si grand sont respectables, plus il importe de les bien distinguer, et de les séparer soigneusement de ses fautes. Mais censurer ses fautes, c'est vouloir détruire sa gloire, dit-on encore. Quelle idée! Qui peut avoir l'odieux et extravagant projet de détruire la gloire d'un grand homme qui n'est plus? Celui qui aurait conçu ce dessein absurde ne serait pas pour Corneille un ennemi dangereux. M. de Voltaire savait mieux que personne, et l'on doit savoir, sans être M. de Voltaire, que quand un homme s'est élevé sans modèle aux beautés supérieures, la postérité reconnaissante ne se souvient que de son mérite, et oublie ses fautes. Mais ces mêmes fautes que l'on oublie quand il ne s'agit que de le déclarer grand, on les rappelle quand il est question d'examiner s'il n'y a rien de plus grand que lui; et je demande quel intérêt on peut supposer à ceux qui lui préfèrent Racine. Ils se sont étrangement trompés, ceux qui ont cru que M. de Voltaire voulait abaisser Corneille, parce qu'il le craignait. Ils se trompaient d'abord dans le fait, parce que ce n'est point abaisser un homme, que d'exalter avec enthousiasme tout ce qu'il a de réellement beau. Ils se trompaient ensuite dans le motif : M. de Voltaire sait trop bien que s'il pouvait craindre quelque chose dans la postérité, ce ne pourrait être que ce genre de mérite le plus rare de tous, qui croît toujours avec le temps, la perfection.

Il résulte du commentaire de M. de Voltaire, que Corneille a fait de belles scènes, et pas une bonne pièce. Ceux que ce résultat peut affliger, n'ont qu'à le combattre par des raisons, et non par des cris. Mais cette dernière espèce de réponse est la plus aisée, et celle qu'on emploie le plus volontiers. L'autre est encore à venir.

On lui proposait de faire le commentaire de Racine. Il répondit : *Il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages, beau, pathétique, harmonieux, admirable*, etc.

Je demande à tout homme raisonnable, si celui qui parle ainsi de Racine, a pu être jaloux de Corneille.

« Mais M. de Voltaire a senti que son génie se rapprochait « de celui de Racine. » Oui, la vérité, la nature et le goût sont toujours très-près de Racine, et souvent loin de Corneille.

« Mais d'un autre côté, quel intérêt supposer à ceux qui « préfèrent Corneille? »

Aucun, s'il s'agit du littérateur impartial, dont l'opinion tient au caractère; aucun, s'il est question de cette classe de lecteurs, qui ne cherche et ne consulte que son plaisir, et qui ne tient à la littérature par aucun parti ni par aucun travail. Reste alors à examiner, non pas les motifs de leur prévention, puisqu'ils n'en ont aucune, mais les principes de leur erreur, puisqu'on a posé que c'en est une. Il faudra observer si ce ne sont pas des têtes un peu romanesques, des esprits excessivement amoureux de la grandeur vraie ou fausse, et qui mettent une sorte d'orgueil à trouver de la conformité entre leurs idées et celles de Corneille. Ce n'est pas avec ces dispositions qu'on doit être constitué juge des artistes. Il faut n'examiner que la perfection même de l'art, et voir celui qui en a approché le plus près. Il faut donc revenir à ceux même qui s'en occupent, et dont la voix entraîne naturellement le grand nombre. Quant à ceux-là, si l'on demande quel intérêt ils peuvent avoir à préférer les beaux morceaux de Corneille aux belles tragédies de Racine, il me semble que la réponse n'est pas difficile : c'est qu'il est plus aisé de faire de beaux morceaux que de faire de belles tragédies; c'est que l'amour propre s'arrange merveilleusement de cette idée, qu'on peut être un grand homme avec une multitude de défauts; c'est qu'il n'y a personne qui, d'après ce principe, ne se flatte d'avoir assez de beautés pour faire excuser beaucoup de fautes.

On ne s'en tient pas là, on veut que ce mélange de beautés et de défauts soit au-dessus des plus beaux ouvrages.

C'est là, dit-on, le vrai caractère du génie : de grandes beautés et de grandes fautes. Non, c'est un des avantages du génie, de faire excuser ses fautes par les beautés dont il les couvre ; mais il n'est pas vrai que le propre du génie soit de ne rien produire que d'informe et de monstrueux. Virgile et Sophocle, Racine et M. de Voltaire, Cicéron, Démosthène, Tacite, Horace, sont certainement des génies du premier ordre : ils ont de grandes et de très-grandes beautés, et en foule ; ils n'ont point de grandes fautes. On nous permettra bien de croire qu'ils ont au moins autant de génie que Corneille, Lucain, Shakespéare et Milton.

On a mis souvent Homère parmi ces grands esprits remarquables par leurs inégalités : mais il faut faire une réflexion, c'est que les défauts d'Homère sont la prolixité, les répétitions, la naïveté familière ; et nous ne pouvons pas trop juger si c'étaient là des défauts très-choquants dans des mœurs infiniment éloignées des nôtres, dans un ouvrage dont l'auteur allait chanter les différentes parties dans les villes et les villages de la Grèce, comme nos troubadours allaient chantant des romances dans les cours des princes et des barons. D'ailleurs, Homère ne peint jamais une nature fausse (la mythologie mise à part) ; jamais il n'est ni ridiculement boursoufflé, ni subtilement raisonneur. *Aliquando bonus dormitat Homerus.* Mais il ne faut point le placer parmi ceux dont on a dit qu'il était impossible de s'élever plus haut ni de tomber plus bas. Leur chûte, dit-on, annonce la hauteur de leur vol. Soit, j'admire leur vol, et, si l'on veut même, leur chûte ; mais j'admire encore plus celui qui sait s'élever et descendre, et qui ne tombe jamais. On insiste ; on prétend que celui qui ne tombe jamais, du moins ne s'élève pas aussi haut. Qui, nous dit-on, a pu jamais monter à la hauteur de Corneille ?

Expliquons-nous. Corneille, par la nature même des sujets qu'il a choisis, a dû rencontrer plus souvent que Racine ce genre de sublime qui tient à l'élévation des idées et à la

grandeur des objets; et j'avoue encore que ce choix même prouve la disposition au sublime et le caractère de son génie. Mais, en convenant que Corneille a plus souvent que Racine le sublime des pensées, il faudrait examiner si Racine n'a pas beaucoup plus souvent que Corneille le sublime de la passion et du sentiment; il faudrait considérer ensuite si cette dernière espèce de sublime n'est pas la plus rare, la plus difficile, et sur-tout la plus tragique et la plus théâtrale.

En s'occupant de cet examen, on trouverait d'abord que ce ne sont pas les génies les plus heureux, les écrivains le plus souvent relus et le plus souvent admirés, qui ont eu le plus de *traits* saillants et de grandes pensées; que Lucain en a beaucoup plus que Virgile, et Sénèque beaucoup plus que Cicéron; et cependant qui pourra nier que Virgile ne soit un bien plus grand poëte que Lucain, et Cicéron un écrivain bien plus éloquent que Sénèque? C'est que ce ne sont pas les *traits* qui font un ouvrage; c'est le tissu du style et l'ensemble des idées. Ce n'est pas par des élans momentanés que l'on juge un écrivain; c'est par sa marche habituelle: la plus grande difficulté, le mérite le plus rare, n'est pas d'étonner le lecteur, c'est de l'attacher.

On trouverait ensuite que l'homme étant naturellement porté à la grandeur, il est plus aisé de se livrer tout entier à l'enthousiasme qui nous élève, que de descendre au fond de son cœur, et d'y surprendre avec l'œil de l'imagination les secrets de la nature et de nos penchants.

On trouverait que, sur-tout au théâtre, l'admiration qu'inspire la grandeur est d'un effet médiocre, lorsqu'il ne s'y mêle pas des sentiments touchants, comme la clémence dans le pardon de Cinna, et les affections paternelles dans le vieil Horace: qu'excepté ces moments qui sont rares, la grandeur est souvent un peu froide; parce qu'on vient au théâtre, moins pour admirer que pour être ému; parce que l'admiration est un sentiment dont on revient le plus vîte

qu'on peut, au lieu que l'intérêt et l'attendrissement mettent l'ame dans une situation où elle aime à demeurer.

On trouverait que Corneille, trompé par ce goût pour la grandeur, a souvent choisi des sujets qui d'ailleurs n'avaient rien de tragique, tels que *Sertorius*, *Nicomède*, *Othon*, etc. au lieu que Racine, éclairé par la connaissance du cœur humain, a élevé jusqu'à la dignité tragique le sujet faible et élégiaque de *Bérénice*.

On trouverait enfin que les traits de passion, si fréquents dans Racine, tels que,

> Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime,
> ....
> Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
> ....
> Je ne t'ai point aimé, cruel! qu'ai-je donc fait?
> ....
> Ils ne se verront plus, ils s'aimeront toujours.

et cent autres de cette force, et le rôle tout entier de *Phèdre*, sont d'un sublime beaucoup plus tragique, que les plus grands traits de force et d'élévation qui nous surprennent dans Corneille.

Il faudrait conclure, ce me semble, que si le premier mérite dans tous les arts est d'en atteindre le but, le sublime de Racine doit être mis au-dessus du sublime de Corneille, comme le quatrième livre de Virgile est au-dessus des grands traits de *la Pharsale;* comme la Harangue pour Milon et celle pour Ligarius sont au-dessus de tout l'esprit de Sénèque.

Quant à la question que je me suis faite, qui jamais a pu atteindre à la hauteur de Corneille? je réponds, sans balancer, l'homme de génie qui a fait *Brutus* et *Rome sauvée,* qui a non-seulement atteint cette hauteur, mais qui même y reste, et n'en tombe jamais. J'avoue que le rôle de Brutus

et celui de Cicéron me paraissent plus beaux que les plus beaux rôles de Corneille : c'est peut-être en ce genre le chef-d'œuvre de l'art, parce que la grandeur y est toujours mêlée de sensibilité, et pénètre l'ame en l'élevant.

Au reste, je conviens que c'est ici une préférence qu'il serait difficile de réduire en démonstration. Je rends compte de ce que j'éprouve; d'autres peuvent être différemment affectés : quand on n'a à choisir qu'entre des beautés supérieures, chacun doit être content de son partage, sans vouloir forcer le choix d'autrui. Félicitons-nous de nos richesses, et ne faisons pas de nos plaisirs un sujet de guerre.

Cette note est une dissertation, je le sais; mais la manière dont on y répondra, prouvera peut-être qu'elle n'était pas assez longue.

(3) Ce n'est pas seulement à cause de la différence des mœurs, qu'une bonne tragédie grecque ne peut pas, sans souffrir beaucoup de changements, être une bonne tragédie française; c'est sur-tout parce que nos pièces demandent beaucoup plus d'étendue. Je ne connais qu'un seul ouvrage chez les Grecs, qui pût être transporté sur notre théâtre, sans autre altération que le retranchement des chœurs; c'est le Philoctète de Sophocle. Mais il ne pourrait fournir que trois actes. Toutes les autres pièces grecques demanderaient parmi nous plus de suspension dans l'intrigue, plus de développement dans les scènes et dans les caractères, plus de passion dans le dialogue. C'est ce qu'a si heureusement exécuté M. de Voltaire, dans la tragédie d'*Oreste*. Il a pris toutes les beautés que les convenances françaises lui permettaient d'emprunter à Sophocle : il a conservé l'intéressante et noble simplicité du sujet; mais il a conduit l'intrigue avec plus d'art. Il est allé bien au-delà de l'original dans le rôle d'Électre, l'un des chefs-d'œuvre de l'éloquence dramatique, et l'un des rôles les plus parfaits qu'il y ait au théâtre depuis *Phèdre*. Il a créé le rôle de Clytemnestre. Il a su dans

le cinquième acte rendre intéressante une femme criminelle qui semblait ne devoir être qu'odieuse, et qu'avec beaucoup d'art on aurait espéré tout au plus de rendre supportable. Il lui a prêté des mots sublimes. Il a peint des plus beaux traits l'amitié d'Oreste et de Pylade. Enfin, il a imaginé un dénouement. Voilà l'ouvrage du génie. C'est ainsi qu'il convient de lutter contre un homme tel que Sophocle. Voulez-vous une preuve de l'inconcevable aveuglement de la haine? écoutez les ennemis de M. de Voltaire, répétant sans cesse qu'il se sert dans ses tragédies de petits moyens, et lui opposant M. de Crébillon comme un esprit bien plus créateur. M. de Crébillon, en traitant le sujet d'*Électre*, n'a pu s'en tirer qu'avec une double intrigue d'amour qui tient la moitié de la pièce, et qui la gâte. Or, qui est-ce qui marque plus de fécondité, plus de ressources, plus de création, ou de tirer tout du sujet et de soi-même, ou d'avoir recours à un double épisode? Je voudrais savoir comment on peut répondre à ce raisonnement sans être absurde : mais il y a des gens pour qui ce n'est pas une affaire.

(4) L'intrigue la moins défectueuse dans Corneille, est celle de *Polyeucte*; et c'est la pièce sur laquelle s'appuieront ceux qui pourront nier que Racine ait donné le premier modèle d'une bonne intrigue. Cependant, si l'on y veut faire attention, il me semble qu'on trouvera de grands défauts dans le plan de *Polyeucte*. Certainement, ce qui fonde le mérite d'une intrigue, c'est la force, la noblesse et la justesse des ressorts qui font mouvoir les principaux personnages; c'est l'art d'opposer habilement ces personnages les uns aux autres, de leur donner à tous un degré d'intérêt relatif qui attache suffisamment le spectateur, et de fonder sur la combinaison de tous ces intérêts opposés, l'effet total de la pièce, c'est-à-dire le plaisir que donne au théâtre la crainte balancée par l'espérance. Or, ce mérite se trouve-t-il éminemment dans *Polyeucte?* Je mets à part les défauts

de vraisemblance : par exemple, l'arrivée de Sévère qui vient pour épouser Pauline, dont naturellement il ne doit pas ignorer le mariage avec Polyeucte. Ceux qui reprochent tant à Racine d'avoir fondé une pièce sur l'égarement de Clytemnestre, doivent blâmer bien davantage cette ignorance de Sévère : car il est bien plus possible que le courier d'Agamemnon ait pris un autre chemin que la reine, qu'il ne l'est que Sévère n'ait pas appris, en traversant l'Arménie, et en venant jusque dans le palais du gouverneur, que la fille de ce gouverneur, qui est sa maîtresse, est mariée depuis quinze jours. Encore une fois, passons ces sortes de fautes. N'examinons point comment Sévère est arrivé, puisqu'on désire qu'il arrive, et puisqu'il ne vient que pour jouer un rôle noble et intéressant. Mais Félix, qui est le grand mobile de l'intrigue, est-il un personnage tragique? Sa politique si basse et si lâche est-elle digne du théâtre? Il craint, s'il ne fait mourir son gendre, de perdre sa place de gouverneur; car c'est tout ce qu'il peut craindre. Certainement, ce n'est pas là un ressort qui ait beaucoup de force et de dignité. Ses espérances ne sont pas plus nobles que ses craintes: il va jusqu'à dire que si Sévère épousait sa fille après la mort de Polyeucte, cette alliance le rendrait, lui Félix, beaucoup plus grand seigneur. Sont-ce là des intérêts bien tragiques? Est-ce là une intrigue fortement conçue? Remarquez que le péril de Polyeucte n'a pas d'autre fondement, et que toute la pièce est appuyée sur la politique de ce Félix. Je demande encore si c'est là une bonne intrigue.

Il me semble qu'il doit toujours y avoir une juste proportion entre les divers intérêts balancés dans une tragédie, et que c'est en cela principalement que consiste l'art de l'intrigue. Il ne faut pas que des considérations petites et mesquines amènent un grand sacrifice ou une action atroce. Quand il est question de faire périr son gendre, et d'ordonner le malheur de sa fille, il faut des raisons assez fortes, pour que le spectateur les excuse et les trouve plausibles.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher. (Boil.)

Et que m'importe que Félix soit plus ou moins grand seigneur? Voyez dans *Andromaque*, combien tous les intérêts sont grands! Andromaque, pour sauver le fils qui lui reste et qui la console de ses malheurs, épousera-t-elle le meurtrier de son époux? Oreste, pour obtenir la main d'Hermione, égorgera-t-il Pyrrhus? Pyrrhus s'exposera-t-il au courroux de toute la Grèce, pour épouser la veuve d'Hector? Voilà de grands intérêts; il n'y en a pas un qui ne m'attache fortement, et qui ne soit digne de la tragédie: et avec quelle adresse l'auteur a su les contrebalancer!

Parlera-t-on de l'intrigue de *Cinna?* Si, dans le second acte, Cinna dit précisément tout le contraire de ce qu'il doit dire, s'il agit contre ses intérêts et contre ses vues, l'intrigue ne porte-t-elle pas sur un mauvais fondement? Si la délation de Maxime, au quatrième acte, est une bassesse mal concertée, puisqu'il ne peut avoir aucune espérance d'obtenir Émilie, dont il sait que Cinna est aimé; si ce même Maxime tient une conduite absolument opposée à cette dignité tragique qui doit se trouver jusques dans le crime, l'intrigue de *Cinna* est-elle un modèle? Il y a sans doute de sublimes beautés dans cet ouvrage; mais ne peut-on pas demander avec M. de Voltaire, si c'est une belle tragédie?

A l'égard d'*Héraclius*, on peut voir dans le commentaire le grand nombre de fautes évidentes et inexcusables sur lesquelles l'intrigue est fondée. Mais sans entrer dans ce détail, je me contenterai d'observer que peut-être ne fallait-il pas trouver dans *Héraclius* une si prodigieuse force d'esprit. Il me semble que c'est la simplicité et la clarté des moyens jointe à la grandeur des effets, qui prouve la véritable force. La multiplicité et l'embarras des ressorts ne peut jamais être qu'un défaut, et non pas un mérite. J'admire les beautés du quatrième et du cinquième acte; mais j'avoue que, non-seulement j'ai beaucoup de peine à entendre les trois premiers,

mais même qu'il me paraît assez indifférent de savoir lequel des deux princes est Héraclius; ce qui, dans la pièce, est peut-être un défaut encore plus grand que l'obscurité. Beaucoup de gens ont cru que l'intrigue d'*Héraclius* était belle, parce qu'elle était difficile. Mais un mécanicien qui prodiguerait jusqu'à l'excès les rouages et les ressorts, en serait-il beaucoup plus admirable?

On sait que l'exposition de *Rodogune* n'est pas beaucoup plus claire; que la double proposition du double meurtre est hors de toute vraisemblance. Je sais que la situation d'Antiochus au cinquième acte est belle et théâtrale; mais j'avoue que mon cœur est toujours moins ému, quand ma raison est révoltée. Je respecte, si l'on veut, ceux qui amènent des effets avec de si grands défauts; mais j'admire du fond du cœur ceux qui en produisent d'aussi grands, et qui ne les font pas acheter si cher. Je voudrais sur-tout que la tragédie me représentât une action qui ait pu arriver. Or, je ne sais s'il y a un pays où se rencontrent à-la-fois deux femmes, dont l'une propose à ses deux fils, à deux jeunes princes tres-bien nés, d'assassiner une jeune princesse que tous deux veulent épouser, et que d'ailleurs elle a pu beaucoup plus facilement faire périr tandis qu'elle la tenait en prison; et dont l'autre propose à ces deux mêmes princes, dont elle connaît la vertu, d'assassiner leur mère. Quand on m'aura démontré que des aventures si extraordinaires sont dans l'ordre des choses probables, je pourrai regarder *Rodogune* comme un chef-d'œuvre. Encore ce chef-d'œuvre me paraîtrait-il beaucoup moins intéressant que la situation de l'Iphigénie de Racine au troisième acte, que celle de Sémiramis au quatrième, etc. Ces grands effets tragiques ne sont pas amenés par des invraisemblances.

« Mais aussi leurs auteurs ne sont que de *beaux-esprits*.
« Le grand mérite, d'être à-la-fois intéressant et raisonnable!
« De grandes absurdités et de grands effets : voilà ce qu'il
« faut admirer. »

Il y a des gens qui n'ont jamais lu que de bons livres, qui n'ont jamais vécu qu'en bonne compagnie, et qui croiront que personne n'a pu avancer sérieusement des propositions si ridicules. Je réponds à ces lecteurs d'élite, qu'ils se trompent; qu'en matière de goût, il faut quelquefois écrire pour tout le monde; que s'ils étaient dans le cas de beaucoup d'honnêtes gens qui ont lu de mauvais ouvrages et rencontré de mauvais auteurs, ils sauraient que des écrivains de toute espèce, des faiseurs d'héroïdes, de drames, de romans, de tragédies, etc. disent avec la plus sérieuse gravité, que Despréaux et Racine *ont perdu la poésie française*, en faisant voir que la raison et l'harmonie sont quelque chose; et qu'au fond l'harmonie est une chimère, la raison un épouvantail, la perfection, de quelque espèce qu'elle soit, une marque infaillible de médiocrité, et que le génie ne se manifeste jamais que par des fautes épouvantables, et des écarts sublimes. *Erudimini qui judicatis terram.*

Je crois devoir répéter que je suis bien loin de vouloir jeter du ridicule sur tous ceux qui préfèrent Corneille à Racine : je tâche de raisonner avec ceux qui raisonnent; mais je ne traite pas si gravement ceux qui ne raisonnent pas.

(5) Dans Corneille les femmes sont des hommes; ou plutôt, hommes et femmes, tout est Corneille. C'est dans Corneille, qu'Émilie parle *des douceurs de sa possession*. C'est Corneille qui fait parler la Cléopâtre de la mort de Pompée, avec le ton d'une galanterie indécente; celle de Rodogune, avec une férocité tranquille qui donne à la nature un démenti trop formel; Viriate, avec une hauteur qui avilit devant elle le grand Sertorius; Pulchérie, avec un excès d'orgueil et d'emportement qui choque et révolte. Racine n'aurait pas fait dire à Pauline, en parlant du danger de revoir un homme qu'on a aimé :

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme.

il aurait certainement trouvé une expression plus délicate et plus tendre, et aurait écarté l'idée humiliante d'une femme qui succombe à sa faiblesse. Il n'eût pas fait dire à Pulchérie:

> L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
> Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.

Est modus in rebus.

(6) Corneille a peint de grands sentiments. A-t-il peint de grandes passions? Il a peint le patriotisme romain, vertu républicaine, qui n'appartient qu'aux hommes nés libres, quoique l'amour de la liberté appartienne à tout le monde. L'ambition est chez lui, ou un calcul purement politique, ou une combinaison froide de crimes atroces: elle n'a ni l'enthousiasme qui l'échauffe, ni les remords qui l'excusent. Est-il naturel, par exemple, qu'une mère qui vient d'égorger son fils, dise si tranquillement:

> Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi:
> La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
> Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
> Peut déja de ma part les promettre à leur père:
> Ils le suivront de près, etc.

Ces horreurs exprimées dans un style familier, et détaillées avec tant de calme, ne sont-elles pas d'un rhéteur qui a cru qu'un caractère, pour être fort, devait être horrible? L'ambition de Cléopâtre ne serait-elle pas à-la-fois, et plus passionnée, et plus excusable, si elle était combattue par quelqu'un des sentiments ineffaçables dans une mère? ne serait-elle pas bien plus tragique? Et n'est-ce pas une vérité en morale, que par la même raison qu'il n'y a guère de vertu si pure qui n'ait été quelquefois ébranlée, il n'y a point d'âme si perverse qui n'ait eu quelques bons mouvements? Je dirai plus, il y a telle ame dont je croirais volontiers que la pu-

reté n'a jamais été ternie par aucun sentiment malhonnête; et je ne crois point de l'homme né le plus méchant, qu'il n'ait jamais été fâché de l'être. L'homme, quoique né susceptible du bien et du mal, est plus aisément disposé à l'un qu'à l'autre; car il fera le premier toutes les fois qu'il n'aura pas de motif pour faire le second. On ne commet jamais le mal, que pour en éviter un qu'on croit plus grand; ce qui a fait dire, avec raison, que le crime n'était qu'un faux calcul.

Quant à l'amour, cette passion si mobile, si active, si variée, qui réunit en elle toutes les autres, et les rend plus furieuses; quel est, dans Corneille, le personnage qui en paraisse vraiment pénétré, et qui en parle le langage? Il y en a quelques traits dans le rôle de Chimène.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

est un beau mouvement. On en citerait peu d'autres. On convient, en général, que les personnages de Corneille sont des discoureurs d'amour, et non pas des amants.

C'est d'après toutes ces réflexions, que d'excellents esprits ont mis en question, si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique. Comme la tragédie est le résultat de tous les talents réunis, il a donné les premiers modèles de ceux qui tiennent à l'élévation de l'ame et des idées, parce qu'il était né avec un grand esprit, et une grande disposition à l'éloquence. Mais avait-il cette sensibilité expressive, cette imagination prompte, cette flexibilité d'ame, qui sont les moyens et les ressorts de la tragédie? Voilà ce que l'on pourrait examiner sans blesser la gloire de Corneille : car on peut être né avec beaucoup de génie, et n'avoir pas éminemment celui du théâtre. Je crois que Corneille aurait été bien grand dans le sénat romain, ou dans le parlement d'Angleterre; mais que peut-être dans Athènes il n'aurait pas remporté le prix de la tragédie sur Euripide et sur Sophocle.

Les préjugés sont bien aveugles : bien loin que Corneille

ait formé le génie de Racine, il est évident, pour peu qu'on y réfléchisse, que si Racine parut d'abord fort au-dessous de ce qu'il devint dans la suite, c'est qu'il commença par vouloir imiter Corneille. *Alexandre* est clairement modelé sur les pièces de Corneille : l'amour d'Alexandre pour Cléophile est peint précisément des mêmes traits que celui de César pour Cléopâtre. C'est cette froide galanterie qu'on croyait alors devoir mêler à l'héroïsme, et qui le dégradait. Une affectation de grandeur qui tient au faste des paroles, et qui se mêle dans l'*Alexandre* à des raisonnements sur l'amour, était encore une imitation des défauts introduits sur la scène à la suite des beautés de Corneille, et que ce cortége imposant ne rendait que plus contagieux. Si quelque chose prouve l'heureux naturel de Racine et la pente irrésistible de son génie, c'est la force qu'il eut de revenir à la vérité et à lui-même, malgré le succès d'*Alexandre* et l'exemple de Corneille : et c'est alors qu'il fit *Andromaque*.

(7) On ne prétend point faire un crime à Corneille d'avoir pris et embelli *le Cid* de Guilain de Castro. Les hommes de génie se sont toujours permis de faire passer dans leur langue les beautés des nations étrangères; et c'est même une permission qu'eux seuls peuvent prendre, et dont la médiocrité n'est pas à portée d'abuser. Mais remarquons ici l'injustice des préjugés. On répète sans cesse le mot de création : il semble qu'elle appartienne exclusivement à Corneille. Cependant il est facile de prouver qu'il a plus emprunté que Racine. *Le Cid* et *Héraclius* sont aux Espagnols; la belle scène du cinquième acte de *Cinna* est toute entière dans Sénèque le philosophe : il ne lui reste donc en propre que les trois premiers actes des *Horaces*, *Polyeucte*, les beaux morceaux de *Pompée* qui ne sont pas traduits de Lucain, le cinquième acte de *Rodogune*, quelques scènes de *Sertorius*. *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, *Athalie*, appartiennent absolument à Racine : et dans *Phèdre*

et *Iphigénie* il s'en faut bien que les plus grandes beautés soient prises aux Grecs; au lieu que ce qu'il y a de plus beau dans *le Cid*, dans *Héraclius* et dans *Cinna*, est précisément ce qui est d'emprunt. Encore une fois, on est loin de vouloir faire aucun reproche à Corneille : on veut seulement observer que les mêmes hommes qui l'appellent souvent un génie créateur par excellence, quoique ses grandes beautés soient empruntées, ne veulent pas que Racine et M. de Voltaire soient aussi des génies créateurs, quoique assurément ils aient tiré de leur propre fonds un assez grand nombre de beaux ouvrages, pour les opposer à ceux que Corneille ne doit qu'à lui.

On fait encore, pour vanter la fécondité de Corneille, un raisonnement qui m'a toujours paru un peu étrange. Quelle tête, dit-on, que celle qui a conçu trente plans dramatiques, dont aucun ne ressemble à un autre! Mais si de ces trente plans il y en a vingt-quatre absolument mauvais, j'avoue que je vois bien ce qu'il y a de déplorable dans une pareille fécondité, mais non pas ce qu'il y a d'admirable. Si ces plans, parmi une foule de défauts, avaient des beautés réelles, il y aurait matière à de justes éloges. Mais comment peut-on de bonne foi savoir gré à un homme d'avoir produit le plan d'*OEdipe*, de *Pertharite*, de *la Toison d'Or*, de *Sophonisbe*, d'*Othon*, de *Pulchérie*, de *Théodore*, d'*Andromède*, de *Bérénice*, de *Suréna*, d'*Agésilas*, d'*Attila*, etc.? Y a-t-il quelque gloire à inventer si mal? Jusqu'à quand conviendra-t-on de se payer de mots qui n'ont point de sens? Jusqu'à quand les grands hommes auront-ils pour admirateurs tant de faux enthousiastes ou de partisans maladroits?

(8) *Britannicus* n'eut aucun succès dans sa nouveauté : il est vrai que le cinquième acte n'est pas d'un grand effet. Mais croira-t-on que ce défaut, racheté par des beautés sans nombre, ait été la seule cause du peu de succès de la pièce?

Sans parler des dispositions des spectateurs, qui, après le grand succès d'*Andromaque*, devaient être armés ou d'une extrême sévérité, ou d'une jalousie secrète, il me semble qu'on pourrait trouver encore dans le goût qui régnait alors un obstacle à l'effet de *Britannicus*. Le sujet se rapprochait par plusieurs endroits de ceux qu'avait traités Corneille, et les têtes étaient encore montées au ton que Corneille avait introduit. Il est certain que la sagesse et la vérité, lorsqu'elles n'ont pas encore pris un certain empire, peuvent quelquefois paraître froides après l'exagération et l'enflure. On était accoutumé à ces personnages qui avertissent toujours qu'ils sont grands, qu'ils sont politiques, qu'ils sont fins courtisans; à ces scélérats qui disent d'eux-mêmes plus de mal qu'on n'en peut penser. Agrippine, qui ne répète point qu'elle est habile, qu'elle est ambitieuse, qui ne se vante point d'être méchante, qui ne se glorifie point de l'empoisonnement de Claude comme d'une belle action, mais qui dit en vers que peu d'hommes savent faire,

> Néron ne me voit plus, Albine, sans témoins :
> En public, à mon heure, on me donne audience;
> Sa réponse est dictée, et même son silence.

Agrippine ne parut qu'une intrigante vulgaire. Il y a pourtant, et on l'a reconnu depuis, une bien plus grande connaissance de ce qu'on appelle l'esprit de la cour dans ce rôle d'Agrippine, et en général dans la tragédie de *Britannicus*, qu'il n'y en a dans toutes les pièces de Corneille. Si l'on veut réfléchir sur cette observation, et lire *Britannicus* avec le dessein d'y étudier la politique de l'auteur, il n'y aura pas un seul lecteur un peu éclairé qui ne soit de cet avis. Le nom seul de Néron semblait promettre tout ce qu'il y a de plus odieux : on fut bien surpris qu'il n'eût pas sans cesse à la bouche ces maximes effroyables qui semblent être la morale et le code de l'enfer; on trouva qu'il était trop bon; c'est du moins ce que nous dit Racine dans sa préface,

Quelle scène que celle de Narcisse avec Néron au quatrième acte! et qu'il était beau de la faire après celle de Burrhus! C'est bien là, comme a dit Boileau, *courir de merveille en merveille!* Quelle entreprise que celle de ramener Néron après l'impression qu'il vient d'éprouver! et quel chemin il y a du moment où il envoie Burrhus auprès de son frère à celui où il sort avec Narcisse pour aller l'empoisonner! Cependant tel est l'art détestable de Narcisse, ou plutôt l'art admirable du poëte, que cette révolution, l'ouvrage de quelques instants, paraît naturelle, vraisemblable, et même nécessaire. Le venin de la malignité est si habilement préparé, qu'il doit pénétrer l'ame du tyran et l'infecter sans remède : mais comme Néron le reçoit avidement! comme on voit que le crime ne lui coûtera rien, et qu'il ordonnera le meurtre de son frère sans peine et sans remords! Le moment où il s'écrie dans sa rage,

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer,

n'est pas encore le plus horrible : alors il est furieux et jaloux; mais lorsqu'il dit à Narcisse,

Ils mettront ma vengeance au rang des parricides,

voilà le cri d'une ame atroce, voilà le mot d'un tyran.

Je remarquerai encore, qu'au théâtre le sort des rôles et des pièces est presque entièrement dans la main des acteurs. Ce n'est guère que de nos jours qu'on a connu tout le mérite du rôle de Néron, grâce au jeu profondément raisonné et senti de l'acteur sublime qui le représente, et qui sait si bien se pénétrer de l'esprit de tous ses rôles. Voilà ce que peut faire un grand comédien : il met à la portée de la multitude une foule de beautés qui n'étaient connues que du petit nombre d'hommes qui lisent et réfléchissent.

Cependant le public n'avait pas attendu jusque-là pour rendre justice à *Britannicus* : du vivant même de Racine on étoit revenu par degrés sur cet ouvrage; et il était tou-

jours goûté davantage chaque fois qu'il reparaissait sur la scène.

(9) Combien de fois ai-je entendu opposer à la variété de Corneille la monotonie de Racine! Il est vrai que dans ce dernier quelques personnages du second ordre, quelques jeunes princes amoureux, Britannicus, Xipharès, Antiochus, Hippolyte, Bajazet, ont beaucoup de traits de ressemblance; mais s'ensuit-il que les tragédies où Racine a placé ces personnages se ressemblent d'ailleurs et pour le ton et pour l'effet? Certainement il y a loin d'Andromaque à Britannicus, de Britannicus à Bérénice, de Bérénice à Phèdre, et de Phèdre à Athalie. Dans Corneille, les sujets sont variés, il est vrai; mais le ton dominant est presque toujours le même. C'est presque toujours une grande force de raisonnement qui dégénère en subtilité, une hauteur d'idées qui va jusqu'à l'enflure. Émilie, Sabine, Camille, Cornélie, Viriate, Pulchérie, ont toutes le même esprit et parlent le même langage. Le vieil Horace et dom Diègue me paraissent les seuls rôles écrits d'un style passionné et qui fasse oublier l'auteur: par-tout ailleurs, c'est Corneille. Personne n'a mieux fait sentir cette vérité que M. de Voltaire, qu'il faut toujours citer en matière de goût. « Corneille écrivait très-inégale-« ment, dit-il dans le *Commentaire;* mais je ne sais s'il avait « un génie inégal, comme on l'a dit, car je le vois toujours, « dans ses meilleures pièces et dans ses plus mauvaises, at-« ché à la solidité du raisonnement, à la force et à la pro-« fondeur des idées, presque toujours plus occupé de dis-« serter que de toucher; plein de ressources jusque dans les « sujets les plus ingrats, mais de ressources souvent peu tra-« giques; choisissant mal tous ses sujets depuis *OEdipe*; in-« ventant des intrigues, mais petites, sans chaleur et sans « vie; s'étant fait un mauvais style, pour avoir travaillé trop « rapidement; et cherchant à se tromper lui-même sur ses « dernières pièces. »

On ne peut rien ajouter à ces idées si justes et si précises. Mais j'observerai encore, pour ce qui regarde Racine, qu'il est bien étrange qu'on ait méconnu chez lui le talent singulier de se plier à tous les tons. Je ne vois qu'une cause de cette erreur; c'est que Racine ayant eu dans tous les genres un langage toujours naturel qui n'appartenait qu'à lui, on s'est accoutumé à croire qu'il n'y avait point de différence dans ses sujets, parce qu'il n'y en avait point dans l'exécution. On le trouvait toujours le même, parce qu'il était toujours parfait.

(10) J'avoue que M. de Voltaire a porté encore plus loin la peinture dramatique des mœurs et l'illusion des couleurs locales. C'est une des parties supérieures de ce grand tragique. Mais il faut se souvenir aussi, qu'ayant fait un plus grand nombre d'ouvrages, il a pu déployer ce talent particulier dans une plus grande variété de sujets; au lieu que Racine a tiré presque toutes ses pièces des Grecs et des Romains. Dans *Andromaque*, dans *Phèdre*, dans *Iphigénie*, la scène est chez les Grecs; dans *Britannicus* et dans *Bérénice*, elle est chez les Romains. Ces mœurs étaient déja connues au théâtre, et bien moins neuves, bien moins piquantes que celles des Américains dans *Alzire*, des Chinois et des Tartares dans *l'Orphelin de la Chine*, de la chevalerie dans *Tancrède*, etc.

Cependant, si nous cherchons dans *Bajazet*, par exemple, des détails de mœurs et des peintures locales, combien en trouverons-nous dès la première scène et dans tout le cours de la pièce!

> Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux
> Dont l'accès était même interdit à nos yeux?
> Jadis une mort prompte eût puni cette audace.

Avec quel art ces premiers vers nous transportent déja dans le serrail et nous font entrevoir le péril des personnages!

Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance :
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Je ne peux pas, en citant ces vers, me refuser à l'occasion qu'ils me présentent de réfuter un peu plus sérieusement ce ridicule préjugé dont j'ai parlé ci-dessus, qui ne veut jamais voir la force du style qu'accompagnée de la dureté et de l'incorrection, et qui n'imagine pas qu'elle puisse jamais se trouver avec l'élégance et l'harmonie. Je crois qu'il serait difficile de citer beaucoup de vers qui égalassent, pour la force de l'expression, les quatre vers sur Ibrahim ; et il y en a dans *Britannicus* une foule de ce même genre. Ce sont là les vrais modèles du style. C'est en les étudiant, que l'on concevra ce que c'est que la véritable énergie : on verra qu'elle consiste dans une combinaison de termes heureuse et neuve, et dans l'art de joindre la plus grande étendue d'idées à la plus grande précision de mots. Racine a très-souvent cette espèce de force, et Corneille la possède au plus haut degré dans ses beaux endroits. Revenons, et cherchons encore quelques peintures de mœurs dans *Bajazet*.

Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage :
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage ;
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

. . . .

Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin, mais je prétends

Que du moins il faudra la demander long-temps.
Je sais rendre aux sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Combien il y a dans ces vers de vérités historiques! la fin tragique de presque tous les visirs, leur dépouille portée au trésor des sultans, la coutume d'envoyer le lacet à ces victimes du despotisme, et de les rendre contre eux-mêmes les exécuteurs des arrêts de leur tyran; le dévouement religieux des Turcs qui les porte à regarder comme un ordre du ciel la volonté du sultan, etc. Je demande si un homme qui ne connaîtrait que par les vers de Racine cette partie des mœurs turques n'en aurait pas une idée très-fidèle? La pièce est pleine de morceaux semblables que je ne veux pas multiplier ici, parce que je suppose qu'ils sont connus des lecteurs lettrés.

Observez encore que Racine n'a jamais manqué à la vérité historique des mœurs d'une nation; au lieu que Corneille l'a blessée quelquefois, comme, par exemple, lorsqu'il fait Pulchérie héritière de l'empire romain, etc.

(11) Il y avait un très-grand parti contre Racine, comme il y en a eu depuis contre M. de Voltaire, et comme il y en avait un contre Corneille dans les beaux jours de son génie. Il n'y en eut point, que je sache, contre Pradon. Il n'avait pour ennemis que ses vers. De très-grands seigneurs cabalèrent pour faire applaudir sa *Phèdre* et faire tomber celle de Racine. Ils poussèrent le raffinement de la méchanceté jusqu'à louer un grand nombre de loges à l'hôtel de Bourgogne, où l'on représentait ce chef-d'œuvre, afin que ces loges restant vides, la pièce parût abandonnée.

On a peine à concevoir comment des hommes de la cour, qui n'avaient rien à disputer à Racine, pouvaient porter à

ce point leur animosité contre lui. Les prétentions littéraires et l'éclat des succès du théâtre inspirent donc des haines bien vives, même à ceux qui n'ont pas l'intérêt de la rivalité. Mais, en admettant même que ces inimitiés fussent fondées, comment n'étaient-elles pas plus nobles? Il me semble que tout ce qu'on peut faire contre un écrivain dont on est l'ennemi, c'est de le juger avec une sévérité rigoureuse, et de ne lui pas faire grâce d'un défaut. Mais se refuser au sentiment des beautés; mais mentir à son ame et à son plaisir; quel excès d'avilissement et de bassesse! et cependant qu'il est commun! Je sais que la passion peut quelquefois aveugler le jugement, et fermer le cœur aux impressions du talent et du mérite: alors peut-être on est digne de quelque excuse, et sur-tout de quelque pitié. Mais cet aveuglement entier n'est pas très-ordinaire; et le plus souvent le génie n'a pas de plus grands ennemis que ceux qui le connaissent le mieux. Ce doit être pourtant un pesant fardeau que celui d'un mérite que l'on hait, et qu'il faut toujours nier tandis qu'il agit toujours. Je conçois qu'il en coûte d'accorder un hommage à ce qu'on voudrait humilier: mais vaut-il mieux s'avilir en le refusant? faut-il, pour affecter un faux mépris, s'exposer à en avoir un véritable pour soi-même?

C'est sur-tout celui qui se proposerait, comme Visé du temps de Racine, de rendre compte au public des ouvrages d'autrui; c'est cet homme sur-tout qui devrait bien prendre garde à ne jamais manquer de respect au talent. Qu'arrive-t-il en effet? Le talent se venge quelquefois, et ses traits sont perçants: leur force est proportionnée à la hauteur dont ils tombent: alors voilà la guerre ouverte. Celui qui devrait être juge devient ennemi, et il continue pourtant à vouloir être juge: il devrait être guidé par la vérité, et il ne l'est plus que par la vengeance: il devrait écrire pour l'instruction, et il n'écrit plus que pour le scandale: il ne peut parcourir, qu'en tremblant, l'ouvrage sur lequel il doit prononcer; il y a toujours assez de beautés pour le punir, et

jamais assez de défauts pour le consoler; il craint, en citant, d'être condamné par ses propres citations, et de mettre le lecteur contre lui; il est obligé d'altérer, de tronquer, de transposer. Trop emporté pour être adroit, loin de s'attacher à la partie faible de l'ouvrage, c'est souvent ce qu'il y a de plus beau qu'il voudrait détruire; le voilà forcé d'être absurde pour avoir le plaisir d'injurier. Il en sent quelquefois la honte; mais comment revenir sur ses pas? comment louer celui qu'on a déclaré incapable de mériter jamais la louange? On aime mieux accumuler injustice sur injustice, mensonge sur mensonge; et l'on acquiert un nouveau degré de déshonneur chaque fois qu'un ennemi acquiert un nouveau degré de gloire.

(12) Il ne faut pas croire que M. de Voltaire ait changé d'avis sur *Athalie*, parce qu'il a observé depuis qu'au fond Joas n'est point en péril, que la proposition d'Athalie, qui n'a point de fils, et qui veut l'adopter, paraît être faite de bonne foi, et devrait déterminer Joad, si Joad n'était pas un fanatique ou un ambitieux. Il a répondu lui-même à ces objections, en faisant sentir que si le rôle de Joad n'était pas de bon exemple en morale et en politique, il était poétiquement bon, parce que dans toute la pièce il paraît conduit par un dieu vengeur qui veut punir Athalie; que si la vie de Joas n'est pas réellement menacée dans les premiers actes, l'intérêt qu'on prend à lui ne subsiste pas moins, parce que l'auteur a l'adresse de nous occuper toujours du danger où il est d'être reconnu. M. de Voltaire a remarqué avec quel art Racine a fait intervenir la majesté de la religion, et nous a toujours mis devant les yeux l'héritier des promesses du ciel, l'espérance d'un peuple, un roi orphelin proscrit par une reine cruelle, etc. Le poëte, dit M. de Voltaire, est un vrai magicien. Voyez les *Questions sur l'Encyclopédie*.

(13) J'espère qu'on me pardonnera de citer ici quelques

morceaux des chœurs d'*Esther*, moins connus peut-être des gens du monde que les autres vers de Racine, qu'on entend tous les jours au théâtre.

(*Chœur du premier acte d'Esther.*)

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours;
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux,
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHOEUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à-la-fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de morts entassés! que de membres épars
Privés de sépulture!
Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards.

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore;
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Hé quoi! dirait l'impiété,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHOEUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats :
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressants dangers.
Donne à ton nom la victoire;
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE *seule*.

Arme-toi, viens nous défendre;
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre;
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère.
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère,
Que le vent chasse devant lui.

J'avoue que je ne connais point dans la langue française une poésie plus véritablement lyrique, une harmonie plus variée et plus musicale, et qui réunisse avec plus de grâce tous les tons, tous les sentiments et toutes les formes du rhythme. Quel champ pour un musicien! Ces vers *Pleurons et gémissons*, etc. ne donnent-ils pas d'abord une ouverture heureuse et caractérisée? *Quel carnage de toutes parts*, etc., présente un récitatif admirable. *Hélas! si jeune encore*, etc., doit fournir un air de la plus douce mélodie. *Hé quoi, dirait l'impiété*, etc., peut fournir un dialogue: et ces deux Israélites qui chantent cette belle prière,

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!

forment un duo du caractère le plus noble et le plus majestueux.

Le chœur qui finit la tragédie d'*Esther*, est le cantique d'allégresse le plus parfait que l'on puisse offrir à l'art du musicien; toutes les circonstances les plus touchantes s'y trouvent réunies, et les images sont par-tout à côté du sentiment.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité,
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première :
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHOEUR.

Rompez vos fers,
Tribus captives,
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHOEUR.

Repassez les monts et les mers,
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré.
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu, descends, et reviens habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

Quel style! quels vers! C'est là certainement la poésie française dans toute sa beauté : c'est ici sur-tout qu'elle peut être opposée à la belle poésie des Grecs et des Latins : elle en a la variété flexible, les mouvements, l'effet, la magie. Le poëte est ici véritablement l'homme inspiré; il voit les objets, me les fait voir, me transporte avec lui par-tout où il veut, et de la hauteur de son génie il domine le ciel et la terre.

Je reverrai ces campagnes si chères.
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

Quoi de plus touchant?

Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques, etc.

Quoi de plus riche et de plus pompeux?

Dieu, descends, et reviens habiter parmi nous,
Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

Quoi de plus imposant et de plus majestueux? et comme le rhythme se plie à tous les tons et à tous les effets.

On a dit en dernier lieu, dans une épître adressée à Horace, et digne de lui :

Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté?
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?

Malheureusement ce reproche n'est que trop souvent fondé. Je n'y connais pas de meilleure réponse que les chœurs de Racine.

(14) L'auteur des *Essais historiques sur Paris* a écrit qu'il aurait bien mauvaise idée de sa nation, si les hommes de quarante ans ne mettaient pas une grande différence entre Corneille et Racine. Je crois en effet qu'il y en a une très-grande en plus d'un sens. Mais, si l'auteur a voulu dire que Racine devait être plus naturellement préféré par les jeunes gens, et Corneille par les hommes mûrs, je ne sais s'il ne s'est pas trompé beaucoup. Je croirais au contraire, que le mérite de Racine, fondé sur une grande connaissance de la nature, demande, pour être senti, plus de réflexion et de maturité; et que celui de Corneille, qui consiste sur-tout dans l'expression de la grandeur, doit être bien plus du goût de la jeunesse qui en général a plus d'élévation et d'énergie que de justesse et d'expérience. On serait peut-être porté à croire que la jeunesse, qui est l'âge de l'amour et des passions, doit sur-tout en aimer la peinture. Mais, avec un peu de réflexion, on s'apercevra que cette peinture, quoiqu'elle lui plaise, ne lui paraît pas très-admirable, précisément parce qu'elle lui est trop familière, et que nous admirons moins ce qui est si proche de nous. La grandeur flatte davantage les jeunes têtes; elles aiment infiniment ce qui les élève. Ce n'est qu'avec le temps qu'elles apprennent qu'il est bien plus facile d'exalter l'imagination, que d'émouvoir l'ame, et que ces peintures de l'amour, que l'on croit d'autant plus faciles qu'elles sont plus vraies, ont un grand empire sur tous les cœurs. Je me souviens que mes camarades de collége lisaient Racine avec plaisir, mais citaient toujours avec transport même les déclamations de Corneille. J'en ai revu plusieurs depuis qui avaient bien changé d'opinion.

Je ne sais pas, d'ailleurs, pourquoi l'auteur des *Essais* aurait si mauvaise idée d'une nation qui préférerait Racine

à Corneille. S'exprimer ainsi, c'est avoir un peu d'humeur, et c'est trop souvent le ton des admirateurs outrés de Corneille. Je crois qu'une nation qui, en conservant un grand respect et une grande reconnaissance pour le génie sublime et créateur de Corneille, préférerait à ses tragédies celles de Racine et de M. de Voltaire, pourrait être une nation juste et éclairée.

Le même auteur fait un raisonnement assez singulier sur la même question. Il a observé que les partisans de Racine ne trouvaient point mauvais qu'on lui égalât Corneille, au lieu que les partisans de Corneille trouvaient très-mauvais qu'on ne lui accordât pas la prééminence, et ne voulaient point entendre parler d'égalité. Il croit que cette observation est à l'avantage du dernier. Mais, n'est-ce pas seulement une preuve que ses défenseurs sont plus enthousiastes, et ceux de son rival plus modérés? que les premiers mettent dans leur cause quelque chose de personnel, et s'imaginent s'agrandir avec le héros qu'ils défendent; et que les seconds, ne plaidant que pour le goût et discutant avec tranquillité, ont assez réfléchi pour trouver très-simple que la manière de Corneille soit plus analogue au caractère de beaucoup de lecteurs que celle de Racine, et sont assez tolérants dans les discussions littéraires, pour laisser la liberté des avis et même des erreurs? Cette disposition si raisonnable ne m'inspirerait que plus de confiance en eux : et voir dans la disposition contraire de leurs antagonistes un préjugé favorable, c'est dire que ceux qui se mettent en colère et qui crient bien fort, ont toujours raison.

(15) Un orage me surprit un soir dans les Alpes. Bientôt les ténèbres s'épaissirent sous un amas de nuages. On ne distinguait plus aucun objet. Dans cette immense et profonde obscurité, partaient des deux extrémités de l'horizon d'épouvantables éclairs, qui, doublant ainsi leur lumière et se croisant sur les sommets de Saint-Gothard, éclairaient d'une

vaste lueur ces glacières éternelles pendantes en précipices, ces cascades qui tombaient à grand bruit dans des torrents, et ces formes bizarres et menaçantes de rochers entassés et suspendus sur des abymes, tandis que des longs retentissements de la foudre, multipliés par mille échos, roulaient dans cette chaine de montagnes, et allaient mourir dans le creux des cavernes. Je fus frappé, je l'avoue, du spectacle de ces horreurs imposantes et de ces beautés terribles. Je rendais grâce à l'orage qui me donnait des émotions et des idées que je n'avais pas connues. Mais mon ame d'abord saisie fut bientôt fatiguée. Le bruit monotone du tonnerre qui grondait sans cesse, importunait mes oreilles. Les éclairs qui n'offraient à mes regards que des cimes désertes et une nature morte, et qui me rendaient plus affreuse la nuit où ils me replongeaient, lassèrent mes yeux aveuglés. Je me remplis d'idées tristes et sombres. Je ne sentis plus que la faiblesse de l'homme entouré des images de la destruction; et je ne souhaitai pas que le même spectacle se reproduisît souvent sous mes yeux.

Peu de temps après, je me trouvai au commencement d'un beau jour sur le penchant du mont Jura. A mesure que le soleil s'élevait sur l'horizon, je suivais sa marche majestueuse, et mes yeux avides erraient sur tous les objets que la lumière rendait successivement à ma vue. C'étaient des vallées fertiles, des campagnes riches et riantes, des coteaux brillants de culture; c'était de tous côtés l'image de la vie, de l'espérance et du bonheur. Ce spectacle me remplit d'un ravissement délicieux. L'éclat et la puissance du soleil semblaient augmenter de moment en moment. Ma vue se perdait dans la contemplation de la lumière immense, et ne se lassait point d'admirer l'éclatante sérénité des cieux, les richesses de la terre, et la magnificence de la nature. Mes idées étaient à-la-fois grandes et douces; et le soleil, l'homme et le monde s'offraient à moi sous leurs rapports respectifs de bienfaits et de reconnaissance. J'étais heureux de ce que je

voyais, heureux de ce que je sentais, et je souhaitai d'avoir tous les jours la même jouissance et les mêmes émotions.

Voilà ce que sont pour moi le génie brut et inégal, et le génie épuré par le goût. Le premier me saisit, me transporte quelquefois, il est vrai; mais il m'afflige un moment après : je gémis sur la faiblesse de l'homme qui gâte ainsi ce qu'il produit de plus beau. L'autre, au contraire, s'emparant de moi par degrés, et ajoutant sans cesse à mon plaisir sans le troubler jamais, me paraît un être supérieur dispensé des imperfections humaines. Il m'attache à lui sans retour, et me fait désirer de n'en être jamais séparé.

(16) J'appelle déclamation, tout ce qui étant vide de sens ou au-delà de la vérité, éblouit la multitude par le faste des paroles ou le fracas des figures. Ce défaut est un des caractères les plus marqués de la décadence du goût. Il appartient à cette époque, où des hommes qui ont peu d'idées et peu de sentiments, succédant à ceux qui ont pensé et senti, enflent et défigurent ce qui a été dit avant eux. Si l'homme éloquent fait dire à Phèdre :

Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée, etc.

le rhéteur qui vient après, dira :

Je *nourris* mon forfait, j'*alimente* mon feu.
Il *vit* de mes soupirs, il *brûle* de mes larmes.

Il substituera ces expressions bizarres et boursoufflées aux expressions heureuses et justes de Racine. Mais pourquoi? C'est qu'il n'était pas véritablement affecté. Son imagination cherchait des sentiments, et son ame ne les éprouvait pas. Car, lorsque le sentiment est vrai, l'élocution n'est jamais fausse : elle peut être sans élégance, comme dans *Ariane;* mais elle n'est ni emphatique, ni recherchée. Ces caractères sont précisément ceux du déclamateur. Moins il sent, plus il veut exprimer. Voulez-vous encore un exemple de décla-

mation, de celle qui consiste dans de grands mots qui n'ont point de sens? Je me rappelle un vers fort singulier d'une tragédie (*) où un Illinois disait :

Ne rabaissons jamais l'orgueil du nom sauvage.

Il est évident que l'auteur ne s'est point entendu lui-même. Il s'est souvenu d'avoir lu quelque part *l'orgueil du nom romain*, et il a mis *l'orgueil du nom sauvage*, sans songer que les Américains indigènes ne s'appellent point eux-mêmes sauvages, que c'est une épithète par laquelle les Européens les désignent, qu'on n'a point *l'orgueil d'un nom* qu'on ne porte pas, et qu'enfin *l'orgueil du nom sauvage* serait une étrange chose. M. de Voltaire a dit :

Le peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.

Voilà comme parlent la vérité et l'éloquence : et voilà comme on les défigure, quand on ne connaît ni l'une ni l'autre.

Mais l'espèce de déclamation la plus commune aujourd'hui, c'est l'abus des figures, c'est la manie de prodiguer hors de propos les formules les plus oratoires. On veut que tout soit fort, que tout soit grand, et l'on n'est que roide et échassé. On perd absolument de vue la variété, les passages, les nuances, la gracieuse facilité du style, tout ce qui soutient et charme le lecteur. On cherche uniquement ce que l'on appelle aujourd'hui *de la chaleur*.

Ce mot (**) qui a tourné bien des têtes, mérite qu'on s'y

(*) Cette tragédie, intitulée *Hirza* ou *les Illinois*, est du nombre de ces déclamations dramatiques, qui, après quelques représentations, sont oubliées à jamais, ou ne reparaissent que sur les théâtres de province. Elle est de M. Sauvigny, auteur d'une autre tragédie intitulée *la Mort de Socrate*, bien plus mauvaise encore que les *Illinois*. (*Note ajoutée par l'auteur en* 1778.)

(**) L'auteur a refait tout ce morceau de la manière suivante :

« Ce mot est devenu tellement abusif, qu'on ne sait plus aujourd'hui ce qu'il signifie. C'est cet abus qu'on a condamné avec d'autant plus

arrête un peu. En matière littéraire, il est de nos jours prodigué jusqu'à l'excès. Je ne me rappelle pas de l'avoir vu dans les critiques du dernier siècle, ni dans les meilleurs écrivains

---

de raison, que ce mot de *chaleur* était si mal-à-propos prodigué, qu'il ne pouvait plus passer pour un éloge. On a d'abord remarqué qu'il est au nombre de ces termes de mode qui prennent faveur dans un certain temps, et qui s'appliquant à tout, ne veulent plus rien dire. Il est sûr qu'il est rarement employé en matière de critique par tous les bons écrivains du dernier siècle. Aujourd'hui vous ne pouvez pas lire dans un journal le détail de la plus mauvaise brochure, qu'on n'y trouve qu'il a de la *chaleur*. Il faudrait s'entendre. Il faudrait que la chaleur ne signifiât jamais que le degré d'intérêt dans le style en proportion avec le sujet qu'on traite, le mélange de la sensibilité et de la raison. Alors je sais ce que c'est que la chaleur, et j'entends fort bien le vers de Boileau, lorsqu'il dit d'Homère :

Une douce chaleur anime ses discours.

Mais si, lorsqu'on est convenu qu'un ouvrage est dénué de bon sens et de style, on ajoute, il y a de la *chaleur*, je ne sais plus ce qu'on veut dire. Qu'est-ce qu'une *chaleur* déraisonnable? C'est de la démence. Voilà un plaisant mérite. Quoi! le désordre dans les idées, le manque de justesse dans les mouvements, et la ridicule prodigalité de figures, et l'incohérence des métaphores, tout cela c'est de la chaleur! La véritable éloquence est donc froide, car elle est l'opposé de tous ces défauts?

« Ce mot de *chaleur* avait tellement égaré les esprits pendant un certain temps, qu'on eût dit que presque tous les écrivains de la nation avaient le transport au cerveau. C'étaient autant de possédés et d'énergumènes qui ne parlaient plus sans prophétiser (quoiqu'ils ne fussent pas prophètes dans leur pays), qui ne s'adressaient jamais qu'à l'*univers;* qui troublaient sans cesse le repos des mânes, interpellaient le ciel à tous propos, interrogeaient à grands cris la nature qui ne répondait jamais, réveillaient les générations passées, et endormaient la génération présente. On a poussé le ridicule jusqu'à se passionner sérieusement pour les *soupers agréables de Tibère*, et *pour le bien qu'il avait fait aux hommes.* Cet inconcevable excès d'ineptie ne manquait pas de partisans, et s'appelait de la *chaleur*.

« Si l'on a prétendu que la *chaleur* dans les ouvrages était toujours

de celui-ci. Je ne le trouve guère dans les préfaces de Racine, de Corneille, de M. de Voltaire, dans Fénélon, dans les livres classiques de Port-Royal, ni de Bouhours, ni de Brumoy, etc. Peut-être est-il dangereux en matière de goût d'introduire des expressions qui n'aient pas une signification bien précise et un sens bien déterminé. Il me semble que Boileau ne loue nulle part son ami Racine d'avoir de la *chaleur*, que Racine ne nous dit pas que Sophocle ait écrit avec *chaleur*. Je crois que, si Despréaux avait demandé à quelqu'un de sa société, ce qu'il pensait d'un ouvrage nouveau, et qu'on lui eût répondu *il y a de la chaleur*, il n'eût pas trop su ce qu'on aurait voulu lui dire. Il aurait probablement demandé, si c'était que l'auteur s'emportait avec trop de violence. Il y a de la *chaleur* dans vos reproches, voulait dire, vos reproches ne sont pas assez mesurés. Mais, qu'est-ce que la *chaleur*, en fait d'ouvrages? est-ce un mérite? est-ce un défaut? *La chaleur* ne peut jamais signifier, dans un sens figuré, qu'une très-grande vivacité : mais avec une très-

---

l'opposé du froid, on s'est encore trompé : car rien n'est si *froid* qu'une chaleur déplacée; et des ouvrages qui n'ont pas beaucoup de *chaleur* peuvent n'être point froids, quand ils auront le ton qui leur est propre. Les épîtres de Boileau, par exemple, ne sont certainement point froides, ce sont de très-bons ouvrages, parce qu'elles ont le degré d'intérêt dont elles sont susceptibles. C'est ce que M. de Voltaire a si judicieusement observé, et ce qu'auraient dû se rappeler ceux qui ont tant reproché à Boileau de n'avoir pas les qualités qu'il n'était pas obligé d'avoir. Une suite de cet abus qu'on a fait du mot *chaleur*, c'est le mélange de tous les tons et de tous les genres d'écrire. On a voulu qu'une épître eût l'effet d'un drame, et c'est ainsi que l'on a corrompu à-la-fois et les ouvrages et les jugements.

« Je sais bien que de grands critiques, tels que les Fréron, les Sautreau, les Sabatier, les Clément et autres, ont reproché à l'auteur de *Mélanie*, de l'*Éloge de Fénélon*, etc., de n'avoir point de *chaleur*. Mais on peut quelquefois, en matière de goût, faire la même réponse que Lamotte-le-Vayer en matière plus grave : *Mes amis, j'ai tant de reli*[illegible]*e ne suis pas de votre religion.* » (Édition de 1778.)

grande vivacité, on peut faire un ouvrage détestable. Enfin, quand on me dit qu'il y a dans un ouvrage, de la raison, de l'intérêt, du pathétique; qu'il y a dans le style de tel auteur, de la noblesse, de la rapidité, de la véhémence, je sais très-bien qu'en penser. Si l'on me dit qu'il y a de la *chaleur*, on ne me donne aucune idée nette; ou, si, pour m'en faire une, je me rappelle ce qu'étaient les ouvrages que j'ai vu caractériser par ce mot de *chaleur*, je ne suis pas tenté de les lire; car j'ai observé que ce mot ne signifiait le plus souvent qu'un grand désordre dans les idées, très-peu de justesse dans les mouvements, et une ridicule prodigalité de figures.

Pourquoi donc se sert-on sans cesse de ce mot? N'est-ce pas précisément parce qu'il n'a pas un sens bien marqué, et qu'il ne compromet guère le jugement de celui qui le prononce? Vous me dites que ces vers ont de l'élégance, et ces mêmes vers fourmillent de fautes; que cette tragédie est bien conduite, et j'y démontre mille inconséquences : je vous prouverai aisément que vous avez tort. Mais si vous me dites que telle pièce ou tel ouvrage a de la *chaleur*, vous ne risquez guère, car la plus mauvaise rapsodie peut en avoir, puisque rien n'est plus aisé que de multiplier à l'excès les exclamations, les apostrophes, les expressions violentes, sans qu'il y ait ni bon sens, ni intérêt, ni éloquence; et à coup sûr il y aura de la *chaleur*.

Ce n'est pas que je veuille proscrire ce mot. Je voudrais qu'on en déterminât davantage le sens; qu'il ne fût jamais que l'expression d'une qualité louable, et non pas l'excuse vague d'un style qui d'ailleurs aurait tous les défauts. Je dis qu'il est trop près de l'abus, et qu'en effet on en a étrangement abusé. Il avait d'abord tellement égaré les esprits, que des étrangers fort sages crurent pendant un certain temps, que presque tous les écrivains de la nation avaient le transport au cerveau. C'étaient autant de possédés et d'énergumènes qui ne parlaient plus sans prophétiser, (quoiqu'ils ne fussent pas prophètes dans leur pays), qui ne s'adressaient

jamais qu'à *l'univers*, qui troublaient sans cesse le repos des mânes, interpellaient le ciel à tout propos, interrogeaient à grands cris la nature qui ne répondait jamais, réveillaient les générations passées, et endormaient la génération présente. On a poussé le ridicule jusqu'à se passionner sérieusement pour les *soupers agréables de Tibère*, *et pour le bien qu'il avait fait aux hommes*. Cet inconcevable excès d'ineptie ne manquait pas de partisans, et s'appelait de la *chaleur*.

Si l'on a prétendu que la *chaleur* dans les ouvrâges, était toujours l'opposé du froid, on s'est encore trompé : car rien n'est si *froid* qu'une chaleur déplacée ; et des ouvrages qui n'ont pas beaucoup de *chaleur*, peuvent n'être point froids, quand ils auront le ton du genre et l'intérêt qui leur est propre. Les épîtres de Boileau, par exemple, ne sont certainement point froides : ce sont de très-bons ouvrages, et cependant on n'y trouve point ce qu'on appelle de la *chaleur*. C'est ce que M. de Voltaire a si judicieusement observé, et ce qu'auraient dû se rappeler ceux qui ont tant reproché à Boileau, de n'avoir pas les qualités qu'il n'était pas obligé d'avoir. Une suite de cet abus qu'on a fait du mot de *chaleur*, c'est le mélange de tous les tons et de tous les genres d'écrire. On a voulu qu'une épître eût l'intérêt d'un drame : et c'est ainsi que l'on a corrompu à-la-fois et les ouvrages et les jugements.

Voilà, dira-t-on sans doute, une terrible sortie contre la *chaleur :* et l'on n'en dit tant de mal, que lorsqu'on n'en a point. Hélas ! très-volontiers. Je ne me fâche point de cette épigramme, qui sera de la force de beaucoup d'autres dont on m'a honoré. Mais on peut quelquefois, en matière de goût, faire la même réponse que fit Lamotte-le-Vayer en matière plus grave : *Mes amis, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de votre religion.*

FIN DES NOTES.

ÉLOGE

DE LA FONTAINE,

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, EN 1774.

Quandò ullum invenient parem? (Hor.)

Il est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain (1), ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du théâtre (2); la postérité a tourné ses regards sur un homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monuments, ne méritait pas moins son attention et ses hommages; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrage plus fait pour être

(1) Descartes.

(2) Corneille et Racine.

goûté avec délices, que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des graces à la raison, et de la gaieté au bon sens; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivait avec sagesse en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté; qui devait être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompenses; homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvait pas ignorer son génie, mais ne l'appréciait pas; et qui même, s'il pouvait être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, serait étonné de sa gloire, et aurait besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

Une illustre académie a proclamé la Fontaine, et toutes les voix ont applaudi. Pour le louer, l'homme sensible a désiré d'avoir du talent, et le talent a souhaité de s'approcher du génie. Un étranger généreux semble s'être chargé d'offrir à sa mémoire les tributs de l'Europe lettrée, en enrichissant la couronne de l'orateur. Il s'est honoré, sans doute; mais pouvait-il ajouter à l'émulation? Quiconque est digne de louer la Fontaine, peut-il le louer autrement que pour lui-même? Ses panégyristes sont récompensés d'avance en le lisant. Il est doux de parler de ses plaisirs.

Mais ces plaisirs sont ceux de l'ame et du goût. Est-il si facile de s'en rendre compte? Définit-on ce qui nous plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira la Fontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et, peut-être, si ce génie heureux et facile pouvait lire ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous dirait-il avec son ingénuité naturelle : Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire; il m'en coûtait bien peu pour y parvenir.

PREMIÈRE PARTIE.

L'enfance et l'éducation de la Fontaine n'ont rien de remarquable. Il est du nombre des génies qui n'ont point eu d'aurore, et qui du moment où ils ont été avertis de leur force, se sont élevés à la hauteur où ils devaient atteindre, pour n'en plus descendre jamais. Nous observerons seulement que sa naissance fut placée près de celle de Molière, comme si la nature eût pris plaisir à produire presque en même temps, les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, et son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus immédiatement à la nature, et qu'il dépend moins de la réflexion, n'était pas même encore soupçonné. C'est une

tradition reçue, qu'une ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormait. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau : il semblait qu'il eût attendu le moment de dire, Je suis poëte. Il le fut dès-lors en effet. C'était le temps où tout naissait en France. Nourri de la lecture des auteurs anciens, il trouvait peu de modèles dans ceux de son pays. Mais en avait-il besoin? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger, par une suite de cette indolence, l'un de ses caractères particuliers, il fallait seulement qu'on l'instruisît de ce qu'il pouvait. Quelques stances de Malherbe lui apprirent, en flattant son oreille, combien il était sensible au plaisir de l'harmonie. L'harmonie est la langue du poëte; il sentit que c'était la sienne. La gaieté qu'il goûta dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui anime tous ses écrits. Il aimait à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devait être le modèle. Les images pastorales et champêtres prodiguées dans d'Urfé, devaient plaire à cette ame douce dont tous les goûts étaient toujours si près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avait des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter. Telles étaient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étaient aussi les auteurs les plus familiers à la Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres. Et quelle

différence, quelle distance d'eux tous à lui! Aperçoit-on dans ses ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté? Tout n'est-il pas empreint d'un caractère particulier? Oui, sans doute, et c'est la première qualité qui se présente d'abord dans son éloge, son originalité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût ou par la contagion du mauvais; et de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il serait même possible qu'il se formât un esprit, qui serait la perfection de tous les esprits, qui, empruntant quelque chose de chacun, vaudrait mieux que tous; et cette espèce de génie, ce beau présent du ciel, ne pourrait être réservé qu'au siècle qui suivrait celui de la renaissance des arts, et dans lequel la dernière opération de l'esprit humain serait de se replier sur ses créations premières, de calculer et de juger ses richesses, et de se rendre compte de ses efforts. Il est un autre genre de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impression qu'ils dé-

sirent le plus, celle de la nouveauté. C'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres; qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit; qui semble tirer tout de lui-même, en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte; toujours piquant, même dans ses irrégularités, parce que rien ne serait irrégulier comme lui; qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grâce; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il en a une qui lui est propre. Ésope, Phèdre, Pilpay, avaient fait des fables. Un homme vient, qui les prend toutes, et ces fables ne sont plus celles d'Ésope, de Phèdre, de Pilpay; ce sont celles de la Fontaine. On nous crie : Il n'a presque rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire; et cette invention n'est pas devenue commune : elle lui est restée toute entière. Il en a trouvé le secret, et l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur ni imité. A ce double titre, quel homme peut se vanter d'être plus original?

Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au-dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affaibli, ni

partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier et ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent, ne le retrouveront plus. Molière si gai, si plaisant dans ses écrits, était triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'était plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai, il fallait que Molière fût porté à observer, et l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot lapin et à Robin mouton, il fallait avoir le caractère d'un enfant, qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde pas autour de lui, et la Fontaine était distrait. C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenait à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeait guère. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que Dieu *mit au monde Adam le nomenclateur, lui disant : Te voilà; nomme.* On pourrait dire que *Dieu mit au monde la Fontaine le conteur, lui disant : Te voilà ; conte.*

Ce don de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différents : à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but; et au conte plaisant, qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut degré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier. C'est celui sur lequel il con-

vient de s'étendre davantage; c'est le plus important, le plus parfait; c'est la principale gloire de la Fontaine; et cette gloire n'est mêlée d'aucun reproche.

L'homme a un penchant naturel à entendre raconter. La fable pique sa curiosité et amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monuments de tous les peuples. Il semble que de tout temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit que la raison timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître, soit qu'un sage voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante : quoi qu'il en soit, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain. Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil, et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur sauve l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte. Quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons en secret prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions

pas entendre d'un autre : car nous voulons bien quelquefois nous corriger ; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

A la moralité simple et nue des récits d'Ésope, Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connaît la pureté de son style, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y consens ; mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand la Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fonds et la morale, et embellis de son style, forment le plus souvent des résultats nouveaux qui suppléent chez lui au mérite de l'invention. On y remarque par-tout une raison supérieure. Cet esprit si simple et si naïf dans le récit, est très-juste et même très-fin dans la morale et les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée ;

elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat et de l'allégorie la plus heureuse; lisez cette fable adressée à l'auteur du livre des Maximes, au célèbre la Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à la Fontaine. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au crystal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, aperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans la Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit? O qu'il possédait un don plus éminent et plus précieux! Cet art d'interesser pour tout ce qu'il raconte, en paraissant s'y intéresser lui-même de si bonne foi; art inconnu à tous les autres fabulistes, art qui chez lui n'en était pas un, qui n'était qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité, de cette *bonhomie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs; mot vulgaire ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et la Fontaine. *Le Bon-Homme:* voilà le nom que lui a donné la postérité; et lorsqu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits, mais celui de son ame,

sa bonté loyale, sa candeur naïve, alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges, qui sont si loin de valoir la lecture d'une de ses fables, de s'adresser à lui comme s'il pouvait nous entendre, de lui dire : « O bon la Fontaine! homme unique « et excellent! parais dans cette assemblée; viens « t'asseoir un moment parmi nous; nous te cou- « vrirons des fleurs que nous répandons autour « de ton image. Peut-être les honneurs flattent- « ils peu ton ame modeste et tranquille, et la « vaine éloquence du panégyrique est trop au- « dessous de toi; mais tu es sensible au plaisir « d'être aimé : et c'est là l'hommage unanime que « nous t'offrons pour récompense du plaisir que « tu nous a donné tant de fois. »

Je m'écarte, je le sens; j'oublie un moment les ouvrages pour m'occuper de l'auteur. Il est bien difficile de mettre de l'art dans un éloge dicté tout entier par le cœur. Je suis bien plus sûr d'aimer la Fontaine que je ne suis sûr de le bien louer. Je me livre à ce que je sens, et je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme singulier qui naît de l'illusion complète où il est lui-même, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux, des monarchies et des républiques. Il en a composé un monde nouveau, beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse; et qui n'aimerait à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté

chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au roi Lion un louvre, une cour des pairs, un sceau royal, des officiers, des médecins; et quand il nous représente le loup qui *daube au coucher du roi* son camarade le renard, il est clair qu'il a assisté au coucher, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé. Cette bonne foi si plaisante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux puissances qu'il a établies. C'est toujours *nosseigneurs les ours, nosseigneurs les chevaux, sultan léopard, don coursier;* et les parents du loup, *gros messieurs qui l'ont fait apprendre à lire!* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur concitoyen, leur ami, leur confident? Oui, sans doute, leur ami. Il les aime véritablement; il entre dans tous leurs intérêts; il met la plus grande importance à leurs débats. Écoutez la belette et le lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers.* Ce sérieux qui est si plaisant excite en nous ce rire de l'ame, que ferait naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer la Fontaine.

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartuffe parlerait-il mieux que le chat pris dans les filets,

qui conjure le rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'a toujours *aimé comme ses yeux*, et qu'il était sorti *pour aller faire sa prière, comme tout dévôt chat en use les matins?* Dans cette fable sublime des animaux malades de la peste, quoi de plus parfait que la confession de l'âne? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute!

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là? On en citerait cent de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la mémoire et au goût de ceux qui aiment la Fontaine; et qui ne l'aime pas?

Cet intérêt qu'il prend à ses personnages et qui nous divertit, paraît quelquefois sous une autre forme, et devient attendrissant; comme dans cette belle fable où le serpent accusé d'ingratitude invoque le témoignage de la vache. Les plaintes de celle-ci peuvent-elles être plus touchantes? Elle rappelle tous ses services.

Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin,
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude?

Quel langage? Peut-on n'en être pas ému? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal

qui se plaint? Le fabuliste fait de ses animaux, ce qu'un dramatique habile fait de ses acteurs. Il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs; et l'intérêt et l'illusion ne sauraient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'esprit qui lui était particulier, de sa manière de concevoir et de sentir, de son imagination facile et flexible, se joint le charme inexprimable de son style; don qui couronne tous les autres; don précieux de la nature qui l'avait créé grand poëte. C'est ici peut-être que l'on pourrait attendre des idées générales sur la manière d'écrire la fable; mais les préceptes ennuient, et les modèles instruisent. Il ne sied bien qu'aux maîtres, de donner des leçons de l'art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en orateur, et qu'Horace parle en poëte de poésie et de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés, que m'importe le rhéteur qui vient leur donner des noms? Quand on aura fait la poétique de la fable, le fabuliste paraît qui vous dit à-peu-près, comme le Lacédémonien cité plus d'une fois : *ce qu'on a bien dit, je le fais cent fois mieux;* et cet homme, c'est la Fontaine.

Patru, dit-on, voulait le détourner de faire des fables. Il ne croyait pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante brièveté de Phèdre. Je conviendrai que notre langue est essentiellemente plus lente dans sa marche que celle des

Romains : aussi la Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui, il me semble que si la Fontaine dans ses fables n'est pas remarquable par la brièveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement, et sans que le lecteur perde un plaisir. Telle est le style de la Fontaine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
. . . .
Deux coqs vivaient en paix; une poule survient:
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie.
. . . .
Un lièvre en son gîte songeait;
Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait.
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion; et c'est ainsi qu'écrit toujours la Fontaine. Je remarque son excellent esprit dans la différence de style qui se trouve entre ses fables et ses contes. Il a senti que

dans le conte qui n'a d'autre objet que d'amuser, tout est bon pourvu qu'on amuse. Aussi hasarde-t-il toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas; on fait volontiers le chemin avec lui. Mais dans la fable, qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vîte et ne s'arrêter sur les objets que pour les rendre plus frappants. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de la Fontaine, à un très-petit nombre près, me paraissent des chefs-d'œuvre irréprochables.

Ce qui prouve encore que, éclairé par un goût naturel, il réglait sa manière d'écrire sur la sévérité du genre, c'est que négligé dans ses contes, il est beaucoup plus correct dans ses fables. Il y respecte la langue que Molière ne respectait pas assez. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Il savait que si le conte familier les fait pardonner, la fable, plus sérieuse, ne les admet pas : et qui croira pouvoir s'en permettre, quand la Fontaine s'en permet si peu?

Cette correction, qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable, qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare et si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de la Fontaine, on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point; il converse; s'il raconte, il est per-

suadé; s'il peint, il a vu: c'est toujours son ame qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret et d'avoir besoin de le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'est cherché, rien n'est préparé; il se plie à tous les tons, et il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien; tout, jusqu'au sublime, paraît lui être facile et familier. Il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style; il n'y a que les connaisseurs qui sachent à quel point la Fontaine est poëte, ce qu'il a vu de ressources dans la poésie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créées, de métaphores hardies toujours si naturellement placées, que rien ne paraît plus simple. Aucun de nos poëtes n'a manié plus impérieusement la langue; aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers français à toutes les formes imaginables. Cette monotonie, qu'on reproche à notre versification, chez lui disparaît absolument. Ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'aperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes, que le retour des sons semble toujours une grace et jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rhythme une variété si

prodigieuse et si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure et du mouvement. Il coupe, brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui semblait réservé aux vers grecs et latins, est un mérite si commun dans les siens, qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure, et des priviléges d'un genre qui admet toute sorte de tons, ne pourraient plus se retrouver au même degré dans le style noble et dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre; pourquoi ont-ils si rarement approché de cette perfection? L'harmonie imitative des anciens, si difficile à égaler dans notre poésie, la Fontaine la possède dans le plus haut degré, et l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant, que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentiments, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient; et l'on sent qu'il n'était pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poëte, l'enfant de la nature, la Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédants n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la

poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre en vers? C'est de lui sur-tout que l'on peut dire proprement, qu'il peint avec la parole. Dans quels de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux, dont l'agrément soit égal à la perfection? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un seul exemple parlera mieux pour la Fontaine, que tout ce que je pourrais dire.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile;
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille.
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Je demande s'il existe en poésie un tableau plus parfait, si le plus habile peintre me montrerait sur la toile, plus que je ne vois dans les vers du poëte? Comme le chasseur et le chien suivent pas à pas la perdrix qui se *traîne* avec le vers! Comme un hémistiche rapide et prompt vous montre le chien qui *pille!*... Ce dernier mot est un élan, un éclair; et avec quel art l'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée!* Elle est en l'air, et vous voyez long-temps l'homme im-

mobile, *qui, confus, des yeux en vain la suit.* Le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau, me rappelle avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie et de la morale la plus noble. Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du paysan du Danube, et à cette fable (1) que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées et de raison, mais dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment! Ce langage en effet est par-tout celui de la Fontaine: il a beau devenir philosophe; vous retrouvez toujours le grand poëte et *le bon-homme.*

Vous retrouvez sur-tout cette sensibilité, l'ame de tous les talents; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la tragédie ou l'épopée et tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette sensibilité douce et naïve qui convenait si bien au genre d'écrire que la Fontaine avait choisi; qui se fait apercevoir à tout moment dans ses ouvrages, sans qu'il paraisse y penser, et joint à tous les agréments qui s'y rassemblent, un nouveau charme

(1) La première du dixième livre.

plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentiments aimables répandue dans ses écrits! Comme on y trouve l'épanchement d'une ame pure et l'effusion d'un bon cœur! Avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude et des douceurs de l'amitié! Qui ne voudrait être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *deux amis*? Se lassera-t-on jamais de relire celles des deux pigeons, ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être l'on donnerait la palme sur tous les ouvrages de la Fontaine, si, parmi tant de chefs-d'œuvre, on avait la confiance de juger, ou le courage de choisir? Qu'elle est belle cette fable! Qu'elle est touchante! Que ces deux pigeons sont un couple charmant! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux! Quel intérêt dans les aventures du pigeon voyageur! Quel plaisir dans leur réunion! Et lorsque ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie! Quel besoin d'aimer! On croit entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de Tircis et d'Amarante! A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression et de grace? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est le poëme de Vénus et Adonis. Il est digne de la déesse et du héros. Le poëte habite comme eux

des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'imagination, qu'elle a construit pour l'amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accents de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté. Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amants ont de délices toujours variés et toujours les mêmes, tout ce que deux ames confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissements et de transports; enfin ce qu'on voudrait toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que la Fontaine vous représente sous les pinceaux que l'amour a mis dans ses mains.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire et pour intéresser? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas? Le poëte des enfants et du peuple est en même temps le poëte des philosophes. Cet avantage qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est sur-tout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces moments qui ne reviennent que

trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même et à se défaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers? Sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent? Sur la Fontaine. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur; on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochait, et lui-même s'accuse en plus d'un endroit, d'avoir passé trop légèrement d'un genre à un autre. Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de son génie? Il avait fait une comédie; et dans cette espèce de drame, l'enjouement et la naïveté ne sont pas des titres d'exclusion, et sa comédie est un des plus jolis actes qui égaient encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas si bien réussi dans le roman de Psyché, trop long et trop chargé de détails, mais où l'on retrouve souvent ce naturel et cette grace qui avertissent qu'on lit la Fontaine. Quel autre que lui aurait pu faire la chanson que Psyché entend dans le palais de l'amour, et qui semble composée par l'amour lui-même, et cet hymne à la volupté qu'Horace aurait envié? Quant aux autres morceaux qu'on appelle ses *œuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue et par leur objet, que ce sont plutôt des fantaisies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne dussent pas l'être, c'est un

tort des éditeurs; et si l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me suis étendu avec plaisir sur ses fables; pourquoi suis-je moins porté à parler de ses contes? Ils sont aussi parfaits dans un genre inférieur. C'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté! Quelle facilité! Quelle abondance! Quelle variété de tournures! Que tous les conteurs, ainsi que tous les fabulistes sont loin de lui! Cependant, quand il n'aurait pas fait ses contes, serait-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable? Et qu'en dirais-je, après tout, qui ne tînt à quelqu'une des qualités que nous avons développées dans l'examen de ses fables? Exigera-t-on de moi que je fasse apercevoir les nuances délicates que son goût naturel a dû mettre dans la distinction de ces deux genres? Faut-il toujours analyser? Le dirai-je? Je répugne à m'occuper long-temps de ces contes. Ils ont troublé les derniers moments de la Fontaine. La sévérité de la morale chrétienne les réprouve. L'auteur se les reprocha lui-même avec amertume. Devait-il avoir des sentiments amers, celui qui nous en a donné de si agréables?... Il aurait voulu n'avoir pas fait ces contes. Il en demanda pardon..... Allons, du moins les rigoristes les plus durs feront grace à ses vers en faveur de son repentir. Bon la Fontaine! je ne parlerai pas de tes contes. Je suis trop pressé de parler de toi.

SECONDE PARTIE.

Quand la postérité juge les écrivains et les artistes qui ont des droits à son admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie, vont s'étendre jusqu'à leur personne, souvent la vérité accusatrice arrête la plume du panégyriste. C'est pour l'envie une consolation et une vengeance. C'est un sentiment triste pour les ames bien nées. Il est si doux d'aimer ce que l'on admire! La louange est l'expression du plaisir. Qu'il est affligeant d'y mettre des restrictions! Qu'il est douloureux de condamner l'homme, lorsqu'on doit tant de reconnaissance à l'écrivain! Sans doute quiconque vit sous les yeux de la renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obscurément; et dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la censure. Qu'il est rare de lui échapper! Qu'il est rare que l'inexorable équité ne laisse aucune tache sur le vêtement de gloire dont la postérité enveloppe les mânes illustres! O quel plaisir j'éprouve en ce moment où je puis me dire : Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue! Personne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accusation ne l'affaiblira. La voix du blâme et du reproche ne s'élevera pas contre mes louanges. Quand je viens jeter des fleurs sur sa tombe, la main du détracteur ne repoussera pas la mienne :

le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes.

Je ne veux pas dire sans doute que la Fontaine n'eut pas les imperfections qui sont le partage de l'humanité; mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant : il paraît que c'était en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestait en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devait être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui sa servante disait qu'*il était plus bête que méchant, et que Dieu n'aurait pas le courage de le damner!* Ce qui achève de déposer en sa faveur, c'est que ce talent poétique qui donne tant de facilités pour la vengeance, et qui n'en fournit que trop les motifs et l'occasion; ce talent dont il est presque sans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abusé; ce talent qui est dans ses écrits le charme et l'instruction de l'univers, n'a été qu'une seule fois une arme dans ses mains. Il fit une satire contre Lully. Une satire! s'écriera-t-on : la Fontaine! Pourquoi le dire dans son éloge? Parce qu'il faut dire la vérité, et parce que cette satire même est d'un bon-homme. Oui, cette satire est un chef-d'œuvre, précisément parce qu'on y trouve toute la candeur de la Fontaine. Il raconte de la meilleure foi du monde com-

ment le Florentin l'a dupé, et il avoue que cela n'était pas difficile.

Je me sens né (dit-il) pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur; je ne tarderai guère.

Lully l'avait engagé, malgré toutes ses répugnances, à composer des paroles d'opéra; et, après l'avoir amusé long-temps, il n'en fit aucun usage. Le fabuliste accoutumé à jouir de l'indépendance de son esprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été forcé à un travail qui lui déplaisait, et de finir par être trompé. Il confia son humeur à ses vers, à qui volontiers il confiait tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux, du tendre*, et comment le *Florentin* s'est moqué de lui; et il conclut qu'il faut se méfier du *Florentin*. Voilà la méchanceté de la Fontaine. Le bon-homme!

Est-ce encore par une suite de ce même ressentiment, et pour montrer sous un jour odieux les gens du pays de Lully, qu'il a fait la comédie du *Florentin*, si pleine de gaiété et de bon comique, comme on dit que le Sage composa *Turcaret* pour se venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, et les seules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur était égale à sa bonté. Il était dans sa conduite et dans ses discours aussi vrai, aussi

naïf que dans ses écrits. Il paraît que la réflexion et la réserve, si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étaient guère faites pour cette ame toujours ouverte, dont tous les mouvements étaient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvait tout dire, parce qu'il n'avait jamais intention d'offenser. Ce mot si connu, *je prendrai le plus long*, aurait été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante. Il fait rire dans la Fontaine, qui ne songeait qu'à dire bonnement combien il avait envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiôme reçu, que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est la Fontaine. Cette ingénuité de mœurs et de paroles allait si loin, que ses amis l'appelaient quelquefois bêtise; mot qu'on ne pouvait se permettre sans conséquence, que pour un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes ne jugent guère de l'esprit que sur les rapports qu'il a avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en fallait pas beaucoup sans doute pour observer toute les petites convenances de la société. La Fontaine accoutumé à la jouissance de ses idées ou au plaisir de ne songer à rien, oubliait le plus souvent ces convenances; et cet oubli, on l'appelait bêtise. Remarquons pourtant que si cet oubli avait paru tenir le moins du monde à

un sentiment de supériorité ou de mépris, il aurait été sans excuse. Mais chez lui, c'était la préoccupation de son talent; et, grace à la douceur de son caractère, elle pouvait amuser quelquefois, et ne pouvait jamais blesser.

Il était naturellement distrait. Il n'est pas sans exemple qu'on ait cherché à le paraître. Il faut que l'on fasse grand cas de la singularité, puisqu'on affecte même celle qui est un défaut.

S'il était si souvent seul au milieu de la société, il devait manquer absolument de cet esprit de conversation, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne conduit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune. Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et il importe peu à la postérité que la Fontaine l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé, comme font trop souvent des panégyristes maladroits, qui convertissent en défauts toutes les qualités que leur héros n'avait pas. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agréments que l'on trouvait dans leurs écrits. De grands écrivains ont manqué de cet avantage. Boileau, dans la société, était austère et brusque; Corneille embarrassé et silencieux; Racine et Fénélon étaient pleins d'urbanité, de grace et d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère, et non pas au degré de génie. Une qualité essentielle pour plaire et briller dans un entretien, c'est la disposition à s'intéresser à tout.

Le fond du caractère de la Fontaine était une profonde indifférence pour un grand nombre d'objets; sorte de philosophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvénients, et qui est très-près du bonheur.

Il fallait bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portait dans le monde, puisqu'elle s'étendait même sur ses affaires domestiques. Jamais homme n'en fut moins occupé. Cette négligence qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, était la suite d'un grand désintéressement; qualité qui marque toujours une ame noble. Une fois tous les ans il quittait la capitale pour aller voir sa femme retirée à Château-Thierry, et là il vendait une petite partie de son patrimoine qu'il partageait avec elle. C'est ainsi qu'*il s'en allait*, comme il le dit lui-même, *mangeant son fonds avec son revenu.*

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur si égale et si facile! Cette femme avait de la beauté et de l'esprit. Celle de Molière avait aussi de l'un et de l'autre, et le rendit malheureux. Mais le philosophe la Fontaine, plus prudent que le philosophe *Molière* qui fut toute sa vie amoureux et jaloux d'une femme qui le désolait; la Fontaine, regardant le repos comme le premier des biens, se sépara d'une compagne qui lui ôtait cette paix domestique sans laquelle la vie est insupportable. On peut repousser la force par la force, et com-

battre un ennemi. Mais comment combattre ce qu'on aime, et repousser la faiblesse qui vous tyrannise en mettant la pitié entre elle et vous?

Le chagrin que cette séparation dut lui causer, fut adouci par les consolations de l'amitié. Il méritait d'avoir des amis : il en eut parmi les gens de lettres; et c'étaient les plus célèbres. Il eut à la cour des protecteurs et même des bienfaiteurs, (ce qui n'est pas toujours la même chose), et c'était ce qu'elle avait de plus brillant, les Contis, les Vendômes, sur-tout cet illustre duc de Bourgogne, l'élève de Fénélon, qui a laissé une mémoire adorée et digne de son maître. Ce fut ce prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorsque perdant par la mort de madame de la Sablière l'asyle qu'il avait chéri pendant vingt ans, il était près d'accepter celui que la duchesse de Mazarin, la fameuse Hortence, lui offrait auprès d'elle en Angleterre où elle était retirée avec S. Evremond. Mais comment nommer madame de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de la Fontaine, de sa digne bienfaitrice, qui s'était fait un devoir et un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras, tous les besoins? Femme respectable, ornement d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié, ou qui du moins doit rendre ses bienfaits plus aimables, puisqu'il a plus de délicatesse; c'est auprès de toi que la Fontaine com-

posa ses chefs-d'œuvre; et ton nom dans la postérité sera toujours placé à côté du sien. Tu t'es chargée de son bonheur; il s'est chargé de ta gloire, si pourtant la gloire est quelque chose près du plaisir de faire le bien.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que la Fontaine, quand il fit ces vers, songeait à madame de la Sablière. Ces vers et ceux qui les suivent suffiraient seuls pour nous prouver que cet homme si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, avait senti l'amitié. Je sais qu'on prétend que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je persiste à croire qu'il y en a que l'ame seule a pu dicter. C'est une vérité qui m'est démontrée ne fût ce que par les écrits de la Fontaine; et si cette preuve ne suffisait pas, on citerait ce mot si connu, le plus grand éloge que deux amis aient jamais fait l'un de l'autre, cette réponse à M. d'Hervart lorsqu'il le rencontra après la mort de madame de la Sablière : *J'allais vous prier de venir loger chez moi*, lui dit M. d'Hervart : *J'y allais*, dit la Fontaine.

Oublierons-nous parmi ses bienfaiteurs, celui qui le fut avant tous, le généreux et infortuné Fouquet? Peut-être ne serait-ce pas pour le surintendant un grand honneur dans la postérité,

que le nom de la Fontaine se trouvât parmi les protégés illustres qui peuvent flatter l'amour-propre d'un homme en place, si l'on ne savait d'ailleurs que Fouquet pensait noblement et méritait d'être aimé. Mais ce qui sans doute est une espèce de mérite plus rare que les bienfaits du ministre, c'est la reconnaissance éclatante du poëte. Qu'il nous soit permis de remarquer en faveur des gens de lettres, dont on n'est que trop porté à exagérer les fautes, non qu'ils en commettent plus que d'autres, mais parce qu'elles sont plus connues; qu'il nous soit permis de remarquer qu'il n'y a point de classe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage, l'un des plus rares peut-être, qui consiste à mettre l'amitié et la reconnaissance hors de la portée des coups de la fortune. On connaît, on cite beaucoup d'hommes de lettres, et dans le siècle passé et dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis et leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la disgrace; soit qu'en effet la culture des arts qui ne garantit pas des erreurs et des passions, préserve au moins de l'avilissement; soit que principalement occupés de la gloire des lettres, ceux qui en sont bien épris s'élèvent plus aisément au-dessus des bassesses de l'ambition et de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux surintendant voyait fuir la foule de ses créatures, où l'on ne craignait rien tant que de paraître l'avoir connu, deux hommes de lettres employèrent leurs

talents à sa défense. Pelisson écrivit ses éloquents plaidoyers; la Fontaine composa cette élégie attendrissante où il demande grace pour Fouquet, et ose dire au roi qu'il doit la faire. Il y avait du courage sans doute à contredire publiquement l'opinion et même la colère de Louis XIV; mais je suis bien sûr que la Fontaine, quand il fit son élégie, ne croyait pas avoir besoin de courage.

C'est après la disgrace de Fouquet qu'il entra en qualité de gentilhomme chez cette princesse que l'éloquence et la poésie ont tant célebrée, Henriette d'Angleterre, dont la mort consterna la France, et nous épouvante encore dans Bossuet. Si la Fontaine a pu comme un autre, être bercé par les songes de l'ambition, cette mort les fit bientôt évanouir, et je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'est à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaisante. Pour un homme de son caractère, elle valait mieux que la fortune.

Autant qu'il nous est possible de juger du bonheur, qui trompe nos idées comme il échappe à nos projets, la vie de la Fontaine fut assez heureuse. C'est une persuasion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont pas été! Il le fut par son caractère et par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos

avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui; on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en aurait-il eu? Sa simplicité extérieure devait calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendait rien, on lui pardonnait de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Molière disait : *Nos beaux-esprits n'effaceront pas le bon-homme.* L'un de ces beaux esprits est Despréaux. On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur la Fontaine, que son injustice envers Quinault. Était-il de la destinée de Boileau d'offenser les graces ou par ses satires ou par son silence? On voit du moins par sa lettre sur Joconde qu'il a senti le merveilleux talent de la Fontaine pour la narration. Mais pourquoi la fable et le modèle des fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'art poétique? l'auteur se serait ménagé un beau morceau de plus, et ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine était du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talents que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paraît pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les suffrages de l'académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV. La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre plutôt l'avis de l'académie que celui du monarque. Vivant dans le sein de l'amitié, assez bien né pour ne sentir que la douceur des bien-

faits sans en porter jamais le poids, débarrassé de toute inquiétude, ne connaissant ni l'ambition ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop bon pour être en butte à ses attaques; il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir, de la facilité de se livrer à tous ses goûts; il jouissait de ses sentiments, de ses idées et du plaisir de les répandre; enfin il était bien avec lui-même, et avait peu besoin des autres; et tandis que ses années s'écoulaient sans qu'il les comptât, il voyait arriver la vieillesse sans la craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour* (1).

Vous voyez par-tout dans ses ouvrages un esprit serein et une ame satisfaite. Lui-même dit quelque part :

A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.

On connaît son épitaphe. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croirait que ce fût celle d'un poëte? Ce pourrait être celle de des Yveteaux. Il partage sa vie en deux parts, *dormir et ne rien faire.* Ainsi ses ouvrages n'avaient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux que celui qui, en faisant de si belles choses, croyait passer sa vie *à ne rien faire!*

Quoique depuis sa mort le temps l'ait agrandi

---

(1) Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.
(La Fontaine.)

dans l'opinion des hommes, sa réputation s'étendit de son vivant chez les étrangers. Des particuliers anglais offrirent de lui assurer une subsistance aisée, lorsque madame de Mazarin l'appela en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres; mais rendons grace au duc de Bourgogne de ce que, sous le règne de Louis XIV, l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir la Fontaine.

Il aimait les femmes, c'est-à-dire qu'il était naturellement porté aux égards, à la complaisance et au respect pour ce sexe, qui, toujours ambitieux de plaire, est flatté sur-tout d'en avoir à tout moment l'assurance. On a remarqué que cet auteur qui, dans ses écrits, avait si souvent plaisanté sur les femmes, était à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. Il est reconnu que ses mœurs étaient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages, que son cœur avait goûté les plaisirs et même les peines de l'amour; mais il y porta la douceur et la modération de son ame : aucun excès n'entrait dans le caractère de la Fontaine.

Il n'y avait qu'une conjoncture où cette tranquillité toujours inaltérable semblait l'abandonner; et cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venait lui demander des conseils dans des circonstances épineuses, ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutait avec l'intérêt le plus tendre, et consolait en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires, trouvait des lu-

mières et des ressources quand il s'agissait d'autrui. Ainsi donc ce n'était qu'aux malheureux qu'il accordait le droit de troubler son repos, et il n'avait de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse, il ne négligea pas les connaissances éloignées de ses talents. Il étudia avec son ami Bernier les principes de Descartes et de Gassendi. La question long-temps fameuse du mécanisme des bêtes, est très-ingénieusement discutée dans la fable que j'ai déja citée, adressée à madame de la Sablière. Ainsi la Fontaine avait fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination. Il n'était pas resté au-dessous de la philosophie de son siècle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant sa mort, produisit dans son ame cette entière révolution qui livra aux austérités expiatoires un homme, qui pendant tout le cours de sa vie s'était cru si loin du crime et du remords (1), et qui pour me servir d'un vers de Despréaux beaucoup moins applicable à lui qu'à la Fontaine.

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. Il mourut en offrant à Dieu

---

(1) Lorsque le temps viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

un cœur docile, ingénu et repentant. Il fut porté dans le même sépulcre qui avait reçu Molière, comme si la même destinée qui avait rapproché leur naissance eût dû réunir leur tombeau.

Sa mémoire a été honorée dans sa postérité. Sa famille, qui réside encore dans la ville où il est né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de l'honneur de lui appartenir. On n'oubliera jamais le magistrat (1) qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de toute imposition, croyant sans doute que la Fontaine avait payé à la France un assez beau tribut, en lui laissant ses écrits et son nom. Il est donc de la destinée du génie de travailler rarement pour lui-même, et de n'avoir de puissance que dans l'avenir! la Fontaine est négligé pendant sa vie. Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, s'éloignent de lui; et quand il n'est plus, on distingue, on récompense ceux qui n'ont d'autre titre, d'autre avantage que son nom. Les princes du sang de nos rois, les filles augustes du monarque (2), regardent comme un dé-

(1) M. d'Armenonville.

(2) Le seul fils qu'ait eu la Fontaine a laissé deux filles qui vivent encore à Château-Thierry, et un fils qui est mort employé dans les fermes; il reste de ce dernier deux filles et un fils; l'une des deux filles est auprès de ses tantes; l'autre est élevée dans un couvent auprès de Versailles, sous la protection de mesdames; monseigneur le duc d'Orléans a bien voulu se charger du fils, qui est très-jeune encore, et le fait élever. Messieurs les fermiers-généraux ont fait présent aux

pôt digne de leurs mains royales l'éducation de la nièce et du neveu de la Fontaine! Ces heureux enfants croissent sous cette protection bienfaisante, en bénissant l'homme illustre, qui, près d'un siècle après sa mort, peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui! Oh! que le génie se dise à lui-même en voyant cet exemple, et tant d'autres : « Ce n'est pas à moi d'attendre « beaucoup des hommes; c'est à eux d'attendre « beaucoup de moi. Quand j'aurai parcouru ma « carrière au travers des écueils, et que j'aurai « atteint le but de ma course, les générations « futures s'assembleront autour de ma tombe, et « diront : Il était grand. Alors on me recherchera « dans les monuments que j'aurai laissés, non « plus pour en épier les défauts, mais pour en « relever la beauté. Mes descendants recevront « les honneurs qu'on m'avait refusés. Il ne m'est « permis de jouir qu'en espérance, et je ne sème « pas pour recueillir. Mais quel prix plus flatteur « pourrais-je prétendre? Je ferai du bien, même « quand je ne serai plus. Plus d'une fois peut-être un « sentiment de vertu exprimé dans mes ouvrages « produira une action vertueuse; plus d'une fois

---

deux petites-filles de la Fontaine établies à Château-Thierry d'un très-bel exemplaire de la magnifique édition de la Fontaine, *in-folio*. Tous les nouveaux intendants de la province, et les étrangers qui passent par Château-Thierry, vont leur rendre visite.

« l'expression de ma sensibilité fera tomber de « douces larmes des yeux de l'homme sensible; « je consolerai le cœur infortuné, et j'adoucirai « l'ame dure; et l'envie qui me dispute aujour-« d'hui mon pouvoir et mes récompenses, ne « pourra m'ôter du moins ni les bienfaits que je « laisse après moi, ni la reconnaissance de tous « les âges. »

FIN DE L'ÉLOGE DE LA FONTAINE.

16.

ÉLOGE

DE

NICOLAS DE CATINAT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

DISCOURS QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1775.

Justum et tenacem propositi virum. (HORAT.)

DANS cette foule de génies célèbres en tout genre que la nature semblait avoir de loin préparés et mûris pour en faire l'ornement d'un seul règne, l'orgueil de nos annales, et l'admiration du monde; dans ce siècle resplendissant de gloire, dont tous les rayons viennent se confondre et se réunir au trône de Louis XIV, j'observe avec étonnement un homme qui, prenant sa place au milieu de tous ces grands hommes, sans avoir rien qui leur ressemble, et sans être effacé par aucun d'eux, forme seul avec tout son siècle un contraste frappant, digne de l'attention des sages et des regards de la postérité. Placé dans une époque et chez une nation où

tout est entraîné par l'enthousiasme, lui seul, dans sa marche tranquille, est constamment guidé par la raison. Sur un théâtre où l'on se dispute les regards, où l'on brigue à l'envi la place la plus brillante, il attend qu'on l'appelle à la sienne, et la remplit en silence, sans songer à être regardé. Quand l'idolâtrie vraie ou affectée qu'inspire le monarque est le principe de tous les efforts, est dans tous les cœurs ou dans toutes les bouches, il ne s'occupe que de la patrie, n'agit que pour elle, et n'en parle pas. Autour de lui tout sacrifie plus ou moins à l'opinion, à la mode, à la cour; il ne connaît que le devoir, le bien public et sa propre estime. Autour de lui le bruit, l'ostentation, l'esprit de rivalité, semblent inséparables de la gloire qu'on obtient ou qu'on prétend, et se mêlent à toute espèce d'héroïsme; seul il semble pour ainsi dire éteindre sa gloire, étouffer sa renommée, et ne dissimule rien tant que ses succès et ses avantages, si ce n'est les fautes d'autrui. Tous les hommes illustres de son temps sont marqués par la nature d'un signe particulier et caractéristique qui annonce d'abord le talent dont elle les a doués; il semble indifféremment né pour tous, et suivant le témoignage remarquable qu'un de ses ennemis (1)

(1) Louis XIV voulait faire M. de Catinat major des gardes. Le duc de la Feuillade, colonel de ce régiment, n'aimait pas Catinat; il dit au roi : *Sire, vous pouvez faire de lui un chan-*

lui rendait devant leur maître commun, *on peut également faire de lui un général, un ministre, un ambassadeur, un chancelier* : et en effet il paraît en réunir les qualités, sans en exercer les fonctions. Enfin (et c'est ce qui le distingue plus que tout le reste), parmi tant d'hommes rares qui offraient à la grandeur de leur monarque le tribut de leurs talents, aucun n'est exempt de préjugé ni de faiblesse; ces grandes ames sont égarées par de grandes passions, ou dominées par les erreurs du vulgaire; seul il possède cette raison supérieure, cette inaltérable égalité d'ame, cette philosophie, en un mot, si étrangère à son siècle, caractère principal qui marque toutes les actions, tous les moments de sa vie. Ces traits singuliers et vraiment admirables, dont aucun n'est exagéré, et que l'on peut recueillir dans nos histoires, me frappent et m'attirent comme malgré moi vers le grand homme dont les interprètes de la nation et de la renommée inscrivent aujourd'hui le nom dans leurs fastes. J'entre autant que je le puis, messieurs, dans vos vues patriotiques, et je présente à mes concitoyens l'éloge de Nicolas de Catinat, maréchal de France et général des armées de Louis XIV.

Sa noblesse était ancienne dans la robe. Ses aïeux, distingués dans la magistrature, avaient

---

celier, un ministre, un ambassadeur, un général d'armée, mais non pas un major des gardes. Voyez la vie de Catinat.

transmis jusqu'à lui une suite non interrompue de vertus et de talents héréditaires; espèce de succession la plus honorable de toutes, et qu'il était digne de recueillir. Le nom des Catinat, dans la province dont ils étaient originaires, n'était prononcé qu'avec respect. Héritier d'un nom révéré, il préféra d'abord à toute autre profession celle qui avait illustré ses pères. Mais bien différent de ces hommes médiocres et vains, qui, fiers d'avoir reçu de la fortune la faculté d'acheter une charge de juge, dédaignent ceux qui n'ont reçu de la nature que les talents de l'orateur, il commença par exercer la fonction la plus brillante et la plus pénible du barreau, celle de servir d'organe à la vérité et de soutien à l'innocence; car ces titres ne devraient jamais être séparés de celui d'avocat. On sait qu'il ne plaida qu'une seule cause. Il la croyait bonne, et la perdit. Il renonça dès-lors au barreau, non par ressentiment ou par orgueil; il ne montra jamais ni l'un ni l'autre dans aucun moment de sa vie. Mais sans doute cet esprit éminemment juste ne crut pas pouvoir s'accorder avec une jurisprudence encore trop arbitraire, et ne voulut être ni juge ni combattant dans cette lice tortueuse, où les lois et l'équité luttent si souvent dans les ténèbres.

La fortune de la France appelait Catinat dans nos armées : il y fut remarqué dès ses premiers pas. Au siége de Lille, il attira les regards de

Louis XIV, qui ne les arrêta jamais que sur le mérite, du moins jusqu'au moment où l'habitude des succès lui persuada dans sa vieillesse que son choix créait les talents. Ceux de Catinat lui parurent mériter l'encouragement le plus flatteur. Il le plaça dans un corps dont il avait fait l'objet de son affection particulière. C'était le régiment des gardes; et si l'on fait réflexion que ce corps était composé de ce qu'avaient de plus brillant la cour, la noblesse et les armées, on comprendra tout ce que le monarque croyait dès-lors devoir faire pour Catinat, né d'une famille de robe, et simple lieutenant de cavalerie. Il dut à son nouveau grade le bonheur de servir dans la plus illustre école de la guerre, dans l'armée du grand Condé. C'était sans doute un précieux avantage; et, quoique les maîtres de l'art aient observé peu de rapports entre les principes militaires de Condé qui osait tout, et ceux de Catinat qui ne hasardait rien, cependant il est des points où les grands talents doivent se rapprocher, et la maturité de Condé devait sans doute instruire la jeunesse de Catinat. Il combattait à cette sanglante journée de Sénef, où le génie, après avoir peut-être risqué trop, eut l'honneur de tout réparer. Il y fut blessé. Fait pour être aperçu par le général, comme il l'avait été par le maître, il reçut des témoignages de l'intérêt qu'il avait inspiré à tout ce qui savait l'apprécier. *Il y a si peu de gens faits comme*

vous, lui écrivait le prince, *qu'on perd trop quand on les perd.* Pour peu que l'on connaisse le grand Condé, on sent qu'une pareille lettre ne pouvait pas être écrite à un homme médiocre.

Jugé propre à tous les genres de service, on le voit tour-à-tour major-général dans une campagne, commandant de cavalerie dans une autre, négociateur à Pignerol, où il s'agit de faire accepter au duc de Mantoue l'alliance impérieuse de Louis XIV, et une garnison française dans ses états; gouverneur à Casal, dans le Montferrat, où, placé au milieu d'une domination étrangère, il rétablit la discipline parmi nos troupes, que ce séjour avait corrompues; ailleurs dirigeant les fortifications ou les siéges avec Vauban, ne se refusant à rien, et réussissant à tout. Nous pourrons dans la suite lui rendre graces au nom de la patrie de tous ces différents travaux entrepris pour elle, et qui nous le montrant sous différents points de vue, nous apprendront tout ce qu'il pouvait être. Voyons d'abord ce qu'il a été. Cette science militaire, dont on fait la première qualité des héros, et qu'il posséda dans un degré éminent, est aussi la première qui s'offre à considérer en lui. C'est sur le théâtre du commandement général, où Catinat monta de bonne heure, que je me hâte de le suivre. Mon sujet me presse et m'entraîne, et le tableau de l'Europe entière se présente d'abord à nos regards.

La France était alors à cette époque également brillante et dangereuse, où le comble de la sagesse serait de tempérer sa propre force, et de résister à sa fortune. Vingt ans d'un règne dont rien n'avait égalé l'éclat élevaient Louis XIV à ce degré de pouvoir auquel on n'ajoute pas sans en abuser. C'est dans ces moments, où la modération même aurait peine à faire pardonner tant de supériorité, qu'on affectait cette hauteur inflexible qui avertit les faibles de se réunir et d'environner la puissance. Ombre royale! ombre auguste! ce n'est pas dans ce lycée où tu as été invoquée tant de fois, que j'oserais t'adresser un reproche; c'est toi-même au contraire que j'atteste ici, toi dont la voix doit se faire entendre, et répéter un aveu qui honora tes derniers moments en instruisant la postérité. Les leçons d'un grand prince appartiennent à tous les siècles, et celles que tu as données en te condamnant toi-même, sont bien loin d'être une injure à ta mémoire.

Sans doute, messieurs, quand Louis XIV en mourant se reprochait trop de penchant pour la guerre, ses regards se reportaient sur-tout vers le temps où nous nous arrêtons, vers les beaux jours qui suivirent la paix de Nimègue. En effet, que pouvait-il encore prétendre, et que manquait-il à sa gloire? La vieille renommée des armes espagnoles s'était éclipsée devant celle de ses généraux; le génie à peine naissant de la marine française avait balancé dès ses premiers

efforts et enfin terrassé le génie de Ruyter. Il avait porté la foudre sur les rives d'Afrique. Alger et Tripoli fumaient encore, et le corsaire insolent s'était mis à genoux devant ses vainqueurs, sur ces mêmes rochers où il avait coutume d'apporter des fers pour enchaîner ses esclaves. Les possessions de l'Autriche et de l'Espagne, ajoutées à nos provinces, étendaient nos frontières en reculant celles de nos ennemis. L'aigle de l'empire, si terrible sous Charles-Quint, expiait ses anciens ravages; il avait perdu la fierté de son vol, et n'étendait plus ses ailes que pour fuir devant nos étendards. La France n'avait pas un ennemi qu'elle n'eût vaincu, pas un allié qu'elle n'eût servi, pas un rival qu'elle ne fît trembler. L'orgueil castillan et la politique romaine avaient flechi sous l'ascendant de Louis XIV, et ce monarque enfin avait paru à Nimègue comme le dieu qui dispense les destinées des rois. Que manquait-il à tant d'avantages, que de préférer à l'ambition de les accroître le talent de les conserver?

Mais déja se prépare dans Augsbourg cette ligue si laborieusement tramée entre tant de princes, et qui réunit tant d'intérêts différents dans le seul intérêt d'abaisser un vainqueur. Là se sont rassemblés tous les ennemis humiliés de sa gloire, fatigués de son joug ou aspirant à sa dépouille; c'est là qu'ils sont venus tous mettre en commun leurs affronts et leur vengeance; le Pa-

latin racontant l'embrasement de ses villes; le Batave, l'inondation de ses campagnes; l'empereur réclamant Strasbourg et la Flandre; l'Espagnol revendiquant la Franche-Comté; le Savoyard mettant à prix son alliance, et marchandant quelques cantons d'Italie; l'électeur de Brandebourg irrité de ses défaites, et dévouant au service de la maison d'Autriche une puissance devenue depuis si formidable à cette même maison, sous le plus grand de ses successeurs; c'est dans Augsbourg, qu'après avoir fermenté long-temps s'embrasent enfin par leur mélange tant de rivalités, de haines et de fureurs; c'est de ce foyer que part l'incendie dont les flammes menacent d'envelopper la France. Une main infatigable en alluma les feux, et les nourrit sans relâche. C'est celle de Nassau, ce dangereux ennemi, ce rival constant de Louis XIV, compté parmi les guerriers célèbres, malgré ses fréquentes défaites, et parmi les grands princes, malgré son usurpation; dont l'ambition sourde et dissimulée se servit avec tant d'art des alarmes qu'inspirait l'ambition éclatante du roi de France; qui parut rechercher la gloire d'être le vengeur de l'Europe, comme Louis XIV celle d'en être l'arbitre, et qui, par l'activité de ses négociations et de sa haine, fut peut-être aussi funeste à ce monarque qu'Eugène et Marlborough par leurs talents et leurs victoires.

Tranquille au milieu de tant d'ennemis, Louis XIV distribue ses ordres à cette foule de grands

hommes qui semblaient se multiplier avec ses dangers, et se succéder les uns aux autres pour le défendre et le servir. Condé, Turenne, Créqui, n'étaient plus : Luxembourg, Boufflers, Catinat, se présentaient pour les remplacer. Tandis que Luxembourg triomphe sur les bords de la Moselle, tandis que les pavillons réunis d'Angleterre et de Hollande, long-temps dominateurs des mers, en abandonnent l'empire au pavillon français, et fuient, à la vue de Dieppe, devant Tourville et Châteaurenaud, Catinat, déja digne de mêler son nom à tous ces noms fameux, va porter les drapeaux de Louis XIV dans les vallées du Piémont, et la même année déja mémorable par les trophées de Fleurus et par nos victoires sur l'Océan, devait l'être encore par la journée de Stafarde. Le vulgaire ne se rappelle ces noms, si souvent répétés, que comme des titres de la vanité nationale; le moraliste n'y voit que des jours de destruction; le militaire y cherche les leçons détaillées et approfondies de son art; l'orateur citoyen, chargé d'y retracer le génie de son héros, ne peut qu'en saisir les principaux traits, et les offrir dans tout leur jour à la patrie reconnaissante et à l'admiration des hommes.

Le duc de Savoie, déja lié depuis long-temps par un traité secret avec l'Espagne et l'empire, prétendait dérober à la France ses fraudes politiques, du moins jusqu'au moment où les secours de ses nouveaux alliés pourraient repousser la

vengeance toujours prompte et jusque alors inévitable de Louis XIV. Mais Catinat était chargé de cette vengeance, et si le duc la suspendit quelque temps par des paroles trompeuses, il ne l'arrêta point par les armes. Tout ce qu'il obtint à force d'artifices, c'est qu'Eugène eut le temps de le joindre à la tête d'un corps d'Allemands et d'Espagnols, Eugène qui commençait alors, ainsi que Catinat, la carrière de la gloire dans le commandement des armées. Il semblait que la fortune voulût opposer dès leurs premiers pas ces deux hommes qui devaient immortaliser leur nom, l'un en combattant la France, et l'autre en la servant : et c'était sur les rives du Pô que ces deux concurrents illustres allaient faire l'un contre l'autre le premier essai de leurs forces et de leurs talents.

Les deux armées, remarquables par leurs chefs, ne l'étaient point par leur nombre. Eugène et le duc de Savoie, en réunissant leurs troupes, n'avaient pas vingt mille hommes. Catinat en avait beaucoup moins. Mais Turenne n'en commandait pas plus, quand il étonna l'Europe des prodiges de la campagne d'Alsace, et la renommée qui était accoutumée dans ce siècle à voir exécuter de grandes choses avec de petites armées, pouvait arrêter ses yeux sur celle de Catinat. L'ennemi retranché près de Villefranche, dans un camp à l'abri de toute insulte, semblait vouloir se borner à couvrir ses possessions. Catinat était

chargé de soutenir en Italie l'honneur des armes françaises par-tout ailleurs triomphantes, et de faire sentir à un allié infidèle la colère et la puissance de Louis XIV. Pour remplir ces deux objets, ce n'était pas assez des ordres que réitérait Louvois de porter par-tout la flamme et le ravage. Dans ces dévastations qui ajoutent aux horreurs de la guerre, Catinat ne pouvait trouver que fort peu de gloire et beaucoup d'inhumanité, et cette vengeance ne pouvait lui paraître digne ni d'un roi ni d'un général. Il voulait signaler cette première campagne de Piémont par une action d'éclat, persuadé d'ailleurs que s'il faut éviter les batailles dans son propre pays, où l'on perd tout par une défaite, il faut les chercher dans le pays ennemi, où l'on n'a rien que par la victoire. Mais comment tirer de son poste un ennemi habile qui en sentait tout l'avantage? Comment hasarder devant lui des mouvements dont il pouvait profiter avec des forces supérieures? Dans ces circonstances, les manœuvres feintes et les menaces simulées sont des piéges dangereux où peut-être pris celui qui les a tendus; en un mot tromper Eugène, le forcer à se battre, et le vaincre, était un coup d'essai qui pouvait faire honneur aux plus grands capitaines, et ce fut celui de Catinat.

Il fait passer le Pô à son avant-garde qui se porte sur Saluces, dont les faubourgs sont aussitôt forcés. La cavalerie couvre le reste de l'armée,

qui dans sa marche est obligée de prêter le flanc à l'ennemi. Le duc de Savoie croit avoir trouvé le moment favorable qu'il faut saisir. Il s'ébranle, et ses troupes sortent du camp qui les renfermait. Catinat instruit de tout, observait les mouvements des alliés. Les derniers rayons du soleil, qui tombant sur leurs armes semblent dénombrer leurs bataillons; les tourbillons de poussière élevés entre leurs colonnes qui se rapprochent et se resserrent de moments en moments, tout lui annonce qu'enfin l'ennemi médite une action générale que la nuit seule va suspendre, et que le jour naissant verra commencer. Catinat est au comble de ses vœux; il ordonne aussitôt que son avant-garde repasse le fleuve à la faveur des ténèbres. Mais la victoire devait lui coûter à obtenir, autant qu'elle avait coûté à préparer. Les premières clartés de l'aurore lui montrent l'armée des alliés couverte de droite et de gauche par des marais qu'on juge impraticables, et formant un front d'une effrayante profondeur. Pressé entre eux et le Pô, il fallait, avec des forces inégales, les renverser ou périr. A tant de dangers Catinat oppose des troupes que la victoire n'a jamais encore abandonnées, le coup d'œil observateur qu'il porte sur tout, et qui ne l'a jamais trompé, enfin les sentiments d'un général de Louis XIV, donnant bataille pour la première fois.

Ce général qui montra le caractère d'un sage

à la tête des armées, qui soumit tous les objets à ses études et à ses réflexions, nous pardonnera sans doute de suspendre un moment le récit de ses triomphes, pour observer le spectacle de nos guerres opposées à celle de l'antiquité. Dans la manière de s'armer et de combattre, dans l'attaque et la défense des places, dans la discipline et dans la tactique, quels changements prodigieux a dû produire la découverte des explosions du salpêtre, ce pas que l'homme semble avoir fait vers le ciel pour en dérober le tonnerre, et qui n'a fait que lui ouvrir un chemin plus prompt vers la mort! Transportons sur nos champs de bataille les généraux de la Grèce et de Rome; qu'ils regardent nos soldats, ces machines héroïques dont on a exalté la tête et discipliné le bras, également admirables dans leurs mouvements et dans leur immobilité; qu'ils les voient au milieu du péril, du carnage, et du fracas des foudres qui grondent, et tombent, et frappent autour d'eux, exécuter des manœuvres dont la précision et la vîtesse seraient encore étonnantes même dans le calme de la sécurité; qu'il les contemplent dans ces moments d'épreuve, si fréquents dans nos guerres, où le courage humain est poussé jusqu'à son dernier effort, celui d'attendre la mort sans la repousser, de la voir sans la fuir, de la recevoir sans se venger; et si la prééminence du génie militaire, contestée entre nos héros et ceux des anciens, reste encore indécise, au moins

faudra-t-il avouer que dans nos guerres modernes l'homme paraît plus grand; que la mort s'y présente sous des formes plus multipliées et plus terribles; qu'on y signale un héroïsme plus rare, une valeur plus réfléchie, plus sublime; qu'enfin l'on doit reconnaître dans nos siéges et dans nos batailles des chefs-d'œuvre d'une industrie meurtrière, où tous les arts réunis ont perfectionné l'art de détruire.

Si ces grandes leçons ont dû jamais être développées dans toute leur étendue, c'est sans doute entre Eugène et Catinat. Le général français voyait redoubler les obstacles et les dangers à chaque pas qu'il faisait vers les ennemis. Des haies profondes bordées d'artillerie, de larges fossés défendent l'accès de ces marais qui sont eux-mêmes une défense, et qui pourtant sont le seul chemin qui puisse mener à la victoire. L'impétuosité française devenue proverbe (1) en Italie depuis les guerres de Charles VIII, fait sentir d'abord son ascendant ordinaire. Les premiers retranchements, défendus par l'élite des troupes de Savoie et d'Allemagne, défendus par Eugène lui-même, sont emportés, repris et emportés de nouveau. Nos escadrons se précipitent l'épée à la main, et percent les bataillons allemands et espagnols. La victoire est disputée plus long-temps au centre, où des lignes plus profondes opposent une résistance plus

(1) La furia francese.

opiniâtre et plus sanglante. Là, combat le jeune duc de Savoie avec la valeur bouillante de son âge et la résolution d'un souverain qui défend ses états. Mais l'ame ardente du guerrier français semble alors s'irriter par l'obstacle, et la tête tranquille du général semble s'éclairer par le péril. La seconde ligne de notre armée s'ébranle; et comme déja sûre de décider le sort de cette journée, fait retentir par avance le cri de la victoire et le nom de Catinat, qui désormais seront toujours réunis. Ce double signal n'est pas un présage trompeur : les alliés plient de tous côtés. Le vainqueur les poursuit loin du champ de bataille. L'épaisseur des bois et celle de la nuit favorise la fuite des vaincus, et Louis XIV, parmi les titres de son règne, peut compter une victoire de plus.

La prise de Saluces, celle de Suze, place importante et la clef du Piémont, sont les fruits de cette journée, et assurent au vainqueur ces solides avantages sans lesquels une bataille gagnée n'est qu'un carnage inutile. Déja le superbe et impatient Louvois se croit maître de Turin, et accuse la lenteur et la timidité de Catinat. L'un, de son cabinet de Versailles, ne voyait que des triomphes, des conquêtes et des vengeances; il envoyait des ordres absolus, et semblait croire que ses ordres devaient applanir les montagnes, ouvrir le passage des rivières, créer des communications et des magasins. L'autre, placé dans le

centre des difficultés, les comparait à ses moyens, jugeait ce qu'on pouvait faire et ce qu'on devait craindre, calculait les hasards d'une entreprise et les suites d'un mauvais succès. Ici commence ce combat du général et du ministre, si souvent renouvelé, cette espèce de guerre la plus pénible de toutes, parce que le génie armé contre les lumières de l'ennemi, ne l'est pas contre les erreurs du pouvoir; parce que le plus grand effort de la raison qui juge, est de se soumettre à l'autorité qui se trompe; enfin parce que s'il est pour un grand cœur une plaie douloureuse et cruelle, c'est sur-tout l'injustice du maître qu'il sert, et le mal fait à la patrie qu'il défend. C'est dans cette lutte continuelle dont nul général n'eut à souffrir plus que Catinat, et dont nul ne se tira avec plus de gloire; c'est dans cette suite de contrariétés que son ame tout entière va se déployer à nos yeux. D'autres orages vont l'assiéger encore, d'autres épreuves lui sont réservées. La réputation de ses talents militaires est établie. A mesure que de nouveaux succès vont l'accroître, que de nouvelles récompenses vont l'honorer, la jalousie, l'intrigue, la calomnie, l'injustice, tout ce cortége du mérite éclatant va s'attacher à ses pas. Il ne marchera plus que dans le sentier des contradictions : et c'est là, messieurs, que dans chaque moment de sa vie vont se développer les traits frappants de ce grand caractère annoncé à votre admiration. Dans un

seul et même tableau vont se réunir et briller ensemble ses exploits guerriers et ses vertus patriotiques, qui ne peuvent pas être séparés. Avec les uns il combattra la Savoie, l'Espagne, l'Empire et Eugène; avec les autres, Louis XIV, Louvois, la cour et l'envie. Cette égalité d'ame, de principes et de conduite, cette singulière modération qui ne s'est jamais démentie, est en morale une espèce de prodige, qui de tous les spectacles que nous offre le règne de Louis XIV, est peut-être le plus digne de fixer les yeux du sage, et d'être proposé en exemple à tous les hommes d'état.

C'est après la campagne de Stafarde, la prise de Saluces et de Suze que Louvois écrivait à Catinat ces propres paroles : *Quoique vous ayez fort mal servi le roi cette campagne, sa majesté veut bien vous continuer votre gratification ordinaire.* Nous verrons ailleurs quelle était cette grace qu'on lui faisait valoir. Nous aurons lieu d'admirer plus d'une fois son extrême désintéressement. Mais est-ce bien à lui qu'on écrit cette étrange lettre? Et quel en était le prétexte? Il faut le dire; c'est faire connaître à-la-fois Louvois et Catinat. D'abord trompé par la parole royale du duc de Savoie, Catinat n'avait pu se résoudre à ravager son pays avant d'être au moins certain de sa défection : et par ce délai, il avait donné le temps aux alliés de ce prince de le joindre, et d'être battus avec lui à Stafarde. Après cette victoire,

la saison déja avancée, il avait mieux aimé accorder les honneurs de la guerre à trois cents braves gens qui défendaient la citadelle de Suze, que de les réduire au désespoir, en s'obstinant à les prendre à discrétion. Tels étaient les griefs qui effaçaient aux yeux du ministre une bataille gagnée et deux villes prises. On conçoit pourtant que Catinat ait pu se mettre au-dessus de cette injure. La renommée parlait assez pour lui; d'ailleurs cet homme modeste, qui ne croyait jamais avoir fait plus que son devoir, jouissait du moins, quand il l'avait rempli, d'une satisfaction intérieure qu'il devait être difficile de lui arracher. Il pouvait se consoler sans doute des duretés despotiques de Louvois. Mais quand l'impétueuse fierté de ce ministre ordonnera des opérations impossibles, faites pour exposer l'armée et les provinces, c'est alors qu'il faudra plaindre Catinat. Des circonstances qui lui étaient particulières ajouteront encore à ses perplexités. Il devait à Louvois son avancement, et ce qu'il appelait sa fortune, c'est-à-dire le bonheur de servir l'état; car c'est la seule qui lui valut le commandement des armées, et c'est à ce titre qu'il regardait Louvois comme son bienfaiteur. Qu'on ne s'étonne point, malgré la différence de leur caractère, de voir Catinat avancé par Louvois. Ce ministre aimait le mérite, du moins jusqu'au moment où il pouvait en devenir jaloux, et les ames altières et impérieuses n'ont point d'éloignement pour

les esprits doux et modérés; elles en attendent de la dépendance. Louvois avait pu haïr dans Turenne un grand seigneur qui se souvenait de sa naissance, un grand homme qui sentait sa force, quoiqu'il ne la fît pas sentir, et qui, plutôt que de plier sous le crédit et la fierté d'un ministre, consentait à faire souvent la guerre sans argent et sans secours. Il avait pu au contraire accueillir Catinat, qui, n'apportant au service d'autres titres que ceux du talent et du zèle, pouvait paraître sa créature. L'ambition des hommes en place est de dominer sur toute espèce de mérite, par le pouvoir ou par les bienfaits, et rarement ils pardonnent à quiconque veut échapper à l'un ou à l'autre.

Catinat, nous l'avons dit, n'avait d'autre ambition que celle d'être utile. Placé dans tous les emplois qui l'avaient conduit rapidement de grade en grade, trouvant toujours ses récompenses au-dessus de ses services, il joignait à tous les liens qui l'attachaient à Louis XIV et à son ministre ceux de la reconnaissance. En travaillant pour l'état, il songeait avec plaisir qu'il travaillait pour leur gloire, et ne croyait jamais s'acquitter envers eux. Mais dans le commandement qu'ils lui avaient confié, il ne partageait point leur mépris pour les ennemis de la France. Ce mépris était alors parmi nous un préjugé dominant, qui n'est peut-être pas sans excuse. C'était un des effets de nos prospérités, et ce fut une des causes de

nos disgraces. Le nom du roi, l'étoile du roi, les troupes du roi, ces mots répétés sans cesse dans Versailles et dans la capitale, firent plusieurs fois commettre des fautes dans nos armées. Par un orgueil mal entendu, on se croyait obligé de mépriser les ennemis de Louis XIV. Ce dédain, dans le temps de nos succès, égara même quelquefois de grands hommes. Car les grands hommes sont aussi entraînés par leur siècle; il fit battre Créqui à Consarbruck : Créqui dont tant d'exploits réparèrent d'ailleurs et couvrirent la faute, et qui mourut digne de tant de regrets. C'est avec la même infériorité de forces, avec cette même confiance méprisante que Condé lui-même engagea contre le prince d'Orange l'affaire de Sénef, où il paya de tant de sang le vain honneur du champ de bataille et la gloire d'un danger dont lui seul pouvait sortir.

Tels n'étaient point les principes de Catinat. Portant dans le métier des armes la raison d'un philosophe et les sentiments d'un citoyen, il ne voyait dans la guerre qu'un crime public, une calamité des peuples, dont on ne se délivrait que par la victoire, et ce n'est qu'à ce titre qu'il estimait l'art de vaincre. Il se voyait, en sa qualité de général, chargé de dispenser trois choses, dont l'usage décide du sort de la guerre, le temps, l'argent, et ce qui est infiniment plus précieux, et qu'on prodigue avec la même légèreté, le sang des hommes. Le temps que l'on perd également

par trop de précipitation ou de lenteur, il l'employait à méditer mûrement ses projets, persuadé que l'on regagne par la célérité de l'exécution le temps que l'on met à s'assurer des moyens. L'argent qui s'échappait par tant de routes des trésors de l'état, l'argent lui manqua souvent. Nul ne sut mieux y suppléer par l'ordre qu'un esprit sage porte dans tous les objets, par l'économie dont il donnait l'exemple, par la simplicité dont il inspirait le goût, par la patience dont il rendait le soldat capable, par la réserve qu'il mettait dans les graces pécuniaires de la cour, qui, multipliées avec trop de profusion, ameneraient l'esprit de finance jusques dans le champ de l'honneur. Enfin de tous les généraux de Louis XIV, il était celui qui demandait le moins pour lui-même, qui distribuait le mieux les graces dans son armée, et qui coûtait le moins à l'état. Si économe des biens de la patrie, combien devait-il l'être davantage du sang de ses enfants? Il est vrai que cette qualité ne tient pas seulement aux dispositions de l'ame; elle dépend aussi de la science du commandement: et l'art d'épargner les hommes à la guerre est celui de les conduire. Mais cependant n'est-il pas trop commun dans l'histoire du génie de voir l'humanité sacrifiée à la gloire? Une entreprise douteuse et brillante, une victoire inutile n'a-t-elle pas plus d'une fois fait couler des flots de sang? Si j'étais forcé de louer un de ces héros destructeurs, je

croirais, je l'avoue, au milieu de mes louanges, m'entendre appeler par des mânes plaintifs, et environné de spectres menaçants, transporté sur un champ couvert d'ossements et de tombes, m'entendre dire par cette foule de victimes : C'est ici que nous avons été immolés à l'orgueil d'un homme, et enlevés à la patrie. Ame de Catinat! ame pure et éclairée! des idées justes du devoir et de la gloire t'avaient donné des sentiments plus humains! O Catinat! pour un sage tel que toi, toute victoire qui n'était pas nécessaire était un crime.

Hélas! quand elle est nécessaire, elle est encore déplorable, et Catinat mettait l'honneur de son art à la rendre moins sanglante. Nul capitaine ne parut plus jaloux que lui de réduire toutes ses opérations en calculs, et ses calculs en démonstrations. Il ne donnait rien à la vaine gloire, tout à l'utilité, et ne laissait à la fortune que ce qu'il était impossible de lui ôter. On peut, en lisant ses campagnes, lui rendre ce témoignage, qu'il ne resta jamais au-dessous de ce qu'il pouvait, et qu'il ne tenta jamais au-delà. Quand malgré lui on entreprit davantage, le succès justifia toujours le plan qu'il avait préféré, et les craintes qu'il opposait au plan qu'on avait suivi. Cette justesse de vues, cette sûreté de démarches, cette maturité de réflexions, lui avaient fait donner par les soldats un nom qui le peint bien ; ils l'appelaient *le père la pensée*, mot,

qui comme toutes les dénominations militaires, est le cri de la vérité. Un général n'a jamais de meilleur juge que son armée.

C'est dans les lettres de Louvois et de Catinat, c'est dans cette correspondance du général et du ministre, qu'il faut observer ce choc continuel de deux esprits si différents, dont l'un voulait toujours ce qui pouvait flatter le roi, l'autre ce qui importait à l'état. En pressant le siége de Turin, Louvois n'avait consulté que l'impatience orgueilleuse de Louis XIV, ébloui de l'idée d'assiéger son ennemi dans sa capitale. Catinat n'avait pu l'en détourner qu'en lui proposant une autre conquête, celle du comté de Nice; conquête que la facilité de faire passer par mer des secours et des munitions rendait aussi sûre, que l'autre était impossible. Mais quand on eut vu Villefranche prise aussitôt qu'attaquée, quand on vit le château de Nice, ce fameux boulevard, cet écueil où l'on s'était brisé tant de fois, défendu par des troupes d'élite, et approvisionné pour un long siége, ne coûter à Catinat que cinq jours de tranchée, des succès si rapides ne permirent plus à Louvois de regarder comme difficile aucune entreprise que Louis XIV et lui auraient ordonnée. Ses avides regards se tournèrent de nouveau sur Turin. Veillane, Carmagnole, Coni, qu'il fallait prendre, et qu'on laissait derrière soi, la dangereuse nécessité de tirer de loin des subsistances dans un pays coupé de montagnes et

de rivières, couvert de gorges et de défilés, le danger certain de voir les communications interceptées, la situation avantageuse de Turin, qui rend si difficile à attaquer toute armée qui saura s'y appuyer, tant de périls qui frappaient Catinat faisant la guerre en Piémont, n'effrayaient point Louvois qui la dirigeait dans Versailles. Et que d'adresse encore, que de circonspection il fallait avec ce ministre, pour combattre ses idées sans effaroucher son amour-propre, et pour le convaincre sans l'humilier! Si quelqu'un pouvait manier avec dextérité cet esprit violent et superbe, c'était sans doute Catinat. Jamais la raison ne fut plus douce, ni la supériorité plus modeste. D'ailleurs il se souvenait toujours de ce qu'il devait à Louvois; il respectait ses talents réels et ses grands travaux, et avait pour lui le ménagement le plus délicat de la reconnaissance et de l'amitié; celui de ne pas trop heurter des défauts qu'on n'espère pas de corriger. Cependant tout fut inutile. La discussion finit par un ordre, et ce fut celui de marcher sur Ivrée et sur Turin. Toute l'armée est dans l'étonnement et l'inquiétude. *Messieurs*, dit tranquillement Catinat, *je sais ce que c'est qu'un ordre, marchons.* Et il ne songe plus dès ce moment qu'à faire disparaître par ses efforts les obstacles qu'a montrés sa prudence. Mais pour cette fois pourtant ses épreuves devaient se borner à l'obéissance : la réflexion ramena Louvois, et l'ordre fut révo-

qué. Il est vrai que le dépit du ministre, forcé de revenir sur ses pas, eut besoin de se consoler encore par quelques lignes un peu dures. Il reprochait à Catinat dans sa lettre *de se faire des monstres pour les combattre*. Mais Catinat venait de sauver l'armée et la gloire de l'état. Quelle injure n'aurait-il pas oubliée à ce prix?

Libre enfin de suivre une marche régulière, il prend Veillane et Carmagnole. Coni seul reste entre nous et Turin; il fallait assiéger Coni. Catinat qui devait étendre sa vue sur tout le théâtre de la guerre, se réserve le soin de protéger le siége; mais malheureusement Feuquières y est employé, Feuquières qui a déposé dans ses mémoires des monuments de ses connaissances, de ses passions et de ses inimitiés; Feuquières, ennemi de son général, et dont la haine ne servira qu'à développer dans Catinat des vertus et des ressources nouvelles: Feuquières cependant, doué d'un mérite militaire très-distingué, et d'autant moins excusable d'avoir senti l'envie. Envie, partage éternel de la médiocrité, ennemie naturelle du talent, comment peux-tu donc habiter avec lui? Ah! cette alliance monstrueuse est le plus grand outrage que tu puisses lui faire; qu'il soit plutôt l'objet continuel de tes fureurs, que d'être un seul moment le complice de tes bassesses.

Catinat n'ignorait pas les sentiments de Feuquières à son égard. Ils étaient publics et prou-

vés. Cet officier jaloux du commandement, ne songeait qu'à perdre un général qu'il désirait de remplacer, ou qu'au moins il eût voulu conduire. Dans une correspondance secrète avec le ministre, il décriait les démarches prudentes de Catinat, et flattait les erreurs audacieuses de Louvois : enfin, il avait fait échouer une entreprise sur Veillane, par l'ambition coupable de ravir pour lui seul une gloire qu'il aurait pu partager. Ah! quand l'ambition n'est pas la plus noble des passions, elle en devient la plus vile. Devoir, honneur, patrie, y aurait-il donc de la gloire sans vous? Les verrons-nous subsister encore ces principes meurtriers, qui plus d'une fois, de nos jours?... Je m'arrête. Les anciens défendaient de prononcer des paroles sinistres dans des jours favorables, et sous un monarque qui ne chérit et n'appelle que la vertu, qui osera compter sur les succès du vice et sur l'impunité du crime?

Catinat, capable de pardonner à son ennemi sans le mépriser, et de rendre justice à ses talents en excusant ses torts et ses défauts, n'avait pris de lui qu'une vengeance bien généreuse; il le mettait à portée de réparer sa faute; mais ce ne fut pour Feuquières que l'occasion d'en commettre d'autres. Il ne se sert de l'ascendant de ses lumières, que pour égarer Bulonde qui commande au siége. Une attaque risquée contre toutes les règles, nous coûte nos plus braves soldats, qui, toujours les premiers au péril, sont les pre-

mières victimes de l'imprudence. Le désordre et le découragement se mettent dans nos troupes, et s'augmentent encore à l'approche du prince Eugène. Le siége est levé avec la plus honteuse précipitation ; le fruit de nos conquêtes est perdu. La route de Turin, cette route que Louis XIV désirait tant de voir ouvrir, et que Catinat avait frayée par tant de soins, se ferme devant nous. Quelle perte pour un général ! Que de sujets de ressentiment et de vengeance ! Catinat ne se permet pas même la plainte. Dans le blâme universel qui éclate de toutes parts, sa voix est la seule qui ne s'élève pas contre Feuquières : on le presse en vain de déférer le coupable à la cour ; *Je ne veux point*, dit-il, *me rendre dénonciateur*. Il ne répond pas même à la calomnie, qui, profitant de son silence, essaie de rejeter sur lui la faute qu'il dédaignait de faire punir. Immobile au milieu des passions humaines qui frémissent autour de lui, seul il semble n'en pas entendre le fracas, n'en point ressentir les secousses. L'emploi le plus ordinaire du génie, celui de réparer le mal qu'il n'a pas été le maître d'empêcher, est le seul dont il s'occupe. Il voit Eugène et le duc de Savoie, enhardis par notre dernier revers et par la jonction des troupes de Bavière, s'avancer avec des forces très-supérieures, et menacer à-la-fois Pignerol et Suze. Une marche forcée les porte sur cette dernière place : il s'y jette lui-même avec l'élite de ses troupes ; il voit celles

des ennemis se séparer en colonnes éloignées les unes des autres, pour occuper les diverses hauteurs qui entourent la ville. Sa promptitude à saisir le moment décisif égale sa patience à l'attendre. Il part de Suze, fond avec l'impétuosité de la foudre sur tous ces corps séparés qui ne peuvent se secourir, les replie l'un après l'autre, les disperse, dissipe en un moment cette nombreuse armée des alliés, leurs desseins et leurs espérances. Eugène et le duc de Savoie, qui du faîte de l'église de Méane, voient cette déroute imprévue, ont à peine le temps d'en descendre, et vont se cacher au fond du Piémont. Nos conquêtes sont assurées, la réputation de nos armées est rétablie. Montmélian, devant qui l'on avait une fois échoué, ne nous résiste plus. Sa prise nous rend la supériorité d'une campagne qui semblait perdue, et Catinat se montre par ses talents au-dessus des revers, et par l'élévation de son ame, au-dessus des offenses et des trahisons.

C'est au milieu de tant de gloire qu'il pleura la mort de Louvois. Si l'on ne pense qu'aux contradictions mortifiantes qu'il en essuyait, on sera surpris peut-être qu'il ait mis tant de sensibilité dans ses regrets; mais les belles ames trouvent la reconnaissance trop douce, pour permettre qu'on les en dispense. Catinat regrettait la perte que faisait la France, et la sienne propre; il regrettait un ministre qui, au travers de ses hauteurs et de ses caprices, avait pourtant su l'ap-

précier et même l'aimer : il regrettait sur-tout l'homme que remplaçait Barbésieux; Barbésieux, dont le despotisme était le plus insupportable de tous, celui de l'incapacité présomptueuse. La modération de Catinat fut éprouvée par des chagrins plus amers, et des dégoûts plus rebutants. Il ne songea pas à la retraite. Quel citoyen y songe, tant qu'il peut être utile? Mais il la désira. Si les grands hommes n'étaient soutenus dans leurs travaux, les uns par l'amour de la gloire, les autres par l'amour du devoir, le monde serait abandonné au méchant, et à l'homme médiocre.

Tant d'amertumes devaient cependant être compensées par de grands dédommagements, et Catinat devait trouver un consolateur auguste. Ce fut Louis XIV lui-même. Ce prince qui avait tant appris à mésestimer les hommes, et qui sur la fin de ses jours se plaignait de l'avoir appris, avait conçu pour Catinat une estime profonde, qu'il lui conserva toujours, même lorsque dans la suite il parut lui retirer sa faveur. La sagesse si rare et si heureuse de ses opérations militaires, celle de son caractère, plus rare et plus heureuse encore, avaient frappé ce monarque, sur-tout lorsque après avoir couvert la Savoie et le Dauphiné, que le partage de nos forces contre des alliés nombreux nous réduisait à défendre, Catinat vint à Versailles, concerter avec le roi le plan d'une campagne que la journée de la Marsaille devait

rendre si mémorable. Cette époque est la plus belle de sa vie. Le roi l'honore de l'accueil le plus flatteur, goûte tous ses principes, adopte tous ses avis, et à peine revenu dans son camp, Catinat reçoit ce sceptre des guerriers, que la renommée lui donnait depuis si long-temps, et qu'il n'a brigué que par des victoires. Il apprend qu'en lisant son nom parmi ceux des maréchaux de France, le roi s'est écrié : *C'est bien la vertu couronnée* (1). Alors cette ame sortant pour la première fois de ce calme où elle avait coutume de reposer, paraît transportée d'une joie pure et naïve, qu'elle a peine à contenir, et qu'elle a besoin d'épancher. Elle s'y livre toute entière. Ce digne citoyen qui a tout fait pour l'état et pour son roi, reçoit enfin de l'un et de l'autre la plus brillante des récompenses, qu'il ne peut devoir qu'à ses services, puisqu'il ne la doit ni à la naissance ni au crédit. Il a une raison de plus de chérir la patrie et son prince, si pourtant il est possible d'ajouter aux sentiments qu'il a pour eux. *Je suis agité*, disait-il, *d'une joie que je ne connaissais pas encore.* Ah! les rois sont grands, puisqu'ils peuvent donner cette joie à la vertu!

Catinat était parvenu à ce dernier terme des dignités militaires, qui peut être celui de l'ambition. Mais il n'en est aucun pour la gloire. La sienne devenait tous les jours plus éclatante. Il

(1) C'est M. de Fénélon qui le lui apprit.

n'y en a guère en France dans laquelle il n'entre de la mode, et il fallait qu'il eût à son tour cette espèce de succès qu'il ne cherchait pas. Jusques-là le nom du duc de Savoie, qui n'était pas le plus imposant de nos ennemis, celui d'Eugène même, qui n'avait pas encore acquis ce lustre qu'il obtint depuis par nos disgraces, la nature du pays, et le petit nombre des troupes qui ne permettaient guère les grandes batailles, peut-être même le peu d'empressement des courtisans à servir sous un général qui n'était pas né grand seigneur, l'éclat que la présence de Louis XIV répandait sur d'autres expéditions, la rivalité célèbre de Luxembourg et du prince d'Orange attirant les regards de l'Europe, toutes ces causes réunies n'avaient pas permis que les exploits qui établissaient chaque jour la réputation de Catinat, fussent le principal entretien de la cour et de la renommée. Mais quand la beauté de ses manœuvres, d'autant plus reconnue qu'elle fut plus examinée, eut réuni les suffrages des meilleurs juges; quand, de son propre mouvement, Louis XIV, qui mettait le sceau à toute espèce de gloire, l'eut élevé au faîte des honneurs; quand madame de Maintenon qui ne l'aima jamais, lui eut écrit une lettre de félicitation, alors il fallut être de l'armée de Catinat, il fallut apprendre la guerre sous lui. Vendôme, qui depuis en donna de si belles leçons, voulut, ainsi que son frère, étudier sous ce grand maître l'art qu'il avait déja

étudié sous Luxembourg. Cette fameuse gendarmerie qui venait de se couvrir de tant de lauriers dans les plaines de Leuze, alla partager ceux de Catinat. Il est vrai que le roi, qui lui envoyait des princes, le bâton de maréchal et la gendarmerie, ne pouvait pas lui envoyer d'argent. Le soldat manquait de tout, de vivres, d'habit, de chaussures, de munitions et de paye. Depuis longtemps on ne subsistait que d'emprunt. Une armée dans cet état n'est pas facile à mouvoir. Les ennemis bloquaient Cazal et assiégeaient Pignerol. Il fallait vaincre mille obstacles avant d'aller vaincre à Marsaille. C'était pourtant là que Catinat, après que Louis XIV se fut acquitté envers lui, allait s'acquitter envers Louis XIV.

Quel moment, messieurs, qu'une bataille pour un homme tel que Catinat, déja familiarisé avec l'art de vaincre, et capable de la considérer en philosophe, en même temps qu'il la dirigeait en guerrier! Quel spectacle que cette foule d'hommes rassemblés de toute part, qui tous semblent n'avoir alors d'autre ame que celle que leur donne le général; qui, agrandis les uns par les autres, élevés au-dessus d'eux-mêmes, vont exécuter des prodiges dont peut-être chacun d'eux, abandonné à ses propres forces, n'eût jamais conçu l'idée! Ah! la multitude est dans la main du grand homme; on n'en fait rien qu'en la transformant, pour ainsi dire, qu'en faisant passer en elle un instinct qui la domine, et qu'elle n'est pas maî-

tresse de repousser. Alors le péril, la mort, la crainte, les petits intérêts, les passions viles s'éloignent et disparaissent, le cri de l'honneur, plus fort, plus imposant, plus retentissant que le bruit des instruments militaires, et que le fracas des foudres, fait naître dans tous les esprits un même enthousiasme; le général le meut, le dirige, l'anime et ne le ressent pas; seul, il n'en a pas besoin. La pensée du salut de tous le remplit sans l'agiter; elle occupe toutes les forces de sa raison recueillie. Tout ce qui se fait de grand lui appartient, et lui-même est au-dessus de cette grandeur. Son œil toujours attaché sur la victoire, la suit dans tous les mouvements qui semblent l'éloigner ou la rapprocher; il la fixe, l'enchaîne enfin, et voyant alors tout le sang qu'elle a coûté, il se détourne du carnage, et se console en regardant la patrie.

Après les dispositions savantes qui assurèrent le succès des journées de Stafarde et de Marsaille, rien ne fait plus d'honneur à Catinat, que le récit de ces deux batailles, qui nous a été conservé tel qu'il l'écrivait au roi. Jamais la modestie n'a raconté plus simplement. La valeur des troupes, la conduite des officiers, semblent avoir tout fait, et le génie de leur chef se cache avec autant de gloire qu'il s'était montré dans l'action. Tout ce qui est digne d'éloge ou de récompense, est soigneusement relevé, il n'oublie rien que lui-même. S'il a couru des dangers, il ne s'en souvient pas

plus dans sa narration, qu'il n'y a songé dans le combat; et si l'on n'avait pas appris d'ailleurs qu'il avait eu son cheval tué sous lui, ses habits percés de coups, une blessure au bras, il semble que tout le monde aurait pu faire cette question remarquable que l'on fit de très-bonne foi, après la lecture d'une de ses lettres, où il rendait compte de la bataille de Stafarde : *M. de Catinat y était-il?*

Le plus heureux fruit de la victoire, la paix que le traité de Risvick rendit à l'Europe, pouvait seul consoler Catinat de la nécessité de vaincre. La paix est l'écueil le plus commun pour les généraux qui ne sont que guerriers. Leur gloire semble alors s'éloigner d'eux, comme si elle ne pouvait habiter qu'avec la discorde, et ils sont condamnés à être inutiles aux hommes, dès qu'il ne faut plus détruire. De-là ces vœux homicides qu'on les accuse quelquefois de former en secret, pour que la patrie ait le malheur d'avoir besoin de leurs talents. Ah! loin d'une ame comme celle de Catinat, ces vœux abominables, que d'ailleurs il n'eut jamais intérêt de former! il avait porté dans la guerre toutes les vertus de la paix, surtout ce respect pour l'humanité dont il donna tant de preuves, et qui n'est guère le caractère dominant d'une époque de puissance et de grandeur. Alors tout ce qui subjugue les hommes par l'admiration, est porté à les tyranniser par la force. Les intérêts de l'espèce humaine disparais-

sent devant la gloire de ses maîtres, et la raison se tait devant la renommée. Mais Catinat que rien ne pouvait enivrer ni éblouir, portait dans son cœur ces principes d'ordre, d'équité, de bienveillance universelle, trop oubliés dans son siècle, et plus développés, plus sentis dans le nôtre. Il en avait donné des exemples éclatants dans les premiers commandements qui lui furent confiés avant celui d'Italie. Si l'on conserve le souvenir des bienfaits, autant que celui des fléaux, les peuples de Juliers et de Limbourg doivent bénir la mémoire de Catinat, comme ceux du Palatinat et de Hollande doivent frémir à la seule idée de l'invasion des armes françaises. Louvois, toujours implacable et sanguinaire, l'avait chargé de mettre à contribution la province de Juliers, et de brûler tout le pays. Catinat exigea, quoiqu'à regret, les contributions, droit que semble autoriser la guerre, qui par-tout met la dépouille du plus faible dans les mains du plus fort. Mais d'ailleurs il se crut, comme général, en droit de juger mieux que le ministre, si l'incendie et la dévastation étaient nécessaires ou inutiles. Il osa désobéir à Louvois, pour obéir à l'humanité. Les nations applaudirent à cette conduite courageuse. Les auteurs de ces papiers politiques dont la Hollande inondait l'Europe, et qui n'étaient le plus souvent que des satires de la France, rendirent au général ce témoignage, que *si c'eût été tout autre que lui, tout le pays aurait été brûlé* : pa-

roles qui semblaient rappeler combien il était beau que Catinat, au commencement de sa carrière, osât ce qu'au milieu de sa fortune et de sa gloire, n'avait pas osé Turenne. On peut excuser Turenne, puisqu'il obéissait; mais il faut admirer Catinat qui n'a pas obéi.

Et quel sujet pourtant connut mieux les devoirs de l'obéissance? Combien de fois il sacrifia ses répugnances à ces devoirs, souvent aussi tristes qu'ils sont sacrés! Mais du moins il regardait comme le premier, d'éclairer l'autorité avant de la servir, dût-il en l'avertissant s'exposer à lui déplaire. Aucun intérêt ne pouvait balancer près de lui la vérité et la justice. Lorsqu'on l'avait envoyé soumettre les hérétiques connus sous le nom de *Vaudois*, qui vivaient indépendants et tranquilles dans les vallées du Piémont; l'honneur d'être chargé pour la première fois d'un commandement, ce moment toujours si flatteur pour un militaire, ne put lui faire oublier ses principes de modération, ni l'intérêt de l'état. Il représentait au roi que tourmenter les peuples de cette frontière, c'était donner des soldats au duc de Savoie, se faire des ennemis, que leur situation et le désespoir pouvaient rendre dangereux; qu'enfin les poursuivre dans leurs cavernes et dans leurs rochers, c'était joindre beaucoup de travail à peu de gloire. Ces raisons, qui ne parurent dans la suite que trop bien fondées, quand il fallut traiter avec ces peuples, et traiter inutile-

ment : ces raisons ne furent pas alors entendues. Catinat, chargé de l'expédition, ne s'occupa plus que d'y mettre toute la promptitude qui convenait à la puissance qu'il servait, et toute la douceur que lui ordonnaient ses principes. Il prit les mesures les plus justes pour épargner le sang des peuples, et hâter leur soumission. Elle fut achevée et entière au jour qu'il avait marqué.

Cet esprit de modération qui prend sa source dans ce grand sentiment d'humanité dont nous l'avons vu pénétré, le distinguait chez l'étranger de la plupart de ses compatriotes, trop sujets aux défauts opposés, à cette légèreté offensante, tant reprochée aux Français, à cet attachement exclusif pour leurs usages et leurs manières, qui ressemble trop au mépris des mœurs d'autrui. Quand il commandait dans Cazal, chez des alliés qui n'avaient cédé qu'à regret aux menaces de la France, et qu'il était utile de s'attacher par les déférences et les égards, il commença par réprimer avec sévérité la licence injurieuse où s'emporte si aisément le soldat, jaloux de faire sentir aux faibles toute la puissance dont il est le ministre. Pour en imposer à ses troupes, il eut recours à la plus efficace de toutes les leçons, l'exemple. On le vit à la tête de ses officiers, aller demander à l'évêque de Cazal la permission d'être dispensé des abstinences légales, dont l'observation est si difficile pour des hommes qui n'ont pas le choix des aliments. Cet acte de soumission

qui en était un de sagesse, et toute sa conduite dans ce pays, qui n'en avait point vu de modèle, furent admirés des peuples d'Italie. *Voilà un Français d'une rare prudence*, dit un pontife de Rome, c'est-à-dire un des meilleurs juges d'une vertu la plus familière à cette cour, où elle fut toujours la plus nécessaire.

La bienveillance que le sage étend sur ses semblables, est en proportion de ses lumières. Il faut voir de haut pour embrasser beaucoup d'objets. La bienfaisance de Catinat ne se bornait pas au soin d'assurer des secours aux blessés, d'attirer les graces de la cour sur la pauvreté noble de l'officier, sur le mérite obscur du soldat; elle ne se bornait pas à l'inspection sévère et vigilante de ces asyles destinés aux maladies et aux infirmités qui naissent des fatigues de la guerre, asyles dans lesquels l'avarice qui calcule, se compose trop souvent un revenu coupable des besoins trompés du malheureux qui souffre. Ce n'était pas assez pour lui d'éclairer le dédale obscur où marche l'avide concussionnaire, emportant dans la capitale, au fond d'un palais scandaleux, la subsistance des armées qui remportent dans nos temples les drapeaux des ennemis, de suppléer même de ses propres biens pour le soulagement des soldats, aux opérations lentes et pénibles d'une finance épuisée. Tous ces soins sont les devoirs du commandement. Ceux de Catinat s'élevaient plus haut. Remontant à la source des abus

qu'il avait observés dans la guerre, il s'occupait, dans le loisir que lui laissait la paix, des moyens de les détruire. Une réforme dans toutes les parties de l'administration militaire, dans le traitement de l'officier et du soldat, des instructions pour tous les emplois supérieurs et subalternes, pour la facilité des approvisionnements, et la tenue des magasins, pour les enrôlements dont il voulait bannir la violence, pour les recrues, dont il voulait écarter la fraude et les gains illicites; tels étaient les objets de ses spéculations et de ses travaux; tel était le genre de graces que ses mémoires sollicitaient auprès du gouvernement. La conformité de vues, et l'amour de la patrie, l'avaient uni étroitement avec Vauban. Ces deux illustres citoyens avaient mis en commun leur plus grand intérêt; celui du bien général. C'est de la correspondance de ces deux hommes rares, qui, des différents pays où les appelaient leurs emplois, s'envoyaient leurs réflexions et leurs idées, que naquit le fameux ouvrage de Vauban (1) sur la régie des deniers publics et la perception des impôts; et si jamais ce plan, célébré par tant de bons citoyens, pouvait s'accorder avec la constitution d'un grand état; si ce ressort unique, admirable par sa simplicité, était substitué parmi nous au jeu pénible et coûteux de cette immense

(1) Ouvrage rédigé par Boisguilbert, mais qui est regardé comme étant de Vauban, dont il développe les principes.

machine de la finance, Catinat partagerait avec Vauban la reconnaissance des peuples. Catinat, dont nous avons loué l'imperturbable égalité de caractère, n'avait, comme on le voit, que cette inquiétude des grandes ames, pour qui tout désordre à réformer est un tourment, et tout bien possible, une étude et une espérance.

Faut-il s'étonner si cette activité d'esprit qui embrassait tant de connaissances, l'avait fait regarder dès ses commencements comme un homme capable de tout? Dès qu'on l'eut connu, il n'y eut rien qu'on n'en attendît. Il était jeune encore, lorsque la cour crut pouvoir confier à sa maturité précoce des négociations délicates avec les princes d'Italie, et des commandements dans les villes alliées de ce même pays qui demandaient cette circonspection, cette souplesse, qualités qui surtout alors, ne semblaient guère celles d'un jeune homme, d'un militaire et d'un Français. Quand le fils de Louis XIV, monseigneur, suivi de toute la jeune noblesse du royaume, alla faire ses premières armes devant Philisbourg, Catinat eut le singulier honneur d'être associé à Vauban pour la conduite de ce siége, et cette réunion parut le seul moyen d'assurer un succès auquel on attachait la gloire de l'héritier de la couronne. C'est à ce siége que commencèrent à se manifester avec éclat l'estime et l'amour que Catinat avait déja inspirés. Il fut renversé d'un coup de feu; toute l'armée fut dans la consternation; et lorsqu'on

apprit qu'il était sans danger, la joie fut aussi vive que l'avait été la terreur. A Marsaille, la gendarmerie française entoura sa tente, pendant son sommeil, de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Son réveil fut celui d'un héros. Ses yeux, en s'ouvrant, ne rencontrèrent que des trophées. Cet amour que lui portaient les soldats ne fut jamais affaibli, même par la sévérité de son commandement; sévérité qui n'était en lui que le maintien de l'ordre. Enfin, dans cette malheureuse guerre de la succession, la dernière qu'il ait faite, lorsque réparant les fautes de Villeroy, il fut blessé au passage de l'Oglio, en couvrant la retraite de l'armée; cette armée, qui peut-être sentait d'autant plus ce qu'il valait, qu'alors il ne la commandait plus, parut faire dépendre son salut de celui de Catinat. On entendait les soldats se demander sans cesse les uns aux autres, avec cette sollicitude empressée qui naît de l'affection, et que le péril augmentait : *Comment se porte notre père la pensée?*

Cette époque nous ramène au moment de la plus amère injustice qu'ait essuyée Catinat. Hélas! cette épreuve était réservée aux jours de sa vieillesse. Oh! que la fin d'un grand homme est respectable; mais qu'elle est rarement heureuse! Le bonheur s'éloigne-t-il de nous avec la vigueur des années, et l'âge des efforts et des espérances? La gloire vieillissante n'est-elle qu'une ruine illustre, dont l'indifférence détourne les yeux, et

que l'ingratitude et l'envie insultent en passant? Appelé par la patrie, Catinat avait quitté sa chère solitude pour présider encore à la fortune de nos armes dans ce même pays, tant de fois le théâtre de ses triomphes; mais alors tout s'unissait contre lui. Les nouvelles levées, le défaut d'argent, l'ordre de respecter la neutralité apparente des Vénitiens, ordre qui livrait à des ennemis moins scrupuleux des chemins et des avantages qui nous étaient interdits; le commandement suprême déféré à la dignité du duc de Savoie, et dont Catinat n'eut plus que l'ombre près de cet allié dangereux, dont les infidélités secrètes furent d'autant plus justement soupçonnées, qu'elles finirent par une défection ouverte; les ennemis de Catinat secondant par de mauvais conseils les mauvaises manœuvres de ce prince, pour en faire retomber le blâme sur le général français, dans leurs lettres à la cour; enfin, le génie d'Eugène, libre dans son essor, opposé au génie de Catinat enchaîné et trahi; c'est au milieu de tant d'obstacles, contre lesquels le talent n'a point de défense, qu'on voulait que les armes françaises conservassent leur supériorité ordinaire. C'était beaucoup de balancer celle que devait prendre dans de pareilles circonstances un ennemi tel qu'Eugène. Tous les mouvements de ce général, qui paraissant toujours instruit des nôtres, resserrait sans cesse notre armée, et menaçait le Mantouan et le Milanais, le passage de l'Adige et du Mincio,

à la vue de nos troupes; l'affaire de Carpi, où malgré leur valeur elles combattirent avec désavantage; les ordres réitérés de Louis XIV, qui voulait ressaisir par une bataille l'honneur de cette campagne, tandis que Catinat se bornait à empêcher l'ennemi d'hiverner en Italie, et à le forcer de se retirer en Piémont, tout sert à grossir l'orage que la cabale de Versailles amassait depuis long-temps contre lui. La fille du duc de Savoie ne pouvait lui pardonner les soupçons élevés contre son père. Elle joint ses ressentiments à ceux d'une favorite puissante, dont Catinat n'avait jamais été le courtisan. On répand à la cour, que la douleur qu'il a sentie de la mort d'un frère (1) qu'il avait toujours tendrement aimé, a dérangé ses organes, et altéré son esprit; et la malignité de la haine, en le calomniant, rendait encore cet hommage à sa sensibilité. La dernière arme qu'on emploie pour le perdre, est cette accusation, la plus cruelle de toutes, celle d'irréligion, si difficile à repousser, puisqu'elle attaque le secret de la conscience, qu'elle rend toutes les défenses suspectes, et autorise tous les soupçons; et contre qui osait-on l'intenter? Catinat était trop sage sans doute pour ne pas respecter le culte public; et s'il s'agissait des sentiments intérieurs, si toutes les actions de la vie en sont l'expression fidèle, si la modestie,

(1) M. de Croisille.

le désintéressement, l'empire sur les passions, les sacrifices continuels de l'intérêt et de l'orgueil, la décence des mœurs, l'obéissance aux lois, sont les vertus que la morale du christianisme porte à leur perfection, quel homme méritait plus que Catinat d'être compté parmi les disciples de l'évangile? Quelle plus belle réponse à ses accusateurs que la conduite qu'il va tenir dans sa disgrace! car elle est enfin résolue; et Villeroy, dont le nom est devenu depuis si malheureusement célèbre par la défaite de Ramillies, vient remplacer le vainqueur de Stafarde et de la Marsaille.

Le sentiment de l'équité, l'enthousiasme de la gloire nous rangent volontiers au parti du grand homme opprimé; son injure qu'il dédaigne devient la nôtre; nos regrets le vengent quand il se tait; sa disgrace le relève à nos yeux quand on veut l'abaisser. Que Catinat, sans se plaindre de ses ennemis, sans murmurer contre son maître, laissant commander Villeroy, eût repris tranquillement le chemin de sa retraite, notre admiration et nos hommages l'y suivraient encore, comme les applaudissements des Romains suivaient Scipion montant au Capitole; mais ce triomphe vulgaire n'est pas celui de Catinat. L'amour de son pays et du devoir lui inspirent une autre grandeur que celle qui se borne à pardonner à la patrie; il veut la servir au moment où elle l'outrage, et la servir sous le chef qu'elle lui préfère. Il ne connaît ni les prétentions du grade, ni

même la fierté légitime du talent. Créqui, maréchal de France, avait refusé de marcher sous un autre maréchal (1), et ce maréchal était Turenne; ici c'est Catinat, dépossédé par Villeroy, et qui marche sous ses ordres. Il borne désormais tous ses travaux, tous ses efforts à seconder le général qui le remplace; et cet emploi secondaire est, aux yeux de la raison, plus glorieux pour lui que tous les commandements. *Les méchants seraient outrés*, écrivait-il, *s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet.* Et comment les méchants l'auraient-ils pu savoir? comment auraient-ils pu croire à une vertu faite pour étonner même les hommes vertueux? Elle était alors exposée à toutes les épreuves. L'impétueuse fierté de Villeroy insultait à la prudence modeste de Catinat. Il repoussait avec une ironie méprisante des conseils dont il méconnaissait à-la-fois la sagesse et la générosité. *Le temps de la prudence est passé*, disait-il; *je ne me pique pas d'être circonspect.* Il ne tarda pas à le prouver. Pressé de combattre, parce que le roi voulait que l'on combattît; trompé par Eugène, qui cache

(1) Ce refus de Créqui n'était fondé que sur les droits du grade. Rien n'est plus noble d'ailleurs que ce qu'il dit à Louis XIV. *Laissez-moi servir marquis de Créqui; ôtez-moi le bâton: peut-être saurai-je mériter qu'on me le rende.* Il n'y a rien au-dessus de ces sentiments que la conduite de Catinat.

dans les retranchements de Chiari l'élite de ses troupes que l'on croit sur une autre route, Villeroy, sourd aux avis réitérés de Catinat, attaque ce poste sans le reconnaître, et se flatte de l'emporter sans peine. Un premier avantage sur quelques corps avancés qui se replient devant lui, l'engage de plus en plus dans cette funeste attaque. C'est là que l'attendait l'ennemi; c'est dans ce piége que la bravoure française vient se précipiter aveuglément. Toute l'armée d'Eugène est rangée derrière un rempart qui vomit la foudre et la mort. A ce fracas meurtrier, les Français reconnaissent, mais trop tard, leur fatale méprise. *Ce n'est pas ma faute*, dit tranquillement Catinat qui les conduit; et, marchant avant tous, il brave seul un péril que seul il avait prévu. Son exemple les ranime; mais alors le courage ne peut apprendre qu'à mourir. Des milliers de nos plus braves soldats tombent au pied de ce retranchement formidable, et tombent sans pouvoir atteindre l'ennemi; Catinat lui-même est frappé. Villeroy qui voit sa faute, et le carnage de ses troupes, ordonne enfin la retraite. Interrogeons ici le cœur humain et celui de Catinat; ne craignons ni de rougir de l'un, ni d'admirer l'autre; perçons d'un côté la profondeur des passions et des vices, et de l'autre élevons nos regards jusqu'à la sublime vertu. O hommes! ô mes semblables! je n'ai pas la triste manie de vous calomnier. Mais prenez la place de Catinat dépouillé du commandement

pour prix de ses services et de ses victoires; supposez-vous comme lui sous les ordres d'un concurrent qui vous déplace et vous insulte; supposez-vous dans la chaleur du combat, dans ce moment où l'humanité est trop peu écoutée pour étouffer les ressentiments de l'amour-propre, vous allez tous frémir, peut-être, si je sonde les plis de votre cœur; mais qui de vous oserait assurer qu'à la vue de cette défaite qui le venge, à la vue de ce sang qui crie contre l'imprudence, on ne lui surprendrait pas la joie secrète d'un triomphe? Ouvre-toi maintenant, cœur magnanime, toi qui n'as point de regards à craindre, et qui n'as que des exemples à donner; ouvre-toi devant tes concitoyens, devant les générations futures, ne cache rien à nos yeux; et que verrons-nous en toi, qu'une douleur auguste, et les blessures de la patrie?

Si l'on pouvait douter que cette magnanimité fût si entière et si parfaite, que l'on observe la conduite qu'il tint, lorsque après cette campagne il revint à la cour. S'il y eût porté des ressentiments, il y portait de grands avantages. Il avait combattu seul une entreprise malheureuse. On était revenu à ce plan de défensive qui avait causé sa disgrace. Villeroy lui-même avait fait entendre les mêmes plaintes que lui, sur la difficulté de commander une armée française sous les ordres d'un duc de Savoie. Que de facilités pour la vengeance, si Catinat avait pu la chercher!

On lui en présentait de plus grandes. On offrait de mettre entre ses mains les preuves des intrigues secrètes qu'on avait tramées contre lui. Le secrétaire d'un homme qui avait été dans le parti de ses ennemis, et qui venait de mourir, lui promit, s'il voulait le prendre à son service, de lui révéler les secrets les plus importants pour lui. Il rejeta ses offres et ses délations. Arrivé à Versailles, il eut avec le roi un de ces entretiens secrets, dont les courtisans comptent les instants avec impatience et inquiétude; et l'accueil que lui fit Louis XIV en se séparant de lui, n'était pas propre à les rassurer. On sut bientôt qu'il ne s'était plaint de personne, quoique le roi l'eût pressé de s'expliquer. *Ceux qui ont cherché à me nuire*, avait-il dit, *peuvent être fort utiles à votre majesté. J'étais pour eux un objet d'envie. Quand je n'y serai plus, ils serviront mieux.* Sans doute qu'instruits de cette conversation, les courtisans pensèrent que cet homme qui avait tant de connaissances n'avait pas celle de la cour.

Retiré dans sa maison de Saint-Gratien (1), dont il avait toujours aimé le séjour, c'est dans cette demeure champêtre, que son nom a rendu célèbre, et qui n'avait d'éclat que celui que lui prêtait un tel hôte, c'est là qu'il se reposait de ce tumulte des grandes affaires, qui n'avait jamais troublé son ame, mais qui l'avait fatiguée. Il y

(1) Dans la vallée de Montmorency.

érigées en droits par l'usage, il punisssait les violences et les rapines des subalternes. C'est par une suite de cette équité compâtissante, qu'il défendit toujours dans les siéges que l'artillerie, faite pour foudroyer les bastions et les remparts, écrasât les habitations des citoyens paisibles. Il alla plus d'une fois demander aux paysans s'ils n'étaient point foulés par les soldats. Contenant les uns et protégeant les autres, l'amour et la reconnaissance de tous étaient les seules richesses qu'il parût jaloux de remporter.

On a souvent cité cette réponse qu'il fit à Louis XIV dans le temps de sa plus grande faveur auprès de lui, lorsque ce monarque, après l'avoir entretenu sur les opérations de la guerre, lui dit avec cette grace qu'il savait mettre dans tous ses discours, et qui était un de ses dons particuliers : *C'est assez parler de mes affaires; en quel état sont les vôtres? Sire*, répondit Catinat, *graces aux bontés de votre majesté, j'ai tout ce qu'il me faut. Voilà*, dit le roi, *le seul homme de mon royame qui me tienne ce langage.* En effet, madame de Maintenon avouait qu'il était le seul qui n'eût jamais rien demandé. *Je ne veux pas*, disait-il, en se servant d'une expression heureuse et énergique, *ressembler à ces serviteurs qui salissent leur attachement pour leur maître, en demandant qu'on augmente leurs gages.* Les distinctions et les récompenses l'avaient toujours prévenu. Mais dès qu'il s'agissait des droits et des

besoins de ceux qui lui étaient subordonnés, il était toujours prêt à faire pour eux ce que jamais il n'avait fait pour lui. Alors rien n'égalait l'activité de son zèle. Au risque de déplaire au ministre, il adressait ses prières au roi lui-même, et c'est ainsi qu'en plus d'une occasion, il obtint pour les officiers et les soldats qu'il aima toujours en père, des traitements plus avantageux, qui depuis même ont passé en lois.

Quelque attachement qu'il eût pour la solitude de Saint-Gratien, cependant il passait à Paris quelques mois de l'hiver, du moins tant que sa fortune le lui permit; mais toujours fidèle à ses goûts et à son caractère, il avait choisi son logement dans un des quartiers de la capitale, le plus tranquille et le moins brillant. L'enclos des chartreux, qui n'était pas éloigné de sa demeure, était la promenade qu'il préférait d'ordinaire. Tout ce qui inspirait le calme et le recueillement semblait lui plaire et l'appeler; et pour un homme qui avait tout fait et tout vu, des hommes qui ont renoncé à tout ne pouvaient pas être un spectacle indifférent. On fut surpris un jour de le voir dans cet enclos, comme autrefois le sage de Phrygie, jouer avec des enfants; mais n'est-ce pas ce que fait tous les jours le philosophe, quand il vit avec les passions des hommes? La demeure royale de ces guerriers qui ont donné leurs jours à la patrie, et dont elle nourrit la vieillesse, ce Prytanée militaire, était aussi l'objet de ses fréquentes vi-

sites. Un enfant (1), (c'était le fils de son homme d'affaire), qui l'avait entendu parler avec éloge de ce vénérable édifice, vint un jour avec l'empressement naïf de son âge, prier le maréchal de Catinat de le mener à l'hôtel des Invalides; il y consent, prend l'enfant par la main, le mène avec lui, arrive aux portes. A la vue du maréchal, la garde se range sous les armes, les tambours se font entendre, les cours se remplissent, on répète de tout côté : *Voilà le père la pensée.* Ce mouvement, ce bruit, causent à l'enfant quelque frayeur. Catinat le rassure : *Ce sont*, dit-il, *des marques de l'amitié qu'ont pour moi ces hommes respectables.* Il le conduit par-tout, lui fait tout voir. L'heure du repas sonne; il entre dans la salle où les soldats s'assemblent, et avec cette noble simplicité, cette franchise des mœurs guerrières qui rapprochent ceux que le même courage et les mêmes périls ont rendus égaux : *A la santé*, dit-il, *de mes anciens camarades.* Il boit et fait boire l'enfant avec lui : les soldats debout et découverts, répondent par des acclamations qui le suivent jusqu'aux portes; et il sort emportant dans son cœur la douce émotion de cette scène trop au-dessus de l'ame d'un enfant, mais dont le récit conservé dans les mémoires de sa vie, a pour nous encore aujourd'hui quelque chose d'attendrissant et d'auguste.

(1) *Voyez* la vie de Catinat.

Il
cès
faut
Dan
misè
payé
tière
tien.
dom
pou
un
(ce
que
fière
le c
attac
le s
une
priè
et d
sans
flatt

O
ques
que
mis
les
cult
Fén
des

rare qu'il ne devrait l'être : l'amitié la plus tendre rapprocha de son cœur ceux que la nature avait placés près de lui. L'union la plus étroite et la plus intime subsista toujours entre lui et son frère, M. de Croisille, et madame Pucelle, sa sœur. On voit dans ses lettres un cœur plein d'affections profondes, qu'il aimait à concentrer dans un petit nombre d'ames aimantes, et qu'il craignait d'étendre trop loin. On voit avec quel plaisir il leur confie le dépôt de ses secrets et de ses jouissances intérieures; dépôt si cher et si sacré, quand celui qui le donne et ceux qui le reçoivent en sentent également le prix.

Louis XIV l'appelait de temps en temps à la cour, pour le consulter sur les besoins de l'état. Catinat ne lui parla jamais des siens. Il était loin de se plaindre; il ne sentait que les maux de la France; il n'y avait point de sacrifice qu'il ne fût prêt de lui faire : c'en était un sans doute, lorsque malgré son grand âge et la faiblesse de sa santé, il céda aux instances de Louis XIV, qui le presssait d'accepter encore le commandement de l'armée d'Alsace. *Votre présence suffira*, lui disait ce prince, toujours plus rempli d'estime, et même de vénération pour ce grand homme, à mesure qu'il le connaissait davantage. Il ne voyait qu'en lui ce dévouement héroïque à tous les intérêts de la patrie. Catinat, dans le temps de son rappel d'Italie, avait eu beaucoup à se plaindre de Chamillart qui s'était tourné

contre lui. Le roi parut désirer qu'il se rapprochât de ce ministre, et le lui fit entendre, mais avec réserve, et comme prévoyant des difficultés. *J'y vais*, lui dit le maréchal, et ce fut toute sa réponse.

Ainsi son zèle patriotique était loin de se ralentir; mais ses forces n'y répondaient plus. Il remit le commandement entre les mains de Villars que la victoire attendait à Fridelingue. En finissant sa carrière, il vit du moins commencer celle d'un héros qui pouvait le rassurer sur le sort de la France. Ses ennemis qui osaient l'accuser de jalousie, comme ils l'avaient accusé de démence, publièrent que les lauriers de Villars avaient affligé Catinat. La haine ne se lassait pas de méconnaître ses vertus, ou de les travestir en défauts. On attaquait en lui jusqu'à la modestie de son habillement. On prétendait y voir le dessein d'être remarqué, comme si un homme tel que lui eût pu mettre quelque orgueil dans l'éclat ou dans la simplicité de ses vêtements. Y en avait-il même, comme on l'a prétendu, dans ce singulier refus dont Fabert seul avait donné l'exemple? Catinat qui avait vu dans le grade de maréchal de France la récompense des services, pouvait ne regarder le collier des ordres que comme une marque de faveur; il le refusa. Sa famille lui représenta le tort qu'il allait lui faire, qu'on pourrait croire que ce refus n'était fondé que sur la difficulté de faire les preuves. On connaît sa réponse. *Si je vous*

fais tort, dit-il, *rayez-moi de votre généalogie*. C'est peut-être le seul mot de Catinat où l'on puisse entrevoir le sentiment de la supériorité.

Vers la fin de sa vie, il cessa de paraître à la cour; il ne lui resta plus que Saint-Gratien, quelques amis et quelques livres. Plutarque et une bible en plusieurs langues étaient ceux qu'il lisait le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à-peu-près ce qu'il lui restait de temps à vivre. Le médecin mit ce terme à trois mois, et lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le médecin. Le maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui sur-tout devait *rendre son agonie plus douce*, c'était le souvenir de sa vie. Ce homme accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles: *Mon Dieu, j'ai confiance en vous*. Il avait demandé lui-même les secours que la religion apporte aux mourants. Son testament commence par des legs pieux et charitables à des églises et à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avait ni augmenté ni diminué son patrimoine.

Pourrions-nous ne pas nous arrêter en finissant, sur une leçon frappante, qui, comme un trait de lumière, perce et jaillit de tous côtés, dans le récit des actions de Catinat? C'est que les plus heureux présents que le ciel puisse faire aux empires, ne sont pas les génies brillants et les

ames naturellement prédominantes; ce sont les esprits justes et les cœurs vertueux. Il n'y a peut-être point de vérité plus commune en morale; il n'y en a point de plus rarement sentie. Avouons-le; rien ne subjugue les hommes plus aisément que la grandeur : elle leur plaît, même en les accablant; elle s'empare d'eux par ce qu'ils ont de plus faible; je veux dire, par l'imagination : de-là ces louanges prodiguées dans tous les siècles à ces grands talents, qui n'ont été que de grands fléaux. Il semble qu'en même temps qu'il nous abattent par le sentiment de notre infériorité, ils relèvent notre orgueil en ajoutant à l'idée de notre espèce. Entraînés par l'admiration, nous leur pardonnons ce que nous coûte leur fatale supériorité. Quoi donc! ne sentirons-nous jamais la grandeur qu'en raison de notre faiblesse? L'humanité aveugle et rampante ne se prosternera-t-elle que devant ceux qui la foulent aux pieds? Voulez-vous comprendre combien le génie armé par les passions, et conduit par les erreurs, est petit devant la vertu? Comparez Catinat, que les duretés de Louvois ne peuvent rebuter du service de la patrie, qui continue à la défendre sous les ordres de Villeroy; comparez-le à Condé, que son mépris pour Mazarin envoie chez les Espagnols; à Turenne, que sa passion pour une femme qui le trompe, précipite dans la guerre civile : jugez alors entre l'homme qui n'a que le sentiment de ses droits et de sa force, et celui qui n'a d'autre idée que

celle de son devoir; entre celui qui se croit au-dessus d'une faute, et celui qui ne s'en permet aucune. Voyez d'un côté combien de jours perdus pour l'état, combien même employés contre lui; voyez de l'autre une vie entière, dont chaque instant a été pour la patrie un bienfait ou un sacrifice. Dites alors, dites ce que Dieu a donné à l'homme de plus sublime, c'est la raison, et la vertu, qui n'est que la raison agissante. Raison, vertu, noms sacrés, trop long-temps effacés par les noms éblouissants de grandeur et de génie! Trop long-temps l'art de la parole, l'art des vers ont été prostitués à l'éloge des crimes éclatants. L'imagination des écrivains a séduit la nôtre, et la science d'émouvoir les hommes a précédé celle de les éclairer. Ah! du moins aujourd'hui que l'examen de leurs droits naturels et de leurs vrais intérêts est devenu la première et la plus importante des études, qu'il ne soit plus permis de les tromper sur les objets de leur admiration. Que l'éloquence, faite pour instruire les peuples, ne célèbre plus que ceux qui les ont aimés; qu'elle leur apprenne à n'être plus éblouis par ceux qui les écrasent; qu'elle leur enseigne que le bien qu'on fait en silence, est plus rare et plus difficile que le mal qu'on fait avec éclat. Quand les tourbillons passent en ravageant, quand les secousses intérieures de la terre ouvrent ses entrailles sous les pieds de ceux qui l'habitent, et roulent les mers soulevées sur les villes et les

royaumes, la nature imposante dans ses menaces, frappe d'une admiration mêlée d'horreur le vulgaire épouvanté; le sauvage croit à ses dieux infernaux, et adore le génie du mal; l'homme éclairé lui-même ne sait, dans son trouble, si la nature n'est pas livrée à un pouvoir destructeur, armé contre la puissance qui produit et qui conserve; mais quand le sage contemple l'ordre et le mouvement de l'univers, quand il voit ce faible globe emporté dans l'espace infini, retrouver à l'instant marqué l'astre qui lui rend la lumière et la fécondité, alors le sage admire, il reconnaît l'intelligence, et prononce le nom de Dieu au fond de son ame; il se retrouve sous la main d'un protecteur, et sous le regard d'un juge, et marche tranquille et rassuré dans la carrière de la vie.

FIN DE L'ÉLOGE DE CATINAT.

AVIS.

L'éditeur a pensé qu'on verrait avec plaisir l'éloge de Voltaire, précédé du précis historique sur le même écrivain.

PRÉCIS HISTORIQUE SUR VOLTAIRE.

Marie-François Arouet qui s'est rendu si célèbre sous le nom de Voltaire (1), est né au mois de février 1694, (2) de François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet, trésorier de la chambre des comptes, et de Marie-Marguerite Daumart.

Le nom, le génie, l'âge de ce grand homme, l'avantage qu'il a eu, et qui n'est pas le moindre de tous, de voir passer quatre générations, sa prééminence dans l'empire des lettres, tout l'élève tellement au-dessus de ses contemporains, que ses ennemis même ne lui donneraient pas d'autre rang que celui qu'on lui décerne ici dans la classe des hommes illustres. L'amitié ne peut qu'ébaucher quelques traits de son éloge dans

(1) *Voltaire* est le nom d'un petit bien de famille qui appartenait à la mère de l'auteur.

(2) Il était si faible, et l'on craignait tellement pour sa vie, qu'il ne fut possible de le faire baptiser que plusieurs mois après sa naissance; on se contenta de l'ondoyer. C'est ce qui a donné lieu à la méprise de ceux qui l'ont fait naître en novembre.

20.

un cadre étroit et prescrit. C'est à la postérité d'achever ce grand tableau.

Le sujet est abondant, et je serai succinct, parce que ce n'est pas ici qu'il faut le remplir. Je ne dirai pas tout ce que je pense et tout ce que je sens, mais ce qui me paraît généralement reconnu. L'amitié, quoiqu'elle soit le plus louable des sentiments, le seul *où l'excès soit permis* (1), doit se défier d'elle-même, quand elle se rend l'interprète de la voix publique. M. de Voltaire qui a survécu à tant d'hommes qu'il a vus naître, n'a pas survécu à l'envie qui ne meurt point; et l'envie a toujours des partisans, parce qu'il y a toujours beaucoup d'hommes aisément trompés, ou désirant de l'être, et qu'elle parle plus haut et plus souvent que l'équité.

M. de Voltaire annonça, dès ses premières années, cette activité d'imagination, et cette facilité de produire, qui sont les caractères les plus marqués d'un génie heureux et supérieur. Il a dit de lui-même, ainsi que Pope:

Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.

Mais il parlait à l'âge où les autres bégaient. On a de lui plusieurs morceaux écrits à quatorze ans, et qui ne se sentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes. Il connut les anciens

---

(1) Voltaire.

qu'il a toujours aimés, et s'instruisit chez ces grands maîtres du bon goût, mal traduits par des hommes qui n'ont eu que de l'érudition, et méconnus par d'autres qui n'ont eu que de l'esprit. Mais l'hommage qu'il rendit aux anciens fut toujours exempt d'idolâtrie et de fanatisme. Il sut les juger en les admirant. A dix-neuf ans il composa un *OEdipe* d'après Sophocle, et malgré celui de Corneille qui avait du succès. Le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer, dans l'approbation de *l'OEdipe*, que le *public s'était promis un digne successeur d*[e] *Corneille et de Racine*. Il est vrai que la Mot[te] n'avait pas encore fait de tragédies. Mais ce[tte] approbation de *l'OEdipe*, et *Inès*, sont p[eut-] être les deux choses qui lui font le plus d['hon]neur.

Rousseau écrivit que le *Français de ving*[t] *ans* (c'est l'âge qu'avait M. de Voltai[re quand] *l'OEdipe* fut représenté) *avait surpass*[é en beau]*coup d'endroits le Grec de quatre-vi*[ngts ans. Il écri]vait à M. de Voltaire : *Je vous reg*[arde comme] *un homme destiné à faire la gloir*[e...] N'oublions pas qu'il le mit dans [...] de Gâcon, et au-dessous de V[...] rons les passions humaines.

On fit vingt critiques de *l'*[...] une bonne, celle que M. de V[...] et une bien maligne, et bie[n...] Racine le fils, qui se rendit [...]

père, quand il composa le poëme *de la Religion*.

Le père de M. de Voltaire, qui voulait que son fils fût avocat, et qui même l'avait chassé de sa maison, parce qu'il voulait être poëte, vint à une des représentations de *l'OEdipe*, dans la loge de madame la maréchale de Villars, où était le jeune auteur. Il l'embrassa en fondant en larmes, au milieu des félicitations des femmes de la cour, et il ne fut plus question de faire M. de Voltaire avocat.

La Henriade, qui parut quelques années après, était d'un autre genre non moins brillant et plus rare. C'était le premier poëme épique dont la France pût se glorifier. Il paraissait dans un temps où l'on était encore aussi avide de vers qu'on en est aujourd'hui rassasié. *La Henriade* mit son auteur au comble de la gloire. Il y avait foule chez l'imprimeur pour en avoir des exemplaires. Elle se perfectionna dans les éditions multipliées qu'on en fit; et, malgré les critiques, elle est encore regardée comme le plus grand et le plus beau monument de la poésie française.

La Henriade suffirait sans doute pour faire oublier le peu de succès des pièces de théâtre que donna M. de Voltaire, dans l'espace de douze ans, depuis *OEdipe* jusqu'à *Brutus*; et c'est une anecdote remarquable, que même après cette sublime tragédie de *Brutus* qui fut estimée, mais peu suivie, les plus beaux esprits de ce temps-

là, Fontenelle, la Motte, et d'autres, conseillèrent à M. de Voltaire de renoncer au genre dramatique qui n'était pas le sien, et de s'appliquer à tout autre genre de poésie. Il répondit en donnant *Zaïre*.

Zaïre, le chef-d'œuvre du sentiment et de l'intérêt théâtral; *Zaïre* qu'aurait enviée Racine, étonné de retrouver cette langue que lui seul avait connue; *Zaïre*, l'ouvrage le plus touchant qu'on ait fait chez aucune nation, fut une époque nouvelle et éclatante dans la vie de M. de Voltaire. Il était alors dans la force de son âge et de son génie. Il avait près de quarante ans. *La Mort de César*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, *Sémiramis*, *Oreste*, donnèrent l'idée d'un genre de tragédie dont il n'existait point de modèle, et d'un style qui pouvait être comparé à celui de Racine, sans lui ressembler. C'est après *Mérope* que M. de Voltaire fut enfin reçu à l'académie française. Le public l'y avait appellé par acclamation, et les obstacles qui l'en avaient écarté jusques alors, cédèrent aux cris de la renommée. Mais on aurait peine à imaginer ce qu'il fallut de soins et d'efforts pour sauver un reproche éternel à la nation et à l'académie; reproche qui pourtant n'aurait dû tomber ni sur l'une ni sur l'autre.

Ce moment fut pour M. de Voltaire celui de la faveur et des récompenses. C'est vers ce temps qu'il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on

devait célébrer pour le mariage du dauphin. C'est alors qu'il obtint de la libéralité du roi la charge de gentilhomme ordinaire, dont il a conservé le titre. On y joignit la place d'historiographe de France, qui était bien due à l'auteur de l'éloquente histoire de Charles XII. Il s'en rendit encore plus digne, lorsqu'il traça depuis le tableau du siècle de Louis XIV, et le tableau plus vaste et plus difficile de l'esprit humain dans tous les siècles et chez toutes les nations. Ces deux ouvrages, absolument originaux, sont émanés de cet esprit philosophique, qui se confondant par un mélange heureux et rare avec l'imagination poëtique, a marqué d'un cachet particulier toutes les productions de M. de Voltaire.

Cet esprit avide de toute espèce de connaissances et de vérités, peut-être aussi entraîné par l'exemple et la société d'une femme célèbre, et par le désir de partager ses goûts, s'éleva jusqu'à la hauteur où Newton s'était placé pour deviner le secret de la nature, et en calculer le système. Il rendit compte le premier des découvertes de cet illustre Anglais. Le premier, il nous fit goûter la philosophie modeste de Locke, le génie brut de Shakespear et de ses compatriotes, et leur littérature hardie, féconde et républicaine. Ce sont autant de services qu'il nous rendait, et qui furent payés comme le sont trop souvent les services qu'on rend à la patrie.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer les chagrins

qui l'obligèrent à quitter la sienne, pour aller vivre à la cour d'un roi philosophe, dont la réputation alors naissante, accrue depuis par les dangers, les revers et les victoires, a jeté un si grand éclat; qui a étonné et combattu l'Europe, donné des lois à ses peuples, et des leçons à ses ennemis; qui s'est montré le rival de César dans ses campagnes et dans ses mémoires, et qui a été à-la-fois l'historien et le héros de sa maison.

Les liaisons intimes de M. de Voltaire avec ce monarque, son séjour à Berlin, les démêlés qui l'en éloignèrent et le conduisirent dans la retraite où il vit depuis vingt ans, fourniraient aux curieux d'anecdotes des détails très-piquants, qui ne seront pas perdus pour la postérité. La vie de cet homme extraordinaire a été aussi fertile en événements, que son génie a été fécond en beaux ouvrages; et l'un et l'autre peuvent être la matière d'excellents mémoires, pourvu que M. de Voltaire soit plus heureux que tant de grands écrivains qui ont eu des commentateurs si peu dignes d'eux.

Dans cette foule de productions du premier ordre qui sont sorties de sa plume, à peine a-t-on le loisir de se rappeller tant d'autres ouvrages qui auraient fait, comme on l'a très-bien dit, la réputation d'un autre homme, et qui n'ont été pour lui que les délassements de son génie. On sait avec quelle facilité il a quelque-

fois produit ses chefs-d'œuvre. *Zaïre* fut faite en dix-huit jours. C'est l'élan d'une imagination passionnée. *Nanine* fut l'ouvrage d'une semaine; *Nanine*, le modèle de ce genre mixte, qui fait verser des larmes douces, et excite le sourire de l'ame; genre secondaire que M. de Voltaire n'a point dédaigné, parce qu'un homme qui a du génie, en met par-tout; genre qui a immortalisé la Chaussée, et qui depuis, comme tout le reste, a été corrompu et dénaturé.

S'il en coûtait si peu à M. de Voltaire pour enfanter des merveilles dramatiques, qu'on juge avec quelle aisance il laissait tomber sur le papier ces badinages poétiques, connus sous le nom de pièces fugitives. Le recueil en est immense; toutes ont été des saillies du moment, dictées par un esprit fin et délicat, et réglées par un goût sûr. Ce goût exquis dont il avait été doué par la nature, s'était encore épuré dès sa première jeunesse, dans l'excellente compagnie où il avait vécu, dans la société de Chaulieu, du Grand-Prieur, de M. de la Feuillade, du chevalier de Bouillon, du maréchal de Villars, etc. C'est là qu'il apprit à goûter cet esprit naturel, cette fleur d'urbanité qui distinguait les courtisans de Louis XIV, et qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les écrits de madame de Sévigné, de madame de la Fayette, et dans tous les monuments qui nous restent de cette cour à jamais mémorable.

Zadig, *Memnon*, *Scarmentado*, *Candide*, *l'Ingénu*, tous les mélanges de philosophie et de littérature, font les délices de tous les lecteurs éclairés, sont toujours relus, et paraissent toujours meilleurs. Ses *Discours sur l'homme*, le Poëme sur *la Loi naturelle*, ses vers sur le *Désastre de Lisbonne*, peuvent être opposés aux poésies philosophiques de Pope. Nous n'avons encore dans notre langue qu'un seul ouvrage que l'on puisse mettre en parallèle avec l'*Orlando* de l'Arioste, et cet ouvrage est sorti de la même tête qui a conçu le plan de *Zaïre*.

Résumons. Nul homme n'a jamais réuni tant de divers talents dans un si haut degré. Nul n'a jamais eu cette prodigieuse flexibilité d'esprit qui sait se plier à tous les tons, et cette justesse de goût qui ne les confond jamais.

Nul homme n'a produit un si grand nombre d'ouvrages d'imagination, et n'a rassemblé plus de vérités et d'idées dans les écrits qui appartiennent à la raison.

Nul n'a possédé plus éminemment ce charme de style qui attache sans cesse le lecteur, et qui se compose de la clarté, de la grace et de la rapidité réunies.

Nul n'a exercé de si bonne heure la faculté de produire. Nul, excepté Sophocle, n'a eu une vieillesse si brillante et si vigoureuse. M. de Voltaire a donné *Tancrède* à soixante et six ans, et l'*Épitre à Boileau* a soixante-seize.



Nul n'a joint à une littérature plus vaste une critique plus lumineuse. Ses principes de goût, rassemblés en forme de poétique, et ses commentaires sur le théâtre de Corneille, sont des morceaux achevés. Les commentaires n'ont été blâmés que par ceux qui ne sont pas dignes d'admirer le grand Corneille.

Nul homme n'a joui plutôt et plus long-temps d'une si grande réputation, et n'a tant occupé la renommée et l'envie. On ferait une bibliothèque de ce qu'on a écrit contre lui, et il n'y a presque point de souverain dans l'Europe dont il n'ait reçu des marques d'estime et de bonté.

Nul écrivain n'a tant fait aimer l'humanité, et tant fait haïr les deux plus grands ennemis qu'elle ait, le fanatisme et la tyrannie. Nul ne s'est tant appliqué à mettre la raison et la vérité à la portée de tous les lecteurs; nul n'est plus relu ni plus cité, et n'a obtenu plus d'empire sur les esprits et les opinions de son siècle.

Cette sensibilité vive et prompte qui anime tous ses ouvrages, a dû le dominer aussi dans sa conduite. Il n'a jamais résisté à l'impression du mérite, ni au ressentiment d'un outrage. Il a répandu des bienfaits, même sur des ingrats, et exercé des vengeances, même sur des hommes vils. Après la gloire de pardonner à ses ennemis, la plus grande est de s'en faire craindre.

Il a élevé le premier sa voix en faveur du sang innocent que l'erreur venait de répandre; et il

est entré dans l'heureuse destinée de cet homme unique, de tirer de l'oubli et de l'indigence la postérité de Corneille, et de sauver de l'oppression et de l'ignominie la postérité de Calas.

Pour achever d'être extraordinaire en tout, il est le premier écrivain qui ait joui d'une très-grande fortune, sans remplir aucune des places qui peuvent y conduire, ni renoncer à aucun des talents qui en éloignent. La faveur des princes et des ministres, le commerce et l'esprit d'ordre, voilà les sources de son opulence. Mais observons qu'il eut l'avantage précieux de naître avec un honnête patrimoine, et qu'il ne fut jamais obligé de devoir sa subsistance à son travail.

La terre de Ferney où il a établi sa demeure, est devenue une colonie florissante dont il est le fondateur et le soutien. Il a fait rebâtir l'église de sa paroisse; on y lit cette inscription : *Deo erexit Voltaire.*

Enfin la société des gens de lettres a décerné à M. de Voltaire un honneur qui n'avait encore été accordé en France à aucun particulier. Ils se sont réunis pour lui faire élever à leurs frais une statue en marbre que le fameux Pigal a été chargé d'exécuter. Cet hommage qui honore leur sensibilité, et qui doit tant flatter celle de M. de Voltaire, est d'ailleurs un bel exemple qui ne peut manquer d'être suivi, et qui nous avertit de ce qu'on doit aux grands hommes.

On a proposé différentes inscriptions pour cette statue, et plusieurs ont paru très-heureuses; mais on n'en mettra pas une plus belle que son nom.



AVERTISSEMENT.

On n'a presque point mis de notes à ce discours, précisément parce qu'il en comportait trop. Tout le personnel de M. de Voltaire, sa vie qui tient à tout, son histoire littéraire si fertile en événements, l'examen réfléchi de ses innombrables ouvrages, la foule d'anecdotes et de commentaires dont ils sont susceptibles, tous ces objets si étendus et si intéressants auraient été morcelés dans des notes, et sont réservés pour un autre cadre, dans lequel ils occuperont un juste espace. Les personnes, dont la curiosité empressée chercherait ici ces détails, doivent songer que la nature de l'ouvrage devait les exclure, et qu'il ne fallait pas que l'orateur empiétât sur le critique, ni le panégyriste sur l'historien.

ÉLOGE

DE VOLTAIRE.

Cujus gloriæ neque profuit quisquam laudando, nec vituperando quisquam nocuit. (Tit. Liv.)

Heureux, sans doute, celui qui n'aura pas attendu pour célébrer le génie, que les hommages qu'on lui doit ne puissent plus s'adresser qu'à des cendres insensibles; celui qui s'est acquis le droit de lui rendre témoignage devant la postérité, après avoir osé le lui rendre en présence de l'envie! Heureux encore, jusques dans ce devoir douloureux, le panégyriste et l'ami d'un grand homme, si, en approchant de son tombeau (quel qu'il soit, hélas!) il peut dire: « La louange « que je t'ai offerte a toujours été pure; jamais « elle ne fut ni souillée par l'intérêt, ni exagérée « par la complaisance; et comme l'adulation n'y « ajouta rien, tant que tu as vécu, l'équité n'en « retranchera rien, quand tu n'es plus. »

Je vais parcourir cette longue suite de travaux qui ont rempli la vie de Voltaire. L'éclat de ses talents paraîtra s'augmenter de celui de ses succès; et l'intérêt qu'ils inspirent, s'accroîtra par les

contradictions qu'ils ont éprouvées. Cet homme extraordinaire s'agrandira encore plus à nos yeux par cette influence si marquée qu'il a eue sur son siècle, et qui s'étendra dans la postérité. En considérant sa destinée, nous aurons lieu quelquefois de plaindre celui qu'il faudra si souvent admirer; nous reconnaîtrons le sort de l'humanité dans l'homme qui s'est le plus élevé au-dessus d'elle. Ce tableau du génie, fait pour rassembler tant de leçons et tant d'exemples, montrera tout ce qu'il peut obtenir de gloire et rencontrer d'obstacles; et en voyant tout ce qu'il peut avoir à souffrir, peut-être on sentira davantage tout ce qu'il faut lui pardonner.

PREMIÈRE PARTIE.

Il était passé ce siècle que l'on peut appeler celui de la France, puisqu'il fut l'époque de nos grandeurs, et qu'il a gardé le nom d'un de nos monarques. Déja commençait à pâlir cette lumière des arts qui s'était levée au milieu de nous et répandue dans l'Europe; ses clartés les plus brillantes s'étaient toutes éteintes dans la nuit de la tombe. La mort avait frappé les héros, les artistes, les écrivains. Fénélon avait fini ses jours dans l'exil; la cendre de Molière n'avait trouvé qu'à peine où reposer obscurément. Corneille avait survécu quinze ans à son génie. Racine avait lui-même marqué un terme au sien; et,

enlevé avant le temps, il n'avait rempli ni toute la carrière de son talent, ni celle de la vie. Deux hommes seuls alors pouvaient rappeler encore la splendeur de cet âge qui venait de finir. On eût dit que Rousseau avait hérité de Despréaux même la science si difficile d'écrire en vers. L'ame tragique de Crébillon, après avoir jeté quelques lueurs sombres dans *Atrée*, et les plus beaux traits de lumière dans *Électre*, s'était enfin élevée dans *Rhadamiste* aux plus grands effets de l'art; mais, après cet effort, il était tombé au-dessous de lui-même, il ne donnait plus que *Sémiramis* et *Xerxès*; et Rousseau, sur nos frontières, corrompant de plus en plus son style, semblait avoir quitté le Parnasse en quittant la France; lorsque *OEdipe* et *la Henriade*, qui se suivirent de près, annoncèrent au monde littéraire le véritable héritier du grand siècle, celui qui devait être l'ornement du nôtre, et qui, remarquable par la hardiesse de ses premiers pas, s'ouvrait déja plus d'un chemin vers la gloire.

La nature que nous voulons en vain assujettir à l'uniformité de nos calculs, et qui se plaît si souvent à les démentir par la diversité de ses procédés; la nature, en produisant les grands hommes, sait varier ses moyens autant que leurs caractères. Tantôt elle les mûrit à loisir dans le silence et l'obscurité; et les humains, levant les yeux avec surprise, aperçoivent tout-à-coup à une hauteur immense, celui qu'ils ont vu long-

temps à côté d'eux; tantôt elle marque le génie naissant d'un trait de grandeur qui est pour lui comme le signe de sa mission, et alors elle semble dire aux hommes, en le leur donnant, voilà votre maître. C'est avec cet éclat qu'elle montra Voltaire au monde : destiné à être extraordinaire en tout, il le fut dès son enfance; et par un double privilége, son esprit était mûr dès ses premières années, comme il fut jeune dans ses dernières. A peine eut-il fait des vers, qu'ils parurent être la langue qui lui appartenait. A peine eut-il reçu quelques leçons de ses maîtres, qu'ils le crurent capable d'en donner. La force de son jugement l'élevait déja au-dessus de ses contemporains, lorsqu'à dix-huit ans, il conçut, malgré l'exemple de Corneille et la contagion générale, que l'amour ne devait point se mêler aux horreurs du sujet d'*OEdipe;* et, s'il fut forcé de céder au préjugé, le courage qu'il eut de se condamner sur cette faute involontaire, était une nouvelle espèce de gloire, celle de l'homme supérieur qui instruit les autres en se jugeant lui-même. C'était quelque chose, sans doute, de l'emporter sur un ouvrage que défendait le nom de Corneille; mais qu'il était beau sur-tout de balancer Sophocle dans l'un de ses chefs-d'œuvre; d'annoncer dès le premier moment ce goût des beautés antiques que Racine n'eut qu'après plusieurs essais; enfin, de posséder de si bonne heure le grand art de l'éloquence tragique! Tout se réunit alors pour

faire de ce brillant coup d'essai le présage des plus hautes destinées; Corneille vaincu, Sophocle égalé, la scène française relevée, l'envie déja avertie et poussant un long cri, comme le monstre qui a senti sa proie; la voix des hommes justes nommant un successeur à Racine; enfin, au milieu de tant d'honneurs, le jeune auteur s'élevant, par l'aveu de ses fautes, au-dessus de son propre ouvrage, et à la hauteur de l'art.

La muse de l'épopée avait paru jusques-là nous être encore étrangère; et même dans ce siècle mémorable où il semblait que la gloire n'eût rien à refuser à Louis XIV et à la France, c'était là seule exception qu'elle eût mise à ses faveurs. On en accusait à-la-fois et le génie de notre langue, et celui de notre nation. Voltaire conçut à vingt ans le projet de venger l'un et l'autre. Cette heureuse audace de la jeunesse, qu'animait encore en lui le sentiment de ses forces, ne fut point épouvantée par tant d'exemples faits pour le décourager. Au milieu de toutes les voix du préjugé qui lui criaient, Arrête, il entendit la voix plus impérieuse et plus forte du talent créateur, qui lui criait, Ose; et, guidé par cet instinct irrésistible qui repousse la réflexion timide, il s'abandonna sans crainte sur une mer inconnue, dont on ne racontait que des naufrages. Il trouva cette terre ignorée où nul Français n'était abordé avant lui; et, tandis qu'on répétait encore de toute part que nous n'étions pas faits pour l'épopée, la France avait un poëme épique.

Je sais que la critique s'est élevée contre le choix d'un sujet trop voisin de nous, pour permettre à l'auteur la ressource séduisante des fictions. On a dit, et non sans fondement, que pour nous l'épopée doit être placée dans ce favorable éloignement, dans cette perspective magique d'où naît l'illusion de tous les arts; que la muse épique ne doit nous apparaître que dans le lointain, couverte du voile des allégories, entourée du cortége des fables, ainsi que d'un nuage religieux, d'où sa voix semble sortir plus imposante et plus majestueuse; comme ces divinités antiques, cachées dans la sombre horreur des forêts, semblaient plus augustes et plus vénérables, à mesure qu'on les dorait de plus loin. Je ne rejetterai point ces idées fondées sur le pouvoir de l'imagination; mais aussi quel Français peut reprocher à Voltaire d'avoir choisi Henri IV pour son héros? N'eut-il pas, au moins pour ses concitoyens, le mérite si précieux d'avoir chanté le seul de leurs rois dont la gloire soit devenue, pour ainsi dire, populaire? N'eut-il pas pour les connaisseurs de toutes les nations, cet autre mérite si rare de suppléer par des beautés nouvelles à celles qui lui étaient interdites? C'est là qu'il déclare à la tyrannie, aux préjugés, à la superstition, au fanatisme, cette haine inexpiable, cette guerre généreuse qui n'admit jamais ni traité, ni trève, et qui n'a eu de terme que celui de sa vie. Pour la première fois l'humanité entendit plaider sa cause

en beaux vers, et vit ses intérêts confiés à l'éloquence poétique. Celle-ci avait plus d'une fois consacré, dans Louis XIV, les victoires remportées sur le monstre de l'hérésie, victoires trop souvent déshonorées par la violence, et que la religion même a pleurées; Voltaire lui apprit à célébrer d'autres triomphes, ceux de la raison sur le monstre de l'intolérance : triomphes purs, et qui ne coûtent de larmes qu'aux ennemis du genre humain. Des vérités d'un autre ordre ont paru, dans ce même ouvrage, revêtues des couleurs de la poésie. Uranie s'est étonnée de parler la même langue que Calliope. Ce n'était pas Lucrèce, chantant les erreurs d'Épicure; c'étaient les grands secrets de la nature, long-temps inconnus et récemment découverts, tracés dans le style de l'épopée avec autant d'exactitude qu'ils auraient pu l'être sous le compas de la philosophie (1). Dans le même temps, et par un effet

---

(1) Lorsque, dans *les Muses rivales*, je fis dire à Uranie, en parlant de Voltaire :

J'empruntai de ses vers la parure pompeuse;
Je parus étalant des vêtements nouveaux,
Et gardant, sous les traits dont m'ornaient ses pinceaux,
Une beauté majestueuse,
Je ne dus qu'à lui seul ces brillants attributs;
C'est par lui que la poésie
Fit entendre des sons aux mortels inconnus,
Et que le voile d'Uranie
Devint l'écharpe de Vénus.

de la même magie, il chantait en vers sublimes les merveilles révélées à Newton, le principe uni-

---

M. Marmontel (à qui d'ailleurs je ne dois que des remerciements du compte très-avantageux qu'il rendit de la pièce dans le *Mercure*) observa que *l'éloge était trop exclusif*, et que *Lucrèce et Pope, avant Voltaire, avaient fait parler Uranie en beaux vers*. La remarque serait juste, s'il eût été question de vérités morales et métaphysiques. Elles ont été traitées par Pope d'une manière supérieure; mais il est ici question du système de Newton, et par conséquent de physique. Il est vrai que Lucrèce a mis en vers celle d'Épicure; mais cette philosophie erronée ne lui a guère fourni que des vers durs et raboteux; et son poëme ne serait point au rang des monuments précieux de l'antiquité, s'il n'y eût joint des morceaux de poésie morale ou descriptive, qui en ont fait le mérite. Au contraire, dans *la Henriade*, c'est une beauté absolument neuve que le système planétaire de Copernic et l'attraction de Newton, détaillés en très-beaux vers, et avec des expressions exactes, en même temps que magnifiques.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrents de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un et l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Par-delà tous les cieux le Dieu des cieux réside, etc.

C'est là sans doute mêler le sublime de la poésie aux prin-

versel qui meut et attire les corps, la grande révolution des mondes dans la carrière de l'espace et de la durée. Il étalait sous des pinceaux, avant lui inconnus aux Muses, l'éclatant tissu de la robe du soleil et les rayons de sa lumière (1); et cette poésie était sans modèle, comme les découvertes de Newton étaient sans exemple.

Avec des beautés si neuves et si frappantes, avec l'intérêt attaché au nom du héros, avec un style toujours élégant et harmonieux, tour-à-tour plein de force ou de charme, faut-il s'étonner que *la Henriade*, quoique destituée de l'ancienne mythologie, ait triomphé de toutes les attaques, se soit encore affermie par le temps dans l'opi-

---

cipes de la plus saine physique; et qui a eu ce mérite avant Voltaire? Ce mérite se trouve à un degré encore plus étonnant dans le discours en vers adressé à madame du Châtelet, à la tête des Éléments de Newton. Il n'y a point de morceau pareil dans aucune langue connue.

(1) *Voyez* dans la dédicace des Éléments de Newton, citée ci-dessus, ces vers admirables :

> Il découvre à mes yeux, par une main savante,
> De l'astre des saisons la robe étincelante :
> L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
> Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
> Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
> Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
> Et confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
> Ils animent le monde, ils remplissent les cieux.

nion des connaisseurs, et soit devenue un ouvrage national? L'honneur d'avoir fait le seul poëme épique dont notre langue se glorifie, n'est peut-être pas encore la récompense la plus flatteuse que l'auteur ait obtenue. Il eut le plaisir de voir que son ouvrage avait ajouté quelque chose à cet amour si vrai que les Français gardent à la mémoire du meilleur de leurs rois. On s'est accoutumé à joindre ensemble les noms du poëte et du héros. Quel honorable assemblage! et n'est-ce pas une immortalité bien douce, que celle qu'on partage avec Henri IV?

Mais s'il était difficile d'atteindre le premier, parmi nous, jusqu'à l'épopée, il l'était peut-être encore plus de trouver une place parmi les deux fondateurs et les deux maîtres de la scène française, qui semblaient n'y pouvoir plus admettre que des disciples, et non pas des concurrents. L'opinion, aussi empressée à resserrer les limites des arts, que le génie est ardent à les reculer, si prompte à donner des rivaux aux grands hommes vivants; mais, dès qu'ils ne sont plus, si lente à leur reconnaître des successeurs; l'opinion qui s'assied comme un épouvantail à l'entrée du champ où le talent va s'élancer, oppose à ses premiers pas une barrière qui lui coûte souvent plus à renverser, que la carrière ne lui coûte ensuite à parcourir. Rien n'était plus à respecter que l'admiration qui consacrait les noms de Corneille et de Racine; mais rien n'était plus à craindre que

le préjugé qui renfermait dans la sphère de leurs travaux l'étendue de l'art dramatique. Quelque difficulté qu'il y ait à revenir sur un sujet presque épuisé, la gloire du grand homme que je célèbre, m'oblige de jeter un coup-d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Comment pourrais-je retracer ce qu'a fait Voltaire, sans rappeler ce qui a été fait avant lui? Comment mesurer ses pas dans la lice, sans y rechercher les traces de ses prédécesseurs?

Écartons d'abord ces préventions générales, si vaguement conçues et si légèrement adoptées, ces idées si exagérées de l'influence des mœurs et du siècle sur les fruits du génie, qui lui-même en eut toujours un bien plus marqué sur ce qui l'environnait, et qui est plus fait pour donner la loi que pour la recevoir. Je conçois sans peine que la lecture d'un écrivain tel que Corneille, la représentation de ses tragédies, ait accoutumé la classe la plus choisie de ses concitoyens, à penser et à parler avec noblesse; que Racine leur ait appris à mettre plus de délicatesse et de pureté dans leurs sentiments et dans leurs expressions; mais je ne crois point que les troubles de la Fronde aient fait naître la tragédie de *Cinna* (1);

---

(1) Il serait inutile de dissimuler que ces idées, qui me paraissent dénuées de fondement, ont été renouvelées dans le discours de M. Ducis, d'ailleurs rempli de beautés supérieures. En lui rendant toute la justice qu'il mérite, et que je lui ai déjà rendue ailleurs, je crois pouvoir observer, pour

que les chansons contre Mazarin aient éveillé le talent qui a produit les Horaces, ni qu'il y eût rien de commun entre les harangues du coadju-

---

l'intérêt de la vérité, que les définitions qu'il trace du talent tragique de Corneille, de Racine, de Crébillon, sont plus snbtiles que réfléchies, et plus brillantes que solides. *Corneille* (dit-il) *fit la tragédie de sa nation.... Racine fit la tragédie de la cour de Louis XIV; Crébillon fit la tragédie de son caractère et de son génie.* Ces résultats peuvent paraître éblouissants; mais n'est-ce pas plutôt une recherche d'antithèses qu'un jugement sain et motivé? Quel rapport y a-t-il entre la nation française, même du temps de Corneille, et le génie de cet écrivain? et comment l'un aurait-il déterminé le caractère de l'autre? N'a-t-on pas dit avec beaucoup de justesse, qu'il semblait que Corneille fût né Romain, et qu'il eût écrit à Rome? Et dans quel temps les Français ont-ils ressemblé aux Romains? Quoi! c'est aux inconséquences, aux folies, aux ridicules de la Fronde, que nous serions redevables de *Cinna* et des *Horaces?* Trouverait-on le rapport le plus éloigné entre le caractère de ces compositions mâles et sublimes, et l'esprit léger et follement factieux des Français de ce temps-là? Comment cette fermentation passagère, cette épidémie politique qui ne dura qu'un moment, et qui fut remplacée aussitôt par l'idolâtrie prodiguée à Louis XIV, aurait-elle décidé le genre de tragédie qu'a choisi Corneille, Corneille qui pendant long-temps ne fit qu'imiter les Espagnols, et qui, depuis *Cinna* jusqu'à *Agésilas*, eut constamment la même trempe de génie, la même tournure d'idées et de style, à des époques très-différentes? Est-il plus vraisemblable que Racine n'ait écrit que pour la cour de Louis XIV, Racine nourri de la lecture des anciens, idolâtre des Grecs, évidemment formé par eux, épris d'Euripide et de Sophocle, comme Corneille l'était de Lucain et de Sénè-

teur et les scènes de Sévère et de Pauline. Je ne crois pas davantage que la cour de Louis XIV ait mis dans la main de Racine le pinceau qui a tracé la

---

que, entraîné par la pureté de son goût vers les peintres de la nature, comme Corneille l'était par son caractère vers tout ce qui était grand ou ressemblait à la grandeur? Comment d'ailleurs se permet-on de rétrécir à ce point la sphère d'un esprit tel que celui de Racine? Quoi! *Andromaque*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Athalie*, ces chefs-d'œuvre faits pour toutes les nations éclairées, ne seraient que les *tragédies de la cour de Louis XIV?* Et pourquoi n'accorderait-on pas à Racine ce qu'on donne à Crébillon? Celui-ci, dit-on, *fit la tragédie de son caractère et de son génie.* Je n'examine point si cette manière de parler est bien exacte; j'entends ce que l'auteur a voulu dire, et cela me suffit. Oui, sans doute, Crébillon a puisé ses ouvrages dans son génie, et leur a donné la teinte de son caractère; et en cela il a fait comme Racine et Corneille, et Voltaire a fait comme tous les trois. Voilà la vérité, et M. Ducis l'a reconnue lui-même, lorsqu'il rappelle, dans un autre endroit de son discours, ce principe généralement admis par tous ceux qui ont réfléchi sur les arts, que *le caractère particulier que leur imprime un grand homme, dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue des mains de la nature.*

Au reste, je le répète, forcé de combattre en ce point un de mes confrères dont j'honore le plus les talents, si je le contredis sur des idées essentielles au sujet que je traite, je ne puis m'en consoler qu'en le remerciant encore de l'extrême plaisir que m'a fait son discours, qui m'aurait fait tomber la plume des mains, si cet ouvrage n'avait été, pour ainsi dire, voué d'avance à la mémoire d'un grand homme, à qui même je fais de cette manière un sacrifice de plus, celui de mon amour-propre.

cour de Néron; que les faiblesses d'un grand roi, les intrigues de ses maîtresses et de ses favoris, l'esprit de ses courtisans aient inspiré la muse qui a peint les égarements de Phèdre, les fureurs d'Hermione et la vertu de Burrhus; et si le faible sujet de *Bérénice* fut traité pour plaire à une princesse aimable et malheureuse, souvenons-nous que le sévère Corneille eut la même condescendance, bien plus dangereuse pour lui, que pour son jeune et fortuné rival.

Revenons donc à la vérité, et ne voyons surtout dans les ouvrages des grands écrivains que la trempe de leur caractère, qui toujours détermina plus ou moins celle de leur génie. Avec une ame élevée et une conception forte, Corneille donna à la tragédie française l'énergie de ses sentiments et de ses idées. Le sublime de la pensée fut sa qualité distinctive, l'abus du raisonnement fut son défaut principal. Ainsi l'expression de la grandeur, la noblesse des caractères, la précision du dialogue, cette espèce de force qui consiste à suivre le jeu compliqué d'une multitude de ressorts, comme dans *Héraclius* et *Rhdogune*, cette autre force beaucoup plus heureuse, qui amène de grands effets par des moyens simples, comme dans *Cinna* et les *Horaces*, voilà le genre de mérite qu'il signala sur le théâtre dont il fut le père. Racine, né avec une imagination tendre et flexible, l'esprit le plus juste, le goût le plus délicat, nous offrit la peinture la

plus vraie et la plus approfondie de nos passions. Il régna sur-tout par le charme d'un style, dont un siècle entier n'a pas encore suffi à découvrir toutes les beautés. Il renouvela dans l'art des vers cette perfection qui, avant lui, n'avait été connue que de Virgile; et joignant la sagesse du plan à celle des détails, il est demeuré le modèle des écrivains.

Je m'écarte encore ici des sentiers battus; et malgré la coutume et le préjugé, je n'associerai point aux deux hommes rares qui se partageaient la scène avant Voltaire, un écrivain qui eut du génie sans doute, puisqu'il a fait *Rhadamiste*, mais que trop de défauts excluent du rang des maîtres de l'art; et je ne parlerai de Crébillon que, lorsque racontant les injustices de l'envie, je rappellerai les rivaux trop faibles qu'elle se fit un jeu cruel d'opposer tour-à-tour à celui qui n'eut plus de rival, du moment où il eut donné *Zaïre*.

Mais avant de parvenir à cette époque, qui est celle de sa plus grande force, observons ce qui l'arrêta dans ses premiers efforts, et ce que le caractère et le bonheur de son talent lui permirent d'ajouter à un art déja porté si haut avant lui.

Tout écrivain est d'abord plus ou moins entraîné par tout ce qui l'a précédé. Cette admiration sensible pour les vraies beautés, si prompte et si vive dans ceux qui sont faits pour en pro-

duire eux-mêmes, les conduit de l'enthousiasme à l'imitation; et c'est le premier hommage que rend aux grands hommes celui qui est né pour les remplacer. Un peintre prend d'abord la touche de son maître, avant d'en avoir une qui lui soit propre, et les plus fameux écrivains ont suivi des modèles avant d'en servir. Molière commença par nous apporter les dépouilles du théâtre italien, avant d'élever sur le nôtre des monuments tels que *le Tartuffe* et *le Misanthrope*. Corneille déja si grand dans le *Cid*, était cependant encore l'imitateur des Espagnols, avant d'avoir produit les compositions originales de *Cinna* et des *Horaces*, marquées de l'empreinte d'un esprit créateur. Racine si différent de Corneille, chercha pourtant à l'imiter dans ses deux premières tragédies, jusqu'au moment où son génie s'empara de lui, et lui dicta son chef-d'œuvre d'*Andromaque*, dont les Grecs pouvaient réclamer le sujet, mais dont l'exécution donnait la première idée d'un art également inconnu aux anciens et aux modernes. Voltaire, constant admirateur de Racine, affecta de se rapprocher de sa manière dans *OEdipe* et dans *Marianne;* mais en même temps, doué par la nature d'une facilité prodigieuse à saisir tous les tons et à profiter de tous les esprits, en conservant la marque particulière du sien, il lutta dans *Brutus* et dans la *Mort de César,* contre l'élévation et l'énergie de Corneille, et ce qui est très-remarquable, il soutint mieux

ce parallèle que celui de la perfecti
La littérature anglaise qui comm
connue en France, et qu'il fut un
à étudier, lui donna aussi des pen
sur la tragédie. Il distingua dans cet
d'horreurs et d'extravagances, des
et des lueurs de vérité; comme au
mes où l'avarice industrieuse va che
taux, on aperçoit, parmi le sable
l'or brut qui doit servir aux merv
naître la main de l'artiste. Le spec
amena sur la scène le spectre d'*Ér*
réussit pas alors, mais qui depuis a
Sémiramis un des plus grands effets
et de l'illusion théâtrales.

Enfin, après des essais multiplié
cet âge où un esprit heureux s'es
l'expérience, sans être encore refroi
nées; riche à-la-fois des secours de
des trésors de l'antiquité, éclairé par s
ses succès et ses disgraces, Voltair
d'interroger en même temps et l'a
nie; et du point où tous les deux
il lève la vue, et découvre d'un r
vaste, jusqu'où il peut les élever
imagination ardente et passionnée lu
nouvelles ressources dans le pathét
vues justes et lumineuses qu'il por
les arts, lui apprennent à fortifier cel
par l'alliance de la philosophie. De

profonds, plus puissants, plus variés à tirer de la terreur et de la pitié; des mœurs nouvelles à étaler sur la scène, en soumettant toutes les nations au domaine de la tragédie; un plus grand appareil de représentation à donner à Melpomène, qui exerce une double puissance, quand elle peut frapper les yeux en remuant les cœurs; enfin les grandes vérités de la morale, mêlées habilement à l'intérêt des grandes situations: voilà ce que l'art pouvait acquérir : voilà ce que Voltaire a su lui donner.

Il s'avance dès-lors dans la carrière du théâtre, comme dans un champ de conquête, et tous ses pas sont des triomphes. Y en eut-il jamais de plus éclatant que celui de *Zaïre?* Ce moment marqua dans la vie de Voltaire, comme *Andromaque* dans celle de Racine, comme *le Cid* dans celle de Corneille; et observons cette singularité qui peut donner lieu à plus d'une réflexion, que du côté de l'intérêt tragique, aucun des trois n'est allé plus loin que dans l'ouvrage qui a été pour chacun d'eux le premier sceau de leur supériorité. Corneille n'a rien de plus touchant que *le Cid;* Racine, que *Andromaque;* et Voltaire, que *Zaïre.* Serait-ce que la perfection du pathétique fût celle où le génie atteint plus aisément? Ou plutôt n'est-ce pas qu'en effet il y a des sujets si heureux, que, lorsqu'il les a rencontrés, il doit les regarder, non pas comme le dernier terme de ses efforts, mais comme celui de son bonheur?

Zaïre est la tragédie du cœur et le chef-d'œuvre de l'intérêt. Mais à quoi tient cet attrait universel qui en a fait l'ouvrage de préférence que redemandent les spectateurs de tout âge et de toute condition? Aurait-on cru qu'après Racine, on pût sur la scène ajouter quelque chose aux triomphes de l'amour? Ah! c'est que parmi ses victimes, on n'a jamais montré deux êtres plus intéressants, plus aimables que Zaïre et son amant. La douleur de Bérénice est tendre; mais la passion de Titus est faible. Hermione, Roxane, Phèdre, sont fortement passionnées; mais les deux premières parlent d'amour le poignard à la main; l'autre ne peut en parler qu'en rougissant. Tout l'effort de l'auteur ne peut aller qu'à faire plaindre ces femmes malheureuses et forcenées; et c'est tout l'effet que peut produire sur le théâtre un amour qui n'est pas partagé. Mais jamais on n'y plaça deux personnages aussi chers aux spectateurs qu'Orosmane et son amante; jamais il n'y en eut dont on désirât plus ardemment l'union et le bonheur. Tous deux entraînés l'un vers l'autre par le premier choix de leur cœur; tous deux dans cet âge où l'amour, à force d'ardeur et de vérité, semble avoir le charme de l'innocence; tous deux prêts à s'unir par le nœud le plus saint et le plus légitime : Orosmane enivré du bonheur de couronner sa maîtresse; Zaïre toute remplie de ce plaisir plus délicat peut-être encore, de devoir tout à ce qu'elle aime : quel

tableau! et quel terrible pouvoir exerce le génie dramatique, quand tout-à-coup, à ce que l'amour a de plus séduisant et de plus tendre, il vient opposer ce que la nature a de plus sacré, ce que la religion a de plus auguste! A-t-il jamais fait mouvoir ensemble de plus puissants ressorts? Et n'est-ce pas là que, se changeant, pour ainsi dire, en tyran, tourmentant à-la-fois et l'auteur qu'il inspire, et le spectateur qu'il subjugue, il se plaît à nous faire passer par toutes les angoisses de la crainte, du désir, de la douleur, de la pitié, et à régner parmi les larmes et les sanglots? Quel moment que celui où l'infortuné Orosmane, dans la nuit, le poignard à la main, entendant la voix de Zaïre!..... Mais prétendrais-je retracer un tableau fait de la main de Voltaire avec les crayons de Melpomène? C'est à l'imagination des spectateurs à se reporter au théâtre et dans cette nuit de désolation; c'est aux cœurs qui ont aimé à lire dans celui d'Orosmane, à comparer ses souffrances et les leurs, à juger de cet état épouvantable où l'ame mortellement atteinte, ne peut être soulagée ni par les pleurs, ni par le sang, ne trouve dans la vengeance qu'un malheur de plus, et, pour se sauver de l'abyme du désespoir, se jette dans les bras de la mort.

Melpomène, déja redevable à l'auteur de *Zaïre* des situations les plus déchirantes, et des plus profondes émotions que l'on eût connues au

théâtre, va lui devoir encore de nouveaux attributs faits pour la décorer et l'enrichir. *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Adélaïde*, *l'Orphelin*, *Tancrède*, vont marquer à-la-fois et les pas de Voltaire, et ceux de l'art dramatique. Avec Zamore et Gusman, avec Zopire et Séide, avec Idamé et Zamti, montera pour la première fois sur la scène cette philosophie touchante et sublime, qui ne s'était pas encore montrée aux hommes sous des formes si brillantes, et qui jamais n'avait parlé aux cœurs avec tant de force et de pouvoir. Elle va donner des leçons qui pénétreront dans l'ame avec l'attendrissement, que la magie des vers fixera dans la mémoire, et que le spectateur remportera avec le souvenir de ses plaisirs et de ses larmes. Laissons l'injustice et l'envie qui quelquefois aperçoivent les fautes, mais qui toujours oublient les beautés; laissons-les reprocher à cette philosophie d'être celle de l'auteur et non pas celle du sujet; mais nous, admirons avec l'équitable postérité qui ne nous démentira pas, admirons le talent créateur qui a tiré cette morale des situations et des caractères, qui souvent en a fait le fond même des scènes les plus attachantes, et a fondé le précepte dans l'intérêt et dans l'action. Reconnaissons la voix de la nature qui crie contre la tyrannie et l'oppression, ces idées primitives d'égalité et de justice qui semblent faire de la vengeance un droit sacré, reconnaissons-les, lorsque Za-

more, aux pieds d'Alvarez, et lui présentant le glaive teint du sang de Gusman, dit avec le ton et le langage d'un habitant des tribus du Canada: J'ai tué ton fils, et j'ai fait mon devoir : fais le tien, et tue-moi. Quelle vérité dans cette terrible répartition des droits de la force et du fer, dans ce code de représailles, qui est la morale des hordes sauvages! Mais quel triomphe pour cette religion qui est le complément de la nature perfectionnée, quand, élevant l'homme au-dessus de lui-même, elle dicte à Gusmau ces paroles mémorables que le génie a empruntées à la vertu (1) pour les transmettre aux générations les plus reculées; cette belle leçon de clémence qui nous fait tomber avec Alzire aux pieds du chrétien qui pardonne à son meurtrier; ce rare exemple de générosité qui fait sentir à Zamore lui-même qu'il y a une autre grandeur que celle de se venger, une autre justice que celle qui compense le meurtre par le meurtre, et rend le sang pour le sang!

Est-ce donc, comme on l'a répété si souvent, et avec si peu d'équité, est-ce une philosophie factice et déplacée, qui a mis dans la bouche d'Alzire cette prière qu'elle adresse au père commun de tous les hommes, ces vers si touchants et si simples :

(1) Les paroles du duc de Guise : « Ta religion t'a ordonné « de m'assassiner; la mienne m'ordonne de pardonner mon « assassin. »

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Ces vers sont-ils des maximes recherchées, ou l'expression d'un sentiment qui est dans tous les cœurs justes et dans tous les esprits éclairés? Ne parle-t-elle pas le langage qui lui est propre, lorsqu'elle distingue cet honneur qui tient à l'opinion, de la vertu qui tient à la conscience? Quand Idamé défend les jours de son fils contre l'héroïsme patriotique de Zamti qui le sacrifie à son roi, quand elle s'écrie avec tant d'éloquence,

La nature et l'hymen, voilà les lois premières;
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux, le reste est des humains.

est-ce là le faste des sentences qui appartient à un rhéteur, ou le cri de la nature qui s'échappe d'un cœur maternel? Ces vers seraient beaux, sans doute, dans une épître morale; mais combien est-il plus beau de les avoir fait sortir, pour ainsi dire, des entrailles d'une mère! Et quel ordre de beautés neuves, que de faire naître de la situation la plus pathétique, ces traits de la plus haute philosophie; que de faire douter, dans *Mahomet*, lequel est le plus terrible du tableau ou de la leçon! Oh! quel autre que l'ardent et courageux ennemi du fanatisme, a pu traîner ainsi ce monstre sur la scène, lui arracher son masque imposteur, le montrer infectant de ses

poisons l'ame la plus innocente, souillant la vertu même du plus affreux des crimes, et plaçant dans la main la plus pure le poignard du parricide? Si vous doutez que cette image soit aussi fidèle qu'elle est effrayante, rappelez-vous que, comme autrefois l'hypocrisie s'était débattue contre Molière qui la peignait dans toute sa bassesse, le fanatisme s'est efforcé d'échapper à Voltaire, qui le peignait dans toute son horreur.

Mais cette horreur s'arrête au terme que l'art lui a prescrit; et ce même art sait la tempérer par la pitié. S'il serre l'ame, il la soulage. Le poëte, semblable à ce guerrier dont la lance guérissait les blessures qu'elle avait faites, sait mêler aux sentiments amers qui déchirent le cœur, un sentiment plus doux qui le console; il nous attendrit après nous avoir fait frémir, et nous délivre par les larmes de l'oppression qui nous tourmentait. Ce mélange heureux des émotions les plus douloureuses et les plus douces; ce passage continuel et rapide de la terreur à l'attendrissement, de l'impression violente des peintures atroces, au charme consolant des affections les plus chères de la nature; ce secret de la tragédie, qui l'a jamais possédé comme l'auteur de *Mahomet* et de *Sémiramis*? Si vous avez entendu Zopire s'écrier d'une voix mourante:

...............J'embrasse mes enfants.

Si vous avez vu Sémiramis aux genoux de son

fils, arrosant ses mains de larmes en lui demandant la mort; rappelez-vous comme à ce moment se sont échappés de vos yeux les pleurs que vous aviez besoin de répandre, et combien ils ont adouci l'horreur profonde et la sombre épouvante, que vous avaient inspirée Mahomet, armant le fils contre le père, et les mânes de Ninus menaçant Sémiramis.

C'est dans ce drame auguste et pompeux, rempli d'une terreur religieuse, et sur lequel semble s'arrêter, dès la première scène, un nuage qui renferme les secrets du ciel et des enfers, et d'où sort enfin la vengeance; c'est dans cette tragédie sublime, aussi imposante qu'*Athalie*, et plus intéressante; c'est dans le troisième acte de *Tancrède*, dans le cinquième de *Mérope*, dans le premier de *Brutus*, que la scène s'est agrandie par un appareil qu'elle avait eu bien rarement depuis les Grecs.

Eh! n'était-ce pas encore une nouvelle richesse que cette peinture des nations, qui a donné aux ouvrages de Voltaire un coloris si brillant et si varié? Sans doute ce mérite ne fut pas étranger au peintre de la grandeur romaine, encore moins à celui qui traça avec tant de fidélité et d'énergie, les mœurs grecques, les mœurs du serrail, l'avilissement de Rome sous les tyrans, la théocratie toujours si puissante chez les Juifs. Mais combien cette partie du drame a-t-elle eu encore plus d'effet et plus d'étendue entre les mains

de l'écrivain fécond, qui a mis sous nos yeux le contraste savant et théâtral des Espagnols et des Américains, des Chinois et des Tartares; qui a su attacher l'intérêt de ses tragédies aux grandes époques de l'histoire, à la naissance du mahométisme, qui depuis a étendu sur tant de peuples le voile de l'ignorance et le joug d'un despotisme stupide; à l'invasion d'un nouveau monde devenu la proie du nôtre; à ce triomphe unique dans les annales du genre humain, de la raison sur la force, et des lois sur les armes, qui a soumis les sauvages conquérants de l'Asie aux tranquilles législateurs du Katay; à ce règne de la chevalerie, qui, seule en Europe au dixième siècle, balançait la férocité des mœurs, épurait l'héroïsme guerrier, le seul que l'on connût alors, et suppléait aux lois par les principes de l'honneur! Ces caractères, esquissés dans *Zaïre*, ont été reproduits avec le plus grand éclat dans *Tancrède*, dernier monument où l'auteur, plus que sexagénaire, ait empreint sa force dramatique, et dans lequel il eut la gloire de donner, trente ans après *Zaïre*, le seul ouvrage qui puisse être comparé, pour l'intérêt théâtral, au plus attendrissant de ses chefs-d'œuvre.

Mais si l'amour n'a jamais été plus tendre et plus éloquent que dans *Zaïre* et *Tancrède*, la nature n'a jamais été plus touchante que dans *Mérope*. S'il peut être intéressant pour ceux qui étudient l'esprit humain, d'observer des époques

dans l'histoire du génie, j'en remarquerai quatre principales dans celui de Voltaire : *OEdipe*, qui a été le moment de sa naissance; *Zaïre*, celui de sa force; *Mérope*, celui de sa maturité; *Tancrède*, où il a fini.

Mérope, qui de tous ses ouvrages eut le succès le plus universel, excita le plus d'enthousiasme, et fut pour lui le temps de la justice, des honneurs et des récompenses; *Mérope* est aussi ce qu'il a composé de plus parfait, de plus irréprochable dans le plan, de plus sévère dans la diction. Elle respire cette simplicité antique, la tradition la plus précieuse que nous ayons reçue des Grecs, ce naturel si aimable, encore perfectionné par ce goût délicat, cette élégance moderne qui tient à des mœurs plus épurées. Le poëte n'y prend jamais la place de ses personnages, et le style a cette espèce de sagesse qui n'exclut point la douceur et les graces, mais qui écarte le luxe des ornements. Enfin c'est le premier drame, depuis *Athalie*, où l'on ait su intéresser sans amour; et Voltaire eut encore une fois cette gloire dans la belle tragédie d'*Oreste*, que le goût de l'antique, l'éloquence du rôle d'Électre, l'art admirable de celui de Clytemnestre, ont rendue chère aux juges éclairés des arts et aux amateurs des anciens.

Supérieur à tous les écrivains dramatiques par la réunion des grands effets et des grandes leçons, par l'illusion du spectacle et la vérité des

mœurs, en est-il qui l'emporte sur lui pour la beauté des caractères? Dans les deux Brutus, la fermeté romaine, la rigidité républicaine et stoïque, l'amour des lois et de la liberté; dans Cicéron, l'enthousiasme de la patrie et de la vertu; dans César naissant, une ame dévorée de tous les désirs de la domination, mais une ame sublime qui ne veut être au-dessus des autres, que parce qu'elle se sent digne de commander; dans Zopire, la haine des forfaits et le zèle d'un citoyen; dans *Mahomet*, la scélératesse altière et réfléchie, qui ne trompe et ne subjugue les hommes qu'à force de les mépriser; dans Alvarez, la bonté compâtissante; dans Couci, l'amitié ferme et magnanime; dans Vendôme, cette sensibilité passionnée et impétueuse, qui ne met qu'un instant entre la fureur et le crime, entre le crime et les remords; dans Zamti, le dévouement héroïque d'un sujet qui sacrifie tout à son roi; dans Idamé, une ame pure et maternelle, attachée à tous ses devoirs, mais n'en reconnaissant aucun avant ceux de la nature; dans Tancrède, le cœur d'un chevalier qui ne respire que pour la gloire et pour sa maîtresse, et qui ne peut supporter la vie, s'il faut que l'une lui soit infidèle, ou qu'il soit lui-même infidèle à l'autre. Que peut-on mettre au-dessus de cette foule de portraits qui prouvent à-la-fois tant de fécondité dans l'invention, tant de force dans le jugement, et qui brillent de ce singulier éclat que, par une

expression transportée de la peinture à la poésie, on a nommé le coloris de Voltaire?

Le talent du style a toujours été regardé comme la qualité distinctive des hommes supérieurs dans les lettres et dans les arts de l'esprit; c'est lui qui fait l'orateur et le poëte. La manière de s'exprimer tient à celle de sentir; les grandes beautés de diction appartiennent à une grande force de tète; et l'homme qui excelle dans l'art d'écrire, ne peut pas être médiocre dans la faculté de concevoir. On peut apprendre à être correct et pur; mais c'est la nature seule qui donne à ses favoris cette sensibilité active et féconde qui se répand de l'ame de l'écrivain, et anime tout ce qu'il compose. C'est en effet le même feu qui fait vivre les ouvrages et l'auteur; c'est de-là qu'on a dit avec tant de vérité, que l'on se peint dans ses productions. Comment en effet ces enfants du génie ne porteraient-ils pas l'empreinte de la ressemblance paternelle? comment n'offriraient-ils pas les mêmes traits, étant formés de la même substance? C'est la naïveté de la Fontaine que j'aime dans celle de ses vers. Je reconnais dans ceux de Molière le grand sens et la simplicité de mœurs de leur auteur; dans ceux de Racine, le goût exquis et les graces qui le distinguaient dans la société; dans ceux de Boileau, la raison sévère qui le faisait craindre; dans ceux de Voltaire, ce feu d'imagination qui a été proprement son caractère, autant que celui de ses ouvrages.

Par une suite de cette faculté, la plus prompte de toutes et la plus agissante, avec quelle flexibilité son style se variait incessamment d'un genre à l'autre, et se pliait à tous les tons! quel charme dans *Zaïre!* quelle énergie dans *Brutus!* quelle douce simplicité dans *Mérope!* quelle élévation dans *Mahomet!* quelle pompe étrangère et sauvage dans *Alzire!* quelle magnificence orientale dans *Sémiramis* et dans *l'Orphelin!*

Il s'offre encore ici un de ces parallèles séduisants, qu'entraîne toujours l'éloge d'un grand homme. Le style de Voltaire rappelle aussitôt celui de Racine; et c'est un honneur égal pour ces deux poëtes immortels, de ne pouvoir être comparés que l'un à l'autre. Pourquoi d'ailleurs se refuser à ces rapprochements que l'on aime, et qui peuvent être une nouvelle source de vérités et d'idées, lorsqu'on n'en fait pas une vaine affectation d'esprit? Nos jugements ne sont guère que des comparaisons et des préférences; heureux quand ils ne sont pas des exclusions!

Tous deux ont possédé ce mérite si rare de l'élégance continue et de l'harmonie, sans lequel, dans une langue formée, il n'y a point d'écrivain (1); mais l'élégance de Racine est plus égale;

---

(1) Quoiqu'on se soit proposé de ne faire que très-peu de notes, il s'en présente une ici qui peut être utile à ceux qui la liront avec réflexion. De jeunes têtes exaltées par la vaine prétention de trouver du neuf, avant de chercher le raison-

celle de Voltaire est plus brillante. L'une plaît davantage au goût; l'autre à l'imagination. Dans

---

nable, ont mis en avant un principe fort dangereux, celui de se faire en poésie *une autre langue*, disent-ils, que celle de Despréaux, de Racine et de Voltaire, qui leur semble *usée*. En conséquence, les uns tâchent de rajeunir celle de Ronsard et de Dubartas; les autres se font un jargon composé de barbarismes et de figures incohérentes et insensées, et croient s'être bien défendus contre la critique, en disant qu'il faut encourager ces hardiesses en poésie, et que ce sont ces fautes mêmes qui prouvent le talent. Ils sont égarés par un faux principe. Sans doute il faut chercher des beautés neuves, et c'est la marque du vrai talent que de les rencontrer. Mais il y a des règles universelles, des données, pour ainsi dire, dans l'art d'écrire, comme dans tous les autres; et il faut, avant tout, s'être accoutumé à les observer, parce que sans elles il n'y a point de style. Ce n'est point la violation de ces règles indispensables qui défendent de blesser jamais ni la justesse des idées, ni celle des images et des expressions; ce n'est point l'infraction si facile d'un précepte si important, qui peut donner à la diction un caractère de nouveauté. Si cela était, il suffirait d'être bizarre pour être neuf, et extravagant pour être sublime. C'est dans une imagination sensible qu'il faut chercher les beautés d'expression qui ont pu échapper à nos prédécesseurs. Voltaire n'écrit pas comme Racine; ces deux manières sont fort différentes, mais toutes deux sont subordonnées aux mêmes principes. La combinaison nouvelle et des idées et des termes, voilà ce qui distingue l'écrivain supérieur en vers comme en prose; mais il ne doit ni la chercher toujours, ni sur-tout laisser trop sentir cette recherche. Le grand mérite est de paraître toujours naturel, même lorsqu'on est le plus neuf; c'est celui de Racine, et quoique Voltaire ne l'ait pas eu au même

l'un le travail, sans se faire sentir, a effacé jusques aux imperfections les plus légères; dans l'autre, la facilité se fait apercevoir à-la-fois et dans les beautés et dans les fautes. Le premier a corrigé son style, sans en refroidir l'intérêt; l'autre y a laissé des taches, sans en obscurcir l'éclat. Ici les effets tiennent plus souvent à la phrase poétique; là ils appartiennent plus à un trait isolé, à un vers saillant. L'art de Racine consiste plus dans le rapprochement nouveau des expressions; celui de Voltaire, dans de nouveaux rapports d'idées. L'un ne se permet rien de ce qui peut nuire à la perfection; l'autre ne se refuse rien de ce qui peut ajouter à l'ornement. Racine, à l'exemple de Despréaux, a étudié tous les effets de l'harmonie, toutes les formes du vers, toutes les manières de le varier. Voltaire sensible,

---

degré, parce que le caractère de son génie ne le portait pas à travailler autant ses vers, il s'en faut de beaucoup que ce genre de beauté lui soit étranger, comme l'ont dit des censeurs passionnés. Quand il fait dire à Idamé, dans *l'Orphelin de la Chine :*

> Il vous souvient du temps et de la vie obscure
> Où le ciel *enfermait* votre grandeur future.

Cette expression est neuve; mais en est-elle moins juste? paraît-elle extraordinaire? Il n'y a même que les connaisseurs qui fassent remarquer ces sortes de beautés; mais tous les lecteurs les sentent sans les analyser, et c'est ce qui fait lire et vivre les bons ouvrages, long-temps avant que l'on ait reconnu tout leur prix.

sur-tout, à cet accord si nécessaire entre le rhythme et la pensée, semble regarder le reste comme un art subordonné, qu'il rencontre plutôt qu'il ne le cherche. L'un s'attache plus à finir le tissu de son style; l'autre à en relever les couleurs. Dans l'un, le dialogue est plus lié; dans l'autre, il est plus rapide. Dans Racine, il y a plus de justesse; dans Voltaire, plus de mouvements. Le premier l'emporte pour la profondeur et la vérité; le second, pour la véhémence et l'énergie. Ici les beautés sont plus sévères, plus irréprochables; là elles sont plus variées, plus séduisantes. On admire dans Racine cette perfection toujours plus étonnante à mesure qu'elle est plus examinée; on adore dans Voltaire cette magie qui donne de l'attrait même à ses défauts. L'un vous paraît toujours plus grand par la réflexion; l'autre ne vous laisse pas le maître de réfléchir. Il semble que l'un ait mis son amour-propre à défier la critique, et l'autre à la désarmer. Enfin, si l'on ose hasarder un résultat sur des objets livrés à jamais à la diversité des opinions, Racine, lu par les connaisseurs, sera regardé comme le poëte le plus parfait qui ait écrit; Voltaire, aux yeux des hommes rassemblés au théâtre, sera le génie le plus tragique qui ait régné sur la scène.

Quand il n'aurait mérité que ce titre, joint à celui du seul poëte épique qu'ait eu la France, combien ne serait-il pas déja grand dans la postérité? Mais quelle idée doit-on se former de cet

homme prodigieux, puisque nous n'avons jusques ici considéré que la moitié de sa gloire, et que des autres monuments qui lui restent, on formerait encore une vaste dépouille pour l'ambition de tant de concurrents qui aspirent à se partager son héritage! Et d'abord, pour ne pas sortir de la poésie, ce brillant rival de Racine n'est-il pas encore celui de l'Arioste et de Pope? Oublions quelques traits que lui-même a effacés; effaçons-en même d'autres, échappés à l'intempérance excusable d'un génie ardent; que la France ne soit pas plus sévère que l'Italie, qui a pardonné tant d'écarts au chantre de Roland; ne jugeons pas dans toute la sévérité de la raison, ce qui a été composé dans des accès de verve et de gaieté. Peignons, s'il le faut, au-devant de ce poëme où le talent a mérité tant d'éloges, s'il a besoin de quelques excuses, peignons l'imagination à genoux, présentant le livre aux Graces, qui le recevront en baissant les yeux, et en marquant du doigt quelques pages à déchirer; et après avoir obtenu pardon (car les Graces sont indulgentes), osons dire en leur présence et de leur aveu, que nous n'avons point dans notre langue d'ouvrage semé de détails plus piquants et plus variés, où la plaisanterie satirique ait plus de sel, où les peintures de la volupté aient plus de séduction, où l'on ait mieux saisi cet esprit original qui a été celui de l'Arioste, cet esprit qui se joue si légèrement des objets qu'il trace,

qui mêle un trait de plaisanterie à une image terrible, un trait de morale à une peinture grotesque, et confond ensemble le rire et les larmes, la folie et la raison. Si ce mélange ne peut être goûté par ces juges trop rigoureux, à qui la raison seule est en droit de plaire; qu'ils lisent les *Discours sur l'homme*, la *Loi naturelle*, le *Désastre de Lisbonne;* et s'ils n'y trouvent pas l'étendue de plan, le sublime des idées, la rapidité de style que l'on admire dans les poésies philosophiques de Pope, ils y sentiront du moins une raison plus intéressante, plus aimable, plus rapprochée de nous; ils ne résisteront pas à cette réunion si rare, et jusques-là si peu connue, d'une philosophie consolante et de la plus belle poésie. Ils applaudiront à ces richesses nouvelles, et pour ainsi dire étrangères, apportées par Voltaire dans le trésor de la littérature nationale, et qui ont donné à notre poésie un caractère qu'elle n'avait pas avant lui.

Mais celui de tous les genres où il a été le plus original, qu'il s'est le plus particulièrement approprié, dans lequel il a eu un ton que personne ne lui avait donné, et que tout le monde a voulu prendre, enfin où il a prédominé, de l'aveu même de l'envie, qui consent quelquefois à vous reconnaître un mérite, pour paraître moins injuste quand elle vous refuse tous les autres; ce genre est celui des poésies que l'on appelle fugitives, parce qu'elles semblent s'échapper avec la même

facilité, et de la plume qui les produit, et des mains qui les recueillent; mais qui, après avoir couru de bouche en bouche, restent dans la mémoire des amateurs, et sont consacrées par le goût. Il serait également difficile, ou de se rappeler toutes les siennes, ou de choisir dans la foule, ou d'en rejeter aucune. Ce n'est ni la finesse de Hamilton, ni la douceur naïve de Deshoulières, ni la gaieté de Chapelle, ni la mollesse de Chaulieu; c'est l'ensemble et la perfection de tous les tons; c'est la facilité brillante d'un esprit toujours supérieur, et aux sujets qu'il traite, et aux personnes à qui il s'adresse. S'il parle aux rois, aux grands, aux femmes, aux beaux-esprits, c'est le tact le plus sûr de toutes les convenances, avec l'air d'être au-dessus de toutes les formes; c'est cette familiarité libre, et pourtant décente, qui laisse au rang toutes ses prérogatives, et au talent tonte sa dignité. Il est le premier qui, dans cette correspondance, ait mis une espèce d'égalité qui ne peut pas blesser la grandeur, et qui honore le génie; et cet art qui peut être aussi celui de l'amour-propre, est caché du moins sous l'agrément des tournures. C'est là, sur-tout, qu'il fait voir que la grace était un des caractères de son esprit. La grace distingue sa politesse et ses éloges. Chez lui, la flatterie n'est que ce désir de plaire, dont on est convenu de faire un des liens de la société. Il se joue avec la louange; et quand il caresse la vanité, sûr qu'alors, le seul

moyen d'avoir la mesure juste, c'est de la passer un peu, jamais, du moins, il ne paraît ni être dupe lui-même, ni prétendre qu'on le soit. Il écrit, à-la-fois, en poëte et en homme du monde, mais de manière à faire croire qu'il est aussi naturellement l'un que l'autre. Il loue d'un mot, il peint d'un trait. Il effleure une foule d'objets, et rapproche les plus éloignés; mais ses contrastes sont piquants, et non pas bizarres. Il n'exagère point le sentiment, et ne charge pas la plaisanterie. Cette imagination dont le vol est si rapide, le goût ne la perd jamais de vue. Le goût lui a appris comme par instinct, que si les fautes disparaissent dans un grand ouvrage, une bagatelle doit être finie; que le talent qui peut être inégal dans ses efforts, doit être toujours le même dans ses jeux, et qu'il ne peut se permettre d'autre négligence que celle qui est une grace de plus, et qui ne peut appartenir qu'à lui.

Tant de succès et de chefs-d'œuvre semblent caractériser un homme que la nature appelle de préférence à être poëte: une seule chose pourrait en faire douter, c'est sa prose. Quoique, parmi les qualités qu'exigent ces deux genres d'écrire, il y en ait nécessairement de communes à tous ceux qui ont excellé dans l'une et dans l'autre; quoiqu'il soit vrai même que la prose, quand elle s'élève au sublime, peut avoir quelque ressemblance avec la poésie, et que la poésie à son tour, doit, pour être parfaite, se rappro-

cher de la régularité de la prose; cependant on a observé que de tout temps les prosateurs et les poëtes ont formé deux classes très-distinctes, et que les lauriers de ces deux espèces de gloire ne s'entrelaçaient point sur un même front. Sans s'étendre ici sur l'inutile énumération des noms célèbres dans les lettres, il suffit de pouvoir affirmer que, jusqu'à nos jours, il n'avait été donné à aucun homme d'être grand dans les deux genres; et c'était donc à Voltaire qu'était réservé l'honneur de cette exception unique dans les annales des arts! La nature a-t-elle assez accumulé de dons et de faveurs sur cet être privilégié? A-t-elle voulu honorer notre espèce en faisant voir une fois tout ce qu'un mortel pouvait rassembler de talents? Ou bien a-t-elle prétendu marquer elle-même les dernières limites de son pouvoir et de l'esprit humain? A-t-elle fait pour Voltaire ce qu'autrefois la fortune avait fait pour Rome? Faut-il qu'il y ait dans chaque ordre de choses des destinées à ce point prédominantes, et que, comme après la chûte de la reine des nations, toutes les grandeurs n'ont été que des portions de sa dépouille, de même, après la mort du dominateur des arts, désormais toute gloire ne puisse être qu'un débris de la sienne?

Fait pour appliquer à tous les objets une main hardie et réformatrice, et pour remuer toutes les bornes posées par l'impérieux préjugé et l'imitation servile, il s'empare de l'histoire comme d'un

champ neuf, à peine effleuré par des mains faibles et timides; bientôt il y fera germer, pour le bien du genre humain, ces vérités fécondes et salutaires, ces fruits de la philosophie, que l'ignorance aveugle et l'hypocrisie à gages font passer pour des poisons, et que les ennemis de la liberté et de la raison voudraient arracher; mais qui, malgré leurs efforts, renaissent sous les pieds qui les écrasent, et croissent enfin sous l'abri d'une autorité éclairée, comme l'aliment des meilleurs esprits, et l'antidote de la superstition et de la tyrannie.

Il lutte d'abord, dans le premier sujet qu'il choisit, contre l'éloquence antique, contre les Quinte-Curce et les Tite-Live; il donne à notre langue toute la richesse et la majesté de leur style. On sera surpris peut-être qu'un historien philosophe ait commencé par écrire la vie d'un conquérant; mais la singularité du sujet pouvait plaire à une imagination poétique, et la renommée décida son choix. L'Europe s'entretenait encore de ce fameux Suédois plus fait pour être l'étonnement de ses contemporains, que l'admiration des âges suivants; qui ne connut ni la mesure des vertus, ni celle des prospérités; fit plus d'un roi, et ne sut pas l'être; se trompa également, et sur la gloire qu'il idolâtrait, et sur un ennemi qu'il méprisait; qui, envahissant tant de pays, ne fit à aucun tant de mal qu'au sien; dont l'héroïsme ne fut qu'un excès, et la fortune une

illusion; enfin qui, après avoir voulu tout forcer, la nature et les événements, alla porter chez des barbares une réputation éclipsée, une existence précaire, une royauté captive et insultée, et fut réduit à n'être plus célèbre que comme un aventurier, et à mourir comme un soldat.

A ce portrait achevé par la main de Voltaire, succéda celui d'un monarque supérieur à Charles XII, autant que les héros de l'histoire sont au-dessus de ceux de la fable; de Louis XIV, mémorable à double titre, et pour avoir donné son nom à un siècle, et pour en avoir reçu celui de grand. Nul prince n'a obtenu plus de louanges pendant sa vie, ni essuyé plus de reproches après sa mort; mais la postérité équitable a couvert ses fautes de tout le bien qu'il a fait; elle l'absout d'avoir été conquérant, parce qu'en même temps il sut être roi. Son courage dans le malheur a expié l'orgueil de ses victoires, et sa grandeur ne lui sera point ôtée, parce qu'elle est attachée à la grandeur française, qui fut son ouvrage. Voltaire a rendu le nom de Louis XIV plus respectable, comme il avait rendu celui de Henri IV plus cher; et cet âge brillant, si souvent peint dans le nôtre, ne l'a jamais été sous des traits plus intéressants et plus magnifiques, que dans cet ouvrage placé parmi les monuments de notre histoire, au même rang que *la Henriade* parmi ceux de notre poésie.

Le même homme qui avait étendu et enrichi

l'art de la tragédie, agrandit alors la carrière nouvelle où il venait d'entrer; il y laissa, comme dans toutes les autres, des traces neuves et profondes, sur lesquelles tout s'est empressé de marcher après lui; et il était bien juste que celui qui le premier avait mis la philosophie sur la scène, l'introduisît dans l'histoire. L'histoire dès-lors fut tracée sur un plan plus vaste, et dirigée vers un but plus utile et plus moral; elle ne se borna plus à satisfaire l'imagination avide des grands événements; elle sut contenter aussi cette autre curiosité plus sage, qui cherche des objets d'instruction. Ce ne fut plus seulement le récit des calamités de tant de peuples et des fautes de tant de souverains; ce fut sur-tout la peinture de l'esprit humain au milieu de ces secousses politiques, le résultat de ses connaissances et de ses erreurs, de ses acquisitions et de ses pertes. Clio, accoutumée auparavant à n'habiter que les champs de bataille et les conseils des rois, entra dans la demeure des sages et dans les ateliers des artistes; elle assista à ces rares travaux du génie qui ont illustré les nations, à ces découvertes nombreuses qui ont fait de tous nos besoins les sources de toutes nos jouissances, et qui, des instruments d'utilité première, sont parvenus jusques aux derniers raffinements de la mollesse, et aux plus séduisantes inventions du luxe. Ces images de la destruction et du malheur qui remplissent les annales du monde, ces teintes tristes et san-

glantes, ces touches lugubres, furent variées et adoucies par les images consolantes de la civilisation et des progrès de la société.

Ce nouveau système historique, si attachant et si fécond, déja développé dans la peinture brillante du règne de Louis XIV, eut encore plus d'étendue dans ce vaste tableau *des mœurs et de l'esprit des nations;* entreprise unique en ce genre, et dont on chercherait en vain le modèle dans l'antiquité. Tacite a dessiné de ses crayons énergiques les mœurs d'un peuple agreste et guerrier, mais peut-être moins avec le désir de montrer ce qu'étaient les Germains, qu'avec l'affectation satirique d'opposer la simplicité sauvage à la corruption civilisée, et de faire de la Germanie le contraste et la leçon de Rome. Mais cette haute et sublime idée d'interroger tous les siècles, et de demander à chacun d'eux ce qu'il a fait pour le genre humain; de suivre, dans ce chaos de révolutions et de crimes, les pas lents et pénibles de la raison et des arts; qui l'avait conçue avant Voltaire? Si nous avions recueilli de quelque ancien de simples fragments d'un semblable ouvrage, avec quel respect religieux, avec quelle admiration superstitieuse on consacrerait ces restes informes et mutilés! Quelle opinion ils nous donneraient de l'élévation et de l'immensité de l'édifice! Combien de fois nous nous écririons dans nos regrets: quel devait être le génie qui l'a conçu et achevé! Que de reproches adressés au temps

et à la barbarie, qui ne nous en auraient laissé que les ruines! Et quoi! faudra-t-il donc toujours que l'imagination adulatrice ajoute à la majesté d'un débris antique, et que l'œil des contemporains ne s'arrête qu'avec indifférence, et même avec insulte, sur les chefs-d'œuvre de nos jours? Y a-t-il cette contrariété nécessaire entre le regard de l'esprit et l'organe de la vue? Et, comme pour celui-ci tout s'accroît en se rapprochant et tout diminue par la distance, faut-il que pour l'autre les monuments du génie s'agrandissent en s'enfonçant dans la nuit des siècles, et soient à peine aperçus, quand ils s'élèvent auprès de nous?

Dans le même temps où Voltaire écrivait l'histoire et la tragédie en philosophe, il embrassait cette autre partie de la philosophie qui comprend les sciences exactes, et mêlait ainsi l'étude de la nature à celle de l'homme. Ce n'est pas que je veuille compter parmi les efforts de son talent, ces spéculations mathématiques, fruits du temps et du travail, ni que je veuille tourner cette louange en reproche contre ceux qui se sont contentés de n'être que de grands écrivains. Corneille, Racine, Despréaux n'en sont pas moins immortels, ne sont pas moins les bienfaiteurs de la langue française et l'honneur éternel de leur nation, quoiqu'ils n'aient pas expliqué les découvertes de Galilée, ni disputé à Pascal la gloire de ses recherches géométriques. Mais ne devons-nous pas un tribut particulier d'admiration à ce génie si

avide et si mobile qui composait à-la-fois Brutus et les lettres sur la métaphysique de Locke, Zaïre et l'histoire de Charles XII, et envoyait à Paris, avec Alzire, les éléments de Newton ? Quelle est cette trempe d'esprit extraordinaire, que rien ne peut ni émousser ni affaiblir; cette chaleur d'imagination que rien ne refroidit; cette force constante et flexible d'une tête, que rien ne peut ni épuiser ni remplir? Enfin quel est cet homme qui, d'un moment à l'autre, passe avec tant de facilité des élans du génie qui enfante, au travail de la raison qui calcule, quitte les illusions de la scène pour les vérités de l'histoire, et, rendant Racine aux Français, leur fait connaître en même temps Locke, Shakespeare et Newton.

Y avait-il parmi tant de travaux des délassements et des loisirs? Oui, et c'était une foule de productions de tout genre, qui auraient encore été pour tout autre des travaux et des titres, mais qui n'étaient que les jeux de son inépuisable facilité, et semblaient se perdre dans l'immensité de sa gloire; des contes charmants; des romans d'une originalité piquante, où la raison consent à amuser la frivolité française, pour obtenir le droit de l'instruire, nous fait rire de nos travers, de nos inconséquences, de nos injustices, et nous conduit par degrés à rougir et à nous corriger; des essais dans chaque partie de la littérature, toujours reconnaissables à cet agrément qui embellit tous les sujets, et qui attache tous les lecteurs;

des morceaux pleins de grace, ou d'intérêt, ou de bonne plaisanterie, ou d'éloquence, Zadig, Nanine, Candide, le traité de la tolérance, mille autres dont les titres innombrables n'ont été retenus que parce que les presses de l'Europe ne se sont point lassées de les reproduire, ni les lecteurs de toutes les nations de les dévorer.

De cette hauteur où nous a portés la contemplation de son génie, abaissons maintenant nos regards sur les effets qu'il a produits. Nous avons suivi l'astre dans son cours; examinons les objets éclairés de sa lumière. En regardant autour de nous, reconnaissons les traces de la pensée législatrice, et cette influence de l'écrivain supérieur, qui a instruit la postérité, et dominé ses contemporains.

SECONDE PARTIE.

Cette domination qui naît de l'ascendant d'un grand homme, a, comme toute autre espèce d'empire, ses dangers et ses abus qu'il ne faut pas reprocher à celui qui l'exerce; ce serait lui interdire la liberté de rien tenter, que de le rendre garant des fautes de ses imitateurs. Ainsi les révolutions que Voltaire a faites dans les lettres, dans l'histoire et le théâtre, et dont je viens de suivre le cours en même temps que celui de ses travaux, ont pu, je l'avoue, en étendant la carrière des arts, en multiplier les écueils, les ri-

chesses qu'il est venu apporter, ont pu introduire un luxe contagieux; ses hardiesses heureuses ont pu préparer de dangereuses licences, et la séduction de ses beautés, qui sont par elles-mêmes si près de l'abus, ce charme qui se retrouve jusques dans ses défauts, a pu contribuer à la corruption de ce goût, dont il a été si long-temps le défenseur et le modèle. Mais cet effet du talent, inséparable de son pouvoir sur la foule imitatrice, est le tort de la nature, et non pas le sien. Reprocherons-nous à Voltaire d'avoir mis sur la scène une philosophie intéressante, parce qu'on y a maladroitement substitué une morale déplacée, factice et déclamatoire; d'avoir soutenu une grande action par un magnifique appareil, et proportionné la pompe du théâtre à celle de ses vers, parce que, depuis, on a cru pouvoir se passer de vraisemblance et de style, à la faveur du spectacle et des décorations? Le blâmerons-nous d'avoir été éloquent dans l'histoire, parce que d'autres y ont été rhéteurs; d'y avoir eu souvent la sagesse du doute, parce que d'autres l'ont remplacé par la folie des paradoxes? La légèreté et la grace de ses poésies familières perdront-elles de leur mérite, parce que des esprits faux et frivoles, en voulant lui ressembler, ont pris le jargon pour de la gaieté, la déraison pour de la saillie, et l'indécence pour le bon ton? La flexibilité de sa diction rapide et variée, et l'art piquant de ses contrastes ont-ils moins de prix,

parce que la multitude qui croit le copier, a dénaturé tous les genres et confondu tous les styles? Enfin lui aurons-nous moins d'obligation d'avoir mêlé dans son coloris tragique quelques teintes sombres et fortes du pinceau des Anglais, parce que l'on s'est efforcé depuis de noircir la scène française d'horreurs dégoûtantes et d'atrocités froides, de faire parler à Melpomène le langage de la populace, et de dégrader Corneille et Racine devant Shakespeare? Ces écarts du vulgaire, toujours prêt à s'égarer en voulant aller plus loin que ceux qui le mènent, peuvent-ils balancer tant de leçons utiles et frappantes, qui perpétueront dans l'avenir le nom et l'ascendant de Voltaire?

Sans doute il ne faut pas s'attendre à voir renaître rien de semblable à lui; car, avec les mêmes talents, il faudrait encore la même activité pour les mettre en œuvre, et la même indépendance pour les exercer; et comment se flatter de voir une seconde fois la même réunion de circonstances fortuites et d'attributs naturels? Cependant, comme il ne faut jamais désespérer, ni de la nature, ni de la fortune, supposons un moment que toutes deux paraissent d'intelligence pour lui donner un successeur et un rival capable d'égaler tant de travaux et de succès; il restera toujours à Voltaire une gloire particulière qui ne peut plus être ni partagée, ni remplacée, celle d'avoir imprimé un grand mouvement à l'esprit humain.

Descartes avait fait une révolution dans la philosophie spéculative; Voltaire en a fait une bien plus étendue dans la morale des nations et dans les idées sociales. L'un a secoué le joug de l'école qui ne pesait que sur les savants; l'autre a brisé le sceptre du fanatisme qui pesait sur l'univers.

Les arts, dont la lumière douce et consolante est comme l'aurore qui devance le grand jour de la raison, avaient commencé à adoucir les mœurs, en polissant les esprits. Telle est la marche ordinaire de l'homme; il jouit avant de réfléchir, et imagine avant de penser. Souvenons-nous qu'il n'y a pas plus de deux cents ans que l'Europe est sortie de la barbarie, et ne nous étonnons pas de voir la société si perfectionnée, et l'économie politique encore si imparfaite. Cette dernière est pourtant le but auquel tout doit tendre, et la base sur laquelle tout doit s'affermir; mais c'est le plus lent ouvrage de l'homme et du temps. Pour fonder l'empire des arts, il suffit que la nature fasse naître des talents; mais, pour que l'existence politique de chaque citoyen soit la meilleure possible, il faut que la raison se propage de tout côté, que les lumières deviennent générales, et que la force qui combat les préjugés et les abus, devienne d'abord égale et ensuite supérieure à celle qui les défend. Il suffit de consulter un moment l'histoire et le cœur humain, pour voir combien cette lutte doit être longue et pénible. Mais au milieu

de tant d'oppresseurs de toute espèce, dont l'existence est attachée à des abus absurdes et cruels, qui se sentira fait pour les attaquer? Des hommes capables de préférer l'ambition d'éclairer leurs semblables à celle de les asservir, et l'honneur dangereux d'être leurs bienfaiteurs et leurs guides, à la facilité d'être leurs tyrans; des hommes qui aimeront mieux la reconnaissance des peuples que leurs dépouilles, et leurs louanges que leur soumission : et qui donc, j'ose le dire, sera plus susceptible de cette genéreuse ambition que ceux qui se sont voués à la culture des lettres? La plupart éloignés, par ce dévouement même, de toutes les places qui flattent la vanité ou qui tentent l'avarice, n'attendent rien des autres qu'un suffrage, et de leur travail que l'honneur. Ils ne peuvent avoir d'intérêt à tromper; car leur gloire est fondée sur la raison. Aussi, depuis ce grand art de l'imprimerie, si favorable aux progrès de l'esprit humain, leur influence a été de plus en plus sensible, et a préparé celle de Voltaire.

La dialectique de Bayle avait aiguisé le raisonnement, et accoutumé au doute et à la discussion; les agréments de Fontenelle avaient tempéré la sévérité que l'on portait en tous sens dans les matières abstraites; Montesquieu sur-tout avait agité les têtes pensantes. Mais tous ces différents effets avaient été plus ou moins circonscrits, et par le nombre des lecteurs, et par la nature des objets. Voltaire parla de tout et à tous. Il dut au

charme particulier de son style et à la tournure de ses ouvrages, d'être plus lu qu'aucun écrivain ne l'avait jamais été; et la mode se mêlant à tout, et chacun voulant lire Voltaire, il rendit l'ignorance honteuse, et le goût de l'instruction général. Ce fut là le premier fondement de sa puissance. L'éloquence et le ridicule en furent les armes. Il émut une nation douce et sensible par des peintures touchantes, et amusa un peuple frivole et gai par des plaisanteries. Il fit retentir à nos oreilles le mot d'humanité; et si quelques déclamateurs en ont fait depuis un mot parasite, il sut le rendre sacré.

Cette dureté intolérante, née de l'habitude des querelles, fut adoucie par la morale persuasive que respirent ses écrits; et cette malheureuse importance que la médiocrité cherche à se donner par l'esprit de parti, tomba devant le ridicule. Il reproduisait sous toutes les formes ces maximes d'indulgence fraternelle et réciproque, devenues le code des honnêtes-gens, ces anathêmes lancés contre l'espèce de tyrannie qui veut tourmenter les ames et assujettir les opinions, ce mépris mêlé d'horreur pour la basse hypocrisie qui se fait un mérite et un revenu de la délation et de la calomnie. Le persécuteur fut livré à l'opprobre et l'enthousiaste à la risée. La méchanceté puissante craignit une plume qui écrivait pour le monde entier et qui fixait l'opinion; et alors s'établit une nouvelle magistrature

dont le tribunal était à Ferney, et dont les oracles, rendus en prose éloquente et en vers charmants, se faisaient entendre au-delà des mers, dans les capitales, dans les cours, dans les tribunaux, et dans les conseils des rois. Le pouvoir inique, ou prévenu, ou oppresseur, qui essayait d'échapper à cette juridiction suprême, se trouvait de toute part heurté, investi par cette force qu'exerce la société chez un peuple où elle est le premier besoin. Par-tout on rencontrait Voltaire; par-tout on entendait sa voix; et il n'y avait personne qui ne dût craindre d'être inscrit sur ces tables de justice et de vengeance, où la main du génie gravait pour l'immortalité.

Cette autorité extraordinaire devait naturellement être appuyée sur une considération personnelle aussi rare que les talents qui en étaient la source. Les tributs de l'Europe entière apportés chaque jour à Ferney; le marbre taillé par Pigal, et chargé de reproduire à la postérité, et les traits de Voltaire, et l'hommage aussi libre qu'honorable de l'admiration des gens de lettres; le commerce intime, les présents, les caresses, les visites des souverains, le prix qu'ils semblaient attacher à ses louanges, l'empressement qu'ils montraient à l'honorer, le concours de toutes les grandeurs, de toutes les réputations, et ce qui est plus respectable, de tous les opprimés, dans l'asyle d'un vieillard retiré au pied des Alpes, tout contribuait à donner du poids à son suffrage,

tout consacrait une vieillesse qui était l'appui de l'infortune et de l'innocence, et une demeure qui en était le refuge. C'est là que vous vîntes, couverts des haillons de l'indigence, et baignés des larmes du désespoir, déplorables enfants de Calas, et toi, malheureux Sirven, victimes d'un fanatisme atroce et d'une jurisprudence barbare! C'est là que vous vîntes embrasser ses genoux, lui raconter vos désastres, et implorer ses secours et sa pitié. Hélas! et qui vous amenait dans la solitude champêtre d'un philosophe chargé d'années? On ne vous avait point dit que ce fût un homme puissant par ses places ou par ses titres. Vous ne vîtes autour de lui aucune de ces marques imposantes des fonctions publiques, qui annoncent un soutien et une sauve-garde à quiconque fuit l'oppression; et vous êtes à ses pieds! et vous venez l'invoquer comme un dieu tutélaire! Peut-être ne connaissiez-vous de lui que son nom et sa renommée; vous aviez seulement entendu dire que la nature l'avait créé supérieur aux autres hommes; et vous avez pensé que, fait pour les éclairer, il l'était aussi pour les secourir. Sans autre recommandation que votre malheur, sans autre soutien que votre conscience, vous avez espéré de trouver en lui un juge au-dessus de tous les préjugés, un défenseur au-dessus de toutes les craintes. Vous ne vous êtes pas trompés. Jouissez déja des pleurs qu'il mêle à ceux que vous versez. Reçus dans ses bras, dans son sein,

vous êtes désormais sacrés, et la persécution va s'éloigner de vous. Ah! ce moment lui est plus doux et plus cher que celui où il voyait triompher *Zaïre* et *Mérope*, et l'agrandit davantage à nos yeux. Oui; s'il est beau de voir le génie donnant aux hommes rassemblés de puissantes émotions, oh! qu'il paraît encore plus auguste, quand il s'attendrit lui-même sur le malheur, et qu'il jure de venger l'innocence!

Et combien il savait mettre à profit jusqu'à ces attentats du fanatisme, graces à lui, devenus si rares! comme il se servait de ses derniers crimes pour lui arracher les restes de sa puissance! Alors le monstre épouvanté se cachait long-temps dans les ténèbres et le silence: semblable à la bête farouche et dévorante, qui, s'élançant de la profondeur des forêts pour enlever une proie, a porté dans les habitations l'alarme et la terreur: bientôt tout est en armes pour la poursuivre et la combattre, mais elle se retire sans bruit et sans menaces; et, tranquille dans son repaire, elle attend le moment d'en sortir encore, pour détruire et dévorer.

Mais Voltaire goûta du moins dans sa vieillesse cette satisfaction consolante, de voir que l'ennemi qu'il avait tant combattu était enfin ou désarmé, ou enchaîné, et presque réduit parmi nous à une entière impuissance. Il osa s'applaudir de cette victoire; et pourquoi lui eût-il été défendu de jouir du bien qu'il avait fait? Ce fut

pour lui un des avantages d'une longue vie. Il vit succéder à ceux qui, nourris dans les préjugés, avaient repoussé la vérité, une génération nouvelle qui ne demandait qu'à la recevoir, et qui croissait en s'instruisant dans ses écrits; il vit la lumière pénétrer par-tout, et des hommes de tous les états, des hommes supérieurs par leur mérite ou par leurs emplois, la porter dans tous les genres d'administration. C'est alors qu'il se félicita d'avoir long-temps vécu. En effet, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, combien peu ont eu assez de vie pour voir à-la-fois et toute leur gloire, et toute leur influence! Ce n'est pas la destinée ordinaire du génie. On ne lui a donné qu'un instant d'existence pour laisser une trace éternelle; et qu'il est rare qu'il en aperçoive autour de lui les premières empreintes, et qu'il emporte dans la tombe les premiers fruits de ses bienfaits! Ce bonheur fut celui de Voltaire. Ses yeux furent témoins de la révolution qui était son ouvrage. Il vit naître dans les esprits cette activité éclairée qui cherche dans tous les objets le bien possible, et ne se repose plus qu'elle ne l'ait trouvé. L'inquiétude naturelle à un peuple ardent et ingénieux, si long-temps consumée dans de tristes et frivoles querelles, se porta vers tous les moyens d'adoucir et d'améliorer la condition humaine, assez affligée de maux inévitables, pour n'y en pas ajouter de volontaires. Il ne vit pas, il est vrai, disparaître

entièrement ces restes honteux de la barbarie, qui déshonorent une nation policée, et qu'il nous a tant reprochés; mais du moins il les vit attaquer de toutes parts, et dut espérer avec nous leur anéantissement. Il ne vit pas abolir cet usage absurde et funeste d'entasser les sépultures des morts dans les demeures des vivants, de faire du lieu saint un amas d'infection et de pourriture, de changer les temples en cimetières, et de placer les autels sur des cadavres; mais il entendit la voix des prélats les plus illustres, et des tribunaux les plus respectables, s'élever avec lui contre la force de la coutume qui leur a résisté jusques ici, et qui, sans doute, doit céder un jour. Il ne vit pas une réforme absolue et régulière retrancher les abus odieux de notre jurisprudence, simplifier les procédures civiles, adoucir les lois criminelles, supprimer ces tortures autrefois inventées par les tyrans contre les esclaves, et employées par les sauvages contre leurs captifs, et ces supplices recherchés, ajoutés à l'horreur de la mort, qui, sous prétexte de venger les lois, violent la première de toutes, l'humanité; mais il vit la sagesse des juges suppléer souvent aux défauts de la législation, et tempérer les ordonnances par leurs arrêts. Il ne vit pas combler ces cachots abominables, qui rappellent les cruautés tant reprochées aux Caligula, aux Tibère, ces retraites infectes, où des hommes enferment des hommes, sans songer que

le coupable, quel qu'il soit, ne doit mourir qu'une fois, et qu'enchaîné par la loi vengeresse, il doit respirer l'air des vivants, jusques à ce qu'elle lui ait ôté la vie. Il ne vit pas fermer au milieu de nous ces demeures non moins destructives et meurtrières, fondées pour être l'asyle de l'infirmité et de la maladie, et qui ne sont que les gouffres où vont incessamment s'engloutir des milliers d'hommes, victimes de la contagion qu'ils se communiquent. Il ne vit pas remédier aux vices mortels de cette autre institution si précieuse dans son origine, destinée à assurer les premiers secours à ces malheureux enfants qui n'ont de père que l'état; institution faite pour l'honorer et l'enrichir, et qui, soit négligence dans les fonctions, soit défaut dans les moyens, éteint dans leur germe les générations naissantes, et tarit le sang de la patrie; mais au regret qu'il dut sentir de voir des maux si grands attendre encore les derniers remèdes, combien il se mêla de consolations! Il versa des larmes d'attendrissement, quand il jeta les yeux sur le tableau de ces calamités, exposé dans la chaire de vérité, par de dignes et éloquents ministres de la parole évangélique, présenté dans Versailles à l'ame pure et sensible d'un jeune roi qui en fut ému, et qui, ne se bornant pas à une pitié stérile, donna sur le champ des ordres pour arrêter le cours de ces fléaux que son règne doit voir finir. Hélas! le bien est toujours si difficile, même aux

souverains! L'or nécessairement prodigué contre les ennemis de la France, ne peut être dispensé qu'avec tant de réserve, même pour les réformes les plus pressantes! Tu les acheveras, sans doute, ô toi, l'héritier du génie de Colbert dont tu as été le panégyriste! toi que la reconnaissance publique a dû naturaliser Français, lorsque, par des moyens dont le secret n'a été connu que de toi seul, tu as su créer tout-à-coup ces trésors destinés à faire régner le pavillon français sur les mers des deux mondes! C'est la première fois, depuis les jours de Sulli et de Henri IV, qu'on a su illustrer la nation, sans charger le peuple, et que la gloire n'a point coûté de larmes. C'est la première fois qu'on a vu l'administration, portant de tout côté la lumière et la réforme, exécuter au milieu de la guerre tout le bien qu'on n'aurait pas osé espérer même dans la paix. Ah! le grand homme que je célèbre s'applaudirait, sans doute, de voir associer ton éloge au sien: mais que n'a-t-il pu lire cet édit (1) qu'il avait tant désiré; cet édit mémorable, émané d'un souverain, qui, se glorifiant de commander à un peuple libre, sûr de trouver par-tout des enfants dans ses sujets, ne veut point d'esclaves dans ses domaines! Oh! comme en voyant remplir l'un des vœux qu'il a le plus

(1) L'édit portant abolition du droit de main-morte dans les domaines du roi.

souvent formés, Voltaire se serait écrié dans sa joie : « Je ne m'étais pas trompé, quand j'ai re« gardé ce nouveau règne comme le présage des « plus heureux changements ! La vertu du jeune « monarque a devancé l'expérience ; l'expérience « a été suppléée en lui par cet amour du bien, « qui est l'instinct des belles ames. »

Ainsi se réalisent tôt ou tard les vœux et les pensées du génie ; ainsi croît et s'établit de jour en jour ce juste respect pour l'homme, respect qui seul peut apprendre aux maîtres de ses destinées à assurer son bonheur. Ce sentiment sublime dut être inconnu dans les siècles d'ignorance, où tous les droits étant fondés sur la force et la conquête, il semblait qu'il n'y eût de condition dans l'humanité, que celle de vainqueur ou de vaincu, de maître ou d'esclave : mais il devait naître à la voix de la philosophie, et s'affermir par l'étude et le progrès des lettres. La considération de ceux qui les cultivent à dû s'augmenter avec le pouvoir des vérités qu'ils ont enseignées, et s'est encore fortifiée du nom et de la gloire de Voltaire ; car si nul homme n'a tiré des lettres un plus grand éclat, nul aussi ne leur a donné plus de lustre. Les écrivains distingués, les hommes d'un mérite véritable, apprirent de lui à mieux sentir leurs droits et leur dignité, et surent plus que jamais ennoblir leur existence. Ils apprirent à substituer aux dédicaces serviles, qui avaient été si long-temps de

mode, des hommages désintéressés et volontaires, rendus à la vraie supériorité, ou des tributs plus nobles encore payés à la simple amitié. En étendant l'usage de leurs talents, ils conçurent une ambition plus relevée, ils sentirent que le temps était venu pour eux d'être les interprètes des vérités utiles, plutôt que les modèles d'une flatterie élégante, les organes des nations, plutôt que les adulateurs des princes, et des philosophes indépendants, plutôt que des complaisants titrés. Il est vrai que, irritée de leur gloire nouvelle, la haine a employé contre eux de nouvelles armes; mais la raison qu'il est difficile d'étouffer, quand une fois elle s'est fait entendre, confond à tout moment, et livre au mépris ces calomniateurs hypocrites, ces déclamateurs à gages, qui représentent les gens de lettres comme les ennemis des puissances, parce qu'ils sont les défenseurs de l'humanité, et comme les détracteurs de toute autorité légitime, parce qu'ils aspirent à l'honneur de l'éclairer.

Si Voltaire a été égaré par un sentiment trop vif des maux qu'a faits à l'humanité l'abus d'une religion qui doit la protéger, si en retranchant des branches empoisonnées, il n'a pas assez respecté le tronc sacré qui rassemble tant de nations sous son ombre immense, je laisse à l'arbitre suprême, à celui qui seul lit dans les consciences, à juger ses intentions et ses erreurs, ses fautes et ses excuses, les torts qu'il eut et le bien qu'il

fit; mais je dis à ceux qui s'alarment de ces atteintes impuissantes : Fiez-vous à la balance déposée dans les mains du temps, qui d'un côté retient et affermit tout ce qu'a fait le génie sous les yeux de la raison, et secoue de l'autre tout ce que les passions humaines ont pu mêler à son ouvrage. Le mal que vous craignez est passager, et le bien sera durable.

Voltaire fut du moins un des plus constants adorateurs de la Divinité.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce beau vers fut une des pensées de sa vieillesse, et c'est le vers d'un philosophe. Quand on ira visiter le séjour qu'il a long-temps embelli et vivifié, on lira son nom sur le frontispice d'un temple simple et rustique, élevé par son ordre et sous ses yeux, au Dieu qu'il avait chanté. Ses vassaux qui l'ont perdu, leurs enfants, héritiers de ses bienfaits, diront au voyageur qui se sera détourné pour voir Ferney : « Voilà les maisons « qu'il a bâties, les retraites qu'il a données aux « arts utiles, les terres qu'il a rendues à la cul« ture, et dérobées à l'avidité des exacteurs. « Cette colonie nombreuse et florissante est née « sous ses auspices, et a remplacé un désert. « Voilà les bois, les avenues, les sentiers où « nous l'avons vu tant de fois. C'est ici que s'ar« rêta le charriot qui portait la famille désolée de « Calas. C'est là que tous ces infortunés l'envi-

« ronnèrent en embrassant ses genoux. Regardez « cet arbre consacré par la reconnaissance, et « que le fer n'abattra point; c'est celui sous le- « quel il était assis, quand des laboureurs ruinés « vinrent implorer ses secours, qu'il leur accorda « en pleurant, et qui leur rendirent la vie. Cet « autre endroit est celui où nous le vîmes pour « la dernière fois.... » Et, à ce récit, le voyageur qui aura versé des larmes en lisant *Zaïre*, en donnera peut-être de plus douces à la mémoire des bienfaits.

Voilà ce qu'a fait Voltaire : quel a été son sort? Ces talents chéris à tant de titres, et qui ont été les délices et l'instruction de tant de peuples, qu'ont-ils pû pour son bonheur? En prenant tant de pouvoir sur les ames, quel était celui qu'ils exerçaient sur la sienne? Cette gloire qui remplissait le monde, avait-elle rempli son cœur? Eut-il dans le long cours de cette vie laborieuse et illustre, plus de jours sereins que de jours orageux? A-t-il obtenu plus de récompenses qu'il n'a essuyé de persécutions? Enfin, dans la balance de ses destinées, les honneurs amassés sur lui par la renommée, l'ont-ils emporté sur les outrages accumulés par la haine?...... Ici un sentiment de tristesse, un trouble involontaire me saisit et m'arrête un moment; il suspend cet enthousiasme, qui, dans l'éloge d'un grand homme, entraînait vers lui toutes mes facultés. Cette image que j'aimais à contempler si pure et si brillante,

semble déja se couvrir de nuages et s'envelopper de ténèbres. Ah! viens les dissiper; lève-toi dans ton éclat, ô Divinité consolante! Fille du temps! ô justice! toi que j'ai vue sortir de la poussière de quatre générations ensevelies, et venir, les lauriers dans la main, placer sur cette tête octogénaire la couronne qu'un moment après à renversée la faulx de la mort! Prêt à passer à travers tant d'orages, j'ai besoin d'entrevoir de loin ce jour si beau que tu fis luire sur sa vieillesse; et je me souviendrai alors que les épreuves du génie ne servent pas moins que ses triomphes, et à l'instruction des hommes, et à sa propre grandeur.

TROISIÈME PARTIE.

L'amour de la gloire n'appartient qu'aux ames faites pour la mériter. La médiocrité vaine et inquiète s'agite dans ses prétentions pénibles et trompées; elle cherche de petits succès par de petits moyens; mais la première pensée du grand écrivain est celle d'exercer sur les esprits l'empire du talent et de la vérité. Cette ardente passion de la gloire, l'infatigable activité qui en est la suite nécessaire, un besoin toujours égal et du travail et de la louange, c'était là le double ressort qui remuait si puissamment l'ame de Voltaire; ce fut le mobile et le tourment de sa vie. La nature et la fortune le servirent comme de concert, et applanirent sa route. L'une l'avait

doué de cette rare facilité pour qui l'étude et l'application sont des jouissances et non pas des efforts, et qui ne laisse sentir que le plaisir et jamais la fatigue de produire. L'autre lui procura cette précieuse indépendance qui élève l'ame et affranchit le talent, lui permet le choix de ses travaux, et ne met aucune borne à son essor.

Malheur à toi, qui que tu sois, à qui le ciel a départi à-la-fois le génie et la pauvreté! celle-ci, par un mélange funeste, altérera souvent ce que l'autre a de plus pur, et avilira même ce qu'il a de plus noble. Si elle ne réduit pas ta vieillesse, comme celle d'Homère, aux affronts de la mendicité; si elle ne t'arrache pas, comme à Corneille, des ouvrages précipités et des flatteries serviles, également indignes de toi; si elle ne plie pas la fermeté de ton ame jusques à l'intrigue et la souplesse, du moins elle embarrassera tes premiers pas dans ses piéges, multipliera devant toi les barrières et les obstacles, et jettera des nuages sur tes plus beaux jours, qui en seront long-temps obscurcis. Dans la culture des arts, l'imagination inconstante n'a qu'un certain nombre de moments heureux qu'il faut pouvoir attendre et saisir; et souvent tu ne pourras ni l'un ni l'autre. Ton ame sera préoccupée ou asservie, et tes heures ne seront pas à toi. Tu seras détourné dans des sentiers longs et pénibles, avant de pouvoir tendre au but que tu cherches, et l'envie, toujours occupée à t'empêcher d'y

parvenir, t'attendra à tous les passages pour insulter ta marche et la retarder. Tu consumeras dans de tristes et infructueux combats, une partie des forces destinées pour un meilleur usage; et lorsque, enfin, rendu à toi-même, tu verras la carrière ouverte, tu n'y entreras que fatigué de tant d'assauts, et ne pouvant plus donner à la gloire que la moitié de ton talent et de ta vie.

Celle de Voltaire ne fut point chargée de ce fardeau, toujours si difficile à secouer; il put la dévouer librement, la consacrer tout entière à cette gloire qu'il idolâtrait, et aux travaux qu'il avait choisis, si l'on peut appeler travaux les productions faciles de cette tête agissante et féconde, qui semblait répandre ses idées, comme le soleil répand ses rayons. On a demandé plus d'une fois si cette facilité extrême était une marque essentiellement distinctive de la supériorité : c'en est du moins un des plus beaux attributs, mais ce n'en est pas un des caractères indispensables. Je l'ai déja dit : ne soumettons point la nature à des procédés uniformes; elle est aussi sublime et aussi magnifique dans la formation de ces métaux, lentement durcis et élaborés sous le poids des rochers et sous le torrent des âges, que dans la reproduction si prompte et si continuelle des substances animales, et dans l'abondance d'une végétation rapide. Il est des philosophes, des orateurs, des poëtes, dont l'éloquence est plus travaillée, et dont la perfection a plus coûté; mais

cette différence analogue à celle des caractères, serait-elle la mesure du génie? Si Voltaire composait en un mois une tragédie, et si Racine y employait une année, établirai-je sur cette disproportion celle de leur mérite? Non : mais d'un autre côté, si Voltaire, qui n'avait pas moins de goût que Racine, a pourtant un style moins châtié, si, pouvant balancer les beautés de son rival, il offre plus de défauts, je chercherai seulement pourquoi, de deux écrivains nés avec la même facilité, l'un s'est fait une loi de la restreindre, et l'autre s'y est laissé emporter; et je verrai dans l'un le grand poëte qui n'a voulu faire que des tragédies, et qui de bonne heure a cessé d'en faire; dans l'autre, l'esprit vaste et hardi, dont l'entrée dans le pays des arts a été une invasion, et qui a embrassé à-la-fois l'épopée, le drame, la philosophie et l'histoire. Le travail que le premier mettait dans un ouvrage, celui-ci l'étendait sur tous les genres; et si leur ambition n'a pas été la même, est-ce à nous de nous en plaindre, nous qui en recueillons les fruits? Racine tranquille et modéré, pouvait se reposer à loisir sur un ouvrage qui se perfectionnait sous ses mains; Voltaire impatient et fougueux, voulait achever aussitôt qu'il avait conçu, concevait ensemble plusieurs ouvrages, et remplissait encore les intervalles de l'un à l'autre par des productions différentes. Il composait avec enthousiasme, corrigeait avec vitesse, et revenait

aussi facilement sur ses corrections. Il fallait sans cesse de nouveaux aliments à cette ardeur dévorante. Les jours qu'il savait étendre et multiplier par l'usage qu'il en faisait, lui paraissaient toujours trop courts et trop rapides pour celui qu'il en eût voulu faire. Le temps qu'il regardait comme le trésor du génie, il le dispensait avec une économie scrupuleuse, et le mettait en œuvre de toutes les manières, comme l'avarice tourmente ses richesses pour les augmenter. Chacun de ses moments devait un tribut à sa renommée, et chaque portion de la durée un titre à son immortalité. Il eût voulu qu'il n'y eût pas une de ses heures stérile pour le monde, ni pour lui. Jamais le loisir ne parut nécessaire à cette tête robuste, qui n'avait besoin que de changer de travaux. Jamais son action ne fut interrompue ni ralentie par les distractions de la société, ni par l'embarras des affaires, ni dans le tumulte des voyages, ni dans la dissipation des cours, ni même au milieu des séductions du plaisir et parmi les orages des passions. Elles ne furent pas sans doute étrangères à cette imagination bouillante et impétueuse; mais toujours elles furent subordonnées à l'ascendant de la gloire qui absorbait tout. Il ne restait de ces tempêtes passagères que l'impression qui sert à les mieux peindre, comme l'excellente compagnie où il fut admis dès sa jeunesse, sans l'amollir et l'enchaîner par ses charmes, ne fit qu'épurer son goût et lui donner cette po-

litesse noble qui le distingua toujours, et qui semblait un des heureux attributs qu'il avait hérités du siècle de Louis XIV.

Je sais que la raison vulgaire n'a souvent jeté qu'un regard de pitié sur cette agitation continuelle, élément de tout ce qui est né pour les grandes choses; qu'elle affecte de n'y voir que les faiblesses humiliantes de l'humanité. Elle nous représente un homme tel que Voltaire incessamment entraîné par un fantôme impérieux auquel il s'est soumis, et qui lui a dit, au moment où il lui apparut pour la première fois, Tu ne reposeras plus; elle nous le montre courant sans relâche sur les traces de ce spectre qui lui commande, le suivant dans les villes, dans les campagnes, dans les cours, le retrouvant dans la solitude, au fond des bois et sur le bord des fontaines; elle nous retrace, avec une compassion insultante, les angoisses d'un homme battu par tous les vents de l'opinion, veillant jour et nuit, l'oreille ouverte au moindre bruit de la renommée, et ne respirant qu'au gré des caprices d'une multitude aveugle et inconstante; cette inquiétude que rien ne peut calmer; cette soif que rien ne peut éteindre; des succès toujours incertains et toujours empoisonnés; une lutte éternelle contre l'injustice et la haine; des fatigues sans terme et une vieillesse sans repos; et, après cette affligeante peinture, on nous demande avec dédain, si c'est là le partage de ces hommes que

l'on appelle grands. Ames communes, de quel droit vous faites-vous les juges des destinées du génie? Avez-vous assisté à ses pensées, et vous est-il permis de vous mettre à sa place? Vous voyez ses épreuves et ses sacrifices; connaissez-vous ses besoins et ses dédommagements? Savez-vous ce que vaut un jour de véritable gloire, quel espace il occupe dans la vie d'un grand homme et dans le souvenir de l'envie, quel poids il a dans la balance de la postérité? Tel est, si vous l'ignorez, tel est le calcul de toute passion forte: des moments de jouissance et des années de tourments. Cette compensation ne peut pas exister pour le commun des hommes; mais s'il n'y en eût pas eu de faits pour la connaître, le monde serait encore dans l'enfance, et les arts dans le néant.

Oui, je l'avoue, et l'on ne saurait le nier sans démentir l'expérience; au moment où le talent supérieur se présente aux hommes pour obtenir leurs suffrages, il doit s'attendre à une résistance égale à ses prétentions. La sévérité des jugements sera proportionnée à l'opinion qu'il aura donnée de lui; car, si on loue avec complaisance quelques beautés dans ce qui n'est que médiocre, on recherche avec une curiosité maligne quelques fautes dans ce qui est excellent. D'ailleurs, l'admiration est un hommage involontaire, et à peine est-il arraché, qu'on regarde comme un soulagement tout ce qui peut nous en affranchir. C'est

là le soin dont se charge l'envie, presque toujours sûre que sa voix sera entendue par le génie et écoutée par la multitude : elle s'applaudit de ce double avantage; il faut bien le lui laisser; elle est toujours si malheureuse, même lorsqu'elle jouit! Quand elle parviendrait à égarer pour un temps l'opinion publique, elle ne peut ni s'ôter à elle-même le sentiment de sa bassesse, ni ôter au talent celui de sa force. Quand elle insultait avec une joie si lâche et si furieuse aux disgraces qu'essuya Voltaire au théâtre dans ses premières années; quand elle voyait d'un œil si content *Amasis* applaudi trois mois, et *Brutus* abandonné; quand les plus beaux-esprits du temps, devenus les échos de la prévention et de la malignité, conseillaient à l'auteur d'*OEdipe* de renoncer à un art qu'il devait porter si loin; que faisait alors le grand homme méconnu? Il faisait *Zaïre*. *Zaïre* était déchirée dans vingt libelles; mais on ne se lassait pas plus de la voir que de la censurer. La chûte d'*Adélaïde*, injure qui ne fut expiée que trente ans après, consola les ennemis de Voltaire; *Alzire* vint renouveler leurs douleurs. Ils s'en vengèrent, en réduisant à l'exil l'auteur de la charmante bagatelle du *Mondain*. *Zulime* fut encore pour eux une consolation. Ils eurent, surtout, le plaisir si digne d'eux et si honteux pour la France, d'arrêter les représentations de *Mahomet; Mérope* les accabla.

La haine ne se lasse jamais, il est vrai; mais

il vient un temps où la foule qu'elle fait mouvoir d'ordinaire, se lasse de la croire et de la seconder. L'intérêt qu'excite à la longue le talent persécuté, l'emporte alors sur les clameurs du préjugé et de la calomnie. On veut être juste, au moins un moment; la justice devient faveur, la faveur devient enthousiasme. Un pareil instant devait se rencontrer dans la vie de Voltaire. Il est appelé au théâtre par les acclamations publiques, et à la cour par des honneurs, des récompenses et des titres. Un monarque étranger le dispute à son souverain, Berlin veut déja l'enlever à la France; et enfin l'on permet à l'académie française de compter parmi ses membres un grand homme de plus.

Cependant, si l'envie avait été forcée de souffrir qu'il obtînt la justice qui lui était due, elle était loin de consentir qu'il en jouît en paix, et n'y était encore ni résignée, ni réduite. Elle connaît trop les hommes pour s'opposer à cette ivresse passagère, à ce torrent rapide qu'elle ne se flatte pas d'arrêter; et dans ces jours brillants et rares, où le génie semble avoir toute sa puissance naturelle, elle souffre, se tait et attend. Bientôt, plus il a été élevé, plus elle a de moyens de l'attaquer. Les hommes sont si prompts à s'armer contre tout ce qu'on veut placer au-dessus d'eux! Supportera-t-on volontiers cette prééminence qui semble reconnue et établie? Laissera-t-on dans la capitale et à la cour un homme qui

doit faire ombrage à tant d'autres? Mais comment l'en écarter? Comment forcer à la fuite celui qui a déja résisté à tant de contradictions et de dégoûts? Et d'ailleurs, qui lui opposer? Rousseau, long-temps son antagoniste, n'était plus; et nul autre que lui n'ayant alors illustré ce nom, devenu depuis célèbre dans la prose comme dans la poésie, Rousseau, assez honoré d'être le lyrique de la France, n'avait pas encore été appelé *Grand*. Piron, prodiguant les sarcasmes et les satires, Piron, qui avait fait moins de bonnes épigrammes que Voltaire n'avait fait de chefs-d'œuvre, affectait en vain une rivalité qui n'était que ridicule, et à laquelle lui-même ne croyait pas.

Mais alors vivait à Paris dans une obscurité volontaire, dans une oisiveté que l'on pouvait reprocher à ses goûts, et dans une indigence qu'on pouvait reprocher à sa patrie, un homme d'un génie brut et de mœurs agrestes, qui, après s'être fait, quoique un peu tard, une réputation acquise par plus d'un succès, depuis trente ans s'était laissé oublier, en oubliant son talent. Cet homme était Crébillon, écrivain mâle et tragique, qui, avec plus de verve que de goût, un style énergique et dur, des beautés fortes et une foule de défauts, avait pourtant eu la gloire de remplir l'intervalle entre la mort de Racine et la naissance de Voltaire. Mais ce feu sombre et dévorant dont il avait, pour ainsi dire, noirci ses

premières compositions, n'avait depuis jeté de loin en loin que de pâles étincelles, et paraissait même entièrement consumé : semblable à ces volcans éteints, qui, après quelques explosions subites et terribles, se sont refroidis et refermés, et sur lesquels le voyageur passe, en demandant où ils étaient.

A Dieu ne plaise que je veuille accuser les bienfaits si légitimes et si noblement répandus sur la vieillesse pauvre d'un homme de génie. Que les libéralités royales soient venues le chercher dans sa retraite, qu'on ait voulu l'en tirer déja presque octogénaire, le produire à la cour pour laquelle il était si peu fait, et ressusciter un talent qui n'était plus; que ses drames si imparfaits et la plupart déja condamnés, aient été confiés aux presses du Louvre, tandis que toutes celles de l'Europe reproduisaient à l'envi les immortelles tragédies de Voltaire; je souscris à ces honneurs, peut-être d'autant plus exagérés qu'ils étaient tardifs. Si le crédit qui les attira sur lui, ne fut pas dirigé par des intentions pures, au moins les effets en furent louables; et si l'envie méditait le mal, au moins, pour la première fois peut-être, elle commença par faire le bien. Mais bientôt ses fureurs, en éclatant, manifestèrent quelle avait été sa politique. Bientôt l'intérêt qu'avait inspiré le mérite que l'on tirait de l'oubli, se tourna contre celui qu'on voulait détruire, parce qu'il jetait trop d'éclat. Des voix passion-

nées, des plumes mercenaires, pour rendre odieux les succès de Voltaire, comme usurpés par la cabale, peignaient la vieillesse de Crébillon, si long-temps délaissée et ensevelie dans l'ombre. « C'était « là l'homme de la France, l'Eschyle et le So« phocle du siècle, le dieu de la tragédie, le seul « et digne rival de Corneille et de Racine; et « après nos trois tragiques, marchait un *bel-es« prit*, que quelques beautés, le caprice du pu« blic et la faveur de la cour avaient mis à la « mode. » Voilà ce qu'on répétait dans vingt brochures, avec toute l'amertume et tous les emportements de la haine. La France demandait à grands cris un Catilina qui allait tout effacer. Paris retentissait des lectures de *Catilina*, et en pressait la représentation. Au milieu de cette effervescence générale des esprits, Voltaire prend une résolution noble et hardie, que le préjugé condamna, la seule pourtant qui convînt à la supériorité méconnue. Il ne veut combattre ses détracteurs et ses adversaires qu'avec les armes du talent. On lui préfère un rival; il offre de se mesurer avec lui corps-à-corps, en traitant les mêmes sujets; mais ce qui pour les Grecs, pour les vrais juges de la gloire, n'était qu'une généreuse émulation, digne des Euripide et des Sophocle, fut dans nos idées étroites et pusillanimes, une basse jalousie, et, aux yeux de l'esprit de parti, un crime atroce. Dès-lors le déchaînement fut au comble. Quand des ennemis ardents et adroits

ont, sous un prétexte spécieux, échauffé les têtes du vulgaire, alors il n'y a plus ni frein ni mesure. Le mouvement une fois donné se communique de proche en proche, et acquiert une force irrésistible. L'homme innocent que la calomnie hypocrite poursuit au nom de la morale et de la vertu, n'est plus qu'une victime dévouée à l'anathême; contre lui toutes les attaques sont légitimes, et toutes ses défenses sont coupables. Le mensonge a raison dans la bouche de ses persécuteurs, et la vérité a menti dans la sienne. Tous les faits sont altérés et tous les principes confondus. Le méchant si satisfait de pouvoir prononcer le mot d'honnêteté, au moment où il en viole toutes les lois; le plus vil détracteur, flatté de jouer un rôle, tous viennent lancer leurs traits dans la foule. Les libelles, les diffamations, les invectives, se succèdent et se renouvellent. C'est une sorte de vertige qui agit sur tous les esprits, jusqu'à ce qu'enfin cette rage épidémique s'épuise par ses propres excès, comme un incendie s'arrête, faute d'aliments.

Cette époque était le règne de l'injustice. Elle triompha. Dans la même année, un drame insensé et barbare, *Catilina*, est accueilli avec des transports affectés, et la sublime tragédie de *Sémiramis* ne recueille que le mépris et l'outrage. *Nanine*, l'ouvrage des graces, est à peine supportée; *Oreste* est à peine entendu; *Oreste*, ce beau monument de l'antique simplicité, et dix

ans après si justement applaudi. La haine jouit de tant de victoires. Voltaire lui cède enfin et abandonne sa patrie.

Sa renommée lui préparait un asyle illustre; et, comme l'amitié l'avait autrefois fixé à Cirey, la reconnaissance l'attirait à Berlin. Sans doute il fallait que la destinée rapprochât les deux hommes les plus extraordinaires de leur siècle. On citera souvent ce commerce d'un monarque et d'un homme de lettres, et cette confiance intime et familière qui peut-être n'avait jamais eu d'exemple, et qui honorait encore plus, s'il est possible, le souverain que le poëte; car, quel prince ose ainsi descendre de la majesté, si ce n'est celui qui se sent au-dessus d'elle? Le séjour de Voltaire à Berlin, les soirées de Postdam et de Sans-Souci, occuperont, sans doute, une place brillante dans l'histoire des lettres. On rappellera quels nuages passagers vinrent obscurcir cette union si honorable pour la royauté et le talent. Sans prétendre juger entre les deux, j'observerai seulement deux faits peu communs dans l'ordre des choses et des destinées; l'un, qu'après l'éclat d'une rupture, ce fut le prince qui revint le premier; l'autre, qu'après cette liaison renouée, que rien n'altéra plus entre le monarque et l'homme de lettres, ce fut le premier qui fit l'oraison funèbre de l'autre.

Une leçon plus importante qui se présente ici, c'est que pour l'écrivain et le philosophe, une cour,

quelle qu'elle soit, ne saurait valoir la retraite. La retraite appelait Voltaire à son déclin; là il commença à respirer pour la première fois; là, après tant de courses et d'agitations, après les succès et les disgraces, la faveur et les exils, après avoir habité les palais des rois, et éprouvé leurs caresses et leurs vengeances, il entendit la voix de la liberté, qui, des vallées riantes que baigne le Léman, invitait sa vieillesse à venir chercher la tranquillité et la paix; si pourtant la paix était faite pour cette ame dont la sensibilité toujours si prompte se portait sur tous les objets, et recherchait toutes les émotions. Mais alors, du moins, l'instabilité de sa vie, long-temps errante et troublée, fut fixée sans retour, jusqu'au moment où son destin, le tirant de sa solitude, le ramena dans Paris pour triompher et mourir.

A ce long séjour dans les campagnes de Genève commence un nouvel ordre de choses. Les jours de Voltaire vont être plus libres et plus calmes, ses pensées plus hardies et plus vastes, et la sphère de ses travaux va s'étendre sous les auspices de la liberté. Si chère à tout être qui pense, de quel prix elle devait être pour lui! Qui sait tout ce qu'il a dû, et ce que nous devons nous-mêmes à cette entière indépendance, l'un des premieres besoins de son esprit, et l'un des premiers vœux de son cœur, mais dont il n'a joui que dans son asyle des Délices et dans celui de Ferney? Jusque-là il n'avait pu que lutter,

avec plus ou moins de hardiesse et de danger, contre les entraves arbitraires, les convenances impérieuses, et la vigilance menaçante des délateurs. Mais alors il n'eut plus à respecter et à craindre que cette censure, la seule peut-être que l'on dût imposer à l'écrivain, celle du public honnête et de la postérité équitable, qui applaudissent à l'usage de la liberté, et qui en condamnent l'abus. En m'élevant contre l'esclavage sous lequel une politique mal entendue voudrait enchaîner les esprits, contre cette tyrannie futile et importune, qui n'est faite que pour flétrir le talent, intimider la raison, et arrêter les progrès de tous les deux, je suis loin d'invoquer la licence et l'oubli de toutes les lois. Mais quel avantage est sans inconvénient, et quel bien sans mélange? Je connais les jugements des hommes; je sais que, par une inconséquence établie, ils exigent dans l'exercice des qualités les plus susceptibles d'abus, et les plus voisines de l'excès, une mesure qu'eux-mêmes ne gardent pas dans leurs opinions : ils voudraient que la sensibilité qui anime les ouvrages, n'égarât jamais l'auteur; que l'imagination qui lui fait franchir un espace immense, ne l'emportât jamais hors des bornes; qu'il fût passionné pour la gloire, et impassible aux injustices; ils voudraient que l'astre qui, en échauffant la terre, pompe et attire tant de vapeurs, nous dispensât des jours sans nuages; et que les vents qui portent les vaisseaux, ne les

jetassent jamais hors de leur route : ils voudraient, en un mot, que l'éloge des grands hommes n'eût jamais besoin d'en être l'apologie. Il n'entre point de superstition dans le culte que je leur rends. Persuadé qu'un des premiers avantages de leur grandeur est de pouvoir avouer des fautes, je ne croirai point celle de Voltaire affaiblie par un semblable aveu : je ne veux point le refuser à ceux qui peuvent en jouir; et je ne m'arrête qu'à ce singulier effet de l'âge et de la retraite, qui redoublèrent son activité laborieuse, lorsqu'il semblait que le temps eût dû la diminuer, et qui accrurent ses travaux avec ses ans.

C'est une remarque qui n'a échappé à personne, que la dernière moitié de sa vie est celle où il a composé la plus nombreuse partie de ses ouvrages, et qu'il n'a jamais travaillé plus qu'à l'époque où les autres hommes se reposent. Il s'offre plusieurs causes de cette espèce de singularité. Dans une vieillesse saine et robuste, la raison est la faculté qui conserve le plus de vigueur; elle s'enrichit des pertes de l'imagination et des progrès de l'expérience. L'esprit d'un vieillard imagine moins, mais il réfléchit plus; l'habitude a plus de pouvoir sur lui, et celle de Voltaire était de penser et d'écrire. Pour lui l'occupation était devenue plus nécessaire que jamais, parce que les distractions étaient plus rares. Sa composition était moins difficile, et par la nature des sujets qui demandaient moins d'invention,

et par une suite de l'âge où l'on devient moins sévère pour soi-même. Cet âge, au reste, ne lui avait guère ôté que la force qui invente et le travail qui perfectionne ; car d'ailleurs si l'on excepte les grands ouvrages d'imagination, qui peut-être, passé un certain temps, ne sont plus permis à l'homme, sa facilité n'avait jamais eu plus d'éclat, son style plus d'agrément et de charme. Toujours prêt à traiter toutes les matières, à saisir tous les événements, à marquer tous les ridicules et tous les abus, à combattre toute iniquité, sa plume courait avec une rapidité piquante et une négligence aimable, avouée par ce goût qui ne l'abandonna pas jusqu'à son dernier moment. Chaque jour voyait naître une production nouvelle. Heureux du seul droit de tout dire, il jetait sur tous les objets ce coup-d'œil libre et hardi d'un observateur octogénaire, retiré dans une solitude, retranché dans sa gloire, et sur le bord de sa tombe. Cette gloire qu'il avait tant aimée, et qu'il aimait alors plus que jamais, dont il était toujours rassasié et toujours avide ; cette gloire qui protégeait sa vieillesse, était encore le dernier aliment de son existence défaillante, le dernier ressort d'une vie usée. A mesure qu'il sentait la vie lui échapper, il embrassait plus fortement la gloire, comme le seul lien qui pût l'y attacher ; il ne respirait plus que pour elle et par elle, il n'avait plus que ce seul sentiment ; et à la vue de la mort qui s'approchait, il se hâtait

de remplir les moments qu'il pouvait lui dérober, et de les ajouter à sa renommée.

Mais il n'était plus en son pouvoir d'y rien ajouter, et l'envie même ne lui en contestait plus ni l'étendue, ni la durée. L'absence avait commencé à affermir parmi nous l'édifice de sa réputation, et ses longues années l'avaient achevé. Vieilli loin de nous, Voltaire s'était agrandi à nos yeux. Il semble que le génie, quand nous le voyons de près, tienne trop à l'humanité : il faut qu'il y ait une distance entre lui et nous, pour ne laisser voir que ce qu'il a de divin. Il faut le placer dans l'éloignement, comme la Divinité dans les temples : tant il est vrai qu'en tout genre les hommes ont besoin de barrières pour sentir le respect! Le temps, qui mûrit tout, avait enfin mis Voltaire à sa place, et c'était celle du premier des êtres pensants. Le temps avait moissonné tout ce qui pouvait prétendre à quelque concurrence, tout ce qui portait un nom fait pour servir de ralliement à l'inimitié et à la jalousie. Il restait bien peu de ceux qui, l'ayant vu naître, pouvaient être moins accoutumés à son élévation, parce qu'ils avaient été témoins de ses commencements et de ses progrès. Tout ce qui, depuis quarante ans, était entré dans le monde, l'avait trouvé déja rempli du nom et des écrits de Voltaire. La scène ne retentissait que de ses vers. Les femmes dont il flattait la sensibilité vive et le goût délicat, la jeunesse qu'il instruisait à

penser, les vrais connaisseurs dont la voix avait entraîné tous les suffrages, qu'à la longue elle maîtrise toujours, en un mot, tous les hommes éclairés et justes lui rendaient un hommage dont l'expression était un enthousiasme; car il ne pouvait pas inspirer un sentiment médiocre : à son égard l'admiration était un culte, et la haine était de la rage. Mais les ennemis qu'il avait encore étaient d'une espèce propre à rehausser sa gloire, loin de l'altérer. Ce n'étaient plus des hommes qui eussent le moindre prétexte de lui rien disputer; c'étaient de vils satiriques en prose plate et grossière, et en vers froids et durs, qui n'avaient d'autre instinct que celui de la méchanceté impuissante, d'autre moyen de subsister que le mal qu'ils disaient de lui; son nom seul donnait quelque cours à leurs satires éphémères. Ces malheureux, vendus à un parti assez maladroit pour les encourager, désavoués par le bon sens, la vérité et le public, osaient, pour dernière ressource, invoquer la religion en violant le premier de ses préceptes; ils mêlaient la sainteté de ce nom à l'horreur de leurs libelles, et mal couverts du masque de l'hypocrisie, ne cachaient pas même la bassesse de leurs motifs, en défendant une cause respectable. O vous qui avez fait revivre l'éloquence des Bossuet et des Massillon, c'est vous, ô dignes pasteurs (1)! dont la plume

(1) Le public instruit et juste nommera sans peine les personnes respectables à qui s'adresse cet éloge.

vraiment évangélique nous a montré la loi éternelle et immuable, telle qu'elle est née dans le ciel et gravée dans les ames pures. Votre doctrine est consolante, comme celle du maître dont vous répétez les leçons; votre zèle éclaire et n'insulte pas; vous parlez aux cœurs, bien loin de révolter les esprits; et vous n'opposez aux écarts d'une raison audacieuse, aux sinistres influences de l'irréligion, que la vérité et la vertu.

Il eût été à souhaiter, sans doute, que Voltaire lui-même n'opposât à ses ennemis que le mépris qu'il leur devait. Élevé assez haut pour ne pas les apercevoir, il daigna descendre jusqu'à s'en venger, et se compromit en les accablant. L'opprobre de leur nom, qui ne souillera point cet éloge, est attaché à l'immortalité de ses écrits; et, ce qui peut donner une idée de leur ignominie, ils se sont enorgueillis plus d'une fois de lui devoir cette flétrissante renommée. Mais en reconnaissant que le parti du silence est, en général, le plus noble et le plus sage, en regrettant même que Voltaire, qui sut donner à la satire une forme dramatique si piquante et si neuve, ne l'ait pas toujours restreinte dans de justes limites; sera-t-il permis de tempérer par quelques réflexions la rigueur de cette loi qui prescrit ce silence si rarement gardé, et d'affaiblir les reproches si sévères que l'on fait aux transgresseurs? Cette loi, aujourd'hui établie par l'opinion, n'a-t-elle été dictée que par un sentiment de véné-

ration pour le génie, et par la haute idée de ce qu'il se doit à lui-même? Les hommes ont-ils en effet pour lui ce respect si épuré et si religieux? ne serait-ce pas plutôt une suite de cette espèce d'ostracisme dont le principe est dans leurs cœurs, et de ce plaisir secret qu'ils goûtent à entendre médire de ce qu'ils sont forcés d'estimer? N'est-ce pas qu'ils veulent jouir à-la-fois des travaux du grand écrivain et des assauts qu'on lui livre; qu'ils croient que ce double spectacle leur appartient également, et qu'ils regardent la résistance comme un attentat à leurs droits? Ils ne pardonnent pas, s'il faut les en croire, qu'on réfute ce qui est méprisable; mais ne sont-ils pas toujours prêts à accueillir avec complaisance la plus méprisable censure? Ils ne conçoivent pas cette sensibilité de Racine, qui avouait le mal que lui faisait la plus mauvaise critique; mais qu'est-ce autre chose, après tout, que l'indignation d'un cœur droit et d'un bon esprit contre tout ce qui est faux et injuste? Et qu'a donc ce sentiment de si étrange et de si répréhensible? Ils s'étonnent que parmi tant de suffrages on entende les contradictions, qu'au milieu de tant de gloire on s'aperçoive des offenses; mais n'est-ce pas ainsi que l'homme est fait? N'est-il pas d'ordinaire plus touché de ce qui lui manque que de ce qu'il obtient? Toutes les jouissances ne sont-elles pas faciles à troubler? Et quel bonheur, enfin, n'est pas aisément altéré par la méchanceté et la calomnie?

Que l'on ait amèrement reproché à Voltaire une sensibilité trop irritable, ce n'est qu'un excès de sévérité. Mais cette espèce d'inquisition si terrible et souvent si odieuse, que l'on porte sur la vie des hommes célèbres, et jusque dans les replis de leur conscience, a chargé sa mémoire d'un reproche plus grave. Ce même homme que j'ai représenté toujours en butte à l'envie, est accusé de l'avoir sentie lui-même. On a prétendu que cette passion forcenée pour la gloire ne pouvait pas être exempte de jalousie; que, attachant un si grand prix à l'opinion, il ne pouvait souffrir rien de ce qui partageait ou occupait la renommée. Ses jugements sévères ou passionnés sur des écrivains illustres ont appuyé cette accusation; mais sa manière de juger ne peut-elle pas tenir d'un côté à la délicatesse de son goût, et de l'autre à sa préférence exclusive pour la poésie, et sur-tout pour la poésie dramatique, mérite devant qui tous les autres s'effaçaient à ses yeux? Quand la passion l'a emporté jusqu'à l'injustice, n'était-ce pas un ressentiment particulier qui l'animait, et n'était-il pas alors irrité plutôt qu'envieux? Rappelons-nous son admiration constante pour Racine, celui de tous les écrivains dont il doit le plus redouter la comparaison; le témoignage si flatteur et si éclatant qu'il rendit dans l'académie française aux talents de Crébillon; ce sentiment profond des beautés sublimes de Corneille, exprimé à tout moment dans ce même Commen-

taire où il a relevé tant de défauts. Enfin, si j'étais forcé de croire que cet homme, qui ne pouvait regarder qu'au-dessous de lui, a eu le regard de de l'envie; que celui à qui l'on peut appliquer si justement ce vers d'une de ses tragédies,

De qui dans l'univers peut-il être jaloux?

a pourtant été jaloux lui-même; si des indices toujours suspects, des apparences toujours trompeuses, quand il s'agit de juger le cœur humain, pouvaient se changer en démonstration, je détournerais les yeux avec confusion et avec douleur de cette triste et affligeante vérité : car il y a pour l'homme de bien une sorte de religion à baisser la vue, pour ne rencontrer ni les faiblesses du génie, ni les fautes de la vertu.

Mais, parmi ces faiblesses, heureusement il en est de bien pardonnables, et qu'on peut avouer sans peine; par exemple, celle qu'il eut de prétendre encore à la force tragique dans un âge à qui elle n'est plus possible, et d'oublier les leçons qu'il donnait à cette vieillesse, qui *n'est faite*, disait-il lui-même dans le Temple du Goût, *que pour le bon sens*. La sienne, il est vrai, était faite pour les graces; elle pouvait se couronner de fleurs : il voulut l'armer du poignard de Melpomène. Et quel homme, après tout, devait aimer le théâtre plus que Voltaire, et plus longtemps? Sans doute, sa carrière théâtrale, si *Tancrède* l'avait fermée, aurait été sans égale; toutes

les traces en étaient lumineuses, et la gloire sans mélange. Rival de Sophocle à vingt ans, il voulut l'être à quatre-vingts, et finir, comme lui, par remporter la palme dramatique. Plein de cette idée séduisante, il souriait avec complaisance à ces nombreux enfants de sa vieillesse, qui n'offraient plus que les traits presque effacés d'une belle nature affaiblie. Sophocle, avec deux scènes, avait pu, *à cent ans, charmer encore Athènes;* mais Voltaire lui-même, après Racine, nous avait accoutumés à être plus difficiles sur nos plaisirs, et la pénible étendue de nos cinq actes ne pouvait pas être embrassée par une tête octogénaire.

C'est pourtant, il faut l'avouer, cette ambition d'occuper encore le théâtre qui peut-être a précipité ses derniers moments, et qui a fait que le favori de la gloire a fini par en être la victime. Elle le tira de sa retraite, malgré les infirmités de l'âge; mais aussi elle lui préparait une journée qui valait seule une vie entière. Il vient, il apporte sur la scène sa dernière tragédie, *Irène*... Mais qu'importe alors *Irène?* Il vient, après trente ans d'absence : c'est lui! c'est Voltaire! O vous, adorateurs des arts et de la gloire, vous qui auriez suivi le Tasse au Capitole, hélas! où il n'a point monté; vous qui avez été chercher parmi les ronces d'un champ désert la pierre oubliée qui couvre Racine; vous qui avez laissé tomber quelques larmes sur le coin de terre où reposent

ensemble Molière et la Fontaine; qui vous êtes prosternés aux pieds des statues qu'une reconnaissance tardive vient enfin de leur décerner; venez; c'est pour vous que ce spectacle est fait. Voyez cette foule qui s'empresse sous ces portiques, ces avenues pleines d'un peuple immense; entendez ces cris qui annoncent l'approche du char, de ce char vraiment triomphal qui porte l'objet des adorations publiques. Le voilà!... Les acclamations redoublent; tous veulent le contempler, le suivre, le toucher, et tous, respectant la caducité fragile et tremblante, qui peut succomber au milieu de tant de gloire, le couvrent, le protègent contre leurs propres transports, assurent sa marche et lui ouvrent la route. Tout retentit du bruit des applaudissements, tout est emporté par la même ivresse. On porte devant lui les lauriers, les couronnes : il les écarte de son front: elles tombent à ses pieds...... O quel jour pour l'humanité, que celui où les rangs, les titres, les richesses, le crédit, le pouvoir, toutes les décorations extérieures, toutes les distinctions passagères, tout est ensemble confondu dans la foule qu'un grand homme entraîne après lui! En ce moment il n'y a plus rien ici, que Voltaire et la nation.

Et où donc est l'envie? où se cache-t-elle? où fuit-elle devant toute cette pompe? A-t-elle encore une voix que l'on distingue parmi ces cris et ces transports? Qu'elle se console pourtant : bientôt elle sera trop vengée.

Un jour viendra que ceux qui, témoins dans leur enfance de ce triomphe inoui, n'en auront pu conserver que des traces confuses, se rappelleront, après de longues années, cet étonnant spectacle, et le raconteront à nos neveux. « Nous « y étions, diront-ils, nous l'avons vu. Il était « comme porté par tout un peuple. On couronna « sa tête. Il pleurait..... et un moment après, il « n'était plus.... »

Il n'était plus! cet éclatant appareil était dressé sur une tombe!... Que dis-je, une tombe?... Voix souveraine et inexorable de la postérité! toi, que nulle puissance ne peut ni prévenir, ni étouffer, qui révèles au monde entier ce que l'on croit cacher à une nation, et redis dans tous les âges ce qu'on a voulu taire un moment; le temps n'est pas éloigné, où tu raconteras ce que je craindrais de retracer; tu ne m'imputeras point mon silence, et ce sera même une injure de plus que tu auras à venger.

Et moi, tandis que la haine faisait servir ton nom à la calomnie qui m'outrageait, ô grand homme! je n'adressais mes plaintes qu'à ton ombre. Elle était présente à mes yeux, quand je lui préparais en silence ces tributs secrets, alors seul objet de mes veilles, seul adoucissement de tant d'amertumes. Je t'appelais sur ce théâtre où t'attendaient les honneurs funèbres que je t'offris au nom et en présence de la nation. La pompe dont tes yeux avaient joui se renouvela pour tes

mânes, qui peut-être n'y furent pas insensibles, s'il est vrai que le sentiment de la vraie gloire soit immortel en nous, commme l'esprit qui nous anime. J'ai chanté la tienne sur tous les tons qu'a pu essayer ma faible voix, qui du moins s'est fait entendre; et ce n'est enfin qu'après m'être acquitté ainsi de tout ce que mon cœur destinait à ta mémoire, que je pouvais pardonner à l'injustice.

FIN DE L'ÉLOGE DE VOLTAIRE.

EXTRAIT

DU MERCURE DE FRANCE,

AOUT 1790.

Pour compléter la notice et l'éloge que l'on vient de lire, on a cru devoir joindre ici les observations que la Harpe publia sur la *vie de Voltaire*, par le marquis de Condorcet.

CETTE nouvelle vie de Voltaire, écrite par un homme qui fut son ami et qui méritait de l'être, peut donner lieu d'abord à une question de morale : un ami doit-il écrire la vie de son ami? et les devoirs de l'amitié peuvent-ils se concilier avec ce premier de tous les devoirs de l'homme public (et un historien l'est), l'exacte équité? Je réponds : oui, quand la vérité est telle qu'en dernier résultat, compensation faite du bien et du mal, le premier l'emporte infiniment sur le second, que les éloges sont plus que suffisants pour consoler des aveux, et que l'amitié qui raconte et qui juge, peut jouir de la satisfation légitime de dire à la postérité : Vous honorerez celui que j'ai célébré.

C'est assurément ce que peut dire l'historien de Voltaire. Il n'a point dissimulé les défauts et les torts; il a senti qu'il n'en avait pas besoin; il a su peindre Voltaire tel qu'il était, et s'est appliqué sur-tout à représenter la toute-puissante influence qu'il a eue sur l'esprit de son siècle; et bien loin qu'à cet égard on puisse lui reprocher aucune exagération, peut-être n'a-t-il pas assez approfondi sa matière; peut-être, quoique son pinceau ne manque pas de force, eût-il pu rendre ses touches plus vives et plus marquées. Il me semble du moins qu'il était possible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles en fournissaient une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons. Les observateurs éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux qui savent réfléchir, que le premier auteur de cette grande révolution qui étonne l'Europe, et répand de tout côté l'espérance chez les peuples et l'inquiétude dans les cours, c'est, sans contredit, Voltaire. C'est lui qui a fait tomber la première et la plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé celui des tyrans : l'un et l'autre pesaient ensemble sur nos têtes, et se tenaient si étroitement, que le premier une fois secoué, le second devait l'être bientôt après. L'es-

prit humain ne s'arrête pas plus dans son indépendance que dans sa servitude, et c'est Voltaire qui l'a affranchi en l'accoutumant à juger sous tous les rapports ceux qui l'asservissaient. C'est lui qui a rendu la raison populaire, et si le peuple n'eût pas appris à penser, jamais il ne se serait servi de sa force. C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques; mais c'est toujours le bras du peuple qui les exécute. Il est vrai que sa force peut ensuite devenir dangereuse pour lui-même; et après lui avoir appris à en faire usage, il faut lui enseigner à la soumettre à la loi : mais ce second ouvrage, quoique difficile encore, n'est pourtant pas, à beaucoup près, si long ni si pénible que le premier.

Des esprits superficiels ou prévenus ont affecté de ne voir dans Voltaire qu'un flatteur de la puissance, parce qu'il a quelquefois caressé les ministres ou les grands. Ils ne s'aperçoivent pas que ces cajoleries particulières sont sans conséquence; mais que ce qui est d'un effet infaillible et universel, c'est cette haine de la tyrannie en tout genre, qui respire dans tout ce qu'il a écrit; par-tout il la rend ou odieuse ou ridicule; par-tout il avertit l'homme de ses droits, et lui dénonce ses oppresseurs. Tyrannie des ministres, tyrannie des parlements, tyrannie des commis, tyrannie des financiers, rien ne lui échappe; et il a tant répété au peuple : *Savez-vous quel est votre plus grand malheur? c'est*

d'être sòt et poltron : Il l'a tant redit de mille manières, qu'enfin on n'a plus été ni l'un ni l'autre.

Une foule d'anecdotes particulières acheverait de prouver qu'un sentiment qui a toujours été dominant chez Voltaire, c'est l'horreur de l'injustice et de l'oppression; mais c'est précisément cette partie de l'histoire, ce sont ces traits qui peignent l'homme que l'auteur de la vie de Voltaire a trop négligés. Il écrit en philosophe, avec une raison supérieure; il abonde en réflexions judicieuses, en résultats lumineux; il voit de haut les hommes et les choses, les voit bien et les fait bien voir; il va toujours repoussant d'une main sûre les nombreux préjugés, les erreurs accréditées que la passion mit si long-temps à la mode dans tout ce qui regarde Voltaire; il substitue à leur place des vérités qui n'étaient senties que par ceux qui ont bien connu ce grand homme; mais on désirerait, qu'à l'exemple de Plutarque, il eût quelquefois descendu aux détails personnels et caractéristiques; et que non content de bien juger son héros, il nous eût fait vivre avec lui. Cette partie importante de la biographie tient ici trop peu de place; elle reste à traiter, et peut-être n'y a-t-il pas de mal que plusieurs mains puissent toucher à ce grand sujet. Mais d'ailleurs on égalera difficilement, du moins pour les idées générales, cet excellent aperçu sur les écrits et la philosophie de Voltaire.

Quoi de mieux vu, par exemple, et de mieux exprimé que ce qu'il dit à propos des reproches d'inconstance et d'ingratitude que l'on fit à Voltaire, lorsque, malgré les liaisons avec le duc de Choiseul, il approuva, du moins en partie, les opérations du chancelier Maupeou contre les parlements.

« Les grands, les gens en place ont des inté-
« rêts, et rarement des opinions : combattre celle
« qui convient à leurs projets actuels, c'est, à
« leurs yeux, se déclarer contre eux. Cet atta-
« chement à la vérité, l'une des plus fortes pas-
« sions des esprits élevés et des ames indépen-
« dantes, n'est pour eux qu'un sentiment chimé-
« rique. Ils croient qu'un raisonneur, un philo-
« sophe n'a, comme eux, que des opinions du
« moment, professe ce qu'il veut, parce qu'il ne
« tient fortement à rien, et doit par conséquent
« changer de principes, suivant les intérêts pas-
« sagers de ses amis ou de ses bienfaiteurs. Ils
« le regardent comme un homme fait pour dé-
« fendre la cause qu'ils ont embrassée, et non
« pour soutenir ses principes personnels; pour
« servir sous eux, et non pour juger de la justice
« de la guerre. Aussi le duc de Choiseul et ses
« amis paraissaient-ils croire que Voltaire aurait
« dû, par respect pour lui, ou trahir ou cacher
« ses opinions sur des questions de droit public :
« anecdote curieuse qui prouve à quel point l'or-
« gueil de la grandeur ou de la naissance peut

« faire oublier l'indépendance naturelle de l'es-
« prit humain, et l'inégalité des esprits et des ta-
« lents, plus réelle que celle des rangs et des
« places. »

Il était impossible que l'auteur, en appréciant le génie de Voltaire, ne répétât pas en substance les idées de ceux qui, les premiers, apprirent à la multitude à rendre à ses écrits la justice qu'on s'efforça long-temps de lui refuser; ceux-ci mêmes eurent un mérite qui était à-la-fois celui de leur caractère et des circonstances; ils combattirent pour le talent en présence de l'envie; ils établirent la vérité : mais l'auteur, en s'emparant de leurs résultats, fait bien voir qu'ils lui appartiennent aussi, et se les rend propres par la manière de les présenter.

Je me permettrai cependant quelques réflexions sur les endroits de son ouvrage, où mon opinion diffère de la sienne; ils sont en petit nombre, et le public instruit jugera.

« On peut comparer *la Henriade* à l'*Énéide* :
« toutes deux portent l'empreinte du génie dans
« tout ce qui a dépendu du poëte, et n'ont que
« les défauts d'un sujet dont le choix a égale-
« ment été dicté par l'esprit national. Mais Vir-
« gile ne voulait que flatter l'orgueil des Romains,
« et Voltaire eut le motif plus noble de préser-
« ver les Français du fanatisme, en leur retra-
« çant les crimes où il avait entraîné leurs an-
« cêtres. »

Cette dernière observation est vraie; mais *la Henriade* peut-elle, en effet, soutenir la comparaison avec l'*Énéide?* Je ne le crois pas; et le jugement qu'en porte M. de Condorcet me paraît en total plus philosophique que littéraire. Certainement le premier mérite dans un poëme est d'être poëte, soit par l'invention, soit par les détails; et sous ces deux aspects, l'auteur de l'*Énéïde* est bien supérieur à celui de *la Henriade*. *L'empreinte du génie* est bien autrement marquée dans l'une que dans l'autre, et je ne serais pas étonné qu'un grand poëte, que Voltaire lui-même, aimât mieux avoir fait le 2e, le 4e et le 6e livre de l'*Énéide* que *la Henriade* entière. M. de Condorcet prétend que ce qui manque à celle-ci est *compensé* par d'autres beautés, par un but moral, par une philosophie profonde et vraie, etc. Je ne le pense pas: sans doute ce mérite est très-réel et particulier à l'auteur; mais en poésie, rien ne peut *compenser* le défaut d'imagination ni d'intérêt; et, quoique Voltaire ait mis le premier la philosophie sur le théâtre, il ne serait pas le plus grand tragique du monde entier, s'il n'eût pas produit de plus grands effets qu'aucun des anciens et des modernes.

L'auteur a raison de nous dire que l'étude des sciences agrandit la sphère des idées poétiques et enrichit les vers de nouvelles images; mais devait-il ajouter: « Sans cette ressource, la poésie, « nécessairement resserrée dans un cercle étroit,

« ne serait plus que l'art de rajeunir avec adresse, « et en vers harmonieux, des idées communes et « des peintures épuisées? » Cela me paraît outré: il est sûr que les connaissances physiques sont pour la poésie une richesse de plus; mais sans cette ressource, son *cercle* est encore immense: c'est celui de l'imagination et du génie, dont on ne peut assigner les bornes; et ce qui le prouve, c'est que sans le secours de la physique, on a produit, depuis Voltaire, une foule de beautés neuves et du premier ordre, qui sont bien loin *des idées communes et des peintures épuisées.*

Il prétend que *Mérope* est la *seule* tragédie qui soit *touchante* sans amour: cette exclusion me paraît injuste; *Iphigénie en Tauride* est une pièce très-touchante, et il n'y a point d'amour; on en pourrait même citer d'autres.

La Princesse de Navarre est, selon lui, *un ouvrage rempli d'une galanterie noble et touchante.* J'avoue qu'il ne m'a point paru tel; c'est un mélange de sérieux et de comique, qui est souvent de mauvais goût, et que Voltaire a lui-même condamné avec raison.

« L'auteur des *Saisons* est le *seul* poëte fran« çais qui ait réuni, comme Voltaire, l'ame et « l'esprit d'un philosophe. » Cet éloge est juste; mais devait-il être exclusif?

A propos des *Annales de l'Empire*, il dit que c'est *le seul des abrégés chronologiques qu'on puisse lire de suite.* Je ne crois pas qu'aucun

abrégé chronologique de ce genre soit fait pour *être lu de suite;* mais il me semble que celui du président Hainault peut se lire avec plaisir, quoiqu'il faille se défier des préjugés qu'il y a répandus.

Il traite de *puérile* l'hypothèse de l'optimisme: ce mépris est-il bien philosophique? Il est incontestable que nous ne voyons et ne connaissons qu'une partie du grand tout, soit en espace, soit en durée : nous ne pouvons donc pas en juger le dessein; et, en admettant l'existence nécessaire d'un ordonnateur suprême, est-il déraisonnable de supposer que son ouvrage, dont nous ne faisons qu'une si petite partie, peut être le mieux dans l'ordre général? Non-seulement cette idée ne me semble pas *puérile*, mais elle me paraît grande et conséquente. Le malheur qui se plaint est excusable; mais l'ignorance qui condamne est téméraire, et nous sommes encore plus ignorants que malheureux.

Ce qui suit est une bien petite anecdote, si quelque chose est petit de ce qui regarde un grand homme; mais enfin il faut rétablir la vérité en tout. « Le père Adam, à qui son séjour « à Ferney donna une sorte de célébrité, n'était « pas absolument inutile à son hôte : il jouait « avec lui aux échecs, et y jouait avec assez d'a- « dresse pour cacher quelquefois sa supériorité. » Le fait est vraisemblable, mais je puis assurer qu'il n'est pas vrai. Je les ai vus jouer tous les

jours pendant un an; et non-seulement le père Adam n'y mettait point de complaisance, lui qui, dans tout le reste, était beaucoup plus que complaisant; mais je puis attester qu'il jouait souvent avec humeur, sur-tout quand il perdait, et qu'il était fort loin de perdre volontairement. Au contraire, je n'ai jamais vu Voltaire se fâcher à ce jeu, et je jouais souvent avec lui; il y mettait même beaucoup de gaieté; et une de ses ruses familières était de faire des contes pour vous distraire quand il avait mauvais jeu. Il aimait beaucoup les échecs, et se le reprochait comme une perte de temps; car il faisait cas du temps en raison de l'emploi qu'il en savait faire. « Passer « deux heures, disait-il, à remuer de petits mor- « ceaux de bois! on aurait fait une scène pen- « dant ce temps-là. »

Puisque nous en sommes aux anecdotes, il s'en trouve une ici qui me paraît extrêmement hasardée. On prétend que lorsque madame de Pompadour voulant jouer le rôle de dévote, fit engager Voltaire, par le duc de la Vallière, à mettre en vers quelques morceaux de la Bible, elle lui fit entrevoir l'espérance d'être cardinal. Je crois également improbable, ou qu'on ait imaginé de pouvoir lui faire espérer le chapeau, ou qu'il ait été assez crédule pour se prêter un moment à cette chimère. Il eut, comme un autre, des accès d'ambition dans ses moments de faveur; il désira le titre de conseiller d'état, qu'il n'eut

point; il désira beaucoup plus vivement d'être employé dans les négociations; mais il suffit de savoir quel était l'esprit de notre gouvernement, et quelle opinion l'on avait de Voltaire pour sentir qu'il n'était guère possible que l'on songeât à lui pour une dignité ecclésiastique et une dignité si éminente. Cette idée eût paru à Versailles le renversement de toute raison et le comble du ridicule. Je n'ai jamais ouï parler à Voltaire ni à aucun de ses amis de cette singulière anecdote du cardinalat, et je voudrais bien que l'auteur nous apprît où il l'a puisée.

Il me reste à présenter au lecteur impartial deux observations importantes : elles ne regardent pas Voltaire, mais elles tiennent à la vraie philosophie, à ces idées premières de raison et de justice qui doivent être chères à l'auteur, et qu'il me paraît avoir heurtées en deux endroits de son ouvrage. *Il ne peut*, dit-il, *exister de religion naturelle*. Je pense, au contraire, que, pour les hommes raisonnables qui n'ont pas le bonheur d'être éclairés des lumières surnaturelles du christianisme, il ne peut exister d'autre religion que la religion naturelle, celle qui consiste dans l'adoration d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dans la conscience du *juste* et de l'*injuste*, qui n'est que le témoignage intérieur de la raison que nous avons reçue de Dieu, et dans la croyance de l'immortalité du principe pensant, quel qu'il soit : c'est la religion qu'ont prêchée

tous les sages depuis Confucius jusqu'à Voltaire. On peut l'appeler naturelle, parce qu'elle n'est fondée que sur des notions communes à tous les hommes qui ont été à portée de cultiver leur raison. Cette même raison, au contraire, contredit évidemment toute religion révélée, et cela est si vrai, que celle des chrétiens, la seule que nous regardions comme l'ouvrage de Dieu parmi toutes les autres, reconnues pour être l'ouvrage des hommes, commence par exiger pour première condition le sacrifice entier de notre raison, et ne nous a été donnée que comme une grace d'en haut, qu'on appelle *le don de la foi.* Les apôtres eux-mêmes appellent le christianisme, considéré par les seules lumières de la raison, *la folie de la croix;* et Augustin ne sait d'autre réponse aux incrédules que de dire : « Je crois, « parce que cela est absurde; je crois, parce que « cela est impossible : *Credo, quia absurdum;* « *credo, quia impossibile.* » Ce sont les plus belles paroles de ce grand saint; c'est, en deux mots, toute l'essence de notre sainte religion.

C'est de-là que vient aussi la principale erreur des ennemis du christianisme : ils ne l'ont jugé que par le mal qu'il a fait au monde pendant quinze siècles, grace à l'abus qu'en faisaient ses ministres, et ils oubliaient que ce n'est pas selon l'*ordre temporel* qu'il fallait apprécier une religion toute divine. Ils se sont épuisés en raisonnements et en sarcasmes sur les horreurs de

l'*Ancien Testament* et sur les mystères du *Nouveau*. C'est au peuple qu'ils s'adressaient, parce qu'ils croyaient lui rendre service en lui montrant les prêtres aussi ridicules dans leur doctrine qu'odieux et inconséquents dans leur conduite. Ceux-ci, d'un autre côté, donnaient dans le piége, et se croyaient intéressés à tout défendre, et obligés de tout expliquer. De part et d'autre, si l'on eût été de bonne foi, la dispute se réduisait à une seule question, qui, une fois résolue, rendait toute autre discussion inutile. Dieu a-t-il parlé aux hommes par la voie de révélation? La question ainsi posée, le philosophe n'avait qu'un seul argument à faire. « Dieu n'a point révélé de « religion; car celle que vous prétendez révélée « est ignorée ou méconnue des trois quarts du « genre humain; et il répugne également à l'idée « que nous avons de sa justice et de sa puis- « sance, qu'il n'ait révélé qu'à quelques-uns ce « qui leur était nécessaire à tous pour être sau- « vés, ou que les moyens lui aient manqué pour « se faire entendre à tous les hommes. » La raison humaine ne connaît point de réponse à ce raisonnement, auquel devait se borner toute la dispute, et qui aurait épargné tant de volumes d'injures et d'ennui. Mais la réponse du chrétien, la seule qui lui convienne et la seule triomphante, est celle-ci : « Ne voyez-vous pas que si la révé- « lation était évidente, il n'y aurait aucun mé- « rite à croire? ce mérite-là, c'est une grace par-

« ticulière que Dieu a faite aux chrétiens. Il ne « doit compte à personne de ses dons. Nous ne « sommes point juges de la justice. Mais comme « nous comptons sur sa bonté, nous le prions « qu'il vous éclaire comme il nous a éclairés. » Si les hommes avaient su être raisonnables, voilà où se serait terminée toute cette controverse; et puisqu'ils commencent enfin à le devenir, il faut espérer que désormais elle n'ira pas plus loin.

C'est cet argument contre la révélation que Rousseau a si éloquemment développé par la bouche de son *Vicaire savoyard;* et cependant il finit par reconnaître la divinité de l'Évangile, et par avouer que *la mort de Jésus-Christ est d'un Dieu.* On a cru voir là dedans une contradiction : on s'est écrié, *au nom du bons sens, qu'est-ce que la mort d'un Dieu?* Vraiment il s'agit bien ici de *bon sens!* c'est bien avec du *bon sens* qu'on est chrétien et sauvé! Les saints, les martyrs faisaient gloire d'être *insensés* aux yeux des hommes, et sages aux yeux de Dieu. Si Rousseau finit par professer une croyance contraire à ses raisonnements, c'est qu'après avoir écouté sa raison, il a cédé à la foi, si supérieure à la raison; c'est qu'il a eu non-seulement le don du génie, mais ce qui est bien au-dessus, celui de la grace.

Mais comme cette grace devient tous les jours plus rare, et que si tout le monde n'a pas le bonheur d'être croyant, tout le monde a intérêt

à être honnête homme, c'est pour cela que je crois du devoir de la philosophie, non-seulement de ne point nier la religion naturelle, mais même de la recommander à tous les hommes, parce qu'elle est à la portée de tous et bonne à tous.

Son *premier dogme*, si l'on peut appeler dogme un sentiment, est d'être juste envers tout le monde. M. de Condorcet l'a-t-il été, lorsqu'il a imprimé ces étranges paroles, à propos des Turcs? « Peut-« on être injuste envers une horde de brigands « qui tiennent dans les fers un peuple esclave, « à qui leur avide férocité prodigue les outrages?» Je n'aime point les Turcs; mais je suis fermement convaincu *qu'on peut être injuste envers eux*, qu'on peut l'être *envers des brigands*, par une raison bien simple, c'est que nous ne sommes pas dispensés d'être justes même envers ceux qui ne le sont pas. Je suis surpris et affligé qu'un philosophe puisse douter de cette éternelle vérité, et prêche une doctrine très-propre à décrier la philosophie, si l'erreur d'un seul homme pouvait décréditer la raison de tous. Les Turcs possèdent la Grèce par la conquête; et personne n'ignore que la plupart des puissances n'ont pas eu originairement d'autre droit. S'ensuit-il qu'on ne soit pas tenu envers elles à tous les contrats naturels ou politiques qui lient les nations? Que l'auteur juge de son principe par les conséquences qu'il entraîne : cette épreuve est sûre; car le

principe est faux quand les conséquences sont absurdes. Il serait donc permis à une puissance, quand elle se croirait la plus forte, de dire à une autre : « Vous ne possédez pas légitimement « les états que vous gouvernez depuis des siècles ; « vous ne les gouvernez pas selon la justice ; « ainsi je vais vous les ôter ; » et cette même puissance, se faisant tout-à-la-fois juge et partie, et exécutrice de ses arrêts, confisquerait à son profit ce qui serait à sa bienséance ! On sent combien de réponses accablantes on pourrait faire à ce nouveau code de morale et de politique. « 1° Si je n'ai pas de droit légitime sur ce que « je possède, en as-tu davantage pour me le « prendre? Cent fois moins sans doute, puisque « j'ai du moins le titre d'une longue possession. « 2° Tu ne peux avoir que par la force ce que « tu veux m'ôter ; l'événement de la guerre est « toujours douteux ; et tu commences par faire « un mal certain, un mal horrible, celui d'une « guerre, qui épuise l'or et le sang de tes sujets « et des miens, qui fait périr des millions d'hommes, « qui ravage et désole vingt provinces ; et depuis « quand est-il permis de faire un mal certain « pour un bien incertain, dans la supposition « même que je n'accorde pas, que ce que tu veux « faire soit un bien et une justice ? »

Quand l'impératrice de Russie a déclaré la guerre aux Turcs, elle n'a point raisonné comme l'auteur de la *Vie de Voltaire ;* elle s'est plainte

de l'inobservation des traités; elle a réclamé la justice, et n'a point prétendu qu'elle en fût dispensée, même envers les Turcs. Ce serait en effet le renversement de tout ordre, si les puissances, au lieu de se conduire entre elles suivant les lois réciproques qu'elles ont observées de tout temps, se transformaient tout-à-coup en missionnaires armés, chargés d'aller d'un bout du monde à l'autre *redressant les torts*, le fer et le feu dans la main. Nous ne sommes point obligés de faire le bien qui, par sa nature, ne dépend pas de nous, ni de réparer le mal dont nous ne répondons pas. Chaque nation a bien assez à faire d'établir l'ordre chez elle, sans vouloir régler les autres de force. Si la maison de mon voisin est mal gouvernée, et que je puisse, par de bons avis, y introduire un meilleur régime, je serai très-louable de le faire; mais que penserait-on de moi, si j'allais y arranger tout à grands coups de bâton? On me trouverait très-répréhensible en bonne police et en bonne philosophie. La comparaison peut n'être pas très-noble, mais elle est très-juste; il ne s'agit ici que de raison; et c'est ici que *comparaison est raison.*

Le style de cet ouvrage est élégant, soutenu, plus clair, plus nombreux, plus facile et plus coulant que celui des autres ouvrages du même auteur, à qni l'on a reproché de manquer de cette harmonie qui appartient à la prose, et de pécher quelquefois par l'obscurité et l'embarras

des constructions. Cependant il règne encore ici une sévérité de ton trop continue et trop uniforme : on peut y désirer cette variété nécessaire dans tous les genres, et que celui de l'ouvrage comportait autant qu'aucun autre.

(D.....)

FIN DE L'EXTRAIT DU MERCURE.

AVERTISSEMENT.

Ce qui concerne les ouvrages mathématiques de M. d'Alembert, dans l'éloge que l'on va lire, a été fourni par un de ses plus illustres confrères, M. le marquis de Condorcet, et les lettres citées ont été transcrites sur les originaux.

PRÉCIS HISTORIQUE
SUR
D'ALEMBERT.

Jean le Rond d'Alembert, de l'académie française, des académies des sciences de Paris, de Berlin et de Pétersbourg, de la société royale de Londres, de l'institut de Bologne, de l'académie royale des belles-lettres de Suède, et des sociétés royales des sciences de Turin et de Norvège, est né à Paris le 16 novembre 1717.

Les enfants précoces ne deviennent pas tous de grands hommes. Mais comme M. d'Alembert n'a point démenti les promesses de son enfance, on peut parler de ses succès à cet âge. Il n'avait que dix ans quand son maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, que le jeune élève perdait son temps chez lui, et qu'il fallait le mettre au collége où il pouvait entrer en seconde. Cependant la faiblesse du tempérament de M. d'Alembert ne permit qu'on le retirât de cette pension que deux ans après en 1730, pour lui faire achever ses études au collége Mazarin. Il y fit sa seconde et deux années de rhétorique avec assez de succès pour que le

souveuir s'en soit conservé dans ce collége. Un de ses maîtres, janséniste fanatique, s'opposait au goût que le jeune homme montrait pour les belles-lettres, et sur-tout pour la poésie latine; ce maître prétendait *que la poésie desséchait le cœur*. Il conseillait à son disciple de ne lire d'autre poëme que celui de saint Prosper sur la grace. Le jeune homme aimait mieux Horace et Virgile.

Son professeur de philosophie ne l'entretint pendant deux ans que de la prémotion physique, des idées innées et des tourbillons. Mais il prit quelques leçons de mathématique élémentaire sous M. Caron, qui professait alors cette science, et qui, sans y être profond, avait de la précision et de la clarté, deux grandes qualités en tout genre. C'est le seul maître qu'ait eu M. d'Alembert. Le penchant qu'il montra dès-lors pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit qui lui laissait beaucoup de temps. Il était sans maître, presque sans livres, même sans un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient. Il allait aux bibliothèques publiques, tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et, de retour chez lui, il cherchait tout seul les démonstrations et les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles, et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de quelque sa-

tisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus.

Cependant ses amis considérant le besoin qu'il avait d'un état qui lui assurât un peu de fortune, l'engagèrent à renoncer à l'étude de la géométrie pour suivre celle de la médecine. Il y consentit moins par goût pour cette profession que parce qu'elle s'éloignait moins qu'une autre de son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail, et pour éviter toute tentation, il fit transporter chez un ami le peu qu'il avait de livres de mathématiques. Mais peu-à-peu et presque sans qu'il s'en aperçût, ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre, et au bout d'un an, il était absolument revenu à sa passion dominante. On est né pour quelque chose, et ce besoin irrésistible qui repousse toutes les considérations et commande tous les sacrifices, est une sage précaution de la nature qui ne veut pas que la fortune puisse toujours étouffer le génie.

M. d'Alembert fut depuis ce moment si dévoué à l'étude des mathématiques, qu'il renonça, même pendant un assez long espace de temps, à la culture des belles-lettres qu'il avait fort aimées dans sa première jeunesse. Il n'y revint que plusieurs années après son entrée à l'académie des sciences, vers le temps où il commença à travailler à l'encyclopédie.

Nous ne pouvons que donner un précis très-succinct des travaux géométriques de M. d'Alem-

bert, tracé par un de ses confrères à l'académie, et suffisant pour les lecteurs qui ont quelque idée de la géométrie. Il n'est permis qu'aux savants de pénétrer plus avant dans l'immense carrière qu'a parcourue M. d'Alembert.

L'analyse des nouveaux calculs avait fait des progrès rapides entre les mains de Jean Bernouilli, mais l'art de les appliquer au mouvement s'arrêtait encore à des problêmes particuliers, et les disciples de Newton n'avaient fait que commenter le livre des principes, lorsque M. d'Alembert changea la face de la mécanique.

Un principe également simple et général, déduit uniquement de la nature des corps et du mouvement, s'offrit à lui, et dès ce moment, la *dynamique* ne fut plus qu'une science de pur calcul.

Bientôt il osa chercher le mouvement d'un corps solide dont tous les points animés par des forces différentes sont obligés de garder entre eux une position constante; et, à l'aide de son principe, il sut déterminer et le mouvement d'un de ces points dans l'espace, et celui de tous les autres autour de lui.

Par-là le problême de la précession des équinoxes fut résolu, et le systême du monde confirmé d'une manière victorieuse.

Les fluides élastiques et non-élastiques, les corps flexibles (malgré les difficultés insurmontables que la mobilité des particules et le chan-

gement de figure semblaient devoir apporter,) ont été soumis à l'analyse par le même principe.

Mais pour résoudre les équations où il conduit alors, il fallait un nouveau calcul, et M. d'Alembert l'inventa. Il y a moins loin des suites de Wallis et des constructions de Huygens au calcul intégral de Newton, que de celui-ci au calcul des différences partielles, et il n'a manqué à cette découverte pour avoir autant d'éclat, que des noms nouveaux et un peuple aussi enthousiaste de ses grands hommes, que celui chez qui Newton eut le bonheur de naître.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur tant de découvertes et de recherches d'analyse pure, sur la solution de tant de problêmes importants, de celui des trois corps qu'un seul autre géomètre (M. Euler) a pu résoudre comme M. d'Alembert; de celui des cordes vibrantes pour lequel il a donné le premier une méthode directe et même une méthode suffisante; de celui des tautochrones sur lequel il n'a presque rien laissé à désirer. Nous nous bornerons à rappeler cette foule de dissertations où il a discuté et éclairci tantôt les difficultés les plus épineuses du système du monde, et de la théorie de la figure de la terre, tantôt le métaphysique des mêmes sciences dont il a reculé les bornes, et les principes du calcul des probabilités.

La masse immense des productions de ce génie si facile et si profond, consterne ceux qui

courent la même carrière. Cependant M. d'Alembert a trouvé parmi ses contemporains un rival, M. Euler, aussi fécond et peut-être plus infatigable encore, parce qu'en le douant d'un génie égal et de plus de force pour le travail, la nature lui a refusé toute espèce de distractions. Mais personne dans ce siècle ne partage avec M. d'Alembert la gloire la plus flatteuse pour un géomètre et un philosophe, et la plus rare en même temps, celle d'avoir inventé un nouveau calcul, et créé des sciences nouvelles.

Il est assez naturel et asez ordinaire que les études abstraites, les spéculations profondes, les calculs longs et pénibles, s'emparent absolument de toutes les facultés de l'ame, parce qu'elles lui offrent à tout moment le plaisir d'une découverte et d'une victoire. Mais plus ces grands travaux qui portent avec eux leur récompense, asservissent invinciblement celui qui s'en occupe, plus il est rare et difficile qu'ils laissent à l'esprit assez de liberté, pour se tourner vers les ouvrages de goût et d'une littérature plus agréable. Parmi les anciens, il n'a été donné qu'au seul Aristote de passer de la contemplation des phénomènes de la nature, et de l'étude des plantes et des animaux, aux préceptes de la poésie et de l'éloquence, et de tracer les règles de la tragédie de la même main qui nous avait donné la première zoologie, et soumis à des procédés invariables, les opérations du raisonnement. Leib-

nitz et Fontenelle parmi les modernes, ont mêlé les arts agréables aux recherches de la philosophie; mais au fond Leibnitz n'était qu'un savant, et Fontenelle qu'un bel esprit. Nous n'avons réellement que trois hommes qui aient réuni éminemment deux mérites presque toujours séparés, le génie du style et celui des sciences, Pascal qui devina les mathématiques et fit *les Provinciales*, l'illustre auteur de l'histoire naturelle qui peint avec des traits sublimes la nature qu'il a observée avec des yeux savants, et le géomètre créateur qui a composé le discours préliminaire de *l'Encyclopédie.*

Ce discours qui sert [illegible] vestibule au vaste palais des sciences est un monument immortel, posé par une main ferme et sûre, dont toutes les proportions sont justes et les ornements toujours sages. Ce beau morceau de littérature suffirait seul pour assurer à M. d'Alembert la réputation d'un grand écrivain. C'est le résultat des connaissances mathématiques, philosophiques et littéraires que l'auteur avait acquises pendant vingt années d'étude; il y règne par-tout un excellent esprit et un excellent goût, beaucoup d'ordre et de méthode, sans que la marche en soit pesante, beaucoup de précision sans sécheresse, et ce qui est peut-être aussi rare, beaucoup de jugements en différents genres, sans préjugés et sans passions.

Les autres morceaux qui se présentent à la tête de plusieurs volumes de *l'Encyclopédie*, et

qui sont de la même main, l'éloge de Montesquieu, celui de Dumarsais et quelques autres, sont tous d'une éloquence noble, soutenue, énergique, et animée de ce degré d'intérêt où s'arrête l'écrivain philosophe qui ne veut pas être rhéteur.

Lorsqu'une société qui sera long-temps célèbre, née du fanatisme, accrue et agrandie par la politique, dont les mœurs étaient austères, la morale attirante et le crédit odieux; remarquable par les inimitiés qu'elle inspirait et qu'elle exerçait, par ses entreprises, ses succès et ses revers, et dont il ne reste plus que quelques bons ouvrages qui n'avaient valu à leurs auteurs que des dégoûts et des persécutions; lorsque cette société fut bannie de France comme elle l'avait été de plusieurs royaumes, M. d'Alembert crut cet événement digne d'attirer l'attention de la philosophie. Mais la philosophie risque toujours à se placer entre deux factions. C'est ce qu'éprouva M. d'Alembert, lorsqu'il donna le livre intitulé, *De la destruction des Jésuites par un auteur désintéressé.* Ce livre, le seul peut-être qui ait été écrit avec impartialité sur cette singulière révolution, mécontenta les deux partis, parce qu'il n'en flattait aucun. Mais il plut beaucoup aux bons esprits qui n'ont d'autre parti que celui de la raison.

Un goût constant et décidé pour le style de Tacite, et peut-être quelque analogie avec les

principes et la manière de cet écrivain, engagea M. d'Alembert, dans ses moments de loisir, à en traduire quelques fragments; ils ont été critiqués avec amertume, et l'on fit grand bruit de quelques inexactitudes fort peu importantes, souvent même alléguées sans preuves. Ils n'en sont pas moins ce que nous avons de meilleur parmi les différents essais de traduction qu'on a faits de cet historien.

En général tout ce qui compose les mélanges de M. d'Alembert, est écrit avec autant de précision que de goût, et sur-tout avec ce courage discret qui couvre des vérités hardies sous des expressions mesurées; qui indique plus de vérités qu'il n'en développe, accuse la conscience des puissants du siècle, sans trop blesser leurs prérogatives, et peut quelquefois les faire rougir, sans qu'ils aient jamais le droit de s'offenser.

M. d'Alembert a été plus heureux que tant de grands hommes qui rappelent ces vers d'Horace :

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Les honneurs qu'il a reçus ne sont pas au-dessous de ses talents, et sa renommée est égale à son mérite. A l'âge de vingt-trois ans il fut appelé à l'académie des sciences. Quelques années après, un prix qu'il remporta à l'académie de

Berlin, sur la cause générale des vents, (1) lui valut l'honneur d'être élu membre de cette académie, sans scrutin et par acclamation. En 1752, le roi de Prusse lui fit offrir la survivance de la place de président de cette même académie de Berlin, qu'occupait encore M. de Maupertuis, alors très-malade; les refus de M. d'Alembert qui préférait à tout sa patrie et ses amis, n'empêchèrent point ce prince de lui donner en 1754 une pension de douze cents livres, qui est la première récompense que M. d'Alembert ait reçue.

A la fin de cette même année il fut élu par l'académie française à la place de l'évêque de Vence. Au mois de juin de l'année suivante, il alla à Vézel, sur l'invitation du roi de Prusse, qui était pour lors dans cette ville. Ce prince le combla de bontés, et lui fit l'honneur de l'admettre à sa table.

C'est vers le même temps que, à la recommandation du pape Benoît XIV, il fut reçu membre

---

(1) Ce prix fut remporté dans le temps que le roi de Prusse, après avoir gagné trois batailles dans une campagne, fit la paix dans Dresde qu'il avait prise. M. d'Alembert mit cette devise à sa pièce :

Hæc ego de ventis, dùm ventorum ocyor alis,
Palantes agit Austriacos Fredericus, et orbi
Insignis lauro ramum prætendit olivæ.

L'auteur en fit une traduction libre en vers français qu'il envoya au roi de Prusse avec sa pièce imprimée.

de l'institut de Bologne, sans avoir sollicité cette place; et quoiqu'il y eût une loi qui défendît de recevoir de nouveaux académiciens jusqu'à ce qu'il en fût mort trois, Benoît XIV désira qu'on dérogeât à cette loi en faveur de M. d'Alembert.

En 1756, le roi lui accorda une pension de douze cents livres sur le trésor royal, et l'académie des sciences lui donna en même temps le titre et le droit de pensionnaire surnuméraire, quoiqu'il n'y eût aucune place vacante, ce qui ne s'était encore fait pour personne.

La reine de Suède, aujourd'hui douairière et sœur du roi de Prusse, ayant formé une académie des belles-lettres qui devait s'assembler dans son palais, et à laquelle elle voulait présider elle-même, fit écrire à M. d'Alembert par le baron de Scheffer, pour lui offrir, dans cette académie, une place d'associé étranger que M. d'Alembert accepta avec reconnaissance.

A la fin de 1762, l'impératrice de Russie, Catherine II, lui proposa de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie son fils, et lui fit offrir, pour cet objet, jusqu'à cent mille livres de rente par le ministre qu'elle avait alors à Paris, (M. de Soltikof). M. d'Alembert, quoique infiniment sensible à l'honneur qu'on lui faisait, refusa cette place si importante et si délicate. L'impératrice insista, et pressa de nouveau M. d'Alembert, par une lettre écrite de sa main, que l'académie française inséra dans ses registres

comme un monument honorable pour un de ses membres et pour les lettres. Cette seconde tentative fut encore inutile, et M. d'Alembert demeura dans sa patrie.

Après la conclusion de la paix en 1763, le roi de Prusse l'appela pour la seconde fois auprès de lui, le logea dans son palais, l'admit tous les jours à sa table, et le combla de marques de bonté, d'estime et même de confiance. Il n'oublia rien pour l'engager à accepter enfin la place de président de l'académie de Berlin, vacante depuis 1759, par la mort de M. de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché M. d'Alembert de se rendre aux désirs de l'impératrice de Russie, ne lui permirent pas d'accepter les offres du roi de Prusse, malgré les obligations qu'il avait à ce prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avait dans l'académie de Berlin des hommes du premier mérite qui étaient dignes à tous égards de cette place, et qu'il ne voulait ni ne devait en priver, ce qui n'empêcha pas le roi de Prusse de lui écrire de sa main, deux jours avant son départ de Berlin, qu'il ne nommerait point à cette place, jusqu'à ce qu'il plût à M. d'Alembert de venir la remplir, et cette place est en effet toujours vacante.

En 1768, M. d'Alembert prononça à l'académie des sciences, en présence du roi de Dannemarck, un discours qui a été imprimé depuis. L'infant duc de Parme traduisit ce discours en

italien sur une copie manuscrite, et envoya cette traduction écrite de sa main à M. d'Alembert. Ce philosophe conserve un grand nombre de lettres écrites de la main du roi de Prusse, qui feraient le plus grand honneur aux connaissances, aux lumières et à la bonté de ce monarque, si le respect permettait qu'on les rendît publiques.

Les ouvrages mathématiques de M. d'Alembert sont au nombre de quinze volumes *in-quarto*. Ses mêlanges de littérature et d'histoire en forment cinq. Il a revu toutes les parties de mathématiques et de physique de l'*Encyclopédie*. Il a même refait en entier ou presque en entier plusieurs articles considérables relatifs à ces sciences, et qui contiennent, même sur des objets élémentaires, des choses nouvelles qu'on chercherait inutilement ailleurs; on peut citer les articles, *cas irréductible*, *courbe*, *équation*, *différentiel*, *figure de la terre*; *géométrie*, *infini*, *etc.* Outre ces articles il en a donné à l'*Encyclopédie* un assez grand nombre de pure littérature et de philosophie, tels sont les articles, *éléments des sciences*, *érudition*, *dictionnaire*, et plusieurs autres moins considérables, sans compter plusieurs synonymes. On trouve aussi dans les mémoires des académies des sciences de Paris et de Berlin plusieurs morceaux de M. d'Alembert, la plupart sur des objets de géométrie transcendante.

A la mort de M. Clairaut, arrivée en 1765, M. d'Alembert a obtenu la pension que cette

mort laissait vacante. Son ancienneté et ses travaux étaient des titres reconnus par tous ses confrères; l'académie demanda pour lui la pension dès le lendemain de la mort de M. Clairaut, et la redemanda à plusieurs reprises; elle fut accordée après six mois de refus.

Un désintéressement si constant et mis à tant d'épreuves, suppose d'excellentes qualités morales, et fait connaître le caractère de M. d'Alembert mieux que tout ce que nous en pourrions dire. D'autres traits moins éclatants, mais non moins louables, justifieront aux yeux de la postérité l'idée que donnent de M. d'Alembert ceux qui l'ont connu et approché. La mémoire du maître de pension qui instruisit ses premières années, lui a toujours été chère. Il a aidé ses enfants dans leurs études du peu de secours que pouvait lui permettre une fortune modique; il a conservé la même reconnaissance pour une femme qui l'a nourri et élevé jusqu'à l'âge de quatre ans. Presque au sortir du collége il alla demeurer avec elle, et y resta près de trente années. Il n'en sortit qu'en 1765, après une longue maladie, par le conseil de M. Bouvard, qui lui représenta la nécessité de chercher un logement plus sain.

M. d'Alembert s'est toujours montré plus reconnaissant des bienfaits obtenus, qu'empressé d'en obtenir. Il n'a dédié ses ouvrages qu'au roi de Prusse, son bienfaiteur, et à deux ministres

disgraciés. Le premier était M. le comte d'Argenson, à qui il était redevable de la pension de douze cents livres que le roi lui accorda en 1756 sur le trésor royal. Le second était M. le marquis d'Argenson, frère du précédent, qui honorait aussi M. d'Alembert de ses bontés.

En dernier lieu, M. d'Alembert vient d'être élu secrétaire perpétuel de l'académie française à la place de M. Duclos. Les vœux de tous ses confrères et la voix publique l'appelaient à cette place, et il saura la remplir d'une manière digne de lui, digne de la compagnie respectable à laquelle il préside, et digne sur-tout de l'opinion qu'il a donnée de son honnêteté, de son courage et de son amour pour les lettres.

P. S. Quoique la lettre suivante ait été imprimée dans tous les papiers publics, nous avons cru qu'il était toujours utile et convenable de reproduire le plus souvent qu'il est possible ces monuments qui honorent également les gens de lettres, et ceux qui savent les apprécier et les aimer.

Lettre du roi de Prusse, à milord Maréchal, son ministre à la cour de France, en 1754.

« Vous saurez qu'il y a un homme à Paris du plus grand mérite, qui ne jouit pas des avantages de la fortune proportionnés à ses talents et à son caractère. Je pourrais servir d'yeux à l'a-

veugle déesse, et réparer au moins quelques-uns de ses torts. Je vous prie d'offrir, par cette considération, une pension de douze cents livres à M. d'Alembert. C'est peu pour son mérite; mais je me flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir que j'aurai d'avoir obligé un homme qui joint la bonté du caractère aux talents les plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez si bien, vous partagerez avec moi, mon cher milord, la satisfaction d'avoir mis un des plus beaux génies de la France dans une situation plus aisée. Je me flatte de voir M. d'Alembert ici; il a promis de me faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son *Encyclopédie*. Pour vous, mon cher milord, je ne sais quand je vous reverrai; mais soyez persuadé que ce sera toujours trop tard eu égard à l'estime et à l'amitié que j'ai pour vous. »

Autre lettre de la propre main du roi de Prusse, écrite à M. d'Alembert lorsqu'il prit congé de ce prince, à Postdam, en 1763.

« Je suis fâché de voir approcher le moment de votre départ, et je n'oublierai point le plaisir que j'ai eu de voir un vrai philosophe; j'ai été plus heureux que Diogène, car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si long-temps; mais il part, il s'en va. Cependant je conserverai la place de président de l'académie qui ne peut être remplie

que par lui. Un certain pressentiment m'avertit que cela arrivera; mais qu'il faut attendre que son heure soit venue. . . . .

. . . .

. . . .

Vous pourrez mettre fin quand vous voudrez à ces souhaits coupables qui blessent la délicatesse de mes sentiments. Je ne vous presse point, je ne vous importunerai pas, et j'attendrai en silence le moment où l'ingratitude vous obligera de prendre pour patrie un pays où vous êtes déja naturalisé dans l'esprit de ceux qui pensent et qui ont assez de connaissances pour apprécier votre mérite. »

FRÉDÉRIC.

Lettre de l'impératrice de Russie, écrite de sa main, à M. d'Alembert.

M. d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde; à vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis; à envisager les choses sur ce pied, je regarderai comme très-petite la conduite de la reine Chris-

tine qu'on a tant louée et souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que de ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité, je sais que la cause n'en est que l'amour du repos, pour cultiver les lettres et l'amitié; mais à quoi tient-il? Venez avec tous vos amis, je vous promets et à eux aussi tous les agréments et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

Signé, CATHERINE.

P. S. Dans toute cette lettre je n'ai employé que les sentiments que j'ai trouvés dans vos ouvrages; vous ne voudrez pas vous contredire. »

FIN DU PRÉCIS HISTORIQUE SUR D'ALEMBERT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉLOGE DE LEKAIN.

On a cru devoir placer ici le morceau suivant qui parut dans le Journal de Littérature *au moment de la mort du plus grand acteur qu'ait eu le Théâtre français. Il est de l'intérêt des lettres de conserver, autant qu'il est possible, ces hommages aussi justes que douloureux, rendus aux hommes supérieurs, qui ne sont guère appréciés que quand ils ne sont plus.*

ÉLOGE

DE LEKAIN.

Henri-Louis Lekain est mort le 8 février, 1778, d'une fièvre inflammatoire, dont les progrès ont été si rapides, qu'on a su presqu'en même temps son danger et sa mort. Il était dans sa quarante-neuvième année. Il avait monté pour la première fois sur le théâtre français en 1750, et débuté par le rôle de Titus dans la tragédie de *Brutus*. Il a paru pour la dernière fois sur le même théâtre, dans *Adélaïde du Guesclin*. Ainsi les premiers essais et les derniers efforts de son talent ont été pour M. de Voltaire. Il semblait que la nature eût créé le plus pathétique des acteurs pour le plus tragique des poëtes; et en même temps que M. de Voltaire donnait à la tragédie un degré de force qu'elle n'avait pas avant lui, cet homme aussi heureux qu'extraordinaire, a trouvé un acteur qui a porté l'art de la déclamation à un degré d'énergie et de chaleur inconnue auparavant, et que peut-être on ne reverra plus.

Ce sentiment profond de la tragédie, cette expression si frappante de toutes les passions, dont la vérité n'était jamais au-dessous des convenances

de l'art ni de la dignité de la scène, a été le talent particulier de l'acteur que nous pleurons, le principe de ses succès, et ceux qui ont vu le plus anciennement notre théâtre, avouent que dans cette partie personne n'a pu lui être comparé.

Il ne fallait rien moins que cette sensibilité si heureuse et si rare, pour vaincre les difficultés qui s'offrirent à lui au commencement de sa carrière, et suppléer à ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs et des dons naturels. On lui reprochait, lorsqu'il parut, les défauts de la figure et de la voix. C'est ici que l'art et le travail vinrent à son secours. Il s'accoutuma à donner à sa physionomie et à ses traits une expression vive et marquée, qui en faisait disparaître les désagréments. Il sut dompter son organe naturellement un peu lourd, et le plier à la facilité du débit, nécessaire dans les moments tranquilles; car dès que son rôle le permettait, sa voix en se passionnant, devenait intéressante, et portait au fond de l'ame les accents de l'amour malheureux, de la vengeance, de la jalousie, de la fureur, du désespoir : ce n'était ni des cris secs, ni des hurlements odieux; c'était de ces cris déchirants que la douleur arrête au passage, et qui n'en vont que plus avant dans le cœur. C'était de ces sanglots tels qu'on les a encore entendus dans *Vendôme* avec tant de transport, lorsqu'il disait :

Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.

Ces grands effets n'ont été connus que de lui, et c'est ainsi qu'il était parvenu non-seulement à faire oublier les défauts de son visage, mais même à produire une telle illusion, que rien n'était plus commun que d'entendre des femmes s'écrier en voyant Orosmane ou Tancrède : *comme il est beau!* mouvement qui leur faisait honneur, et qui prouve qu'aux yeux des femmes, qui connaissent le prix de l'amour, la véritable beauté de l'homme est la sensibilité de son ame, et que pour elles le plus beau de tous est celui qui sait le mieux les aimer.

Aussi dès les commencements, et long-temps avant qu'il eût acquis cette perfection, fruit laborieux du temps et de l'étude, les effets irrésistibles de son jeu subjuguèrent la haine et l'envie, et triomphèrent de tous les obstacles qu'on lui opposait. On sait que son début, qui dura dix-sept mois, fut aussi pénible que brillant. Toujours applaudi sur la scène par cette partie du public qui ne vient chercher au théâtre que le plaisir, et qui ne craint que l'ennui, il opposa constamment la protection du parterre aux cabales des foyers, aux intrigues de Versailles, et même aux dégoûts et aux critiques des premières loges. Tout le monde disait du mal du nouvel acteur; et tout le monde courait le voir; et dès qu'il paraissait, les battements de mains ne

finissaient pas. C'est après avoir joué à la cour le rôle d'Orosmane, qu'il eut enfin son ordre de réception. Il en fut redevable au suffrage de Louis XV. On s'était efforcé de prévenir contre lui ce prince qui avait l'esprit juste, et un goût naturel. Après la représentation, il parut étonné qu'on parlât si mal de l'acteur qu'il venait de voir. *Il m'a fait pleurer*, dit-il, *moi qui ne pleure guère;* et il fut reçu sur ce mot.

S'il obéit de bonne heure à ce premier instinct du talent qui l'entraînait vers le théâtre, si pour se livrer à son goût dominant, il renonça à la profession honnête et lucrative de ses pères, c'est M. de Voltaire qui l'y encouragea, et c'est encore une obligation de plus que nous avons à ce grand homme. Ce fut un bonheur, sans doute, que la nature lui présentât un talent si précieux pour lui; mais ce fut un mérite de l'apercevoir dans son germe. L'auteur de *Zaïre* avait un théâtre chez lui, rue Traversière, sur lequel il essayait quelquefois ses pièces. On amena le jeune Lekain chez M. de Voltaire. Cet excellent juge ne tarda pas à démêler le talent véritable, au milieu de toutes les fautes de l'inexpérience. Il lui donna des leçons fréquentes, et pour s'assurer mieux de ses progrès, il le logea chez lui. Jamais acteur ne fut à une plus illustre école, et jamais apprentissage ne fut plus fructueux et suivi d'un plus beau succès. Le jeune élève joua successivement devant son maître les

rôles de Séide et de Mahomet. J'ai ouï dire plusieurs fois à M. de Voltaire, qu'un des moments où l'on dût concevoir la plus grande idée de son disciple, fut celui où dans le cinquième acte de *Mahomet* il prononça cet hémistiche sublime : *Il est donc des remords!* Lekain, lui-même, avouait qu'il eut alors un mouvement si heureux et si vrai, qu'il n'avait jamais pu le retrouver depuis. Bientôt après il débuta au théâtre, et le rôle de Séide fut un des premiers qu'il joua, et un de ceux où il réussit le mieux.

Idolâtre de son art, il y consacrait tout son temps, tous ses soins, toutes ses dépenses. Il est le premier qui ait eu de véritables habits de *costume*. Il les dessinait lui-même, et se privait de tout pour subvenir aux frais de sa garde-robe de théâtre, dans un temps où ses appointements étaient très-médiocres. C'est à lui et à mademoiselle Clairon qu'on est redevable du *costume* sur le théâtre français.

Persuadé que le talent ne dispense pas du zèle, et que le zèle ajoute au talent, Lekain, pendant quinze ans, joua les rôles les plus pénibles trois fois par semaine à Paris, et une fois à Versailles. Ce travail ne l'empêchait pas d'accepter de petits rôles dans la comédie, quand il se croyait nécessaire; et l'on a vu Lekain jouer M. Gifflot dans *les trois Cousines*, et un porteur dans *les Précieuses ridicules*. Il est vrai que depuis dix ans, sa santé très-affaiblie ne lui permettait pas de

faire les mêmes efforts. La fatigue de ses rôles était en proportion de la sensibilité qu'il y mettait. Son expression n'était pas seulement l'action de ses organes, c'était le tourment d'une ame bouleversée qui retenait encore en-dedans plus qu'elle ne produisait au-dehors; ses cris et ses larmes étaient des souffrances; le feu sombre et terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits; tout manifestait un cœur trop plein, qui avait besoin de se répandre, et qui se répandait sans se soulager : on entendait le bruit de l'orage intérieur, et quand il quittait le théâtre, on le voyait encore, comme l'ancienne Pythie, accablé du dieu qu'il portait dans son sein. Il lui fallait quelque temps pour revenir à lui, pour éloigner les fantômes et sortir de la tragédie.

Et cependant au milieu de cette illusion si complette, il veillait sur tous les accessoires que le théâtre devait rassembler autour de lui, et n'en négligeait aucun. Accoutumé à ce coup-d'œil qui dirigeait tout, il n'oubliait pas l'art en s'oubliant lui-même. Les subalternes, les machinistes, les gardes obéissaient à sa voix; et qui jamais sut mieux remplir la scène? Qui a su dessiner avec plus de noblesse les diverses attitudes de la grandeur, de la menace, de la fierté? Qui a su tirer plus de parti des effets de la perspective théâtrale?

Des études constantes et réfléchies nourrissaient et fortifiaient ses grands talents, qu'il avait enfin conduits depuis quinze ans à la plus étonnante perfection. Il travaillait sans cesse ses rôles, et avait acquis dans les lettres et dans l'histoire les connaissances relatives à son art. Sensible à la poésie, on ne l'a jamais vu mutiler et défigurer les vers qu'il récitait, comme il arrive si souvent à tant d'autres, qui ne songent pas combien cette ignorance est honteuse dans des hommes dont le métier est de réciter sans cesse des vers. Il était tout aussi éloigné de cette erreur commune qui fait croire à quelques comédiens qu'il faut négliger les détails pour faire valoir l'ensemble, et déchirer le poëte pour bien jouer la tragédie. Rien n'était perdu dans son jeu, et Melpomène n'avait aucun reproche à mêler à sa reconnaissance.

Rempli des chefs-d'œuvre de nos maîtres, il y avait peu de pièces où il ne fût prêt à jouer deux ou trois rôles. On l'a vu jouer Châtillon dans *Zaïre*, Théramène dans *Phèdre*, Pirithoüs dans *Ariane*; exemple qu'il faut rappeler à ceux qui, par une vanité mal entendue, craindraient d'accepter pour le bien d'une pièce, et pour l'intérêt d'un auteur, un rôle qui ne serait pas de leur emploi, comme si en descendant de son emploi, on descendait de son talent.

Lekain portait dans la société beaucoup de simplicité, une conversation sage, une discussion

judicieuse, même sur des objets étrangers à ses études. Un sens droit était le caractère de son esprit; il s'y mêlait quelquefois de la gaieté, quoique le plus souvent on aperçût en lui cette mélancolie, principe et aliment des passions qu'il éprouvait comme il savait les peindre.

On lui accordait volontiers dans le monde le degré de considération, dû à la supériorité de ses talents, faite pour tout ennoblir, et pour échapper à l'ascendant des préjugés. Un comédien mauvais ou médiocre, peut n'être qu'un comédien; mais un homme tel que Lekain, Préville ou Garrick, un acteur de cet ordre est un grand artiste.

Un militaire décoré s'adressa un jour à Lekain dans le foyer, et se servant des expressions les plus méprisantes sur l'état des comédiens, il parla de leur fortune, de leurs pensions, des récompenses qui les attendaient, tandis que lui militaire, après de longs services, se retirait avec une chétive pension. L'acteur qui avait écouté sans rien dire, lui fit cette réponse aussi noble que sensée : *Eh! comptez-vous pour rien, monsieur, le droit que vous croyez avoir de me dire en face tout ce que je viens d'entendre?*

Le théâtre français n'a point fait de perte plus difficile à réparer. On peut y apporter une figure plus agréable, un organe plus facile et plus sonore; on peut avec le temps acquérir une con-

naissance égale de la scène; mais cette ame tragique, faite pour tout sentir et tout exprimer, se reproduira-t-elle? et renaîtra-t-il un autre Lekain?

A la nouvelle de sa mort annoncée au théâtre, un cri de douleur s'est fait entendre de tous côtés, et s'est perdu dans un silence de consternation. On assure pourtant qu'une voix a été entendue dans ce silence, et a dit, *Tant mieux*. Il faut donc que l'envie élève encore un cri sur la tombe de l'artiste! souvent même ce n'est pas le dernier.

On ne regardera pas sans doute ces lignes jetées précipitamment sur le papier, ces premiers traits de la douleur, comme un éloge complet de l'homme rare qui en mérite un beaucoup plus étendu et plus éloquent; dont j'admirais le talent, et dont je chérissais la personne. Je n'ai fait que joindre ma voix à la voix publique. Mes regrets sont ceux de tous les amateurs des lettres et du théâtre, et pour en faire concevoir la justice, je n'ai pas besoin d'ajouter ce qui n'est que trop vrai. *Nulli flebilior quam mihi.*

P. S. J'apprends dans le moment que M. de Voltaire arrive à Paris. Cette nouvelle peut faire oublier tout à ceux qui sont sensibles à la gloire et au génie; mais cette joie même fera sentir encore davantage la perte que nous avons faite. Il trouvera Melpomène en deuil; ce deuil s'é-

tendra jusques sur son triomphe. Il y manquera celui qui en aurait fait un si bel ornement. M. de Voltaire dira sans doute, Où est Vendôme, où est Tancrède? et le public dira, Où est Lekain.

FIN DES ÉLOGES.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

